

## **Croyances meurtrières**

*Essai pour la paix*

Cet ouvrage a été réalisé, pour le compte des éditions L'Harmattan, sous la responsabilité de Pierre CROCE, Chargé de mission sur la politique de publication de l'Université Pierre-Mendès-France, Grenoble 2



*L'illustration de couverture* a été réalisée par Alexandre Baumgartner, graphiste et maître ès communication visuelle.

Elle illustre ses parcours de jeunesse dans la ville de Bâle :

« Partons d'un constat très simple, dit-il, chaque individu, dans sa vie, trace des parcours de pensées et de déplacements physiques multiples et différents.

La complémentarité de ces pensées et migrations crée une formidable énergie capable de transcender ses propres frontières.

Les discussions contradictoires donnent naissance à des formes expressives complémentaires.

La tolérance. »

[www.librairieharmattan.com](http://www.librairieharmattan.com)  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

© L'Harmattan, 2011

**ISBN :**

**EAN :**

Jean Marichez

# **Croyances meurtrières**

*Essai pour la paix*

*Préface par Antoine Sfeir*

L'Harmattan  
2011

## La Librairie des Humanités

Dirigée par Thierry MENISSIER, docteur de l'EHESP, Maître de Conférences de philosophie politique à l'Université Pierre-Mendès-France, Grenoble 2, et Pierre CROCE, Chargé de mission sur la politique de publication à l'Université Pierre-Mendès-France, Grenoble 2.

*La Librairie des Humanités* est une collection coéditée par les Éditions L'Harmattan et l'Université Pierre-Mendès-France de Grenoble. Destinée à recevoir, dans ses diverses séries, des textes couvrant tout le champ des sciences sociales et humaines, son caractère universitaire lui fait devoir et privilège de promouvoir des travaux de jeunes auteurs autant que de chercheurs chevronnés.

Membres du Conseil scientifique de la collection :

- Fanny Coulomb, série *Économie*
- Jérôme Ferrand, série *Droit*
- Thierry Ménissier, série *Sciences de l'Homme*
- Alain Spalanzani, série *Gestion*
- Jacques Fontanel, série « *Côté cours* »
- Jean-William Dereymez, séries « *Mémoire des Alpes* » et « *Sentiers de la Liberté* »

## Dans la même collection

- J. Ferrand, H. Petit (Dir.) – *L'Odysée des Droits de l'homme* (2003)
  - Tome I – *Fondations et naissances des Droits de l'homme*
  - Tome II – *Mises en œuvre des Droits de l'homme*
  - Tome III – *Enjeux et perspectives des Droits de l'homme*
- A. Blanc, A. Pessin (Dir.) – *L'Art du terrain. Mélanges offerts à Howard Becker*, (2003)
- C. Amourous – *Que faire de l'hôpital ?* (2004)
- Y. Chalas (Dir.) – *L'Imaginaire aménageur en mutation* (2004)
- J.-L. Chabot, Ch. Tournu (Dir.) – *L'héritage religieux et spirituel de l'identité européenne* (2004)
- E. Bogalska Martin – *Entre mémoire et oubli. Le destin croisé des héros et des victimes* (2004)
- A. Ferguène (Ed.) – *Gouvernance locale et développement territorial* (2004)
- C. Offredi (Dir.) – *La dynamique de l'évaluation face au développement durable* (2004)
- L. Dowbor – *La mosaïque brisée ou l'économie au-delà des équations* (2004)
- P. Chaix – *Le rugby professionnel en France* (2004)
- Y. Polity et alii (Dir.) – *L'organisation des connaissances. Approches conceptuelles* (2005)
- J.-L. Chabot, P. Didier, J. Ferrand (Eds) – *Le Code civil et les Droits de l'homme* (2005)
- D. Rigaux – *Le Christ du dimanche. Histoire d'une image médiévale* (2005)
- C. Martin et al. – *Pologne, la longue marche* (2005)
- M. Lequan (Dir.) – *Métaphysique et philosophie transcendantale selon Kant* (2005)
- L. Bensahel, P. Marchand (Eds) – *Les régions de Russie à l'épreuve des théories et pratiques économiques* (2005)
- H. Leroux – *De la phénoménologie à la sociologie de la connaissance* (2006)
- O. Forlin – *Les intellectuels français et l'Italie 1945-1955* (2006)
- G. Orcel – *La rue « choisie »* (2006)
- T. Ménissier (Dir.) – *L'idée d'empire dans la pensée politique, historique, juridique et philosophique* (2006)
- S. Plana – *Le prosélytisme religieux à l'épreuve du droit privé* (2006)
- M. Kauffmann – *Gouvernance économique mondiale et conflits armés* (2006)
- C. Abattu, B. Lamotte (Dir.) – *Diversité et inégalités : quelles pratiques de formation ?* (2006)
- G. Cauquil (Dir.) – *Évaluer les politiques sociales* (2006)

- A. A. Tairou – *Analyse et décisions financières* (2006)
- S. Hernandez – *Le monde du conte, Contribution à une sociologie de l'oralité* (2006)
- I. Vezeanu – *L'identité personnelle à travers le temps* (2006)
- S. Gal et alii (Eds) – *Figures de la médiation sociale* (2006)
- J.-L. Chabot – *Introduction aux sciences sociales* (2006)
- H. Jacot, A. Fouquet (Eds) – *Le citoyen, l'élu, l'expert.* (2007)
- J. Lapèze et alii – *Éléments d'analyse sur le développement territorial* (2007)
- M. Bensaid et alii – *Économie des organisations. Tendances actuelles* (2007)
- A. Rochas – *La Handchar. Histoire d'une division de Waffen-SS bosniaque* (2007)
- P. Tillard – *Le pain des temps maudits*, suivi de *Manthausen* (témoignage) (2007)
- Défense de la France – *Les Témoins qui se firent égorgés* (2007)
- V. Garcia – *L'Anarchisme aujourd'hui* (2007)
- D. J. Grange – *Du Môle au Maquis des Glières. Vie et mort d'un jeune Résistant savoyard Paul Lespine* (2007)
- C. Duthheil-Pessin, Y. Neyrat (Eds) – *Hommages à Alain Pessin « Un sociologue en liberté »* (2007)
- P. Saltel – *Une odieuse passion. Analyse philosophique de la haine* (2007)
- M.-C. Monnoyer, P. Ternaux (Eds) – *Mondialisation des services, innovation et dynamiques territoriales* (2007)
- M. Le Berre, A. Spalanzani (Eds) – *Regards sur la recherche en Gestion* (2007)
- J.-L. Guichet (Ed) – *Usages politiques de l'animalité* (2008)
- M. Fontanel – *Sportif de haut niveau, manager en devenir* (2008)
- V. Plauchu, A.A. Tairou – *Méthodologie du diagnostic d'entreprise* (2008)
- J.-W. Dercymez (Dir) – *Le refuge et le piège : les Juifs dans les Alpes, 1938-1945* (2008)
- Ph. Hanus, G. Vergnon (Dir) – *Vercors, Résistance en résonances* (2008)
- A. Gauchet – *Observance thérapeutique et VIH* (2008)
- M. Fontanel – *Sportif de haut niveau, manager en devenir* (2008)
- N. Didry – *Les enjeux de l'événement sportif* (2008)
- D. Zaït, A. Spalanzani – *La recherche en management et en économie* (2009)
- M. Kauffmann – *Méthodes statistiques appliquées aux relations internationales* (2009)
- P. Chaix (Dir) – *Regards sur l'économie et le management du sport* (2009)
- A. Mavridis – *Les Grecs à Grenoble, des pionniers à nos jours* (2009)
- C. Offredi et F. Ravoux (Ed.) – *La notion d'utilité sociale au défi de son identité* (2009)
- L. Bensahel-Perrin, J. Fontanel, B. Corvaisier-Drouart (Ed.) – *Les organisations non gouvernementales* (2009)
- N.-E. Sadi – *Analyse financière d'entreprise*, (2009)
- N.-E. Sadi – *Contrôle de gestion stratégique*, (2009)
- V. Huys Clavel – *Image et discours au XII<sup>e</sup> siècle, les chapiteaux de Sainte-Marie-Madeleine à Vézelay* (2009)
- G. Sharp – *De la dictature à la démocratie, un cadre conceptuel pour la libération* (2009)
- G. Sharp – *La force sans la violence* (2009)
- G. Sharp – *L'anti coup d'Etat* (2009)
- J. Ferrand (Ed.) – *Juristes en utopies* (2009)
- V. Ferrone – *La politique des Lumières : le cas Filangieri* (2009)
- J. Fontanel (Ed.) – *Economie politique de la sécurité internationale* (2010)
- O. Forlin – *L'idée nationale en Italie (fin XVIII<sup>e</sup>-début XXI<sup>e</sup> siècle)* (2010)
- H. Hamon-Valanchon – *Femmes et cancer, récits de maladie* (2010)
- R. Effantin – *Les comptes de groupe, Techniques de consolidation* (2010)
- K. Ant – *L'adhésion de la Turquie à l'UE, une conditionnalité hors du commun* (2010)
- A. Bagnasco, C. Courlet, G. Novarina, *Sociétés urbaines et nouvelle économie* (2010)
- F. Mouterde et S. Trosa (Dir.), *Les nouvelles frontières de l'évaluation* (2010)
- B. Lamotte, C. Massit (Coord.) – *Pour une sécurité professionnelle, nouveaux dialogues, nouveaux espaces* (2010)
- A. Rosanvallon – *La gestion des Opérations d'Aide au Développement* (2011)
- P. Chaix (Ed.) – *Les Grands stades, au cœur des enjeux économiques et sociaux* (2011)
- B. Dreyfus – *Regard contemporain sur la défense sociale nouvelle de Marc Ancel*, (2011)
- J. Ferrand – *Revue L'IrasCible*, « Penser la Réforme pénale » N°1, (2011)
- F. El Moustououi – *François Mitterrand et le Moyen-Orient* (2011)
- J. Perrin – *Pourquoi les sciences économiques nous conduisent « dans le mur » ?* (2011)



*À mes enfants et petits enfants*





## Sommaire

Remerciements .....	11
<b>Préface</b> par Antoine Sfeir .....	13
<b>Introduction</b> .....	17
<b>Chapitre 1 - CONTEXTE</b> .....	25
<i>Questions brûlantes</i> .....	25
<i>Les formidables efforts des dialogues œcuménique et interreligieux</i> .....	37
<i>Mais ce dialogue a des limites infranchissables</i> .....	38
<i>Étonnantes avancées de Vatican II</i> .....	40
<b>Chapitre 2 - LA CROYANCE EN DIEU</b> .....	43
<i>La place de la croyance en Dieu est restée trop centrale</i> .....	43
<i>L'effet de la liberté</i> .....	46
<i>Cette croyance limite la mise en œuvre de Vatican II</i> .....	48
<i>Croire en Dieu. L'avis de théologiens</i> .....	50
<i>Comment croire ?</i> .....	54
<i>Comment décrisper notre foi ? Un discours de rêve</i> .....	57
<b>Chapitre 3 - LES CROYANCES RELIGIEUSES</b> .....	61
<i>Qu'entend-t-on par croyance ?</i> .....	61
<i>Respecter les croyances</i> .....	66
<i>Se méfier des croyances</i> .....	71
<i>La divinité de Jésus</i> .....	79
<i>La résurrection</i> .....	83
<i>Les dogmes et autres vérités acquises</i> .....	87
<i>Les miracles et autres mystères</i> .....	92
<i>Distinguer les croyances</i> .....	96
<b>Chapitre 4 - UN DISCOURS CHRÉTIEN ADAPTÉ</b> .....	99
<i>Faisons le point</i> .....	99

<i>Vers une foi adulte avec Yves Burdelot</i> .....	100
<i>Vers une foi adulte avec Olivier Rabut</i> .....	106
<i>L'Après-Croyance</i> .....	110
<i>Être chrétien</i> .....	113
<i>Vers l'universel</i> .....	116
<i>Quel christianisme ?</i> .....	120
<b>Chapitre 5 - L'APPORT DE L'ÉGLISE</b> .....	125
<i>Sa fonction</i> .....	125
<i>Ses objectifs</i> .....	126
<i>Ses moyens</i> .....	130
<i>Son discours</i> .....	134
– Sur la doctrine – sur la foi – sur le surnaturel – sur le mot croire	
– sur les sacrements – sur les questions de morale – le discours des clercs	
– les cultes et autres formes d'expression religieuses	
<i>Ses dynamiques</i> .....	140
– Celle de l'Évangile – celle de la méditation – celle de l'acquis séculaire	
– la dynamique des groupes – l'ouverture aux non-pratiquants	
– l'ouverture au monde – l'exemple de Jésus	
<b>Chapitre 6 - DÉBATS ET COMMENTAIRES</b> .....	145
<i>Un monde sans Dieu ?</i> .....	146
<i>La foi des Croyants sages est-elle mise en cause ?</i> .....	151
<i>Le danger du relativisme</i> .....	159
Proposition aux traditionalistes	
<i>Peut-on prier sans croyance ?</i> .....	167
<i>La raison, le cœur, l'intelligence</i> .....	170
Les leçons de l'expérience américaine – comment progresser ?	
<i>Pouvons-nous impunément toucher à nos sacrés ?</i> .....	179
Éléments positifs – éléments négatifs – les issues possibles – l'apport éducatif de l'Église	
<i>La difficulté d'assumer</i> .....	192
Nous fuyons l'incertitude – nous avons besoin d'autorité – nous acceptons la servitude – Jésus nous invite à la responsabilité	
<b>Chapitre 7 - VERS UN CHRISTIANISME DES LUMIÈRES</b> .....	203
<i>Le défi</i> .....	203
<i>L'idée principale de cet essai</i> .....	207
<i>Mission impossible ?</i> .....	208

<i>Agir</i> .....	213
Engager une réflexion collective	
Faire connaître Vatican II	
Engager notre responsabilité personnelle	
Vivre la complexité	
<i>Notre finalité</i> .....	219
<i>Communication et spiritualité</i> .....	220
<i>L'esprit des Lumières</i> .....	222
<b>Chapitre 8 - UNE STRATÉGIE POUR LA PAIX</b> .....	225
<b>Annexes</b> .....	233
<i>Réflexions de Jean Rigal</i> .....	233
<i>Réflexions de Jean Sullivan</i> .....	237
<b>Bibliographies et sources</b> .....	247
<b>L'École de la Paix de Grenoble</b> .....	250



## Remerciements

Pour ne pas m'enfermer dans une thèse trop personnelle en écrivant ce livre, j'ai pris la précaution de recueillir un grand nombre d'avis au fur et à mesure de son avancement. Je n'ai pas demandé leur caution mais leurs suggestions ou critiques. Ils m'ont éclairé en bien des points, sans même en avoir eu conscience. J'aimerais remercier particulièrement François Biehlmann, laïc fêru de théologie ; Sophie Passetemps, ma fille attentive ; Simone Reverdy, psychologue et théologienne ; Marcel Werlen, prêtre et enseignant ; Jean Rigal, prêtre, écrivain et théologien ; Frank Chaigneau, jésuite ; Hendro Munsterman théologien laïc ; François Ponchaud, prêtre, missionnaire journaliste spécialiste du Cambodge et du bouddhisme ; Jacques Brethé, professeur ; Jean Fontaine, Père Blanc, spécialiste du monde arabe ; Jean-Claude Brunetti, prêtre ; Michel Ducourau et Xavier Olagne, ingénieurs ; Michel Richard, philosophe ; Matthieu Damian, journaliste et chercheur ; Monique Röckmann ; Christiane Martin ; Alexandre Baumgartner... Je dois surtout remercier mon épouse, Catherine, qui a supporté les inconvénients de ce travail. Sans son soutien, son bon sens et sa gaîté, sans elle tout simplement, je n'aurais pas été capable de le réaliser.

*Grenoble, le 24 février 2011*



## Préface

*Par Antoine Sfeir*<sup>1</sup>

*Préfacer un livre est toujours un exercice difficile. Mais celui-ci l'est particulièrement. Ce livre de Jean Marichez laisse entendre dès les premières pages que les religions auraient des points communs avec l'esprit des Lumières. Le divin et les Lumières n'ont pourtant pas grand chose de commun ! Ils ne vont pas très bien ensemble. Les Lumières n'étaient-elles pas justement une réaction intellectuelle et raisonnable contre l'emprise et l'empire des religions ?*

*Nonobstant ce constat, notre auteur cherche à nous montrer qu'il est possible que les religions intègrent à leur tour cet esprit des Lumières. Il admet lui-même que la démonstration est difficile : les Lumières consistent à dire : « Acceptons que les religions jouent leur rôle puisque, de toutes façons, on ne peut pas discuter avec elles, mais qu'au moins l'homme civil et social, la société, la politique, l'intelligence, la science, etc. ne soient plus captifs des religions. Si une part de chaque homme veut rester religieuse, pourquoi pas tant que cela ne gêne personne, mais que, pour tout le reste au moins, la religion soit mise à part. Et surtout qu'elle n'ait plus « le » pouvoir. D'où cette séparation claire et bien acceptée après plus de deux siècles entre l'Église et l'État, le civil et le religieux, le sacré et le profane... »*

---

<sup>1</sup> **Antoine Sfeir**, Journaliste, Directeur des *Cahiers de l'Orient*, il est considéré comme le spécialiste du monde arabo-musulman. Professeur en relations internationales au CELSA, il préside le Centre d'Études et de Réflexions sur le Proche-Orient. Il est Vice-Président de l'Observatoire international de la laïcité.

*Notre auteur veut aller plus loin. Il considère lui-même que ce confinement hors des Lumières dont il dit « en quelque sorte hors de l'intelligence » et cette protection de faveur accordée aux religions deviennent invivables. Dans chacune d'elles, et ce n'est plus un phénomène marginal, même chez des Chrétiens on trouve des puristes et des intégristes qui, au nom de leur Dieu ou de leurs croyances, se permettent d'imposer leur propre religion aux autres et même de tuer ou de mener une guerre contre les non-croyants et contre les « Croyants-non-intégristes » de leur propre religion. Chacun peut bien croire ce qu'il veut, mais les croyances comportent des aspects dangereux. Pour l'auteur, l'existence de Dieu, chez les Chrétiens, la divinité de Jésus, sa résurrection, la vie éternelle... sont des croyances car elles ne sont ni certaines, ni vérifiables. Y croire est tout à fait respectable, mais le discours des Chrétiens et de l'Église supprime le doute et néglige toute prudence. Il en est de même pour les dogmes, les règles, les sacrements, etc. les nuances n'étant pas faites, le discours habituel apparaît à certains en conflit avec l'intelligence, alors que chez d'autres il est trop souvent retenu au premier degré et devient totalitaire au sens propre.*

*Jean Marichez admet néanmoins que les Croyants ne sont pas dupes. Intérieurement, ils savent bien que le doute est en arrière plan. Oui mais pour lui, les fous de Dieu ne le savent pas, ou ne veulent plus le savoir. Même si, à ses yeux, il y en a eu de tous temps, aujourd'hui, selon lui, la crispation devient massive, les conflits se développent, les moyens du terrorisme sont planétaires et leur effets de plus en plus ravageurs. Le temps est venu, selon Marichez, pour les modérés de chaque religion et leurs autorités de se préoccuper d'urgence des intégrismes qu'il engendre sans le savoir par leur discours trop absolu. Eux seuls peuvent déterminer les rigorismes. Si on lui fait remarquer que la situation semble s'aggraver*



*chez les Musulmans, il n'a pas de mal à le reconnaître. Son argumentation se tient : elle est plus aiguë, mais il y a des similitudes de fond chez nous et nous devons commencer par balayer devant notre porte si nous voulons être crédibles. Georges W. Bush n'a-t-il pas mené la guerre en Irak (en partie) au nom de ses croyances ?*

*Comment comprendre l'expansion du créationnisme ? Et nous, sommes-nous prêts à vivre demain avec des Musulmans dont la démographie va plus vite que la nôtre et ne demandent qu'à imposer leur muezzin en Europe ?*

*Ceci dit, ce livre prépare le terrain qui permettra de répondre à ces questions difficiles, et à bien d'autres d'ailleurs. En réfléchissant à nos croyances qui exacerbent tant nos regards sur les autres, Jean Marichez s'est aperçu qu'elles n'étaient pas si fondamentales qu'on le dit. Qu'elles pouvaient, au contraire, masquer des faiblesses dans nos approches religieuses.*

*En clair, il est possible pour Jean Marichez, d'être chrétien sans notre discours croyant, et ceci sans rien abandonner des grands dogmes et, plus encore, qu'il était largement plus porteur d'approcher le christianisme sans croyances. Bien qu'ayant été élevé dans la tradition chrétienne qu'il ne renie pas, il s'agit pour l'auteur d'une énorme découverte. Cela nous sort de manière positive de l'éternel et stérile débat entre athées, religieux et agnostiques. Ainsi verra-t-on peut-être un jour des Bouddhistes, des Juifs ou des musulmans sans croyances dogmatiques et sectaires. Bien que cette hypothèse reste aujourd'hui à l'état d'utopie.*

*Cela dit, est-il possible que les Chrétiens se soient trompés depuis deux mille ans, après tous ces penseurs, ces conciles, ces études érudites ? Un tel argument stériliserait toute réflexion. Les théologiens reconnaissent que*

*certaines décisions des conciles ont été prises pour des raisons plus politiques et pragmatiques que théologiques. Ainsi la divinité de Jésus a-t-elle été décidée en dernier ressort par l'empereur Constantin qui n'était pas théologien, pour ne pas compromettre l'unité de son Empire.*

*Ce qui prêche en faveur des thèses développées par Jean Marichez c'est que l'Église elle-même a évolué et reconnu ses erreurs. Beaucoup de religieux et de prêtres ont une approche du christianisme parsemée de doutes et qui donnent à leur religion – à leur foi – un niveau de maturité, de sagesse, de plénitude et d'élévation rarement atteint.*

*Ingénieur de formation, Jean Marichez nous livre ses doutes tout en cheminant intellectuellement vers une nette séparation entre la religion et la foi. Il déplore qu'il n'y ait pas assez de laïc comme lui ou de généralistes pour aborder des questions religieuses un peu trop laissées aux spécialistes ou encore pire aux gens d'Église, tenues aux réserves propres à leurs fonctions.*

*Il y a dans ce livre ce petit brin de folie pour oser tenir un langage différent dans un monde aussi savant. Les théologiens ne manqueront pas de relever parfois des insuffisances et des erreurs dans le travail de Jean Marichez, il le dit lui-même, mais ils ne pourront empêcher l'urgence de solution pour vivre ensemble entre adeptes de croyances aussi contradictoires d'une religion à l'autre, aussi totalitaires et donc aussi belligères.*

## Introduction

*« Pas de paix entre les nations sans paix entre les religions.  
Pas de paix entre les religions sans dialogue entre les religions.  
Pas de dialogue entre les religions sans recherche fondamentale  
à l'intérieur des religions. »*

Hans Küng

À une spécialiste du dialogue interreligieux, je dis réfléchir sur les croyances en tant que cause de guerres, celle-ci répondit en souriant qu'elle travaillait sur les croyances comme facteur de paix. Cet échange, amicalement provoquant, illustre l'étonnante ambiguïté du mot croyance. Il a un côté positif, croire quelqu'un, c'est en effet lui faire confiance, c'est établir une relation positive, une dynamique bénéfique. C'est en ce sens par exemple que les Chrétiens et les Musulmans ont des croyances en Dieu et en bien d'autres choses destinées à les élever dans la fraternité ou la sagesse. Mais il a aussi un sens péjoratif quand on dit dans le langage courant « ce n'est qu'une croyance » pour dire que cela n'a guère de valeur.

Lorsqu'avec d'autres personnes j'évoquai mon sujet « les croyances comme sources de conflits et de guerres », les réactions furent toujours positives : « Ah oui, voilà un bon sujet, intéressant, d'actualité, important... » Chacun pense évidemment au terrorisme des extrémistes musulmans qui fait la Une des informations depuis quelques années. La difficulté que nous abordons dans ce livre paraît sérieuse. En effet les croyances religieuses sont parfois si rigides et totalitaires qu'elles mènent à des fondamentalismes, à des passions, des haines, des conflits et des guerres. Même si ce n'est pas nouveau, le phénomène a pris une dimension planétaire. Des tours jumelles de New York au terrorisme de la Jemaah Islamiyah en Indonésie, en passant par les actes quotidiens des kamikazes du Moyen-Orient, l'attentat en gare de Madrid ou les 190 attaques

islamistes en Europe en 2008<sup>1</sup>, le spectacle est quotidien. On pourrait penser qu'il ne s'agit que d'extrémistes mais la radicalisation religieuse se généralise en profondeur dans les populations de nombreux pays aussi divers que les États-Unis, le Moyen-Orient, l'Inde, l'Indonésie, la Malaisie, le nord de l'Afrique, etc. Nous sommes devant un problème grave. Nous ne pouvons plus en rester là et, pour le moins, nous devons réfléchir.

Parmi les facteurs de cette crispation planétaire, on peut évoquer sans se tromper la mondialisation des échanges qui réduisent les frontières, la plus grande circulation des personnes qui conduit au mélange de cultures et de religions, la mondialisation des images et de l'information, la démographie galopante depuis un siècle, etc. Nous peinons à nous adapter à la rapidité des changements et vivre ensemble devient un problème crucial. Il faut approfondir sans tarder et l'objet de cet ouvrage est de le faire sur un aspect particulier : celui des croyances. Car même s'il y a d'autres difficultés pour cohabiter, les différences de croyances en sont une. Nous avons du mal à accepter les croyances des autres. Elles créent une rupture de communication, un abîme d'incompréhension alors qu'en principe, nos religions cherchent à développer ce que nous avons de meilleur en nous, à nous rapprocher des autres. Comment approfondir cette difficulté sans être renvoyés aux nôtres, à nos propres croyances ? C'est l'option de ce travail : réfléchir à nos croyances chrétiennes pour en tirer quelques orientations plus générales sur les croyances religieuses.

Notre hypothèse, et nous allons la consolider, est que nos approches religieuses les plus saines souffrent d'un mal insidieux qui se niche au cœur de nos croyances. Si c'est le cas, il faut identifier le problème et proposer des solutions. C'est ce que nous allons faire dans cet essai. En particulier nous verrons que le dogmatisme des croyances n'est pas seulement le fait d'extrémistes, il est subrepticement installé au sein de nos propres discours et de nos approches. Et ceci dans toutes les religions. Partout où existent des croyances. Notamment chez les Chrétiens que nous sommes, il

---

<sup>1</sup> Selon le rapport annuel 2009 d'Europol.  
[http://www.europol.europa.eu/publications/EU\\_Terrorism\\_Situation\\_and\\_Trend\\_Report\\_TE-SAT/TE-SAT2009.pdf](http://www.europol.europa.eu/publications/EU_Terrorism_Situation_and_Trend_Report_TE-SAT/TE-SAT2009.pdf).

est possible de réduire cette difficulté, en tout cas beaucoup plus qu'on ne le croit. Comment empêcher nos croyances d'être trop sûres d'elles, de s'exprimer sans nuance, ou même comment les éviter ou les dominer ? Nous le dirons mais annonçons-le d'emblée, il est possible d'être chrétien sans croyances ou de croire Jésus avec sagesse. Non seulement c'est possible mais c'est son message... Nous le montrerons en précisant les mots croyance et chrétien. Dans notre actualité de croyances passionnées, cette démarche va à contre-courant, elle n'est pas dans l'air du temps (Jésus ne l'était pas non plus) mais c'est aussi le message des nombreux philosophes et penseurs qui nous ont précédés dans cette recherche des Lumières contre l'obscurantisme. Alors nous disons que si tous les croyants du monde savaient que leurs croyances ne sont que des croyances, leur discours religieux pourrait s'ouvrir à l'universel. Ils parleraient le même langage que les athées, agnostiques ou sans religion. C'est un message complexe qui ne peut s'accepter qu'avec des clarifications et des nuances. Nous l'aborderons donc de manière progressive, ce qui demandera au lecteur une certaine patience avant d'en voir tous les aspects.

Mais rassurez-vous lecteur, nous n'allons pas toucher quoi que ce soit à la théologie chrétienne et à sa richesse, nous n'allons toucher qu'un tout petit grain de sable dans nos approches religieuses personnelles et dans le discours chrétien qui, comme dans la plus parfaite des mécaniques, perturbe l'ensemble. C'est un problème universel. Il appelle sans attendre une réponse au niveau de chacun de nous. Ce sera plus difficile au niveau collectif, c'est-à-dire au niveau de l'Église, mais celle-ci devra s'y intéresser tôt ou tard, comme aussi toutes les autres religions. Même s'il faut quelques siècles et quelques guerres pour réaliser l'importance et l'urgence d'y parvenir !

Après *Les Identités meurtrières* d'Amin Maalouf<sup>2</sup> en 1998 qui essaie de repenser la notion d'identité à l'aune des débordements religieux et *Les Religions meurtrières* d'Élie Barnavi<sup>3</sup> en 2006 qui veut nous armer moralement contre les guerres religieuses déjà commencées, nous proposons de zoomer plus encore sur le cœur

---

<sup>2</sup> Grasset, Paris, 1998.

<sup>3</sup> Flammarion, Paris, 2006.

du mal. Nous voulons réfléchir à ce blocage qu'entraînent les croyances et qui conduit des hommes à s'entretuer. Ce livre semblera oublier peu à peu les conflits pour entrer pleinement dans les questions religieuses, cependant c'est une perspective de paix qui en reste la trame. En quelques décennies, nous sommes passés de deux milliards d'êtres humains à sept milliards (chiffre annoncé pour 2012), nous serons neuf milliards en 2050 et nous devons vivre ensemble sans nous entretuer comme dans le passé et même encore aujourd'hui. Nous sommes condamnés à réfléchir et, s'il le faut, à remettre en cause la quiétude de nos visions religieuses. Telle sera l'ardente motivation qui sous-tend ce travail, même si, au cours des chapitres, nous en parlons moins.

De façon à donner un aperçu sensible sur le sens de ce travail à des gens de culture chrétienne, je leur propose de faire un rêve et d'imaginer par exemple un « Musulman sans croyances » nous parlant de Dieu en ces termes : « *Je ne sais pas si Allah existe mais j'adhère à la parole de Mahomet qui me paraît juste. Ainsi, j'approche Dieu peu à peu* ». Ou encore, pour parler de sa religion : « *Il y a chez nous des maîtres, ils m'aident à progresser. Nous avons aussi quelques règles de vie qui ne sont là que pour nous aider.* » Ce langage, impossible aujourd'hui, surprendrait et remplirait d'admiration pour sa sagesse et son pragmatisme, loin de tout préétabli religieux, il nous permettrait d'engager le dialogue sans cette crispation que nous ressentons généralement dans les échanges interreligieux. Mais nous-mêmes, Chrétiens, avons-nous une approche aussi sage et aussi raisonnable de notre religion chrétienne ? Telle est la question que développera ce livre, tel est son sens.

En arrière plan, notre idée est la suivante : si nous voulons que les religions évoluent avec intelligence, il importe que nous, les Chrétiens, commençons à faire les progrès que nous souhaiterions voir chez les autres. Or notre religion s'appuie encore sur bien des croyances. Mais celles-ci ne sont pas vécues comme telles, tant elles sont intégrées au paysage chrétien.

Ce livre en affronte quelques-unes, parmi les plus centrales de la religion chrétienne, pour constater qu'elles posent problème dans le monde d'aujourd'hui où, paradoxalement, elles passent tantôt très mal tantôt trop bien, et surtout qu'elles ne sont pas indispensables à toute vie chrétienne. La question est de savoir si ce

n'est qu'une affaire de formulation ou s'il existe une autre approche. En faisant l'exercice qui consiste à ré-exprimer un christianisme débarrassé des croyances (non pas de leur contenu mais de leur discours excessif et de leur approche qui, justement, en font des croyances), nous serons conduits à découvrir une démarche différente, permettant de comprendre plus à fond Jésus et son message étonnant. Pour cela nous ne partons plus de vérités toutes faites mais de tout ce que cet enseignement contient d'universel, d'acceptable par tous. C'est son message. Il nous permet de retrouver, bien sûr, tous les repères de l'Église, mais dans une tournure plus personnelle, et surtout un discours qui convient mieux à ceux de notre époque qui pensent le spirituel ou le religieux avec leur propre tête et non plus avec celle des autres, comme ce fut le cas durant des siècles, à ceux d'aujourd'hui qui accèdent au rang « d'Honnêtes Hommes ».

Dès lors, ces Chrétiens pourront dire aussi « *Je ne sais pas si Dieu existe, mais j'adhère à la parole de Jésus qui me paraît juste. Ainsi, j'approche Dieu peu à peu... Il y a chez nous des maîtres, ils m'aident à progresser. Nous avons aussi des repères pour nous aider.* »

Quant aux non-croyants, aux agnostiques et à nombre de nos enfants qui préfèrent garder des distances avec les croyances de leurs parents, ils verront qu'être chrétien peut être autre chose que ce qu'en disaient leurs parents et le discours commun.

Nous avons conscience de la difficulté du problème que nous abordons, non seulement au niveau de l'Église qui a eu tant de mal au cours des siècles à fixer l'approche de la foi, mais aussi au niveau personnel des Chrétiens qui ont eu tant de mal à élaborer la leur. Le sujet est sensible, il comporte de multiples et profondes adhérences, chacun est concerné. La foi est un thème explosif. De plus les mots sont chargés. Ainsi Dieu, croire, croyances, vérité, sacré, chrétien, péché, etc. ne sont pas reçus de la même manière. Certaines phrases ou affirmations peuvent froisser, c'est le cas par exemple lorsqu'on parle de croire en Dieu ou d'être chrétien sans croyance. Nous aurons donc besoin d'une certaine collaboration du lecteur pour qu'il se détache quelque peu de son cas personnel et prenne du recul. C'est un exercice difficile qui d'ailleurs nous a conduit à proposer ce petit rêve appliqué à une autre religion. On voit mieux la paille dans l'œil du voisin que la poutre dans le sien !

Le début de notre propos sera quelque peu simplificateur et critique, de façon à bien poser les données de la question, la suite fera les nuances et sera résolument positive.

Notre intention n'est pas d'innover grandement mais de viser une fine correction, celle d'une nuance qui se cache au sein du discours religieux. Même si elle est lourde de conséquences, elle n'est qu'un ajustement et non pas un bouleversement, une précision dans notre discours et dans nos approches religieuses. L'Église connaît actuellement bien des problèmes, il n'est pas dans notre intention de les aborder. Nous ne parlerons que de ce qui, spécifiquement et chez elle, concerne les croyances par rapport à la nécessité de vivre ensemble sur cette planète.

Au premier chapitre, nous allons placer notre sujet dans le contexte particulier des conflits planétaires à composante religieuse et des efforts des religions et notamment des Chrétiens. Nous aurions pu traiter le problème des croyances sans faire référence à ce contexte, donc de manière philosophique, mais le débat n'aurait pas dépassé le monde des intellectuels et spécialistes religieux car, en général, les croyances des uns ne gênent pas les autres, elles font même partie des droits de l'homme. Si nous en parlons aujourd'hui, c'est qu'elles concernent jusqu'à notre survie. Qui peut en effet exclure une guerre nucléaire ou bactériologique entre Juifs et Musulmans, entre Chrétiens et Musulmans, entre l'Inde hindoue et le Pakistan musulman ou entre Sunnites et Chiïtes ? Or les guerres actuelles sont beaucoup plus meurtrières que dans le passé et prennent des formes toujours plus inattendues.

Ensuite nous observerons nos propres croyances, en Dieu, en la divinité de Jésus, en la résurrection et bien d'autres. Nous aurons à les définir et à les distinguer, à repérer la nature de celles qui posent problème et de celles qui n'en posent pas, à voir aussi leur côté normal et positif et à repérer leurs dangers. Nous serons alors mieux à même de réfléchir à une formulation de la foi chrétienne qui évite ces difficultés et au discours qui l'entoure. Comment aller vers une foi plus adulte ? Pourquoi et comment être chrétien sans croyances ? Quelles conséquences cela a-t-il pour nous ? Quels changements cela entraîne-t-il dans l'Église ? Nous proposerons des pistes et des solutions. Finalement, nous disposerons des éléments qui permettront d'engager un examen critique de



nos propres propositions, d'en voir les difficultés, d'en dégager l'essentiel et de faire les nuances. Nous pourrions alors parler d'une stratégie pour la paix.

Ce livre est un essai, ce n'est pas une étude universitaire ou scientifique, c'est une proposition argumentée en vue de changements personnels. C'est un essai de réponse à des questions et non pas un livre d'opinion, car dans une telle matière, aucune opinion n'a plus de valeur qu'une autre. Seuls les raisonnements ou explications comptent. Habituellement, ce genre de travail n'est lu que par des spécialistes, mais compte tenu de l'enjeu, nous nous adressons à un public plus large : les Chrétiens de bonne volonté intéressés par le progrès de l'Homme. Nous souhaitons qu'il donne lieu à des débats de laïcs et de théologiens car c'est le bon niveau du progrès.

J'ai écrit ce livre sur plusieurs années pour avoir le temps de l'enrichir par d'autres approches et de mûrir la mienne. J'ai pris le temps de le faire lire à de nombreuses personnes afin de recevoir critiques et suggestions. Sur un tel sujet, il faut donner toute son importance à l'intelligence collective, mais elle n'est pas facile à mettre en œuvre et demande du temps pour se déployer. Ce partage avec d'autres m'a permis de prendre conscience de la difficulté de se comprendre et de réaliser la difficulté du challenge. Parmi mes lecteurs cobayes, j'ai reçu des encouragements mais certains n'avaient pas compris, sans doute à la suite d'une lecture trop superficielle (tout le monde n'a pas le temps que je souhaiterais) ou trop analytique (c'est un danger), d'autres répondirent sous couvert des réponses standard de l'Église donc à côté du problème ; dans bien des cas, le débat était difficile voire bloqué. Il me fallait donc être plus clair encore et cela m'a fait reprendre plusieurs fois mon texte en vue de le simplifier et de mieux expliquer. J'ai cependant la conviction que la difficulté demeure car le sujet est « chargé », j'ai ouvert le débat au chapitre VI mais d'autres débats seront nécessaires.



## Chapitre 1

### CONTEXTE

*« La violence est le résultat de quelque chose de particulièrement aberrant et l'éradication de la violence requiert une intervention chirurgicale profonde, une profonde thérapie... »*

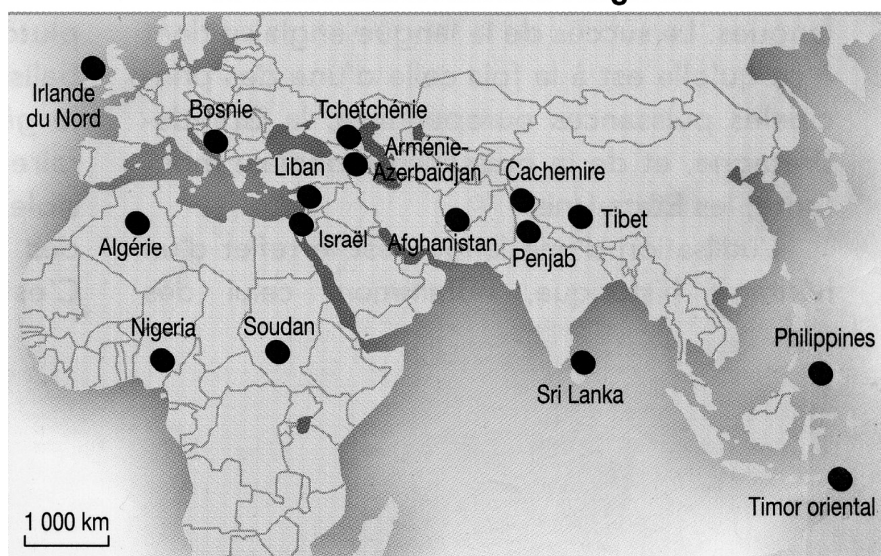
Théophilos III,  
Patriarche de Jérusalem, parlant au nom des Chrétiens,  
à la Conférence du Conseil des Chefs religieux en Israël,  
en novembre 2008.

### Questions brûlantes

Trois préoccupations fort différentes conduisent à écrire ce texte. Chacune d'elles suffirait à le motiver. La première, la plus grave, est le conflit mondial, entrepris par les extrémistes musulmans, qui s'avère profond et durable. Il impressionne moins par sa virulence, sa dimension mondiale, la richesse et les moyens des terroristes, leur facilité à se mouvoir en tous pays, que par la puissance d'entraînement de l'idéologie développée, l'absolutisme et la force des croyances des kamikazes, leur nombre, la ressource inépuisable de combattants et leur état de civils ordinaires. Ce conflit a commencé dans les années 1980 sans qu'on l'identifie encore comme une guerre mondiale du XXI<sup>e</sup> siècle. Il a déjà fait plus de cinq millions de morts au Soudan, Algérie, Afghanistan, Irak, Pakistan, Cachemire, Arménie-Azerbaïdjan, Xin Kiang, Indonésie, Philippines, Côte-d'Ivoire, Nigeria, Somalie, Tchétchénie, Israël, etc. Différentes dans leurs motifs, circonstances et formes de lutte, ces guerres ont pour point commun d'être soutenues, et plus souvent initiées, par des Musulmans intolérants. Même si, souvent, elles sont motivées au sommet par des enjeux de pouvoir ou de richesses, à la base, les

peuples qui se battent et se massacrent sont largement mobilisés sur des motifs religieux<sup>1</sup>. Les meneurs de guerres sont moins religieux qu'ils ne le disent et manipulent des populations aptes aux croyances afin de parvenir à leurs fins<sup>2</sup>.

### Principaux conflits des 20 dernières années où intervient un facteur religieux



Carte extraite de l'*Atlas du monde global*, cf., *op. cit.* (note 3, *infra*).

Parmi les principaux conflits des vingt dernières années, Pierre Boniface et Hubert Védrine<sup>3</sup> en comptent seize où intervient un facteur religieux et ils expliquent : *Soumis à une oppression politique, un groupe se raccroche souvent à son identité religieuse, les Polonais au catholicisme*

<sup>1</sup> Il ne manque pas de commentateurs pour prétendre le contraire mais si on lit plus attentivement leurs textes, ils essaient de faire la part des choses avec intelligence afin de ne pas verser dans une paranoïa malsaine. Exemple Joseph Maïla, « Religion et conflits », *Ceras – Revue Projet* n°281, juillet 2004. URL : <http://www.ceras-projet.com/index.php?id=1350>.

<sup>2</sup> Le contraire existe aussi : le commandant Massoud, bien plus qu'un chef de guerre, était d'abord un fondamentaliste religieux sunnite de la Jamaat-e-Islami qui a dirigé en Afghanistan en 1993 le massacre des Hazaras (Chiïtes). Mais ce contre exemple ne change rien au constat général.

<sup>3</sup> Pascal Boniface et Hubert Védrine, *Atlas du monde global*, Armand Colin/Fayard, Paris, 2010.

*sous la domination soviétique ; les Grecs et les Serbes à l'orthodoxie sous l'empire ottoman, les Juifs en Europe – surtout de l'est – et dans le monde arabe pendant des siècles, etc. L'élément religieux est fort dans la détestation que vouent les Islamistes aux Occidentaux, aux « croisés », aux Israéliens et aux Juifs. Il se retrouve, en moins fort, dans le rejet de l'Islam – et pas seulement de l'islamisme – que l'on retrouve chez certains Occidentaux... Le conflit israélo-palestinien est à l'origine un conflit national classique pour un territoire. Ce n'est qu'avec le temps et son pourrissement qu'il acquiert une dimension religieuse – montée des Islamistes chez les Palestiniens, au départ plutôt laïques ; religieux extrémistes israéliens.*

Selon Pierre Conesa<sup>4</sup> : *Dans la liste des organisations terroristes du département d'État américain, on ne relevait, en 1980, aucun mouvement de nature religieuse. En 1998, la moitié des 30 plus dangereux groupes étaient de nature religieuse. En 2004 ce sont les deux tiers.* Il ajoute : *En une décennie, la violence terroriste d'origine religieuse s'est développée au sein de toutes les religions de façon inquiétante... Mais on ne relève que le caractère terroriste de la violence religieuse. C'est insuffisant : la violence des extrémismes religieux peut aussi être « légale » ou étatique.* Le *Courrier International* indique que 43% des guerres civiles qui ont eu lieu de 2000 à 2007 avaient un caractère religieux, contre 25% environ dans les années 1940 et 1950. Par ailleurs, l'Islam a joué un rôle dans 34 des 42 guerres civiles à caractère religieux qui ont eu lieu depuis 1940, et 9 de ces guerres ont opposé des Musulmans entre eux<sup>5</sup>. Mais, le pire n'est pas derrière nous car d'une part, dans de nombreux pays islamiques, des milliers de madrasas<sup>6</sup> (douze mille au seul Pakistan) forment un vivier inépuisable de combattants pour le terrorisme. Ces écoles généralement gratuites, dans des pays sous alphabétisés, enseignent principalement le Coran, souvent ses interprétations les plus obtuses, la haine de l'occident et parfois même le djihad. D'autre part, le monde musulman tend à se radicaliser : Élie Barnavi<sup>7</sup> rapportait en novembre 2006 ce sondage portant sur 2 millions de Musulmans vivant en Angleterre qui indiquait que plus

<sup>4</sup> Pierre Conesa, IRIS, dans la *Revue internationale et stratégique*, printemps 2005, p. 73.

<sup>5</sup> Hors série de *Courrier International*, mars 2007 : « Au nom de Dieu, pourquoi les religions se font la guerre ».

<sup>6</sup> Madrasas ou médersas, selon les pays. Écoles au sens général, mais plus particulièrement écoles coraniques où l'étude du Coran représente l'essentiel de la formation.

<sup>7</sup> Élie Barnavi, *Les religions meurtrières*, Flammarion, Paris, 2006.

de 10% d'entre eux approuvaient les attentats du 7 juillet à Londres, qu'un quart soutenaient le djihad contre l'Occident, qu'un tiers préféreraient vivre sous la charia et qu'une immense majorité pensaient que la guerre contre le terrorisme n'est qu'une croisade anti-islamique déguisée. Par ailleurs, disait-il, Ben Laden est de loin l'homme le plus populaire dans le monde musulman... Alors que nous ne voulons combattre que les extrémistes musulmans, et surtout pas les Musulmans modérés, nos erreurs en Irak et en Afghanistan tendent à radicaliser ces derniers dans le monde entier. En Europe, à chaque agression des extrémistes musulmans l'extrême droite engrange des voix, on l'a vu notamment dans deux pays modérés et tolérants comme la Hollande suite à l'assassinat du journaliste Van Gogh et le Danemark suite à l'affaire des caricatures. Ainsi, la radicalisation des masses modérées se développe également dans les pays de culture chrétienne au point de créer, si l'on n'y prend garde, une dynamique de guerre civile en Europe. Parallèlement dans la même direction un autre processus se poursuit, c'est le développement démographique des Musulmans en Europe qui conduit inéluctablement à atteindre des seuils d'intolérance entre communautés, seuils qui s'abaissent d'autant plus que les religions s'exacerbent comme c'est le cas actuellement. Il ne s'agit pas de prendre parti contre l'immigration, c'est un autre débat et de plus ce serait une erreur, mais, en pensant au seuil d'intolérance de notre société, de réfléchir longtemps à l'avance aux moyens d'éviter la cristallisation des passions telle qu'en ont connu les Irlandais, les Libanais, les Tchétchènes, les Serbes, Bosniaques et Kosovars. Peu d'Européens ont aujourd'hui conscience de ce risque qui n'est que l'une des formes que peut prendre le conflit des extrémistes. Ce n'est pas jouer les Cassandre que dénoncer l'inacceptable, par exemple le fait que les Chrétiens du Moyen-Orient disparaissent rapidement du fait de la chasse qui leur est faite par des intégristes que leurs gouvernements n'osent pas contrer. Au mépris des droits de l'Homme et de tous les accords internationaux, de l'Indonésie à l'Afrique, partout où les Musulmans sont majoritaires, les Chrétiens et autres Croyants sont rejetés comme corps étrangers. En résumé, nous avons à faire, sous des

formes radicalement nouvelles, à un conflit mondial grave développé sur fond d'intolérance religieuse s'appuyant sur des croyances<sup>8</sup>.

La seconde est la puissante montée du religieux chrétien dans le monde mais le plus souvent sous des formes irrationnelles, émotionnelles, passionnelles, rigoristes, intégristes, populistes et parfois sectaires. Cela se voit surtout dans la poussée des Évangélismes et Pentecôtismes aux États-Unis, dans toute l'Amérique, mais aussi au Nigeria, en Chine, en Corée, au Cambodge, à Singapour... L'Europe commence même à être touchée. Selon Der Spiegel, entre 1990 et 2050, les Chrétiens devraient passer de 1 747 à 3 052 millions dans le monde. Il ne s'agit pas d'une religion nouvelle mais de formes religieuses multiples dérivées du protestantisme et qui ont hérité de sa diversité : baptistes, anabaptistes, méthodistes, évangélistes, calvinistes, luthériens, pentecôtistes, etc. Peu de doctrine, la bible est leur référence et chacun peut l'interpréter à sa convenance. Ils en appellent le plus souvent au repentir, à la lutte contre le mal et le péché, à la prière, à la conversion personnelle, à la sensation de croire jusqu'au paroxysme, à la seconde naissance de chacun dans l'Esprit. Que ce soit dans les prêches ou dans les pensées individuelles, Dieu et Jésus sont omniprésents. Les guérisons sont fréquentes et sont l'objet de mille témoignages. Les églises rassemblent des foules et utilisent les moyens audiovisuels géants les plus modernes (12 000 personnes à Séoul). Dans son enquête « Les évangéliques à la conquête du monde »<sup>9</sup>, le journaliste Patrice de Plunkett, montre les deux aspects de ce mouvement de renouveau, le côté positif et sérieux qui mérite toute considération mais aussi, selon les pays, ses débordements sectaires et ses exubérances magiques. Notre propos n'est pas de le juger mais de souligner le danger des approches trop irrationnelles. Avec la puissance des moyens de communication qu'utilisent ces églises, elles jouent des fragilités idéologiques, des manipulations psychologiques, de l'instrumentalisation à des fins politiques ou judiciaires, et de moyens inacceptables (ex. Khmers rouges convertis pour de

---

<sup>8</sup> Les guerres du XX<sup>e</sup> siècle qui firent 100 millions de morts, furent des guerres sans Dieu mais on peut remarquer que le Nazisme et le Communisme qui les motivèrent étaient fondamentalement des croyances.

<sup>9</sup> Patrice de Plunkett, *Les évangéliques à la conquête du monde*, Librairie académique Perrin, Paris, 2009.

l'argent ou un travail). Pour illustrer la gravité du phénomène, il faut voir un film comme « Jésus Camp » qui montre l'endoctrinement évangélique subi par des millions de jeunes américains. En voici le synopsis très factuel donné par Allo Ciné : « *Les familles que vous verrez dans le film représentent une force électorale influente qui fait de plus en plus entendre sa voix dans la vie culturelle et politique américaine. Elles préparent non seulement le retour de Jésus, mais elles s'apprêtent également à "reprenre le pouvoir en Amérique au nom du Christ", entraînant avec elles leurs enfants. Des enfants qui attendent de recevoir la parole divine, et s'agitent, en transes, comme possédés quand l'Esprit Saint parle en eux ; des mômes qui maudissent Harry Potter – parce qu'un héros sorcier est une chose sacrilège ; des gamins qui vénèrent le leader chrétien de leur pays (G.W. Bush) et embrassent son effigie en carton ; des enfants qui jurent à jamais de donner leur vie pour en finir avec l'avortement...* ». Le pasteur reconnaît faire un lavage de cerveau mais affirme que c'est nécessaire pour en faire de bons fidèles. Terrifiant. L'endoctrinement des jeunes est si développé et si puissant qu'il aura forcément des suites aussi graves que celui des kamikazes islamistes. Le quotidien *Le Monde* parle « d'un éclairage saisissant sur ce que l'on pourrait appeler la continuation du fascisme par d'autres moyens ». De son côté, le journal américain *Mother Jones* cite Mickey Weinstein, ancien conseiller juridique de Ronald Reagan et de l'US Air Force, fondateur de *Military Religious Freedom Foundation* (Fondation pour la liberté religieuse dans l'armée), défenseur de la laïcité et de la séparation de l'Église et de l'État : « *Dans notre armée, nous avons des Talibans chrétiens et une Al-Qaïda chrétienne. Et, à la différence de Saddam Hussein, ils possèdent véritablement des armes de destruction massive.* »<sup>10</sup> De style spontané et émotionnel, ces formes religieuses qui se développent relèvent complètement de croyances et de passions exacerbées, elles sont donc très fragiles et aptes aux conflits. Du Soudan au Libéria, les Chrétiens, et plus particulièrement ces Chrétiens-là, s'opposent à l'expansionnisme islamiste en mettant tous les Musulmans dans le même sac. Bref, exactement ce qu'il faut faire pour dresser les communautés religieuses entre elles et conduire à des guerres de religion.

---

<sup>10</sup> *Courrier International* du 17 janvier 2008. L'article dit aussi que la maison de Mickey Weinstein a reçu des tirs de balles à deux reprises, qu'il reçoit des menaces téléphoniques contre lui et sa famille, des menaces de jeunes gosses qui lui assurent qu'il brûlera en enfer.



Tout élevée que soit leur démarche, les religions sont belligères lorsqu'elles sont fondées sur des croyances indémontrables et une imagination en liberté : on y croit, au point de se « monter la tête » et d'entrer dans des démarches collectives radicales ; manipulés par des propagandes intéressées, on est prêt à se battre et à tuer quitte à y perdre la vie. On l'a vu d'une autre manière dans ces religions séculières<sup>11</sup> qui fonctionnaient de manière quasi-religieuse, comme le communisme qui a tué 90 millions de personnes. Régis Debray remarque que le Rwanda, pays du plus grand génocide récent, est le pays le plus chrétien d'Afrique ; que les USA qui maintiennent la peine de mort sont le pays le plus chrétien du monde ; comme aussi l'Arabie saoudite qui est le pays le plus musulman du monde. En fait, l'irrationnel se porte bien dans le monde moderne. Les médias de masse qui vivent de l'émotion publique amplifient la tendance. Or ce sont souvent des extrémistes qui causent et entretiennent les guerres. Ainsi, il y a longtemps que le conflit israélien serait terminé s'il n'y avait pas, des deux côtés, des fous de leur Dieu pour faire exploser les accords de paix par des actes de force ou de terrorisme qui appellent la violence des extrémistes du camp adverse. Il en est de même dans de nombreuses guerres, que ce soit au Kosovo, en Bosnie, en Irak, en Afghanistan... Les extrémistes sont minoritaires au début des hostilités, cependant ils entraînent les majorités modérées dans leur extrémisme. C'est leur stratégie. Leur religion n'est pas forcément leur motivation première mais elle est souvent, au travers de croyances et de cléricalisme, un moteur ou un activateur de passion. Sans entrer dans toutes les explications du phénomène, on peut dire sans se tromper que notre approche est d'une brûlante actualité et qu'il est grand temps de se réveiller. Car tout change de plus en plus vite, la population qui était de 2 milliards il y a 55 ans frise aujourd'hui les 6,9 milliards et va allègrement vers les 9 ou 10 milliards en 2050. Cette population vit de plus en plus dans les villes et devient plus sensible aux gourous et autres entraîneurs

---

<sup>11</sup> Comme le Nazisme, Régis Debray et Gérard Slama les appellent religions séculières, par opposition aux religions révélées comme le christianisme et les religions philosophiques comme le bouddhisme. « Elles ont aussi, dit Slama, leurs saints, leur eschatologie paradisiaque, leur procès en sorcellerie, leur extermination du diable, leur menace de l'enfer. Elles excluent toute négociation rationnelle ».

mystiques. Qui aurait dit en l'an 2000 que le fondamentalisme musulman allait bouleverser le monde comme il le fait ? Qui aurait dit que l'ordre moral religieux allait revenir à ce point aux États-Unis ? Et pourtant, pour survivre une société a besoin d'un idéal, de valeurs à défendre qui transcendent et donnent sens à la vie.

La troisième est, à l'opposé, l'effondrement du religieux en Europe depuis quelques décennies. En 1966, 89% des Français déclaraient appartenir à une religion et 10% s'affirmaient sans religion. Trente-deux ans plus tard, les pourcentages respectifs se montent à 55% et 45%<sup>12</sup>. Les « Sans-religion » sont nettement majoritaires chez les moins de 50 ans, atteignant même 63% des 18-24 ans. Bref, compte tenu de l'évolution depuis 1998, on peut estimer que, pour la première fois depuis des siècles, il y a autant, voire plus de Français hors des religions qu'en leur sein. Par comparaison, seuls 5% des Américains se disent sans religion<sup>13</sup>. Pour l'Europe et en 2005, l'Institut de sondage européen Eurobaromètre confirme ces chiffres en donnant : 52% des Européens qui croient en l'existence de Dieu ; 27% préfèrent prier un esprit ou une force de vie... et enfin 18% se déclarent tout simplement athées<sup>14</sup>. En fait, nous baissons les bras. L'exemple des Chrétiens d'Orient (maronites, coptes, melkites, syriaques, arméniens, assyriens, chaldéens, grecs-orthodoxes, éthiopiens-catholiques, catholiques et protestants...) qui disparaissent du paysage sans que personne ne s'en émeuve, fait dire de manière désespérée à Richard Millet<sup>15</sup> qu'en laissant ces régions devenir exclusivement musulmanes, « *nous autres, modernes, socialistes, francs-maçons, féministes, écologistes, agnostiques, laïques, qui avons depuis longtemps jeté aux orties ces croyances arriérées, n'avons-nous pas raison de mettre tout ça dans le même sac ?... Nous autres, ex-chrétiens des contrées repues... nous nous renions : la mort des Chrétiens orientaux est le signe, non seulement de notre honte mais de la mort de notre civilisation. Ils meurent silencieusement de ce que nous ne voulons être chrétiens...* ».

---

<sup>12</sup> Selon l'IFOP, Enquête sur « Le catholicisme en France en 2009 » de juillet 2009, les pourcentages de ceux qui vont à la messe sont passés de 27% à 4,5% entre 1952 et 2006.

<sup>13</sup> Selon Dominique Vidal in *Le Monde Diplomatique* de septembre 2001.

<sup>14</sup> Avec bien sûr de grandes différences de chiffres entre les différents pays. Parmi les plus athées figurent la Scandinavie, la France et la Tchéquie...

<sup>15</sup> *Le Point* du 19 mars 2009.

Malgré un renouveau du christianisme européen, mais quantitativement marginal par rapport à la masse, le positionnement des jeunes qui sont proches de notre culture chrétienne dans leur vie quotidienne, a pris des distances par rapport à la pratique religieuse. L'amélioration de la connaissance du monde et de l'Histoire, le matérialisme ambiant et le bon sens leur rendent difficile l'accès à une foi qui comporte une part non négligeable de croyances, d'affirmations toutes faites, d'absolus qui n'en sont pas, de sacralisations inutiles, etc. Là aussi nous sommes interrogés jusqu'en nos bases.

Selon la journaliste Françoise Beaugé<sup>16</sup>, « deux traits caractérisent ce déclin des religions traditionnelles. D'une part, il s'effectue sans bruit ni passion. Avec un désintérêt tranquille, qui marque une rupture par rapport à un passé récent. Autrefois, quand on se disait incroyant, on s'affirmait athée, et souvent antireligieux. Ce n'est plus de mise. Relativisme ou indifférence font que l'anticléricalisme est bel et bien passé de mode. D'autre part, cette désaffection atteint non seulement le christianisme, mais l'ensemble des religions et confessions de manières diverses dans toutes les sociétés développées. Comme si la modernité chassait inéluctablement les grandes religions traditionnelles.

... On assiste en effet, de manière croissante depuis une trentaine d'années, non plus seulement à une crise des institutions religieuses mais à une crise des institutions en général. Celle-ci s'apparente à une remise en cause de toute forme dogmatique d'autorité. « Nos contemporains refusent les dogmes. Et ce rejet est manifeste dans toutes les sociétés de type européen. Dès qu'un pays entre dans la modernité, il y a distanciation de sa population à l'égard des vérités énoncées, explique Jacques Maître. Autrement dit, le phénomène auquel on assiste à présent n'est pas seulement une crise de la religion, mais une crise concernant tous les systèmes d'orthodoxie et leur crédibilité. »

Même analyse de la part du politologue Roland Cayrol, directeur de l'Institut de sondages CSA. Pour lui, l'air du temps est celui de la méfiance systématique à l'égard de tout émetteur de discours : « Plus personne n'adhère à la moindre idée globalisante. Il y a un rejet incroyable de tous les mots en isme : socialisme, capitalisme, communisme, libéralisme... « Nous sommes entrés dans l'ère de la dérégulation du marché des biens du salut. L'Église catholique a perdu la situation de monopole écrasant qu'elle détenait autrefois, elle ne contrôle plus grand-chose puisqu'il n'y a plus d'appareil ecclé-

---

<sup>16</sup> Vers une religiosité sans Dieu, *Le Monde diplomatique*, septembre 1997.

*siastique, souligne encore le sociologue Jacques Maître... Nous sommes dans un supermarché du religieux, où chacun choisit ce qui lui plaît. » ... La télépathie, les rêves prémonitoires et l'astrologie trouvent également leur place dans ce bric-à-brac du religieux, car les croyances parallèles se mêlent de plus en plus aux croyances chrétiennes, chez les jeunes surtout – y compris parmi les pratiquants. Peu importe que le surnaturel prenne la place du divin, peu importe la cohérence et le dieu auquel on se livre : ce que chacun recherche, c'est ce qui lui fait du bien. »*

Depuis quelques décennies, notre vision des religions s'est élargie à l'international donc à celle de pays pauvres et peu alphabétisés. Elle ne manque pas de nous étonner. Par exemple, à propos de l'Égypte, François Bassilli<sup>17</sup> se demande justement : *« Comment se fait-il que ce soit à la fois le pays le plus religieux et le plus corrompu du monde ? La religiosité ne devrait-elle pas éradiquer la corruption ? La contradiction n'est qu'apparente. Les psychologues savent depuis longtemps que de tels comportements obsessionnels caractérisent un manque à combler. L'abondance de signes de religiosité formelle compense une déficience de religiosité de fond, à savoir la sincérité, la propreté, la spiritualité, et le respect d'autrui. Nombreux sont ceux qui, sous la pression de la pauvreté, finissent par accepter la corruption, le mensonge, l'injustice, le vol ou l'hypocrisie. Autant de raisons pour recourir aux rituels dans l'espoir que Dieu fermera les yeux sur ces péchés. Autant de raisons également de chercher à retrouver l'estime de soi et la respectabilité sociale »*. Il cite alors l'exemple de ce qu'il trouve comme préoccupations sur le site Internet d'étudiants égyptiens en sciences naturelles : *« J'ai eu un choc en constatant qu'il ne contenait que des discussions – superficielles – d'ordre théologique. C'étaient des questions du genre : avec quel pied le croyant doit-il entrer au hammam ? »* Il évoque aussi l'exemple d'un étudiant qui avait obtenu *« un doctorat de physique nucléaire dans une université américaine et qui avait abandonné ses recherches universitaires pour s'évertuer à donner des conférences sur les miracles scientifiques du Coran »*. Ainsi les exemples abondent : la caractéristique la plus étonnante de l'Université El-Azhar au Caire n'est pas tellement d'être la plus grande université du monde, c'est d'exiger, pour y entrer, de savoir le Coran rigoureusement par cœur. Même le plus brillant élève qui commet une faute de mémoire sur le

---

<sup>17</sup> Al-Quds Al-Arabi, Londres, relevé dans *Courrier International* n°981, du 20 août 2009.

Coran y est refusé. Comment ne pas se poser de graves questions sur nos approches religieuses au XXI<sup>e</sup> siècle ?

\* \* \*

Conflictuelles... expansionnistes sous des formes rigoristes et passionnelles... en déclin sous des formes réfléchies mais dogmatiques... les religions présentent ce triple tableau peu flatteur pour ne pas dire absurde ou fou alors qu'intrinsèquement elles tendent à l'élévation de l'Homme<sup>18</sup> et à la sagesse.

Pour nous le fait est là, une partie émergente de l'humanité s'éloigne des religions parce qu'elles leur apparaissent gratuites et simples constructions humaines, l'autre partie fonce tête baissée dans leur univers d'émotions fortes ou de règles rigides, l'un compensant l'autre, et tout ce beau monde qui, finalement, ne trouve pas de solution universelle, traverse des crises de folie meurtrière. Avec cependant un point commun qui a attiré notre attention : la puissance des croyances religieuses qui s'opposent bien souvent à l'intelligence ou qui lui laissent peu de place, on pourrait simplifier en parlant de mauvaise gestion des croyances religieuses. C'est l'hypothèse sur laquelle nous allons réfléchir. Car celles-ci posent de sérieuses questions. Seraient-elles excessives ou abusives par nature ? Des gens intelligents et de bonne foi ne sauraient-ils exercer leur foi sans que celle-ci pose problème pour vivre ensemble ? Leurs croyances, disons même nos croyances, qui font partie de notre univers religieux n'auraient-elles pas quelque chose de binaire ou de totalitaire qui empêcherait l'intelligence de fonctionner normalement ? Comment pouvons-nous nous résoudre à ce que deux personnes honnêtes et de bonne volonté puissent affirmer des choses rigoureusement opposées et être certaines d'être dans « La » vérité ? Comment est-il possible que des millions de gens intelligents et de bonne foi puissent laisser passer cette aberration sans se poser de question ? N'est-ce pas un défi à notre intelligence individuelle, un désordre de notre intelligence collective ? Ce n'est pas parce que tout le monde vit avec cela depuis des

---

<sup>18</sup> Nous écrivons l'Homme avec une majuscule pour parler des humains en général ou pour parler à la fois de l'homme et de la femme.

lustres qu'il faut laisser passer et entériner définitivement. Ce n'est pas parce que nous avons tous des croyances que cela justifie d'en avoir. Nos croyances ne sont-elles pas justement le signe de la faiblesse de nos approches ? Cette faiblesse n'est-elle pas la source de nos crispations ? Ces considérations ne sont pas forcément nouvelles mais sont en train de prendre une tournure si dramatique que nous ne pouvons plus accepter d'en rester là. Nous sommes aujourd'hui devant l'obligation et l'urgence de réfléchir à ce qui nous empêche de dialoguer et de nous comprendre. N'y aurait-il pas moyen d'épurer notre foi des croyances qui, en toute hypothèse, seraient des formes d'un obscurantisme dont l'humanité essaie péniblement de s'extraire au cours des siècles ?

Voilà donc le motif de ce texte. Nous n'avons pas l'intention de prouver que les religions sont meurtrières, elles ne le sont pas. Ce sont les croyances excessives ou mal comprises qui le sont et posent un problème aujourd'hui devenu crucial pour l'humanité. Selon le sociologue Radoslaw Tyrala, elles sont à l'origine de ce *mécanisme de notre esprit qui effectue des séparations entre ce qui nous est propre et ce qui nous est étranger*.<sup>19</sup> Nous approfondirons cela.

Nous allons approcher la question dans le cadre restreint de la religion chrétienne parce que c'est celle que je connais le mieux, qui m'a construit et que j'apprécie, mais il va de soi que le même examen doit aussi se développer dans les autres religions.

L'idée plus générale de cet essai est de réfléchir sur nos croyances, d'en distinguer les différentes formes, positives et négatives, notamment celles qui affectent gravement notre capacité à vivre ensemble, de façon à ouvrir de nouvelles voies. Nous ne savons pas grand-chose de notre condition humaine et, dotés d'imagination, nous comblons les vides de notre connaissance par des croyances. L'enjeu pour l'Homme est de les maîtriser ou de les dominer. Est-il alors possible de conserver ce qu'elles ont de bon et d'essentiel dans nos religions sans en faire un usage excessif ?

Nous allons partir des efforts les plus récents des Chrétiens en matière d'ouverture interreligieuse, en constater la richesse mais aussi la limite, constater à quel point nous sommes, comme d'autres

---

<sup>19</sup> Dans : [cafebabel.com](http://cafebabel.com), *Newsletter*, 6 mars 2009. Et cela illustre le fait que les croyances ne sont pas, bien évidemment, la seule cause des conflits.

religions, encombrés de croyances sur des points importants et incapables de profiter des progrès considérables d'intelligence réalisés dans notre propre Église, lesquels sont même généralement ignorés. Nous proposerons alors une approche plus adulte de la foi et un discours religieux qui permettent d'affronter avec une vigueur nouvelle les échanges interreligieux, la transmission du message chrétien à nos enfants et... le XXI<sup>e</sup> siècle dans ses efforts pour la paix<sup>20</sup>.

### **Les formidables efforts des dialogues œcuménique et interreligieux<sup>21</sup>**

Les Religieux, et en particulier les Chrétiens, se sont démenés si l'on en juge par le nombre impressionnant de rencontres et colloques de niveau mondial qu'ils ont développés depuis quelques décennies. Malgré une baisse récente, la lecture des rapports de conclusion est édifiante. Ces échanges auraient été impensables quelques années auparavant. Notons par exemple : – Accords sur des objectifs communs comme la non-violence, la protection de la planète, les pauvres, la santé, les conditions de travail, une éthique commune et peut-être même universelle... – Engagements pour le pluralisme, pour la spiritualité, pour l'éducation, pour un meilleur contrôle de la globalisation, pour la vérité sur les événements passés, pour une vision humaine et ouverte de l'humanité... – Accords sur les idées de tolérance, confiance mutuelle et paix... – Besoin de comprendre les relations ambivalentes entre religion et violence. – Besoin d'une représentation commune du pouvoir non détourné au profit de la domination et de l'oppression, mais au bénéfice des sociétés. – Besoin de théologies du pluralisme religieux.

---

<sup>20</sup> Petit aparté d'auteur : À l'âge de l'adolescence, on me parlait d'une foi plus adulte et je me demandais de quoi il pouvait bien s'agir ; parvenu à l'âge adulte je me demandais si elle l'était devenue, au moins la sentais-je plus stable, moins tourbillonnante ; or voici qu'à l'âge de la retraite, la question se pose plus concrètement et que la foi adulte se trouve à nouveau devant moi mais comme un objectif difficile, véritable défi pour nous tous.

<sup>21</sup> On distingue le dialogue œcuménique (entre religions chrétiennes) du dialogue interreligieux (entre toutes les religions). Ici, nous voulons parler de l'ensemble de ces dialogues.

– Accord théologique conclu en 1999 entre les Églises catholique et luthérienne sur la doctrine de la justification qui précise dans quelle mesure nous sommes sauvés par la grâce, la foi ou nos actes.  
– Ralliement en 2006 du Conseil méthodiste mondial à cet accord.  
– Nombreux accords entre branches chrétiennes, par exemple sur une hospitalité eucharistique réciproque, un partage du ministère ordonné, un engagement dans une vie et une mission communes – etc. Ces belles conclusions évitent pourtant les écueils du syncrétisme, de la tolérance excessive, du relativisme et les difficultés de chaque religion avec ses propres fondamentalismes, on reste sur son quant à soi. Si ces rencontres n’apportent pas de solution aux conflits évoqués plus haut, leur existence est importante en soi. En lisant les rapports des rencontres on voit que les avancées sont notoires et l’on doit se féliciter du travail accompli<sup>22</sup>. Même les mentalités ont évolué : il n’y a pas si longtemps, dans certaines familles françaises, on entendait encore mettre en garde les enfants contre les Juifs (pervers...) et contre les Protestants (dangereux...). Cela paraît aujourd’hui complètement dépassé.

### **Mais ce dialogue a des limites infranchissables**

Malgré leur aspect positif et leur haute nécessité, ces rencontres, plus encore avec les religions non chrétiennes souffrent d’une énorme difficulté, elles ne peuvent aborder l’essentiel : le contenu de la foi, de nos fois respectives sur les points clés (ex. Jésus est Dieu, il est ressuscité, etc.), nous affirmons tous avec la plus grande force des vérités différentes, qui s’excluent radicalement par leur incompatibilité. Et nous y croyons sincèrement, nous pensons détenir « La » vérité. C’est la pierre d’achoppement car le contenu de la foi constitue l’identité et la spécificité d’une religion. La foi des uns excluant celle des autres, l’identité religieuse des uns exclut

---

<sup>22</sup> Quelques sites pour en savoir plus :

[http://infocatho.cef.fr/fichiers\\_html/ocumenisme/dialogues/accordpanorama.html](http://infocatho.cef.fr/fichiers_html/ocumenisme/dialogues/accordpanorama.html)

<http://www.cec-kek.org>

<http://www.wcrp.org>

<http://www.religionspourlapaix.org>

<http://www.uri.org>

<http://www.oikoumene.org/>



celle des autres. Malgré les points d'accord, la bienveillance et la bonne volonté mutuelle, l'opposition reste centrale. Sur le fond, le dialogue interreligieux ne peut apporter de solution, il ne suffit pas<sup>23</sup>. « *La ligne de fracture*, dit Élie Barnavi<sup>24</sup> dans un passage critique sur le dialogue des civilisations, *passé par le système de croyances. Pour dire les choses autrement, je me sens plus d'affinités avec un Musulman éclairé qu'avec un coreligionnaire fanatique...* »

Dans ce dialogue, il est quand même inacceptable au sens le plus strict, que des gens intellectuellement honnêtes ne puissent faire la part entre ce qui est raisonnable et ce qui sort de la raison, ne puissent trouver des formulations ou des issues nettes pour ces parts irrationnelles de leur foi. Nous les acceptons peut-être trop facilement depuis des siècles. Mais au siècle de la mondialisation et de guerres meurtrières d'un autre âge, nous devons aller plus loin et peut-être explorer ces zones irraisonnées, acceptées comme naturelles. À l'instar de Victor Hugo qui disait aux élus de droite de la Chambre des Députés « *Vous voulez la misère secourue, moi, je la veux supprimée* », ne pourrait-on dire : vous voulez le dialogue interreligieux, moi, je le veux inutile ?

Dans ce dialogue, différentes attitudes coexistent : – Certains continuent à s'ignorer ou à se nier malgré les amabilités de circonstance. Cela permet aux plus extrémistes de massacrer « l'infidèle » en toute bonne conscience. L'Infidèle est non seulement le Croyant d'une autre religion mais celui de son propre camp qui ne respecte pas à la lettre toutes les règles et croyances. – Certains, comme le Dalai Lama, ferment les yeux sur les croyances, se définissent comme complémentaires des autres religions, ne cherchent plus à convertir et conseillent même aux tenants des autres religions de ne pas en changer. Cela se fait au prix d'une relativisation des croyances. Toute la construction intellectuelle du bouddhisme passe à la trappe : la réincarnation et les acquis des vies antérieures ne sont plus que des vérités relatives. – D'autres comme les Catholiques,

---

<sup>23</sup> Le chercheur John Burton recommande de ne jamais oublier l'essence des conflits, ce qui constitue le cœur du problème, la raison du conflit. Si on s'y attaque résolument, dit-il, il y a des moyens de parvenir à une résolution du conflit... si ceux-ci persistent, c'est entre autres parce qu'on ne s'attaque pas au cœur du problème : [www.gmu.edu/academic/ijps/vol6\\_1/Dunn.htm](http://www.gmu.edu/academic/ijps/vol6_1/Dunn.htm)

<sup>24</sup> Élie Barnavi, *Les religions meurtrières*, Flammarion, Paris, 2006.

développent avec gourmandise des ouvertures de Vatican II grâce auxquelles « *le salut est maintenant offert par Dieu à tous* » ... « *il peut y avoir des parts de vérité chez les autres* »... (voir plus loin). On s'écoute avec respect tout en notant les limites du « dialogue » qui diffèrent selon la religion. On demande au Tout-puissant de nous aider.

Alors justement, regardons ces conclusions de Vatican II qui ont ouvert des perspectives de dialogue. Puis, en observant les limites des avancées du concile, nous nous engagerons dans une réflexion sur nous-mêmes.

## Étonnantes avancées de Vatican II<sup>25</sup>

Avec mesure et précautions verbales, ce Concile des années 1960 a déclaré des choses surprenantes dont peu de Chrétiens ont conscience. Celles-ci étaient impensables quelques années plus tôt. En voici quelques-unes. Opérant un véritable transfert des « pouvoirs » de l'Église vers chaque être humain, elles représentent une profonde mutation :

- *L'Église qui était surtout une organisation et une hiérarchie constituée de clercs éclairés et d'un peuple obéissant devient l'assemblée du peuple de Dieu où tous ont même dignité dans une variété de missions.* C'est une révolution que peuvent apprécier ceux qui ont vécu avant la Deuxième Guerre mondiale : face à tous les problèmes de morale ou de conscience, on devait demander l'avis du prêtre et même sa décision.
- *L'Église n'est plus au-dessus des hommes mais à côté d'eux, l'Esprit de Dieu agit dans chaque homme et non plus forcément « par » l'Église.* C'est la fin d'un pouvoir absolu de l'Église sur nos vies et nos croyances religieuses.
- *La Création est confiée par Dieu à l'Homme, à chacun de nous, et non plus à la seule Église.* Nous voici responsabilisés.
- *Alors que la Vérité était détenue par la seule Église, le Concile déclare que chaque homme est appelé à penser par lui-même et cela, jusqu'au choix même de sa religion.* Changement considérable, la liberté religieuse est reconnue.

---

<sup>25</sup> Extraits du numéro Hors série de *La Croix*, décembre 2002 : « Vatican II, quarante ans après ».

- Plus encore, en cas de conflit entre notre conscience et les recommandations de l'Église, la réponse de Vatican II est inouïe : *c'est notre conscience qui doit avoir le dernier mot, dans la mesure, et c'est une condition importante, où nous poursuivons une recherche de formation de notre conscience.*
- *Toute vie chrétienne se fonde sur une écoute de la parole de Dieu. Cette écoute est directe et n'exige plus de passer obligatoirement par les interprétations de l'Église.* Cela n'empêche pas de considérer l'Église comme indispensable, sa nécessité est au contraire réaffirmée : nous en avons besoin au point de ne pouvoir nous en passer mais l'Église a besoin de la liberté de penser de chacun.
- *Les Chrétiens laïcs qui étaient jusque là des « sujets » de l'Église sont déclarés « prêtres, prophètes et rois ».* Et ce ne sont pas de simples mots car le concile considère chaque baptisé comme responsable de l'Église, au même titre que les prêtres. Chacun est unique et a une vocation propre et irremplaçable, il peut annoncer la parole, guérir, représenter l'Esprit, etc. Chaque homme est un temple de Dieu.
- *Chrézien ou non et quelle que soit sa religion, chaque homme peut obtenir le salut.* Magnifique.

En déclarant que *toute religion peut comporter des éléments de vérité, que tout homme peut obtenir le salut*, Vatican II a ouvert la porte du dialogue interreligieux. De plus, ce dialogue n'est plus réservé à une hiérarchie, ce qui l'ouvre considérablement. Prêtres, prophètes et rois, nous les laïcs en avons aussi la responsabilité. Puis, sur ce socle solide, le Concile opère un véritable repositionnement de la foi et de sa transmission :

- *L'écoute de la parole ne se fait donc plus sous la forme de vérités à « croire » mais sous la forme d'authentiques rencontres.*
- *La vérité n'est plus prédéfinie et intouchable, elle est le fruit d'une incessante quête où la libre recherche, l'échange, le dialogue, l'aide mutuelle deviennent des composantes de l'acte de croire.*
- *Alors que la foi était comprise comme la soumission à l'autorité de l'Église, elle est définie comme un libre « engagement » de l'homme, une libre « adhésion », une démarche personnelle de la raison et du cœur, de l'être tout entier.*
- *La transmission de la foi se fait, non plus par la seule Église qui enseigne et*

*que je « dois » croire, mais par la « révélation de la parole » qui suppose un travail d'interprétation, personnel et collectif, à travers l'écriture et la tradition.*

Si l'on a bien lu et si on connaît le fonctionnement de l'Église romaine, la révolution intellectuelle est considérable. Elle n'a pas fini de s'exprimer dans toutes ses conséquences. Elle est d'ailleurs loin d'être mise en œuvre tant les habitudes sont fortes, tant les freins sont nombreux dans l'appareil ecclésiastique et chez les laïcs eux-mêmes. Cette nouvelle liberté fait peur.

Noter que ce retour à la source de la parole a dégagé bien des obstacles sur la route de l'unité des Chrétiens, Orthodoxes et surtout Protestants. Surtout, la définition de la foi ne fait plus appel comme auparavant à une démarche croyante et soumise mais raisonnable, volontaire et personnelle. Notre intelligence étant sollicitée, nous nous rapprochons de la possibilité d'un dialogue interreligieux responsable. Cependant, avant de nous y aventurer, y sommes-nous prêts ?

## Chapitre 2

# LA CROYANCE EN DIEU

*« Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ?  
Et toi, la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ? »*

Luc, 6,41

### **La place de la croyance en Dieu est restée trop centrale**

Indépendamment de ces changements, depuis 50 ans, l'Église catholique a beaucoup changé. Elle avait abandonné ses aspects excessivement formalistes pour se rapprocher de l'esprit du message évangélique, c'est-à-dire de l'essentiel. Elle insistait moins sur les dogmes, les formes et les obligations, mais beaucoup plus sur l'altruisme, la prière et toutes les formes personnelles de vie chrétienne. Elle parle moins du diable, du péché, de la nécessité de souffrir... Pour Gérard Slama, elle est aussi la religion la plus sécularisée du monde<sup>1</sup>. Si on ajoute cela aux avancées de Vatican II, elle devrait apparaître jeune, ouverte, dynamique. Pourtant ce n'est pas le cas et, malgré ses évolutions importantes, son image en Europe, est restée passéiste, sûre d'elle-même et dogmatisante, avec des contenus difficilement explicables, pleine de croyances, de rigidités et de formes « religieuses » qui, vues de l'extérieur, restent aussi mystérieuses que celles des Bouddhistes qui doivent agiter des clochettes, faire tourner des moulins à prière et coller des feuilles d'or sur des Bouddhas, ou des Musulmans et des Juifs qui doivent obéir à des règles rigides de nourriture et d'habillement... Pour le Français moyen, le Chrétien est d'abord celui qui « croit en Dieu » et on ajoute parfois « et en l'au-delà ». Pour Martine Cohen, du

---

<sup>1</sup> Sur *France Culture* le 31 mars 2009.

Groupe de sociologie des religions et de la laïcité « *se dire chrétien c'est affirmer une croyance* »<sup>2</sup>. Pour savoir si quelqu'un est chrétien, la question clé est « *Êtes-vous croyant ?* » comme si c'était le critère clé. Or cette question ne saurait être centrale puisqu'on ne sait pas si Dieu existe : au contraire, pour l'homme d'aujourd'hui, il est certain qu'on ne sait pas, c'est le maximum dont on soit sûr. En second lieu, mais loin derrière, le Chrétien est celui qui est baptisé, va à la messe, au moins de temps en temps, fait sa communion solennelle, se marie à l'église... et enfin, c'est celui qui cautionne peu ou prou des règles romaines concernant les prêtres, la vie sexuelle, l'avortement... Alors que ces trois domaines de réponses ne semblent pas correspondre à l'identité chrétienne dessinée par Jésus. Nous y reviendrons.

Pour expliquer ce décalage entre l'image et la réalité, il faut dire que, dans le même temps, la société a changé aussi et beaucoup plus vite que l'Église. En Europe de l'Ouest, les pratiquants, ceux qui donnent à l'Église son image visible, ont à 95% dépassé la soixantaine, ce qui n'arrange pas les choses. Moins ils sont nombreux à pratiquer, plus ils forment une vieille garde rigide et centrée sur les approches religieuses anciennes. À cette époque, et en caricaturant un peu (mais pas tellement), on pensait comme son curé qui pensait comme sa hiérarchie. C'était un tout, à prendre ou à laisser. On y croyait ou pas. Si on y croyait on allait au ciel, si on n'y croyait pas on allait en enfer. Par contre la culture religieuse était beaucoup développée. La plupart des Chrétiens pouvaient expliquer ce que signifiait Pâques, l'ascension, la grâce... connaissaient par cœur les prières principales et pouvaient dire pourquoi ils étaient croyants. Bref, le facteur croyance était majeur et l'est encore aujourd'hui : l'Église continue à mettre la foi au premier plan de la démarche chrétienne et le facteur croyance au premier plan de l'acte de foi.

Comment s'étonner dès lors que les médias, qui ont besoin de tout simplifier, parlent encore des « Croyants et des non-croyants » plutôt que des Chrétiens ? Le Chrétien est celui qui y croit. Point. Ils continuent de véhiculer une image rétrograde de l'Église, qu'accentue leur propre manque de formation sur ces

---

<sup>2</sup> Rapporté par Dominique Vidal dans *Le Monde Diplomatique* de septembre 2001.

sujets. Dans les films, plutôt que de voir le fond et l'important, on montre les travers des prêtres, les petits problèmes qui fâchent, on évoque des vies de Jésus imaginaires et commerciales. On montre des situations limites, cela se vend bien. Les opinions du Pape sont amalgamées à celles de toute l'Église. Cette religion de croyants ne convient plus à une opinion qui a pris l'habitude de penser librement et qui se régale des petits travers des autres.

Suivant ce mouvement, les jeunes sont donc réduits pour l'essentiel à se demander s'ils croient ou non en Dieu et en l'au-delà, alors que dans l'approche religieuse, il y aurait bien d'autres questions du genre : Comment orienter ma vie, qui est Jésus, que dit l'Église, que sait-on sur nos origines premières et sur nos fins dernières, qu'ont dit les grands génies de l'humanité (comme Pascal, Gandhi, Einstein...), que dit la bible, quelle partie de la bible est vraiment historique, etc. ? Ils ne sont pas souvent conviés à s'intéresser à Jésus. Rien que le mot Jésus leur fait penser à la crèche et au Père Noël. N'est-il pas plus sérieux de parler de Dieu ? Pourtant, autant Jésus est une réalité historique incontournable, autant Dieu n'en est pas une. C'est un concept tautologique qui définit ce qu'on ne connaît pas, ce qui est indéfinissable. C'est un mot qui délimite un creux, une absence, un manque, une boîte noire. En fait, leur questionnement sur la croyance en Dieu reste théorique puisqu'ils ne reçoivent quasiment plus d'instruction religieuse en dehors de ce qu'en disent les amis, la famille et les médias tous aussi peu instruits sur le sujet.

Quant aux Chrétiens d'aujourd'hui, comment se perçoivent-ils eux-mêmes ? Quelle est la spécificité de leur appartenance chrétienne ? Pour eux, c'est encore essentiellement leur croyance en Dieu et ils l'expriment dans le « Je crois en Dieu », prière qui apporte certaines réponses sur la nature de Dieu, puis seulement l'amour des autres (qui ne s'exprime pas dans cette prière, pourtant symbole de leur foi), puis enfin et seulement d'autres notions comme la charité, la bonté, l'honnêteté... Pour les plus de 60 ans, il faut y ajouter la pratique dominicale et les fêtes. Pour les autres, non pratiquants mais qui se disent chrétiens (les plus nombreux et de loin), c'est quelque chose de plus vague comme la tolérance, le cœur, la gentillesse, l'éducation des enfants dans des valeurs... Pour les Chrétiens jeunes et pratiquants, ceux qui sont en pointe et

vont aux *Journées Mondiales de la Jeunesse* par exemple, ils sont peu nombreux au regard de la masse mais, si leurs valeurs sont plus authentiquement chrétiennes, leur croyance en Dieu reste première, ils le pensent fortement et l'expriment avec passion.

### **L'effet de la liberté**

Un changement déterminant en matière religieuse se situe dans la liberté de penser et de croire qui imprègne notre époque, celle que prennent les gens par rapport à l'Église et celle dont les enfants disposent. D'un côté, c'est une excellente chose mais d'un autre c'est un excès car la liberté de choix suppose la connaissance. Or les parents n'ont plus de formation religieuse et les enfants ne sont pas en âge de tout choisir. Dans une culture de l'enfant roi, souvent décriée mais peu combattue, cela va par exemple de leur nourriture dont ils choisissent le lieu, le moment et la nature jusqu'à leur formation religieuse qu'ils refusent si elle ne les intéresse pas. Dans les écoles libres, la formation religieuse commença par être facultative dans les années 1980, puis, par manque de participants (prévisible), elle fut supprimée. Aujourd'hui, privés d'un minimum d'initiation, les moins de 40 ou 50 ans ne voient dans la foi que la réponse à la question « j'y crois ou j'y crois pas », sous-entendu en Dieu. Mais comment croire à ce qu'on ne connaît pas ? Dans une culture moderne où la croyance en Dieu est la clé de la religion (ou est survalorisée) la liberté scelle la fin des croyances. Une espèce d'intelligence collective, mal informée d'un côté mais surinformée de l'autre, désentravée des anciennes lourdeurs religieuses, refuse l'approche croyante qui lui est proposée. L'Église n'est pas en mesure de lutter.

Une anecdote illustre le phénomène. En 1975, en Savoie, un groupe catholique de réflexion et de prière s'étonna à juste titre de l'ignorance en matière religieuse de leurs enfants qui avaient entre 16 et 20 ans. Ils décidèrent de leur en parler et de dire : « Nous constatons le peu d'instruction que vous avez reçue et, quelle que soit votre position par rapport à la foi et à l'Église, notre responsabilité de parents est de vous en donner un peu plus afin de nourrir vos réflexions et vos choix futurs. Nous vous proposons



un week-end d'information avec un jeune prêtre ». Tous acceptèrent et il fut expressément demandé au prêtre de leur parler de Jésus et de Dieu, d'instruire et non d'échanger ou débattre, et finalement d'apporter les bases d'information dont ils semblaient privés. Ce prêtre, très apprécié des adolescents, était capable de les intéresser. Lors de la première rencontre, il fit un tour de table pour les connaître et sentir leurs attentes. Quel ne fut pas son étonnement de constater leur aversion quasi générale de la religion de leurs parents. C'était si fort qu'il ne se sentit pas en mesure de continuer le week-end qui prit aussitôt fin. À la suite de ce fiasco, les parents reprochèrent au prêtre de n'avoir pas pris la mesure de la mission dont ils l'avaient chargé. Commencer par un tour de table était une bonne chose pour se connaître mais débattre d'entrée de jeu bloquait toute forme d'instruction. Le but fixé était d'instruire, enseigner, expliquer en dehors de tous états d'âme. Le débat n'est pas à exclure mais après instruction.

L'Église d'aujourd'hui a du mal à se situer dans ce rôle. D'abord elle confond souvent enseigner et annoncer la vérité. Ensuite, pour enseigner, il faut qu'au préalable ce rôle d'enseignement lui soit reconnu, ce n'est pas le cas car chacun croit en savoir suffisamment pour déterminer ses orientations spirituelles et religieuses. La reconnaissance se mérite et demande du temps, cela lui pose aujourd'hui un vrai problème. D'autant plus qu'elle a besoin que les gens croient en Dieu pour écouter parler de Jésus et des fondements religieux. Or pour croire en Dieu, il faut d'abord parler de Jésus. On voit le résultat. Le bon sens des jeunes ne refuse pas tant Dieu que la démarche proposée. Ils se sentent libres vis-à-vis de ces questions et le sont réellement. C'est une bonne chose mais il ne leur appartient pas de choisir les domaines de leur instruction. C'est aller trop loin. Il faut instruire honnêtement puis laisser libre. L'instruction élargit la liberté. Les parents et l'Église ne doivent pas pousser à croire, ils doivent *instruire et donner l'exemple*. Sans instruction, initiation ou transmission, la foi en reste au stade des croyances et se voit donc refusée au nom de la liberté et du bon sens.

Et pour aller plus loin encore, on peut ajouter que, même le discours de l'Église sur la foi donne à la croyance en Dieu une place un peu trop importante. Nous y reviendrons car c'est plus complexe. Nous ne disons pas ici qu'il ne faut pas croire en Dieu

mais que cela n'est possible qu'en ayant pris conscience de l'épaisseur de l'Évangile. Nous disons que, dans les conditions actuelles de sous-instruction évangélique la croyance en Dieu a pris trop d'importance.

On peut noter que les Américains qui se trouvaient dans la même difficulté résolurent le problème à leur manière qui est systématique et centrée sur le résultat. Ils firent appel à des moyens de communication énormes et adaptées aux sensibilités. Ce ne fut pas sans inconvénients, le pire fut de renforcer l'importance des croyances. Puisque celles-ci diminuaient, c'était simple, il fallait les fortifier. De notre côté de l'Atlantique, ce n'est pas mieux, nous ne nous sommes même pas encore attaqués au problème. Nous en sommes au stade de l'observation et des interrogations.

Il ne s'agit pas de regretter le passé, nos méthodes anciennes n'avaient pas que des avantages. Elles accrochaient la foi chez des jeunes qui n'étaient pas en situation de discerner la vérité et qui la gobaient toute crue dans une belle ferveur mystique. On tenait aux jeunes le seul langage qu'ils peuvent comprendre : voilà la vérité, Dieu est là, il te voit, il sait tout, il est parfait, il est infiniment bon et il est tout puissant. C'est écrit depuis toujours dans les textes sacrés, tout le monde y croit, sauf bien sûr les méchants, etc. Certes, les éducateurs affinaient peu à peu leur message au fil de l'adolescence jusqu'à tenir un véritable langage d'adulte. Mais la foi gardait forcément cette empreinte émotionnelle des premières vibrations mystiques, une approche très binaire.

## **Cette croyance limite la mise en œuvre de Vatican II**

La croyance en Dieu est bien dans le monde d'aujourd'hui au centre de la foi. Et c'est là que se situe le hiatus avec les engagements de Vatican II. Le concile parle de la foi comme d'un libre engagement de l'homme, une libre adhésion, une démarche personnelle de notre intelligence et de notre cœur. Dès lors la foi devrait moins ressortir de ce « croire en Dieu », avec ce qu'il a de conventionnel et de primitif, que d'une « décision » personnelle, d'une « adhésion » à la parole de Jésus et à son enseignement délivré par sa pensée et sa vie toute entière. La foi que nous demande l'Église

n'est plus, comme on le disait autrefois dans l'acte de foi « de croire aux vérités révélées par Dieu parce qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper ». Le vrai discours de l'Église est peu connu, Jean Rigal l'exprime ainsi : « *La foi chrétienne est fondamentalement l'adhésion à un Dieu personnel qui, dans son être même, est « relation » et, par voie de conséquence, communion, altérité, communication. Pour les Chrétiens, Jésus est le visage humain de Dieu et le visage divin de l'homme. Avec Jésus, Dieu entre dans notre histoire.* »<sup>3</sup> Dans cette foi libre et responsable qui engage notre raison en plus de notre sentiment, il ne s'agit plus de croire son curé comme le charbonnier d'autrefois ou de « croire en Dieu » comme le Français moyen d'aujourd'hui, mais de rechercher ou approcher Dieu par l'écoute de Jésus, de ses témoins et de nos frères humains au sens le plus large.

Le mot « rechercher » Dieu paraît important, Dieu ne peut plus s'annexer comme nous le faisons un peu trop facilement car son existence relève de l'infini et reste un mystère, il est au-delà de nos approches. Or, quand on croit en Dieu, on s'y habitue et c'est un peu comme si nous l'avions atteint, on en parle, il est de notre côté, on le prie, il nous entend, la communication est établie, on lui donne des attributs de bonté, de toute puissance, de perfection... toutes choses possibles ou probables mais finalement incertaines. Et notre esprit le conçoit comme « fini » même si nous savons qu'il est impénétrable, il devient facilement un absolu. En parler ainsi comme d'un fait acquis, inhibe tout esprit de recherche puisque tout est dit sur lui. *“To suggest, is to create, to name is to destroy”* dit Shakespeare. (Suggérer c'est créer, nommer c'est détruire). De plus, et cela renforce le phénomène précédent, les affirmations toutes faites, les aspects inutilement sacrés et les croyances persistent dans nos esprits comme dans les discours des clercs, les règles et obligations restent nos points de fixation. Non pas qu'elles ne soient pas bonnes ou justes, bien au contraire, mais elles sont un problème si nous les voyons comme sacrées ce qui implique d'y croire sans réserve.

Donc, nous n'avons pas mis en œuvre ou digéré les avancées de Vatican II, elles ne nous ont pas atteints dans leur plénitude, d'ailleurs elles sont peu connues ; même dans les milieux chrétiens

---

<sup>3</sup> Jean Rigal, *Une foi en transhumance*, Desclée de Brouwer, Paris, 2009.

évolués nous n'en avons pas encore pris la mesure. Sans doute ont-elles été mal transmises, peut-être par prudence ou par volonté de la Curie romaine, je crois plutôt par insuffisance d'assimilation de la logique engagée. Tout se passe comme si Vatican II n'avait pas eu lieu ou, dirait-on dans le domaine profane, comme si les « décrets d'application n'étaient pas sortis ». Ce concile a eu de nombreux effets bénéfiques, mais tempérés par les clercs, il n'a pas changé le discours officiel de l'Église, il n'est pas entendu, il reste « interprété » par la masse des fidèles, qui au global demeure figée dans ses anciennes visions. Pourtant, les conclusions du concile font autorité, le Pape ne peut les contredire et les Chrétiens doivent les adopter.

## **Croire en Dieu ? L'avis de théologiens**

Croire en Jésus et croire en Dieu n'a pas du tout le même sens : Jésus a vécu sur terre, c'est un fait historique ; donc croire en lui, comme il le demande, ne signifie pas croire en son existence puisque celle-ci est indiscutable mais croire ce qu'il dit, lui faire confiance, apprécier la valeur de ses enseignements. Par contre croire en Dieu consiste, entre autres, à être convaincu de l'existence d'un être transcendant créateur du monde et qui se serait exprimé par de nombreux prophètes mais reste finalement hypothétique. C'est bien différent, c'est faire le pari qu'il existe et poser cela comme fondement de notre compréhension du monde, de nos visions de nous-mêmes et de notre présence sur terre. C'est aussi croire ce qu'il a dit aux hommes et qui est écrit dans des textes de haute tradition.

De plus, croire en Dieu peut s'entendre de deux manières : « tenir pour certain » ou « tenir pour probable ». La distinction est importante, certains la font mais d'autres l'oublient ou ont du mal à la faire, d'autant plus qu'elle est négligée dans le langage courant et dans l'idée qu'on se fait d'un Croyant. Historiquement, le discours courant de l'Église<sup>4</sup> a entretenu la première « tenir pour certain ». Il

---

<sup>4</sup> Le discours courant est à distinguer du discours théologique qui est plus nuancé. En fait, les théologiens et l'Église font bien les réserves qui s'imposent lorsque la question leur est posée, mais le discours courant ne les fait plus car celles-ci l'alourdiraient. Ce n'est pas sans conséquence, notamment auprès de ceux qui fonctionnent de

suffit d'écouter les sermons, les chants, les textes, les prières..., tous parlent de l'existence de Dieu comme d'un acquis définitif, c'est « La vérité », c'est un absolu. Le questionnement, le doute ou la critique sont hors de propos. Et là, ensemble, nous fermons souvent les yeux sur l'absence de nuance. Nous sommes pris dans une vision collective, réfractaire à toute contestation.

Jean Rigal, prêtre, théologien et écclésiologue demande aux croyants plus d'humilité lorsqu'ils parlent de Dieu<sup>5</sup> : « *« Si tu comprends, alors ce n'est pas Dieu », disait Saint Augustin. ...Et, avec une pointe d'humour – il poursuit : « Dieu n'est pas ce que vous avez compris, il est ce que vous ne comprenez pas. » Le philosophe chrétien, Saint Justin (vers l'an 150) avait déjà des paroles fortes : « Le mot Dieu n'est pas un nom, mais une approximation naturelle à l'homme pour désigner l'inexplicable.» Il devrait être aisé, pour des croyants, d'admettre que notre langage humain, nos représentations, nos débats théologiques ne correspondent jamais à Celui que nous appelons Dieu. Pour être plus précis, bien des fois on a divinisé Jésus à partir de l'idée qu'on se faisait de Dieu... Mais comme il est difficile de laisser Dieu être lui-même, tel qu'il est et non tel qu'on souhaite qu'il soit, pour notre satisfaction personnelle. » Dieu est souvent un « bouche-trou cognitif » dit le physicien Étienne Klein<sup>6</sup>. Nos idées sur Dieu sont toutes faites, ainsi par exemple, pour tout un chacun, il est infiniment bon, mais qu'en savons-nous au juste ? Les croyants aiment cette idée au pont d'en avoir fait un véritable point de repère, un absolu. Même les non-croyants en sont si convaincus qu'ils en concluent que Dieu ne peut exister puisque alors il aurait créé le mal, ce qui est incompatible avec son infinie bonté. L'athée André Comte-Sponville est victime de ce piège lorsqu'il écrit<sup>7</sup> : « *Qu'il y ait du mal et qu'il y en ait tant, et si atroce et si injuste, comment le rendre compatible avec l'existence, la toute puissance et l'infinie perfection de Dieu ?* » Reconnaissons que nous en savons bien peu sur cette infinie perfection en dehors de ce qu'en disent la vox populi et la tradition ? Certains diront que c'est par définition que Dieu est infiniment puissant,*

---

manière plus binaire par manque de formation, par tempérament, par peur ou pour des raisons d'ordre psychologique.

<sup>5</sup> Jean Rigal, *Une foi en transhumance*, op. cit.

<sup>6</sup> Dans *Le Point* du 5 août 2010, p. 48.

<sup>7</sup> André Comte-Sponville, *L'esprit de l'athéisme*, p. 123, Albin Michel, Paris, 2006.

bon et parfait. Mais qui permet de poser cette définition ? La tradition ? Sans doute mais ce qui est certain, c'est que nous n'en savons rien. En tous cas, Jésus s'est montré humble, à sa naissance comme à sa mort. Et il a refusé toute puissance terrestre.

Selon le théologien Claude Trémontant<sup>8</sup> qui défend pourtant les thèses traditionnelles de l'Église : « *Dans l'histoire d'Israël, la foi ne porte pas sur l'existence de Dieu (comme la plupart des Chrétiens, et Non-chrétiens, le pensent aujourd'hui), mais sur ce que Dieu dit, enseigne, par l'intermédiaire des prophètes. L'incrédulité ne met pas en question l'existence de Dieu mais la vérité de ce que Dieu dit par le prophète... C'est par une distorsion ultérieure, tardive, récente, qu'on en est venu à mettre l'existence de Dieu au nombre des questions qui relèvent de la foi. Il est évidemment absurde de faire porter la foi, comme on le fait aujourd'hui, sur l'existence de Dieu. On ne peut se « fier » à quelqu'un, avoir foi en lui, si on ne sait pas d'abord qu'il existe. Vous pouvez vous fier en un ami, ou vous défier de lui, avoir confiance en lui ou non. Mais encore faut-il savoir d'abord s'il existe. Car autrement la question n'a aucun sens. Le concept de foi, dans la mentalité moderne, en est venu à cette absurdité de porter d'abord sur la question de l'existence de Dieu. On commence par croire que Dieu existe, puis on croit en lui, on espère en lui, on se confie à lui, on attend tout de lui, on lui demande dans la prière, mais d'abord « on croit » qu'il existe. Une foi ainsi conçue est analogue à la construction d'un immeuble sur du vide : une absurdité. Il n'est pas étonnant dans ces conditions, que la foi s'effondre. La Foi (c'est à dire la décision d'adhésion) est un assentiment de l'intelligence, libre... La vérité ne fait jamais, ni nulle part violence aux intelligences. On ne connaît la vérité, dans quelque domaine que ce soit, que si l'on va vers elle librement, volontairement, et d'une manière suffisamment aimante. Il faut aimer la vérité pour la trouver. »*

Pour Maurice Bellet<sup>9</sup>, écrivain et prêtre, *le malheur de l'Église, du monde chrétien au cours des temps modernes, est d'avoir confondu croyance et foi et de s'être ainsi renfermée, refusant toute critique de l'intérieur... Il existe une opposition capitale entre la foi et la croyance. Ce qui est le plus éloigné de la foi au sens évangélique, c'est la croyance au sens banal, qui ne supporte pas la critique, alors que la foi ne peut que la désirer... La parole de Jésus est continuellement une critique de la religion. Il n'oppose pas la vraie religion à la fausse, il habite la tradition juive et c'est dans cette tradition qu'il fait la vérité*

<sup>8</sup> Claude Trémontant, *Introduction à la théologie chrétienne*, Le Seuil, Paris, 1974.

<sup>9</sup> Dans *Le Monde des Religions*, mars 2009.

*de la vérité : quand cette dernière se défait de tout ce qui peut l'encombrer, la fausser ou la pervertir.*

Il y a donc bien un problème. Car même si de nombreux Chrétiens intègrent plus ou moins consciemment ces nuances et les gèrent intelligemment, nos contemporains, nos médias, notre langage, nos habitudes, et même nos Églises commettent une erreur, lourde de conséquences, dans la manière d'évoquer la croyance en Dieu, dans la place qu'ils lui donnent dans la foi.

Le problème est aussi que nous allons facilement un peu loin dans les attributs de Dieu, par exemple lorsque nous déclarons après interprétation des textes : Il nous voit, Il nous dit de..., Il veut que..., Il nous demande de..., etc. Non pas que cela soit faux mais on n'en sait rien et la formulation manque de modération, de modestie. Nous allons trop directement à Lui, nous l'instrumentalisons et lui donnons une place excessive dans notre foi, alors que ce n'est pas nécessaire et que, au contraire, cela donne un discours complètement décalé qui n'échappe pas à l'homme moderne. En effet, il est humainement plus raisonnable de passer par Jésus, un homme qui a vécu parmi nous et nous laisse un message direct par ses paroles et par sa vie, nous le montrerons au chapitre IV. En fait, il n'est pas ici question de ne plus croire en Dieu mais de situer cette croyance au mieux dans le registre du « tenir pour probable », plus résolument dans celui de l'approche ou de la recherche, mais de ne plus la poser au centre, comme critère principal ou comme clé d'entrée de notre religion. Elle n'est au mieux qu'un aboutissement, une finalité jamais atteinte, personnelle et subjective. Demander à quelqu'un s'il croit en Dieu le conduit à se résumer sous la forme d'un saut dans l'inconnu. Certains Chrétiens assument ce pari car ils savent ce qu'il y a derrière, ils savent qu'au-delà de cette formule réductrice il y a tout un engagement personnel et libre, et surtout une réponse honnête. Mais dans le discours courant qui fonctionne au premier degré, il y a quand même une croyance (en ce sens que des réponses opposées peuvent se faire avec la même bonne foi), binaire (oui ou non), et qui fonde toute une vie. Excusez du peu. Il y a bien un problème de langage. Il n'est pas vain de vouloir adapter notre langage à ce qu'il doit exprimer.

*Le Monde des Religions* tend à confirmer le fait avec ce sondage fin 2006 qui indique qu'un français sur deux se dit chrétien, et

surtout parmi ces Chrétiens, un sur deux seulement dit croire en Dieu (contre 75% en 1969). Chute impressionnante aussi, et surtout significative par rapport à notre sujet, dans un monde qui, par certains côtés, devient plus rationnel.

On peut finalement résumer le problème en trois points, l'utilisation excessive de Dieu, l'utilisation excessive du verbe croire, et l'absolutisme des discours et même des approches. Bien sûr, nombre d'esprits éclairés font depuis longtemps les nuances nécessaires mais aujourd'hui, dans l'Église, les excès en question existent bien. Il suffit pour s'en convaincre de lire notre prière « Je crois en Dieu », ou d'écouter la plupart des prêches qui se gargarisent de Dieu et du verbe croire lié à des éléments surnaturels.

Le problème est le même et souvent plus aigu dans d'autres religions. Rappelons-le, cette réflexion se fait sur la nôtre à titre d'exemple, mais elle concerne aussi toutes les autres.

Nous approfondirons ce sujet au chapitre VI - 2.

## Comment croire ?

Il existe probablement des tonnes de livres qui définissent la foi. Celui-ci n'a pas la prétention de couvrir ce sujet mais de répondre aux difficultés exprimées dans les pages précédentes par une formulation spécifique et accessible. Que peut devenir une foi qui ne se fonde pas sur la croyance binaire en Dieu mais sur un choix à portée d'homme, à partir de données accessibles, raisonnables et universelles ?

Au sens strict, il n'est pas indispensable de tenir pour certaine l'existence de Dieu pour être chrétien c'est-à-dire littéralement disciple du Christ. Celui-ci n'a même jamais défini Dieu. Il est donc sage de ne pas considérer cette croyance comme un passage obligé de la foi ; mais celle-ci implique au moins de *croire Jésus* et cela à la manière des apôtres et des foules qu'il enseignait, sous la forme d'une *adhésion* venant de notre for intérieur et qui nous dit : « cet homme là a raison, il me touche sur des questions essentielles, ce qu'il dit est juste et m'appelle à une manière d'être et de vivre. Il m'inspire *confiance* et j'ai envie de suivre cette voie... Même si, aujourd'hui, je ne comprends pas tout ce qu'il dit ». Les commentateurs



de la foi insistent souvent sur le côté vivant de la foi chrétienne et ils ont raison car tout le parcours de Jésus est proche de la vie, on ne peut même plus proche. C'est si fort dans tout l'Évangile qu'il faut l'interpréter comme un message central. Croire en lui c'est *croire plus généralement en l'Homme et à la vie*. C'est un état d'esprit. C'est *faire confiance à cet homme*. Le croire ou croire en lui en ces termes est un acte de raison et non d'imagination. Ce n'est plus un pari, c'est une confiance qui est le fruit d'une rencontre avec un homme et son œuvre, elle s'appuie sur ses paroles, son enseignement adapté à chacun de ceux qui l'approchent, sa pédagogie toujours géniale, ses actes, sa vie, sa mort assumée, son amour sans concession, au sommet de tout ce que nous connaissons. Il est sage de le croire, de faire confiance à ce qu'il dit et à l'esprit qu'il développe. Nous ne refusons donc pas le verbe croire mais en l'attachant à une réalité ; nous continuerons à le faire plus loin, nous avançons pas à pas. *Croire en Jésus, lui faire confiance, adhérer à son enseignement, faire confiance à l'Homme et à la vie* seraient donc des formulations plus adaptées à la foi chrétienne.

De plus, pour parler de Dieu sans excès, on peut parler de *confiance en Dieu, de foi en Dieu*. Les deux termes ont la même racine. Se fier n'est pas contraire à la raison. Alors que la croyance en Dieu nous enferme dans le choix binaire de croire ou ne pas croire, la confiance en Dieu (ou plus précisément en ce Père dont Jésus nous parle) nous place dans une démarche progressive où tous les degrés sont possibles, où le pari n'est pas nécessaire. La confiance nous sort aussi de l'ambiguïté tragique du verbe croire que nous avons évoquée. Elle nous place dans l'espoir. Alors que le Croyant conçoit le doute comme une faiblesse, le confiant l'accepte comme normal ; pour lui il est raisonnable de douter de tout ce qui est surnaturel, de l'existence de Dieu et de tout ce que dit l'Église, cela ne met pas en cause sa confiance en Jésus et même sa confiance en Dieu. D'autant que le doute, comme la confiance, n'est pas binaire mais adapté à son sujet, il maintient l'esprit critique et positif à la fois. Toute existence extraterrestre ou surnaturelle peut rester hors du champ de nos absolus, tout en restant dans celui de notre imagination, de nos rêves, de nos vœux, de nos hypothèses ou même de

nos croyances intimes. « *Le contraire de la foi*, dit Jean Rigal<sup>10</sup>, *ce n'est pas le doute, c'est le manque de confiance, c'est la peur.* » On peut ajouter une autre supériorité de la confiance sur la croyance, c'est qu'elle ne trébuche pas sur le problème du mal. Celui-ci est incompréhensible mais il est un fait incontournable, peu compatible avec la démarche croyante. Il empêche le candidat croyant de dire « Je crois en Dieu le Père tout puissant »... Le confiant, par contre, n'est pas comme devant ce mur épouvantable qui l'empêche d'avancer, il est plus simplement devant ce fait, celui-ci ne se dresse pas devant sa confiance. Imaginons un meurtrier sortant de prison ; dans son entourage on craint son retour à la vie civile, les uns disent il me fait peur, je ne crois pas en lui, tandis que d'autres croient en lui et sont convaincus qu'il sera paisible. Chacun se trouve des arguments et pense avoir raison. Par ailleurs, un vieux sage du village en a parlé avec sa mère et tous deux ont pris la position suivante : nous avons un doute sur lui, il est possible qu'il récidive, mais nous allons lui faire confiance. Nous allons lui en parler dans ces termes et chercher peu à peu avec lui les moyens d'une véritable réintégration. Ainsi vont le doute et la confiance, ils permettent de voir les choses en face et de construire. En cas de récidive, ils ne seront pas désillusionnés voire définitivement fâchés comme le seront les croyants.

Le mot *adhésion* décrit bien l'acte de foi, c'est, selon *Le Robert*, une approbation réfléchie, un agrément, un assentiment. Il s'agit d'une décision personnelle et libre qui fait appel à l'intelligence. Adhérer suppose une liberté de choix et même une possible réversibilité, ce n'est pas quelque chose qui s'impose, un sentiment qui nous dépasse qu'on aurait la chance d'avoir ou de ne pas avoir. Plus qu'une liberté, c'est aussi une volonté, on adhère en regardant vers l'avenir avec des intentions et du courage.

Ajoutons que notre foi est évolutive puisque nous ne comprenons pas tout, on constate qu'elle évolue beaucoup plus dans les âges avancés que dans la maturité, elle est *approche* et démarche, c'est-à-dire continuation d'un travail de *recherche* et d'approfondissement qui fait appel aux autres, à la réflexion et à la modestie alors que croire au surnaturel laisse entendre une situation plus statique, un pari terminé ou fini, un fait acquis et presque une arrogance, un

---

<sup>10</sup> Jean Rigal, *Une foi en transhumance*, *op. cit.*

passage en force contre l'incertitude. Dans une approche ou une démarche, on reste éveillé, on écoute les tenants de différentes religions ou athéismes.

D'autre part et surtout la foi *engage* dans la vie, elle est une attitude active, une dynamique vers le monde et vers les autres. La foi ne saurait se réduire à la confiance et à l'adhésion, elle est *vivante* ou n'est pas. Ce sont d'autres dimensions que, comme d'autres encore, nous soulignons moins ici car elles ne sont pas en question.

On le voit les mots sont importants. Nous avons mis en italiques quelques-uns des mots clés qui évitent l'écueil des croyances. Ce ne sont pas des mots nouveaux, ils sont souvent utilisés pour caractériser la foi. Ainsi, au lieu de demander à quelqu'un s'il est croyant, il faut plutôt lui demander s'il est chrétien<sup>11</sup>. Et si l'on parle de croire ou de foi, il faut préciser : croire en Dieu (en son existence) ou croire en Jésus (sa révélation), croire en Dieu ou confiance en Dieu ? Croire aux dogmes chrétiens tels quels, ou aspirant à les comprendre ? Les tenir pour vrais ou pour probables ? Bref, nous simplifierons cela par la suite en parlant de *foi-croyance* et de *foi-confiance*. Par ailleurs, nous compléterons peu à peu au cours des chapitres la réponse à ces questions.

## Comment décrire notre foi ? Un discours de rêve

Dans le langage courant, on dit de quelqu'un qui défend une idée de manière bloquée, peu ouverte à l'échange, qu'il en parle de manière religieuse. Ainsi d'un communiste parlant du capitalisme et inversement, ou d'un Serbe parlant des Kosovars et inversement... Leur discours donne l'image de ce qu'on appelle une approche religieuse. Alors faisons un rêve, imaginons que nos religions développent un discours différent, ouvert, au point de permettre des échanges empathiques entre tenants de religions différentes.

---

<sup>11</sup> Littéralement tenant du Christ, c'est à dire tenant de Jésus en tant que « oint du Seigneur ». Dans le judaïsme et le christianisme les *oints du Seigneur* sont les rois, les prêtres... C'est une distinction attribuée et reconnue à Jésus, celle d'un maître et d'une consécration divine. À l'heure actuelle le sens exact de ce mot Christ n'est plus perçu que par des spécialistes. Et encore, bien fort serait celui qui saurait donner le fin mot de cette consécration.

Imaginons l'impensable, imaginons que, sans rien abandonner de leur fondement intellectuel, historique et théologique, elles ne parlent plus de croyances. Imaginons par exemple qu'un Musulman nous parle de sa foi en ces termes : « *Je ne sais pas si Allah existe mais j'adhère à la parole de Mahomet qui me paraît juste. Ainsi, j'approche Dieu peu à peu* ». Ou encore, pour parler de sa religion : « *Il y a chez nous des maîtres, ils m'aident à progresser. Nous avons aussi des règles pour nous aider.* »

C'est irréaliste bien sûr car un Musulman ne peut mettre en cause l'existence d'Allah sans s'exclure de facto de la religion musulmane dont la croyance en Allah est le socle intouchable. Mais passons, nous faisons un rêve et, pour nous Chrétiens, ces deux phrases nous ont mis à l'aise, elles feraient le même effet dans la bouche de tout humain, qu'il soit hindou, mormon ou athée... C'est un discours qu'on ne peut qualifier de religieux et qui, de l'extérieur, apparaît intelligent, le discours d'un Musulman qui, sans abandonner quoique ce soit du génie de sa culture et de sa religion, nous apparaît ouvert à l'universel. Alors que les rites et règles qu'il observe pouvaient auparavant nous sembler quelque peu formels, arbitraires ou artificiels, ils prennent tout à coup du sens car cet homme donne du sens. De même, il semble qu'en évitant de sacraliser le Coran et Mahomet (il les apprécie parce qu'il les trouve justes) il est capable d'approfondir sa foi et de persévérer dans sa vie religieuse dans une démarche personnelle et honnête. Surtout, comme il n'assène plus de vérité en prémisses de tout dialogue, il n'a pas à concéder quoique ce soit sur le fond. Simple et modeste, il nous surprend et nous remplit d'admiration, il permet d'engager le dialogue sans cette crispation que nous ressentons généralement dans les échanges inter croyants. Sa forme, n'étant pas rigide, nous transmet quelque chose d'autant plus fort. En disant « Je », il exprime une vision personnelle, incontournable, il n'agresse plus son interlocuteur. Il parle de lui et de sa foi. Il le fait, non de manière absolue, totalitaire, exclusive, envahissante, mais de manière raisonnable, son approche est dynamique et non statique. Mettant de côté son discours de certitude, il n'attire plus d'opposition ou d'animosité et, ce faisant, peut échanger et ainsi s'enrichir au contact des autres. Et réciproquement.

Certes ce tableau est idyllique, ce rêve a pour but de faire comprendre aux Chrétiens l'intérêt d'un « discours » plus sage sur

leur croyance en Dieu. Il ne s'agit que du discours et non du contenu de la foi. Pourquoi ne présenteraient-ils pas leur foi sous cette forme, avec ce genre de phrase : « Je ne sais pas si Dieu existe mais j'adhère à la parole de Jésus qui me paraît juste. Ainsi, j'approche Dieu peu à peu ». Et pour parler de notre religion : « Il y a chez nous des maîtres, ils m'aident à progresser. Nous avons aussi des règles pour nous aider. »

Ce langage n'est peut-être pas facile à tenir par tous car il change des habitudes, mais sur le fond il est dans l'esprit de Vatican II qui fait autorité et correspond bien aux approches religieuses qui deviennent nécessaires, il n'y a plus que le discours et les habitudes à changer. Il suffit de tenir ce « discours de rêve » et de l'assumer, autrement dit de présenter les dogmes et les règles rigides non plus comme des absolus mais comme des outils précieux au service de la foi, des bases essentielles, des guides. C'est à la fois peu, car le changement de discours à opérer est simple, mais beaucoup car il nécessite la volonté de l'Église et des Chrétiens les plus proches du magistère, ce qui représente plus qu'une montagne à déplacer. On peut espérer.

De la doctrine, il n'y a rien à changer, ni du fond théologique si riche qui forme l'essence de notre foi, ni du travail religieux au premier rang duquel se trouvent la recherche du divin et de l'amour, l'écoute de la parole, l'intériorité, la prière, le travail en commun pour progresser et surtout l'application des principes évangéliques. Nous devons juste abandonner le point faible d'un discours qui tient à sa rigidité et son adaptation à un ignorantisme d'un autre âge. Ainsi, nous serons à la fois accessibles et incontournables, nous permettrons aux Incroyants et aux autres Croyants d'approcher le christianisme et de ne plus buter sur les absolus assésés d'un catéchisme qui n'a pour défaut que son caractère de règle. Le christianisme pourra être apprécié pour sa richesse et ne sera plus déprécié par son discours. Nous devons faire l'effort que nous aimerions demander aux autres.

Aujourd'hui, c'est encore un rêve mais nous pourrions bien y être forcés un jour ou l'autre sous la pression de la démographie et des mélanges de populations de plus en plus nombreux qui nous obligent à vivre ensemble. Mais surtout parce que c'est le bon sens et que le langage de communication que nous recherchons est aussi

le chemin de la vie. Débloquent le discours interreligieux des Catholiques va devenir une nécessité première si l'on veut survivre. Nous sommes loin du compte aujourd'hui.

Ceci dit, une manière plus prudente de parler de Dieu ne saurait à elle seule suffire pour mieux accepter la religion des autres. Elles baignent toutes dans un ensemble de croyances qui nous paraissent toutes faites. Nos religions chrétiennes en font autant, avec la différence qu'elles « nous » paraissent plus fondées. Il nous faut donc aller plus loin.

## Chapitre 3

# LES CROYANCES RELIGIEUSES

*« L'ennui dans ce monde, c'est que les idiots sont sûrs d'eux  
et les gens sensés pleins de doutes. »*

Bertrand Russell

### Qu'entend-t-on par croyance ?

Nous allons maintenant étendre notre réflexion aux croyances religieuses et plus particulièrement aux chrétiennes que nous connaissons le mieux. Elles portent sur des concepts, des existences ou des faits passés, présents ou futurs. Elles tiennent une place importante dans notre religion. Leur contenu forme l'ossature d'une théologie chrétienne dont les éléments sont dûment étayés sur la base d'études sérieuses et approfondies au cours des siècles mais qui, in fine, ne conduisent pas à des certitudes absolues, l'acte de croire reste nécessaire et repose sur une conviction. Ainsi, l'Église prétend que la foi est rationnelle ; c'est juste aux yeux d'un théologien, mais c'est faux si l'on s'en tient aux approches qu'elle propose au grand public, à qui elle demande de croire à un certain nombre de choses surnaturelles ou de dogmes contre-intuitifs, sans explication approfondie. Leur rationalité ne peut apparaître qu'à des spécialistes dont les démonstrations et les discours sont peu accessibles à l'honnête homme. Ces vérités ne sont d'ailleurs jamais parvenues à s'imposer comme telles auprès de la communauté intellectuelle. Les encycliques de Benoît XVI qui en parlent ne peuvent être appréciées pleinement que par des gens avertis. On est loin de la forme simple et personnelle utilisée par Jésus. Ainsi, les croyances posent de nombreux problèmes. Nous allons en évoquer quelques-uns avant de montrer, dans un chapitre suivant, qu'il y a des possibilités de se libérer de l'irrationnel et de ses pesanteurs et d'être chrétien autrement que par croyances.

Mais d'abord, qu'entend-on par croyance ? Le Robert dit « l'action, le fait de croire une chose vraie, vraisemblable ou possible », mais aussi « ce qu'on croit ». L'action et l'objet sont donc portés par le même vocable, il nous faudra si nécessaire être attentif à cette distinction. Le *Larousse* dit aussi « Opinion. Doctrine » ce qui est court pour définir un terme si complexe<sup>1</sup>. Pour Bertrand Russel, c'est l'attitude consistant à tenir pour vraie une proposition. Et voici encore une définition trouvée en philosophie « un assentiment à des affirmations dont la démonstration est insuffisante, ou bien dont je ne connais pas les fondements »<sup>2</sup>.

Dans le domaine religieux, chaque religion a les siennes qui sont reconnues par ses propres « Croyants » mais ne le sont pas *universellement*. La non-reconnaissance universelle caractérise bien le mot croyance car cette reconnaissance n'apporte pas de preuve scientifique mais la caution du bon sens. *Stricto sensu*, le mot universel est exagéré et l'on devrait dire : « largement reconnu par la communauté universelle des hommes de bonne foi et d'esprit critique » et c'est en ce sens que nous l'utilisons.

L'idée de croyance se caractérise aussi par un double caractère de *vérité* au vu du Croyant et d'*incertitude* si minime soit-elle au vu de la communauté universelle. Croire en Dieu est une croyance. L'Incroyant y voit plutôt l'incertitude et donc le côté négatif alors que le Croyant y voit plutôt sa conviction intime, sa vérité ou même la vérité, il parlera d'une croyance noble, d'un pari positif et pour tout dire de sa foi. Certains font une distinction

---

<sup>1</sup> Le CNRTL (Centre national de ressources textuelles et lexicales) donne plusieurs approches intéressantes de ce mot. En voici quelques unes pour compléter notre tableau :

- Certitude plus ou moins grande par laquelle l'esprit admet la vérité ou la réalité de quelque chose.
- Adhésion de l'esprit qui, sans être entièrement rationnelle, exclut le doute et comporte une part de conviction personnelle, de persuasion intime. *Croyance à l'immortalité, croyance en (à) Dieu.*
- Assentiment que donne l'esprit, sans réflexion personnelle et sans examen approfondi. *Croyance commune, générale, populaire, universelle.*
- La croyance produite par la raison spéculative n'a ni la faiblesse d'une opinion ni la force d'une certitude : c'est la foi ; telle est l'espèce de croyance que comporte la théologie naturelle. (Cousin, *Leçons sur la philos. de Kant*, 1857, pp. 266-267).

<sup>2</sup> Carole Bline, enseignante de philosophie,  
<http://www.philocours.com/cours/cours-religion.html>.



entre croire que (qui renvoie à un fait, une idée, une existence, quelque chose de surnaturel, etc.) et croire en (qui renvoie à un être qui peut être Dieu, un homme...), mais ce n'est pas suffisant car la différence est difficile à percevoir entre croire en Dieu ou croire que Dieu existe, de plus il faut préciser l'objet, ainsi ce n'est pas la même chose de croire en Dieu ou de croire en Jésus.

Par contre, lorsqu'une certitude est établie on ne parle plus de croyance. De même, si elle est dans le domaine du vérifiable ou du réel comme, par exemple, quand on dit « croire en l'homme » ou « croire en un monde meilleur ». Ainsi, croire quelqu'un n'est pas à proprement parler une croyance, c'est lui faire confiance et c'est vérifiable. C'est pourquoi « croire Jésus » n'est pas une croyance. Et ce l'est d'autant moins que son enseignement est d'une sagesse largement reconnue et que son existence n'est pas mise en cause. Il y a cependant des zones mystérieuses dans ses paroles (ex. quand il parle de fils de Dieu...) ou dans ses actes (miracles...) et c'est dans nos interprétations que s'insèrent des croyances propres à chaque Église. Croire Jésus ne signifie pas tout comprendre, c'est lui faire confiance dans l'ensemble, ce qui n'empêche pas d'être circonspect sur la traduction et l'interprétation d'un passage.

Croire en l'amour n'est pas une croyance puisque c'est du réel, c'est vérifiable et universellement reconnu (même si c'est à des degrés divers et même si la haine existe), c'est dans le domaine du réel, mais croire au diable est une croyance, même s'il existe, car nous n'en sommes pas sûrs et n'avons pas les moyens de l'être. De même croire à la Trinité de Dieu et aux autres dogmes relève du registre des croyances, comme aussi croire à la virginité de Marie ou aux miracles... Il y a donc des croyances *surnaturelles* qui sont invérifiables, non universalisables, alors qu'il y a des croyances *humaines* qui sont dans le réel et qui sont de nature vérifiable et universelle.

Nous avons tous des croyances religieuses, surnaturelles ou non, plus ou moins formalisées ou exprimées, elles répondent à un besoin puissant de l'homme embarqué dans une aventure humaine invraisemblable dont il ne connaît ni l'origine ni la destination, si ce n'est sa mort à venir. Cela justifie sa recherche d'espérance, mais plus encore celle de sens et celle d'une orientation de vie. Il a beaucoup d'incitations à croire : l'éducation familiale, l'influence du

milieu, le besoin d'une explication du monde, l'appel d'un idéal qu'il faut bien définir, la nécessité d'une espérance dans « cette vallée de larmes », des rencontres qui marquent, le besoin d'une morale pour vivre ensemble, l'admirable qualité du discours et des intentions de l'Église, la légitimité des clercs ou l'autorité de grands penseurs, l'existence d'un ensemble complet et tout prêt auquel il suffit d'adhérer, etc. Il ne s'agit pas d'en faire le tour mais de constater que les raisons sont fortes et qu'il est parfois difficile de ne pas croire au surnaturel. D'autant que le discours standard met toutes ces raisons dans le même paquet, en un seul lot indissociable : croire ou ne pas croire serait presque choisir entre le bien et le mal, et les dogmes font partie du lot.

Les athées qui « croient » qu'il n'y a pas de Dieu sont aussi des Croyants. Ils croient à l'inexistence de Dieu. Pour eux aussi, ce besoin de croire est puissant, même s'il est négatif. Les agnostiques sont plus subtils en disant qu'ils ne savent pas, mais peuvent aussi se fourvoyer lorsqu'ils font de l'agnosticisme une doctrine et la justification d'un désintéret systématique qui peut s'avérer aussi enfermant qu'une croyance.

Alors quoi ? Croire à telle parole de Jésus, mais alors dans quelle interprétation, celle officielle de l'Église catholique issue de longues et savantes études, ou alors celle de telle Église protestante non moins argumentée ? C'est la diversité des réponses qui nous intéresse ici car elle illustre le phénomène croyance. Elles sont nombreuses et portent aussi bien sur la nature de Dieu, que sur ses intentions, sa loi, la validité et la portée des sacrements, la légitimité de l'Église, etc.

Ce qui frappe dans les croyances c'est qu'elles apportent une réponse à des questions sans réponse, des questions qui ne devraient pas forcément être posées puisqu'on ne sait pas et que c'est invérifiable. Le fait de poser les questions conduisant à y répondre, les réponses seront les plus diverses, voire contradictoires, en fonction de l'expérience ou du tempérament de chaque individu. Ces croyances se caractérisent aussi par un saut hors du monde rationnel ou du domaine des évidences reconnues. Ce saut est rendu nécessaire par l'existence d'une incertitude. Le choix la réduit et lorsqu'un individu franchit ce pas, il est apaisé comme s'il s'était réassuré devant l'insupportable inconnu. Il croit alors avec d'autant

plus de ferveur. Au point même parfois d'y perdre le bon sens et parfois même de se situer hors de la raison : l'Histoire est pleine de folies et de tueries au nom de la foi. Ainsi apparaissent d'une part la notion de degré ou d'intensité des croyances, d'autre part la distinction entre croyance passive et active ou militante. Intenses et actives, elles peuvent développer une force étonnante. Nous n'en étudierons pas les raisons tant le sujet serait vaste mais nous devons souligner leur caractère passionnel qui compense justement l'impossibilité de les rationaliser complètement. Le Croyant sait qu'il croit, cependant il admet difficilement qu'il s'agit de croyance puisque ce mot est connoté de l'idée d'excès. Finalement on peut dire que la croyance apporte une réponse à une incertitude, elle donne du sens, elle a pour caractéristique de valoriser et souvent de survaloriser le degré de réalité<sup>3</sup>.

Anne-Sophie Lamine, sociologue des religions<sup>4</sup> parle de croyances en modes mineurs : par exemple *des catholiques croient à la résurrection et n'y croient pas vraiment...* Elle relève des formulations chez l'anthropologue Albert Piette : *Croire à moitié, croire à des choses contradictoires, croire en même temps, être sceptique... croire vraiment, croire quand-même, ne pas vraiment croire... c'est un point d'interrogation... on ne peut rien dire... je pense qu'il y a quelque chose... peut-être... j'espère que oui... c'est un point du credo sur lequel je suis sceptique... auxquelles on peut ajouter l'ironie... ou le rejet d'une croyance antérieure.* Elle souligne aussi que nos croyances varient dans le temps et qu'il serait simpliste de trop les fixer. Par ailleurs, elle ajoute que, même chez des croyants rigoristes, il y a souvent une composante d'apparence sociale, *donner l'apparence de pratiquer le ramadan, fumer ou boire discrètement de l'alcool...* Ce ne sont pas toujours des formes totalitaires. Par contre, ces formes peuvent se retrouver dans des recherches exacerbées d'identité ou d'autres pulsions collectives qui sont peu croyantes. Les croyances ne sont pas un sujet simple.

---

<sup>3</sup> Le site « Philosophie et spiritualité » :

<http://sergecar.club.fr/cours/croyanceverite.htm> classe différents degrés de réalité avec la perception qui lui correspond, ainsi – à une certitude correspond une existence réelle – à une supputation une existence possible – à une conjecture une existence vraisemblable – à une question une existence problématique – à un doute une existence douteuse.

<sup>4</sup> Anne-Sophie Lamine « Croyances et transcendances : variations en modes mineurs » sur le site : <http://scp.sagepub.com/content/55/2/154.abstract.html.fr>.

Notre travail concerne le « croire » de manière trop absolue des choses incertaines ou indéfinies. Bien qu'on ne puisse croire que des choses incertaines, le mot croyance laisse souvent entendre une certitude trop grande, une disproportion entre l'acte et l'objet. En pratique, il est souvent utile de faire préciser au Croyant ce qu'il tient pour vrai et selon quel degré de réalité. La nuance n'est pas toujours facile à définir et l'on se trouve souvent face à la différence entre tenir pour vrai (de manière absolue) ou seulement pour probable (voire hautement probable). De plus, le langage est trompeur. Beaucoup de Croyants (ou d'Incroyants) font bien cette différence en leur for intérieur mais, sans doute par nécessité de simplification, ne l'expriment pas. Le discours collectif ne l'exprimant pas non plus, beaucoup, à des degrés divers, finissent par l'oublier.

Alors que le mot croyance évoque à la fois l'acte de croire et l'objet de la croyance, la *conviction* met l'accent sur l'acte c'est-à-dire sur la relation personnelle d'un individu avec une croyance. La conviction est moins absolue qu'une croyance, elle représente quelque chose de plus volontaire, mais aussi plus progressif et moins binaire, c'est peut-être la raison pour laquelle le mot conviction est connoté positivement contrairement à celui de croyance. En tant que telle, une croyance peut être mise en cause alors que la conviction ne peut l'être puisque chacun est libre de sa pensée et de sa volonté. La croyance en tant qu'objet a une connotation péjorative, ainsi on dit « ce n'est qu'une croyance » ; celle-ci se transmet à l'acte de croire lui-même alors qu'au contraire, celui-ci représente souvent une démarche raisonnable et honorable.

Quant au mot *foi* que nous utilisons si souvent, il représente l'ensemble des approches d'un individu, qu'il s'agisse des actes de croire et des convictions.

## Respecter les croyances

La Déclaration universelle des Droits de l'homme dit ceci :

**Article 18** : *Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction seule ou en commun,*

*tant en public qu'en privé, par l'enseignement, les pratiques, le culte et l'accomplissement des rites.*

**Article 19 :** *Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.*

Il faut respecter les croyances dit-on souvent en pensant au domaine religieux. Si la religion consiste en particulier à croire un certain nombre de choses, chacun est bien libre dans ce domaine. Le respect des croyances est d'abord celui de chaque personne et de ses convictions, il se traduit en particulier par la tolérance des opinions, croyances et religions. Même si on ne les partage pas, les croyances sont considérées « *a priori* donc indépendamment de tout argument » comme aussi valables que celles des autres religions dans la mesure où elles ne peuvent être prouvées ou universellement reconnues.

Un autre motif plus important justifie ce respect, c'est le haut niveau spirituel qui inspire les Croyants dans la plupart des grandes religions. Que ce soit dans le respect des croyances de leur enfance ou dans un choix de vie ultérieur, mûri dans la réflexion, le Croyant met souvent dans sa foi ce qu'il a de meilleur, il en fait le centre de sa vie, son idéal, le moteur de ses actions, il se donne aux autres ou à une noble cause. Certains se privent même de vie de famille et autres joies de l'existence, font vœux de pauvreté et d'obéissance en vue d'épanouir leur spiritualité ou de se donner aux autres. Et si la plupart des Croyants n'en sont pas là, ou s'il leur arrive de faire des faux pas, parfois même graves, cela ne change rien à la valeur de l'idéal qui les motive et qu'ils poursuivent. Une grande chanteuse d'opéra qui n'a pas la foi dit avoir intensément pris conscience, en chantant des grands rôles chrétiens, de la force extraordinaire que donne la foi. Nos merveilleuses cathédrales gothiques témoignent de l'énergie incroyable que la foi peut apporter. Les plus grands dépassements de soi y ont trouvé leur source, par exemple chez les martyrs ou dans les camps de concentration, mais sans aller jusque là, combien de dons de soi, de travail et d'abnégation, de patience et d'amour la foi croyance n'a-t-elle pas suscité au cours des siècles. Des circonstances historiques

particulières les ont favorisés ; « *ainsi, dit Michel Younès<sup>5</sup>, à chaque fois que l'islam s'est senti menacé, il s'est replié sur lui-même. Et paradoxalement, à chaque fois qu'il s'est senti en confiance dans une ouverture aux autres, il a donné le meilleur de lui-même* ». Tout cela est souvent indicible et confère à la foi-croyance des lettres de noblesse gravées au plus profond du cœur des hommes.

Parmi ceux qui donnent le meilleur d'eux-mêmes, nombreux sont ceux qui revendiquent leurs croyances et les assument en toute conscience de leur vulnérabilité. Fidèles à leur intelligence, ils les « tiennent pour vraies » et n'attachent pas à cette vérité un sens scientifique mais un sens personnel : « Je veux tenir pour vrai, c'est mon droit, mon choix en tout cas, c'est ma vérité ». Quelles que soient leurs motivations profondes, ils ont décidé de fonder leur vie sur leurs convictions, compte tenu de ce qui leur semble plus ou moins une probabilité, une évidence, une sagesse, un choix ou parfois même une révélation. Leur position est honnête et respectable même si ce « tenir pour vrai » n'est qu'une position personnelle qui ne saurait être transposée au niveau collectif ou philosophique.

Il est dans notre nature de trouver des repères et de nous y attacher. Ils nous situent dans l'espace, le temps et les idées. N. N. Taleb écrit ceci<sup>6</sup> : « *Il est impossible « d'apprendre » aux gens de suspendre leur jugement ; les jugements font partie intégrante de la manière dont nous voyons les objets. Je ne vois pas un « arbre », je vois un arbre beau ou laid. À moins d'un effort colossal, paralysant, il est impossible d'éliminer ces petites valeurs que nous attribuons aux choses – de même qu'il est impossible de songer à quoi que ce soit sans une certaine partialité. Quelque chose dans notre bonne vieille nature humaine nous pousse à croire ; et alors ?* » C'est bien vu et personne ne dira le contraire. Sauf la conclusion qui mérite nuance à partir du moment où les croyances empêchent de vivre ensemble. Il y a donc une limite et nous y reviendrons. Le même auteur ajoute d'ailleurs plus loin : « *Sachez classer les croyances non en fonction de leur plausibilité, mais du tort qu'elles pourraient vous faire* ».

Autre raison de respecter les croyances, la difficulté de se soustraire au conditionnement de notre milieu. Nos croyances

---

<sup>5</sup> Michel Younès, enseignant à la faculté de théologie de Lyon, Directeur du centre d'études des cultures et des religions.

<sup>6</sup> Nassim Nicholas Taleb, *Le cygne noir*, Les belles lettres, Paris, 2008.

reposent sur notre mimétisme et sur notre crédulité bienveillante alors que nous n'avons ni les arguments ni les moyens de nous opposer, nous entrons souvent dans le jeu par confiance en notre milieu ou en nos maîtres qui véhiculent des valeurs nobles et généreuses. Des saints ont vécu leur amour des autres, des martyrs ont donné leur vie, des miracles jalonnent l'Histoire et certains même nous touchent de près, comment n'accepterions-nous pas quelques entorses au bon sens ? Conditionnés, nous le sommes aussi par notre enfance : on nous demandait de croire ce qu'on nous disait. C'était nécessaire pour l'apprentissage de la vie et la transmission du savoir, nous avions besoin de points de repères simples. En matière de foi, nous nous émerveillions quand, sous l'œil maternel nous apprenions à pardonner, à prier, à imaginer un Dieu puissant et bon qui a donné les fleurs, le soleil, des parents qui s'occupent de vous<sup>7</sup> et qui même vous aiment. Cette attitude tend à persister à l'âge adulte, plus ou moins selon les caractères. Certains, par on ne sait quelle fidélité indéfectible, répugnent à s'aventurer sur des chemins nouveaux, ont du mal à faire évoluer ce qui leur a été transmis comme vérité toute faite, d'autres ont du mal à ne pas penser comme tout le monde, ou préfèrent ne pas trop se compliquer la vie et rester sur des chemins simples. La variété des approches est étonnante. En tout cas, il faut prolonger l'éducation par l'apprentissage de l'autonomie. L'exercice de la liberté n'est pas à la portée de tout le monde. Le chemin est long, il comporte des retours en arrière, des régressions collectives motivées par des excès de laisser-aller ou des agressions aux valeurs. Il n'est pas simple.

Le dernier volet du respect n'est pas le moindre, c'est le sacré lié à des croyances. Est sacré ce qui est intouchable, inviolable, tabou, par opposition à ce qui ne l'est pas. Nos religions sont pleines d'éléments dits et reconnus sacrés par la communauté de leurs fidèles, ce sont des objets (une hostie consacrée, un livre saint, une relique), des idées (la présence réelle dans l'hostie, la rémission des péchés confessés), des mots chargés (Dieu, la vie), des dogmes

---

<sup>7</sup> Konrad Lorenz, médecin, biologiste et zoologiste a montré qu'un poussin suivra définitivement l'animal qui est à proximité de son œuf lors de son éclosion, sa mère en général. Cela laisse pantois devant la complexité et la perfection que peut atteindre un lien biologique programmé.

(la Trinité), des vérités surnaturelles (la divinité de Jésus, sa résurrection, la vie éternelle, le jugement dernier, les miracles...), des lieux (le tabernacle, la grotte de Lourdes), des symboles (la croix), des vivants (les prêtres, le fœtus) ou morts (les saints), des actes (les sacrements) etc. Le sacré exige par définition un respect « absolu » mais nous ne sacrons pas tous les mêmes choses. L'absolu n'est donc pas absolu en soi mais relatif aux personnes. Le degré de sacré est propre à chacun. Certains sacralisent des objets ou des fonctions au profit de leur pouvoir (royauté, rites, médication, grigris...), il peut s'agir aussi d'un pouvoir religieux. Chaque homme a ses propres sacralisations (ses amours, ses pensées les plus chères, ses convictions religieuses, sa notion des liens du mariage...) éminemment respectables. Chaque religion a les siennes et par respect on ne touche pas à ce que d'autres considèrent comme sacré. Notre appréciation du sacré n'est pas forcément meilleure qu'une autre et notre différence ne saurait justifier un manque de respect. Y a-t-il des sacralisations universelles ? Oui sans doute comme les Droits de l'Homme et la démocratie dont l'universalité est en progrès, l'Homme en général, l'enfant, la vie, la liberté, l'amour d'un être, la parole donnée, le refus de l'inceste, de la pédophilie, du meurtre, de la violence, de la haine, etc. À ce titre, elles méritent un respect qui s'impose même, plus ou moins selon les pays, comme norme sociale, indépendamment de toute religion.

Dans le domaine religieux toujours, cela va plus loin pour certains qui considèrent des choses sacrées en elles-mêmes, comme une hostie consacrée ou une croix ; ou le baptême dont l'acte même efface le péché originel, etc. Le sacré devient alors à leurs yeux un absolu, indépendant des hommes et de leur religion. Du moins le croient-ils. Pour d'autres au contraire, dont nous sommes, ces choses ne sont pas sacrées en elles-mêmes et ne le sont que relativement à des individus et à des religions. Néanmoins, dans tous les cas, il est important de respecter ce qui est sacré pour les autres. Ce qui n'empêche pas de réfléchir à la pertinence de ces sacrés, et d'en débattre. Par exemple, ce qui est sacré dans ma religion l'est-il également pour moi ? Quelqu'un ou un groupe peut-il imposer à d'autres ce qui est sacré pour lui ? (Les réponses divergent sur l'avortement par exemple). Une chose peut-elle être « objectivement » sacrée sans un large assentiment universel ? L'est-



elle avec cet assentiment ? Quelles sont les limites d'une telle sacralisation ? Le sujet est délicat, sensible. Nombreux sont ceux qui ont été brûlés vifs pour de telles questions.

Si leur respect est fondamental, il n'en faut pas moins rappeler que les croyances dépassent la raison pure. Autrement dit, s'il faut respecter ceux qui ont des croyances différentes ou même opposées, l'esprit critique ne saurait rester à l'écart, le caractère d'incertitude mérite d'être rappelé et peut conduire à de nouvelles recherches. Le respect ne saurait tuer l'échange, l'approfondissement et la clarification.

## **Se méfier des croyances**

Nous sommes maintenant plus à l'aise pour relever les points faibles des croyances et, s'il faut le faire, c'est pour poser plus complètement l'hypothèse évoquée au début de ce livre selon laquelle les croyances seraient un obstacle grave pour vivre ensemble ou pour la paix, en même temps qu'une source de problèmes dans le développement erratique des religions.

Il n'est pas question de discuter de leur contenu spirituel et doctrinal, il est largement traité dans les ouvrages de théologie, mais spécifiquement de leur caractère de croyance et de ses conséquences. Que les Croyants ne voient pas là une agression contre leurs convictions, au contraire, ils verront aux chapitres suivants qu'il n'en est rien et que seule « la démarche » spécifique des croyances est en cause. Celle-ci pose en effet de sérieux problèmes.

Entre les fous de Dieu qui se font exploser au milieu de centaines, voire de milliers de personnes, et le Chrétien qui porte ses croyances de catéchisme comme un trésor pour progresser dans l'amour des autres, il y a grande différence. Il faut donc en parler séparément et surtout éviter l'amalgame, ce qui n'est pas toujours facile.

Concernant les premiers c'est, portés par leur croyance qu'ils développent ce fanatisme total, aveugle et absurde. Même s'ils sont manipulés par des individus qui, souvent, cherchent principalement à renforcer leur pouvoir ou assouvir des vengeances, des jalousies, des délires ou des névroses, les manipulateurs sont

eux-mêmes azimutés par des croyances totalitaires d'un autre âge. Et même si les kamikazes et autres victimes sont parfois des personnes affaiblies par la pauvreté, le chômage et la frustration identitaire, c'est par l'exploitation de leur crédulité que s'introduit l'exaltation morbide. Ce fanatisme religieux n'est pourtant pas un phénomène marginal ou ponctuel. L'histoire en a donné de nombreux exemples, notamment dans le martyrologe romain, les guerres de religion, l'Inquisition... Les vainqueurs sur les champs de bataille ont souvent imposé leur religion par la violence. Avec le développement de la civilisation<sup>8</sup> on pouvait penser que les hommes étaient devenus plus raisonnables et plus souples, mais le volume des guerres actuelles et leurs atrocités montrent qu'ils sont toujours aussi fous de Dieu ou de leurs croyances<sup>9</sup>. En fait, cette première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle se caractérise par l'irruption des croyances dans la marche du monde<sup>10</sup>, le plus souvent sous les formes les plus émotionnelles. À quoi il faut ajouter maintenant une radicalisation constatée dans la plupart des pays et qui s'exerce à la fois contre d'autres religions et contre les modérés de la leur. Enlevée la chape de plomb du communisme (qui fut en quelque sorte une croyance mais limitée dans le temps car dans un domaine « vérifiable »), on redécouvre l'incroyable force des croyances religieuses dans une guerre mondiale menée par les extrémistes islamistes et, de manière différente, dans l'explosion religieuse

---

<sup>8</sup> Selon l'Unesco, le taux d'alphabétisation des adultes a doublé en 50 ans en Afrique subsaharienne, dans les pays arabes, ainsi qu'en Asie du Sud et de l'Ouest.

<sup>9</sup> C'est même un « *Born again* » chrétien qui a déclenché la guerre d'Irak en s'appuyant sur un mensonge. Ce sont les Créationnistes qui représentent presque la moitié de la population américaine qui croient, contre tous les acquis scientifiques, que la création s'est réellement faite en sept jours, il y a environ six mille ans, comme le dit la Bible.

<sup>10</sup> Selon la *World Christian Encyclopedia*, au début du XX<sup>e</sup> siècle, 50% de la planète était catholiques, protestants, musulmans ou hindous. Au début du XXI<sup>e</sup>, ce pourcentage atteint 65% et pourrait approcher les 70% en 2025. Non seulement l'observance religieuse est en augmentation mais elle est aussi plus fervente. Notre monde aspire de plus en plus à croire. À fin 2006, le magazine canadien *Maclean's* rapporte un sondage international sur la place que les gens donnent à la religion : les Européens de l'Ouest sont entre 23 et 26% à penser que la religion est importante pour eux, les Américains sont à 65%, les Mexicains à 70%, les Africains du Sud à 89%, les Égyptiens à 96%... Les chiffres sont élevés dans les pays à fort développement démographique.

actuelle. Cette folie de Dieu s'exprime encore chez ces Philippins qui pour Pâques se font crucifier sur une vraie croix avec de vrais clous, ou ces Chiites lors de la procession de la Choura, qui se flagellent le dos jusqu'au sang au point d'avoir la chair à vif, et qui continuent à se frapper avec une corde à nœuds. Ils croient. Au-delà des problèmes psychologiques ou identitaires des uns et des autres, il y a bien une passion excessive, une mise à part de la raison et de la sagesse. Que ces gens aient été endoctrinés ou manipulés ne change rien au constat de la puissance ravageuse des croyances qui nous interpelle fortement.

Quant aux seconds, les Croyants sages, leurs croyances ne sont pas sans écueils et sans pièges. Bien qu'auteur de ces lignes, j'en fais moi-même partie et je dois faire, ne serait-ce qu'un temps, cet effort d'observation froide et sans concession du phénomène, comme s'il était vu de l'extérieur. Faisons-le par touches successives.

– Souvent, les croyances nous sortent du monde réel et nous font tenir pour vraies des choses incroyables ou pour le moins hors du normal.

– À partir du moment où l'on croit à quelque chose sur un sujet important, la croyance manquant d'appuis ne peut s'exprimer que de manière exagérée et souvent absolue. Un absolu qui, dans l'Histoire et aujourd'hui encore, mène à la haine et la violence et ainsi se discrédite radicalement. Camus dit : « *Ceux qui prétendent tout savoir et tout régenter, finissent par tout tuer. Un jour vient où ils n'ont d'autre règle que le meurtre, d'autre science que la pauvre scolastique<sup>11</sup> qui, de tout temps, sert à justifier le meurtre* »<sup>12</sup>.

– Souvent aussi, cet écart par rapport à la raison n'a d'égal que sa vigueur. Comme si l'un pouvait compenser l'autre.

– Par nature, la croyance est binaire car il n'y a guère de place entre

---

<sup>11</sup> Philosophie et théologie enseignées au Moyen Âge par l'Université et dont l'image est décadente, par formalisme, verbalisme creux et traditionalisme.

<sup>12</sup> Jean-Marie Muller qui cite ce passage dans *Désarmer les dieux*, ajoute : « Par l'enseignement rigide d'un discours dogmatique fermé, les religions historiques ont souvent disposé les hommes à l'intolérance, plutôt qu'à la bienveillance. Elles ont ainsi nourri les nationalismes communautaires qui professent la discrimination, l'exclusion, la violence et le meurtre. »

croire et ne pas croire, elle fonctionne par tout ou rien, ce qui d'un certain côté, défie l'intelligence, du moins pour ceux qui voient cela de l'extérieur.

– De l'intérieur, la chose est mieux acceptée car elle se justifie par une finalité supérieure et de nobles sentiments.

– Les croyances n'en reposent pas moins sur le sentiment, l'impression, l'autosuggestion qui viennent comme au secours de la déraison. Difficile dans ces conditions de débattre de leur contenu.

– Le plus grand reproche fait aux Croyants c'est qu'avec eux, il est impossible d'en discuter. Au mieux, on pourra parler de tout sauf de leurs croyances. C'est un domaine réservé.

– Et cela vaut, non seulement pour les croyances religieuses, mais pour tout type de croyance profane. Par exemple, il est très difficile de débattre de l'efficacité d'une médecine parallèle avec quelqu'un qui y croit, de même qu'il était impossible de discuter autrefois du communisme avec ceux qui y croyaient. Aujourd'hui, c'est l'énergie nucléaire qu'on pourrait citer en exemple, mais il y en a bien d'autres comme le créationisme<sup>13</sup>, le dessein intelligent<sup>14</sup>, la télépathie, l'existence d'extra-terrestres, les ovnis, la radiesthésie, la capacité des guérisseurs, les dons de divination, la cartomancie et autres.

– Curieusement, la plupart des domaines qui sont l'objet de croyances ne relèvent pas de croyances<sup>15</sup>. Ainsi, nos exemples précédents relèvent soit d'une approche scientifique faite par des spécialistes, soit de débats interdisciplinaires où l'écoute et l'esprit critique ont leur place. Les médias en parlent souvent sans compétence, mais non sans désintéressement, laissant croire au grand public qu'il peut ou non y croire, qu'il en « a le droit », que son avis a de l'importance et que son sentiment ou ses impressions sont des valeurs absolues ou suffisantes.

---

<sup>13</sup> Croyance selon laquelle la Terre, et par extension l'Univers, ont été créés par Dieu conformément à une lecture littérale de la Bible. Cette croyance, contraire aux travaux scientifiques de Darwin, est largement dénoncée.

<sup>14</sup> Croyance selon laquelle certaines observations de l'univers et du monde du vivant sont mieux expliquées par une cause *intelligente* que par des processus naturels tels que la sélection darwiniste

<sup>15</sup> Georges Charpak et Henri Broch, *Devenez sorciers, devenez savants*, Odile Jacob, Paris, 2003.

– On peut d’autant moins en débattre qu’elles sont souvent servies toutes faites à des esprits faibles qui n’ont pas les moyens d’argumenter<sup>16</sup> ou à des gens qui n’ont pas la culture du débat ou qui le refusent. Ainsi, indiscutées et reçues comme des absolus, la porte est ouverte aux excès, aux incompréhensions et à l’obéissance aux clercs qu’ils soient de haute bienveillance ou de haute escroquerie. Lorsque cette porte est ouverte, comment distinguer les bonnes des mauvaises croyances ? C’est par là que les sectes s’établissent dans l’esprit de gens fragiles.

– Au niveau plus élevé des vraies religions, rien n’empêche un prophète de décréter une croyance nouvelle ou opposée à celle qui a cours. Et c’est ce qui se passe. « *L’Atlantic Monthly* » de Boston montrait en 2002 que de nouvelles religions naissent sans cesse au rythme de 2 ou 3 par jour, qu’il y en a actuellement environ 9 900 et que le plus grand étonnement des chercheurs est de constater leur évolution permanente et importante. Au point disent-ils que l’une d’elles, encore petite, peut très bien comporter 1 milliard d’adhérents dans quelques dizaines d’années.

– Alors que curieusement le Croyant est convaincu de la portée universelle de ses croyances, celles-ci ne sont pas universellement partagées : plus, elles divisent. Vérité pour l’un, croyance pour l’autre ; le voyageur, lui-même plein de croyances, ne manque pas de s’étonner des croyances locales, de leur variété et de leur étrangeté.

– Pourtant les Croyants sont honnêtes, mais comme les contenus ne se démontrent pas complètement, les interlocuteurs opposés ne peuvent guère se comprendre. D’où le malaise ressenti lors de débats contradictoires entre tenants de religions différentes. Du fait de la pureté de ses sentiments, le Croyant est d’autant plus sûr de lui et d’autant plus mal à l’aise qu’il connaît sa propre bonne volonté, sa tolérance et son désir de conciliation.

– Il n’attache guère d’importance au fait que ses croyances ont, sur fond de raison, de maturation personnelle et de sagesse, des affir-

---

<sup>16</sup> Il n’est pas anormal que les parents transmettent leur foi à leurs enfants dans la mesure où ils développent aussi, à l’âge de l’adolescence, leur esprit critique et leur liberté de penser. Simplet, constatons ce fait que les croyances sont la plupart du temps transmises à des enfants et que, bien souvent, les adultes ne savent pas très bien jouer ce jeu, apparemment contradictoire, difficile à gérer pour eux-mêmes.

mations nettes et définitives sur des mystères. Il croit et cela lui suffit. Il n'a pas besoin que le surnaturel soit l'objet de preuves puisqu'il y croit et que cela est en soi créatif de vérité. Laquelle ? Celle à laquelle il croit et, si c'est difficile à exprimer, celle de son Église. « La croyance crée de la vérité ».

– Par ailleurs, l'imagination renforce le tout et transforme les aspects surnaturels en convictions.

– Ainsi les Croyants deviennent prosélytes et transmettent sous forme de croyances révélées plus qu'expliquées à des populations de préférence pauvres, ignorantes ou faibles qui adhèrent à des promesses de vie meilleure (« Bienheureux les pauvres... », « Tu n'es rien, personne ne s'intéresse à toi, sois musulman avec nous, voilà, maintenant tu es quelqu'un... », « Ta prochaine réincarnation sera meilleure si... »).

– Les croyances sont généralement développées collectivement dans des groupes ou assemblées où elles sont répétées inlassablement en jouant sur des effets émotionnels de groupe, sur l'effet de répétition et sur l'esprit grégaire.

– Ainsi, elles ne peuvent s'adapter finement à l'expérience de chaque individu, elles s'expriment en grandes lignes et s'acceptent globalement. Les clercs ont codifié, dogmatisé et édicté des règles pour que des Croyants très dissemblables puissent rester ensemble dans un minimum d'unité et constituer une Église qui fixera les fidèles. L'unité s'appuie aussi sur l'esprit grégaire.

– La dogmatisation compense les complexités de l'argumentation ou ses faiblesses, il faut nécessairement entrer dans le jeu, ainsi l'acte de croire devient nécessaire et implique une approche plus intuitive que déductive, souvent approximative même, qui devient facilement affective. La ferveur des grandes assemblées s'accompagne de moments forts et de témoignages étonnants qui renforcent les croyances, s'exprimant parfois même jusqu'au paroxysme.

– Binaires et fondées sur la conviction, les croyances sont instables ; en cas d'expérience nouvelle ou de coup dur elles peuvent s'effondrer, par exemple lorsqu'on perd un être cher ; la promesse est remise en cause.

- Bien qu’assumées avec honnêteté, elles peuvent être contredites avec la même honnêteté par d’autres personnes.
- Le problème vient du fait que, touchant aux questions essentielles de la condition humaine, elles dominant et dirigent notre vie.
- Pourtant, elles évoluent selon les modes, les âges, l’éducation, le tempérament et les aléas de la vie.
- Selon les études de psychologie récentes<sup>17</sup>, nous ne connaissons guère nos propres croyances, ce qui est compréhensible puisque croire fortement quelque chose est peu compatible avec l’idée que ce n’est qu’une croyance. Nos croyances, sur à peu près tout, sont souvent décalées de la réalité sans que nous nous en rendions compte. Notre vision de la réalité n’est pas la réalité elle-même mais souvent une toute petite partie, que nous montrent « les filtres » de notre éducation, de nos croyances, de notre état d’esprit. L’ensemble des croyances d’une personne est construit en un système cohérent qui constitue son « modèle du monde ». Chacun a ainsi des idées personnelles non vérifiées sur ce qui est vrai, sur ses capacités et ses besoins. De plus, l’attitude et les comportements qu’induisent en nous ces croyances tendent à les renforcer. Par exemple, si nous sommes souriants les autres ont tendance à l’être également vis-à-vis de nous ce qui nous rendra encore plus souriants. À l’inverse, si nous sommes de mauvaise humeur, les autres sont incités à l’être ce qui amplifiera notre humeur. Par ailleurs, on ne peut juger une croyance mais on peut juger ses effets. Chaque croyance a des effets positifs et des effets limitants.
- Enfin, les croyances sont naturelles et nous en avons tous, elles nous constituent même. « *Elles ont leur utilité, on ne peut pas tout savoir, tout maîtriser, nos croyances comblent les espaces qui existent entre nos savoirs, elles nous rassurent, nous simplifient la vie. Elles sont admises comme vraies sans être vérifiées et nous recherchons en permanence dans le réel ce qui les confirme. Elles jouent un rôle important dans la cohérence de nos pensées ou de notre construction mentale, ainsi, elles forment un état affectif de certitude.* »<sup>18</sup>

---

<sup>17</sup> Notamment celles de nombreux chercheurs en programmation neurolinguistique (PNL) qu’on trouve sur le Web et dont Laurent Gounelle donne quelques aperçus résumés dans un livre éclairant sur nos croyances *L’Homme qui voulait être heureux*, Anne Carrière, Paris, 2009.

<sup>18</sup> Extrait d’un site sur la PNL : <http://www.jecommunique.com/>.

– En ce sens, elles fragilisent les religions dont elles sont la base. Le développement d'Églises sur fond d'approches émotionnelles n'est-il pas en partie une fuite en avant sous l'effet de peurs ? « *Pour les sociologues des religions... qui s'appuient sur les thèses de Freud ou Marx, la croyance en Dieu disparaît quand ce dernier n'est plus utile. Si nous ne manquons pas de nourriture, si les maladies virales ne nous menacent pas, alors le recours à une instance divine se fait moins urgent. Dans la culture européenne, plusieurs athées célèbres ont joué un rôle, à commencer par Socrate qui a été condamné à mort pour des raisons politiques notamment à cause de son athéisme<sup>19</sup>.* »

– En fait, chaque fois que l'esprit humain se trouve face à une question, il a tendance à y répondre. Notre esprit n'aime pas l'inconnu, et face à de multiples réponses il en choisira une, la plus probable ou la moins invraisemblable, mais il répugnera à faire face à la seule réponse qui vaille et qui consiste à dire qu'*il ne sait pas*. Comme si l'esprit aussi avait horreur du vide. Kant qui défend pourtant la justifiabilité rationnelle de certaines croyances religieuses dit aussi « *qu'on mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter* ».

– Dire qu'on ne sait pas est souvent le point de départ d'une évolution intéressante, on peut ainsi être amené à constater que « ce n'est pas une affaire de croyance » et à se poser enfin de vraies questions : nos croyances nous enfermaient, elles empêchaient le progrès. L'Histoire montre à l'envi que ce sont les esprits critiques qui, refusant toute facilité intellectuelle ou tout ce que porte l'air du temps, ont permis le progrès de l'humanité : de Platon à Gandhi, en passant par Jésus, Copernic, Tycho Brahé, Bacon, Descartes, Galilée, Claude Bernard, Pasteur, Newton, Voltaire, Einstein, de Gaulle, Sadate, Mandella, Charpak... et tant d'autres. Croire aveuglément, croire sans critiquer, c'est, comme le répétait Paul Diel « *ne rien vouloir savoir* ». Chaque fois qu'on s'est contenté des croyances et d'explications convenues, l'esprit humain était enfermé et ne pouvait progresser. C'est ce qui s'est produit dans les sociétés les plus arriérées dominées par les croyances développées par les sorciers, chamans ou prêtres vaudous... tandis qu'en Europe la volonté d'un

---

<sup>19</sup> Par Karolina Chodorowska dans *cafebabel.com*, *Newsletter*, 6 mars 2009.



regard lointain et universel, initié par les Grecs, épanouit dans le message du Christ et repris par la Renaissance et les Lumières, cherchait justement à s'en dégager.

Voilà donc, exprimées à plat et sans tact pour les Croyants que nous sommes tous plus ou moins, quelques-unes des difficultés auxquelles nous exposent les croyances et qui nous incitent, non à les condamner en bloc car nous avons aussi des raisons de les respecter, notamment pour tous ceux, et ils sont nombreux, dont la croyance est un moyen de progression dans la paix et l'amour des autres, mais à nous en méfier et peut-être même à nous en éloigner dans la mesure du possible. Mais desquelles ? Et est-ce possible ? Y a-t-il seulement d'autres voies que les croyances pour être chrétien ? Et qu'est ce qu'être chrétien ? Autrement dit, quel est le but et quel est le chemin ? Nous reviendrons plus loin sur ces questions et serons amenés à être plus précis. Auparavant, nous allons réfléchir sur quelques-unes des croyances chrétiennes. Cela contribuera à toucher ces questions jusqu'en leur cœur avant d'y répondre.

## **La divinité de Jésus**

Les croyances ne peuvent être mises toutes sur le même plan, certaines sont marginales, l'une d'elles est par contre centrale dans le christianisme, c'est la divinité de Jésus. Elle s'accompagne certes d'une autre qui est l'affirmation de l'humanité pleine et entière de Jésus : pleinement Dieu et pleinement homme, affirmations contradictoires que l'Église pose simultanément en parlant de mystère, c'est à dire inexplicables pour notre intelligence, mais suffisamment fiables pour faire partie de l'acte de foi chrétien présenté comme un tout. Cette idée d'une incarnation sur terre de Dieu est primordiale et en entraîne beaucoup d'autres comme la trinité de Dieu. Et s'il devait ne rester qu'une seule croyance c'est bien de celle-là qu'il s'agirait. Jésus est Dieu. La plupart des Catholiques et même des Chrétiens y voient le cœur de leur foi ; ils disposent d'excellentes raisons, solides et étayées, trouvant leur justification dans le Nouveau Testament que des générations de moines et érudits ont analysé et soumis à la critique, au point d'ajouter non sans argu-

ments que foi et raison s'harmonisent. Pour l'Église et pour la plupart des Chrétiens et même des Non-chrétiens, si vous ne croyez pas à cela, vous ne pouvez vous dire chrétien. D'ailleurs, dans presque toutes les confessions, toutes les formes d'assemblées ou de communication, le discours chrétien exprime cette « vérité » d'une voix unanime.

Difficile dans ces conditions de faire une remarque et de rappeler que la divinité de Jésus n'est pas prouvée, qu'elle n'est pas certaine, que l'Évangile n'est pas définitif sur ce point, de nombreux spécialistes le reconnaissent, ce n'est pas une vérité absolue ou indiscutable. Dire que c'en est une nécessite une démarche qu'on appelle « croire » et devient alors une vérité personnelle dont le caractère de vérité ne peut être exprimé universellement sans poser problème. L'Église ne s'y trompe pas et recommande de croire ; elle est cohérente dans sa position. Cela reste donc une croyance, au sens dont nous sommes convenus, noble pour certains, péjoratif pour d'autres, elle opère bien un saut dans l'inconnu, du probable à la certitude. Même si tout le monde y croit ce qui facilite les choses, même si elle est entourée d'un écrin théologique intelligent, argumenté voire enthousiasmant, il y a acceptation d'un mystère énorme : un homme est Dieu. Mais cette déification au cœur de la foi des Chrétiens est refusée par les non-croyants, qu'ils soient athées, scientistes, rationalistes, ou croyants d'autres religions. Entre la force de la croyance des uns et le refus des autres, il y a bien nécessité de se poser quelques questions, de poser le doute à la place qu'il mérite, de ne pas forcément trancher et de ne pas se cacher qu'il s'agit d'une croyance, tout à fait valable par ailleurs.

En affirmant cette divinité, dont elle a acquis la conviction progressivement à partir d'un travail collectif important et séculaire, l'Église remplit bien sa fonction d'éclairage, d'autant qu'elle ne peut expliquer à chacun tout le travail d'approfondissement accumulé depuis 2000 ans et qui ne cesse de se prolonger. Mais à partir du moment où nous recherchons un discours incontournable, plus accessible aux nouvelles masses d'aujourd'hui, il faut reconnaître que Jésus lui-même ne demandait pas explicitement de croire en sa divinité. Bien qu'il en ait laissé quelques signes, les exégètes en débattent encore compte tenu du sens des mots messie, prophète, logos, sauveur, serviteur de Dieu, Seigneur, fils de l'Homme, fils de

Dieu, mon Père..., tout en disant que chacun de nous est aussi Fils de Dieu<sup>20</sup>. Il demandait de « le » croire de manière humaine et non magique sur l'ensemble de son message d'amour et d'élévation spirituelle. Il ne pouvait nous demander de renoncer à notre intelligence et à notre bon sens puisqu'au contraire il passait son temps à les interpeller et à les ranimer. Durant les premiers siècles, les Chrétiens comme les disciples de Jésus ne savaient pas que Jésus était Dieu, même si certains ont pu l'imaginer et, comme Saint Paul, établir en ce sens les nouvelles fondations du christianisme. Il était donc possible d'être chrétien sans croire à cela. Enfin, que les conciles l'aient affirmé et confirmé par la suite ne change rien au constat qui est le suivant : on ne sait pas. Et, s'il est possible d'y croire, il n'y a pas d'argument définitif qui impose d'affirmer cette divinité pour être chrétien, c'est-à-dire disciple du Christ. Et quelle forme de divinité ? C'est seulement à partir du concile de Nicée en 325 que l'Église a officiellement retenu et défini la divinité de Jésus. Le désaccord portait sur sa forme. Était-elle égale à celle du Père ? Arius et d'autres théologiens la disaient non égale avec de solides arguments. En pratique, ce fut l'empereur Constantin qui, pour des raisons plus politiques liées au besoin d'unité de son empire, mit tout le monde d'accord en faisant confirmer cette égale divinité par les conciliaires. Pour lui, il ne s'agissait pas tant d'affirmer cette divinité que d'unifier l'empire par une définition théologique unique. De Nicée à Chalcédoine, les conciles qui suivirent la confirmèrent mais sur fond de désaccords profonds, de revirements complets et de débats passionnés qui laissaient peu de place à la théologie et à la raison. Les motifs politiques primèrent et la force publique obligeant les évêques à se plier. Il n'y avait pas encore de Pape et d'autorité spirituelle capable de s'imposer universellement<sup>21</sup>. Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, les principales religions chrétiennes croient toutes à la divinité.

Qu'avec l'Église entière nous y croyons, c'est très bien, cela fait partie de la foi chrétienne, mais nous devons garder à l'esprit que ce n'est qu'une croyance et remarquer qu'elle n'est pas stricte-

---

<sup>20</sup> Ces mots sont souvent trompeurs et n'ont pas le même sens selon le lieu (Palestine, Grèce, Égypte, Rome...) la langue et l'époque. Les traductions même diffèrent.

<sup>21</sup> Frédéric Lenoir, *Comment Jésus est devenu Dieu*, Fayard, Paris, 2010.

ment indispensable à l'exercice d'une « vie » chrétienne. Au premier chapitre, nous avons parlé d'être chrétiens par décision, par confiance en Jésus sans forcément s'imposer préalablement la démarche de croire en Dieu. Alors dans cette foulée, faudrait-il absolument avoir besoin de croire que Jésus est Dieu pour être chrétien ? Ce serait donner peu de valeur à la vie chrétienne, ou alors lui donner un sens formel et magique qui n'est pas l'essentiel de son sens. L'Église dit bien maintenant que tous les humains, quelles que soient leur religion et leur croyance, peuvent être sauvés. Ce faisant, elle reconnaît implicitement que la croyance en la divinité de Jésus comme en d'autres croyances n'est pas un passage obligé. Il ne s'agit pas de nier cette divinité, mais de dire qu'il n'y a pas certitude, d'observer que l'Église a de bonnes raisons de l'affirmer, de dire que le doute n'empêche pas de mener une vie profondément chrétienne, et de dire que, même si c'est une forte conviction chez des centaines de millions de Chrétiens, ce n'est pas une preuve. La vérité ne saurait se suffire de convictions. Cela n'enlève rien ni à son importance théologique ni à son caractère fondamental dans la pensée chrétienne où elle apporte une grande cohérence. Il ne s'agit pas de la rabaisser, ce qui serait un autre excès, mais de lui enlever son caractère absolu, son dogmatisme, puisqu'il y a possibilité de doute et que la foi-certitude est de nos jours un obstacle à la foi ou, ce qui est plus grave, conduit à d'énormes excès ceux qui la lisent à la lettre.

Dès lors elle peut être vue comme une véritable richesse permettant à chacun de se l'approprier et de la cultiver en même temps et en harmonie avec les autres bases théologiques du christianisme. Non seulement nous pouvons reconnaître Dieu en Jésus<sup>22</sup> mais le rechercher en nous-mêmes : comme Jésus nous serions Fils de Dieu, c'est à dire une part de Dieu que nous pouvons faire grandir. C'est une grande nouvelle, si peu connue... malgré les efforts de l'Église pour nous la suggérer.

Dans une conférence sur les religions au Moyen-Orient, Antoine Sfeir vint à parler de « ce mec Jésus » qui tenait un discours d'amour complètement différent de tous les discours religieux de

---

<sup>22</sup> On trouvera sur le site officiel du Vatican : [www.vatican.va](http://www.vatican.va), les formulations plus précises de l'Église catholique sur la divinité de Jésus.

son époque et parcourait le pays en étonnant ses auditeurs. En fin de conférence, une dame exigea des excuses pour l'emploi d'un terme aussi vulgaire pour parler de Dieu. Antoine Sfeir expliqua le choix volontaire de ce mot pour marquer la réalité humaine du discours de Jésus et de son impact. Puis il ajouta : « si maintenant vous voulez voir en Jésus autre chose que l'homme, c'est parfaitement votre droit mais c'est alors d'ordre personnel et permettez moi, devant un auditoire qui n'a pas forcément les mêmes croyances que moi, de présenter les choses sous leur angle humain et universellement acceptable ». Cet échange illustre l'approche sacralisante d'une personne qui prétend imposer aux autres sa croyance et l'approche d'une autre qui, tout en ayant ses propres convictions, respecte celles des autres.

## La résurrection

Nous avons rencontré une personne qui disait ne pas pouvoir être chrétienne car elle ne croyait pas en la résurrection de Jésus. Logique puisque c'est, selon l'Église, une donnée fondamentale de la foi chrétienne, certes tout aussi incroyable que la divinité de Jésus mais issue de nombreux témoignages de l'époque. Les proches de Jésus, apôtres, disciples, puis les grands penseurs de l'Église sont arrivés à cette conclusion : il est ressuscité. Les approches théologiques convergent et construisent un édifice intellectuel dont la résurrection est l'un des piliers. Le clou est enfoncé par Saint Paul qui parle et commente très abondamment cette résurrection. Des millions de Chrétiens en sont convaincus mais sur quoi fondent-ils cette croyance ?

Jean-Marc Moschetta (scientifique et théologien) l'explique dans un article paru en 2005 intitulé « *Si le Christ n'est pas ressuscité...* » que nous retranscrivons pour son origine laïque et son approche méthodique : *Il est bon de rappeler que la pierre d'angle de la foi chrétienne est la résurrection de Jésus. Selon l'apôtre Paul, en effet : « si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vaine et vaine aussi notre foi » (1 Co 15, 14). Et pourtant, des Chrétiens aujourd'hui disent ne pas apercevoir la contradiction flagrante qu'il y aurait entre l'adhésion au Christ et le refus de croire en sa résurrection des morts. L'objection semble légitime et l'on*

*peut se demander en quoi la résurrection de Jésus serait le critère normatif pour qualifier la foi du vrai disciple. Il faut, pour cela, se tourner vers le commencement de l'histoire chrétienne, au lendemain de la mort et de la résurrection de Jésus.*

*« Où sont passés les disciples ? ». Les récits de la Passion mentionnent la fuite éperdue et pitoyable des disciples juste après l'arrestation de Jésus à Gethsémani (Mt 26, 56). Cet abandon, prédit hélas par Jésus lui-même (Jn 16, 32) a peut-être même été rapidement suivi par le repli des disciples en Galilée. Car si l'on suppose que les disciples étaient encore à Jérusalem au moment de la mort de Jésus (mis à part le seul récit tardif de Jean), pourquoi rien ne nous indique qu'ils aient assisté, même de loin, à l'exécution ? Et comment se fait-il qu'ils n'aient apparemment joué aucun rôle dans son inhumation ? Cette dispersion générale – d'autant plus probable qu'il a dû en coûter aux rédacteurs des évangiles d'en faire état – contraste avec le courage surprenant dont les fugitifs du Vendredi Saint ont ensuite fait preuve pour témoigner joyeusement de la Résurrection. Que s'est-il donc passé entre la Croix et le retour des disciples à Jérusalem ?*

*« Il vous précède en Galilée » (Mc 16, 7). En dépit du fait que nous serions aujourd'hui plus volontiers portés à désigner d'abord l'épisode du tombeau vide puis, secondairement, les récits d'apparition du Ressuscité pour « authentifier » la résurrection de Jésus, il est vraisemblable qu'historiquement, ce sont en premier lieu les apparitions du Ressuscité qui ont fondé l'essor prodigieux du christianisme. Ainsi, dans la version ancienne du récit de Marc dont dépendent les autres récits parallèles, la peur empêche les femmes de suivre les injonctions de l'ange (Mc 16, 8) et celles-ci gardent le silence au lieu d'annoncer la Résurrection. C'est sans doute après avoir vu le Christ ressuscité que les disciples comprennent que le motif pour lequel le tombeau était vide était sa résurrection d'entre les morts. Dans le récit de Jean (Jn 20, 1-10), le décalage entre le regard dubitatif de Pierre et la compréhension immédiate du « disciple que Jésus aimait » exprime exactement cela : l'ambiguïté du fait brut, susceptible d'interprétations diverses (par exemple que le corps ait été enlevé, selon la thèse des Juifs). Et de fait, après cette découverte, « les disciples s'en retournèrent chez eux » (Jn 20, 10).*

*« C'est le Seigneur ! » (Jn 21, 7). Le texte le plus ancien qui mentionne les apparitions du Christ ressuscité est la première épître de Paul aux Corinthiens : « Il est apparu à Céphas, puis au Douze, ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois ; la plupart sont encore vivants et quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. En tout*

dernier lieu, il m'est aussi apparu, à moi l'avorton » (1 Co 15, 5-8). Ce témoignage de Paul est très proche des événements. Si l'épître a été rédigée vers 56-57, la référence à l'apparition du Christ à Pierre et à Jacques, le frère de Jésus, remonte vraisemblablement au voyage de Paul à Jérusalem, soit trois ans après sa conversion (voyage mentionné en Ga 1, 18). Cela permet de situer le témoignage de Paul sur les apparitions de Jésus à une distance d'à peine 5 à 8 ans après les événements. Lier les apparitions de Jésus à une hallucination collective ou à une réaction psychologique en chaîne est contestable car les apparitions successives s'échelonnent sur un intervalle de temps de trois ans au moins : d'abord l'apparition à Pierre, sans doute peu de temps après son retour en Galilée, puis l'apparition à Jacques, lequel se joignit seulement plus tard à la communauté de Jérusalem, et enfin l'apparition à Paul, trois ans après la mort de Jésus. Quant à l'apparition aux cinq cents frères, en déclarant que la plupart d'entre eux étaient encore vivants, Paul précisait la possibilité d'une vérification.

« Un fantôme n'a ni chair ni os » (Lc 24, 39). Tous les récits d'apparitions de Jésus après sa mort expriment à la fois la continuité et la nouveauté. Continuité entre le Ressuscité du matin de Pâques et le supplicié du Golgotha. Le Ressuscité n'est ni un autre Christ, ni le fantôme de Jésus : il peut être touché et manger avec ses disciples. Nouveauté soulignée par les traits immatériels attribués au Ressuscité : il vient alors que les portes sont closes (Jn 20, 19) ou disparaît à la vue des disciples (Lc 24, 31). En ce sens, la résurrection de Jésus ne s'apparente pas à une simple réanimation comme dans le cas de Lazare, de la fille de Jaïre ou du jeune homme de Naïm. La vie qui nous est promise par delà la résurrection est d'une autre nature que toute forme de vie connue. La foi en la résurrection ne se résume pas à l'espérance dans l'immortalité de l'âme : le corps est concerné de plein droit par la résurrection. Ce corps nouveau – un corps « spirituel » selon Paul (1 Co 15, 44) – ne sera pas sans rapport avec le corps terrestre, sinon la résurrection ne serait la résurrection de personne mais la création d'un autre soi-même. Prendre au sérieux la résurrection de Jésus ne signifie donc pas seulement garder espoir dans les cas désespérés ou adopter un parti pris d'optimisme général en « l'amour plus fort que la mort ». La Résurrection n'est pas une mise en scène pédagogique mais la source et le sommet de toute théologie chrétienne. Bien plus, elle est le commencement et l'horizon même de l'histoire, le lieu primordial du monde qui inaugure les temps nouveaux<sup>23</sup>.

<sup>23</sup> Extrait du site : <http://personnel.supaero.fr/moschetta-jean-marc/vivant.pdf>.

L'intérêt de ce texte est de montrer les données qui, pour un esprit scientifique, fondent cet incroyable évènement. Celles-ci sont sérieuses mais ne sont pas scientifiquement suffisantes. Pour être adoptées elles nécessitent donc une démarche de croyance et l'Église, qui l'a bien compris, présente un édifice intellectuel remarquablement cohérent, satisfaisant et quasiment enthousiasmant. Parmi celles-ci l'espoir d'un au-delà, l'indication d'une vie après la mort et de notre propre résurrection. Les Chrétiens sont censés croire à la vie éternelle.

Cependant les contestataires sont nombreux et selon plusieurs sondages<sup>24</sup> un Catholique sur deux n'y croit pas. Ils ne manquent pas moins d'arguments, par exemple, le peu de textes sur le sujet dans les Évangiles, leur aspect suggestif et non démonstratif, la possibilité d'ajouts « arrangeants » au cours des siècles, la crédibilité de l'apôtre Paul, etc. Il serait fastidieux et inutile d'entrer dans ces débats, des milliers de livres ont été écrits sur la résurrection de Jésus. Il suffit pour notre propos de constater qu'on n'a pas de certitude et que, s'il n'est pas déraisonnable d'y croire et de l'accepter comme élément fondamental du christianisme, il n'est pas moins déraisonnable de ne pas y croire. Rien n'est « prouvé » et ne le sera probablement jamais.

Face à cela, certains choisissent d'y croire au sens d'en faire « La vérité », d'autres décident d'y croire dans un esprit d'adhésion globale à l'enseignement cohérent de l'Église sans entrer dans le détail, d'autres privilégient le doute et se sentent exclus de la communauté chrétienne, d'autres enfin, et ce sont les plus sages, concluent qu'on ne sait pas, tout en reconnaissant éventuellement les arguments et l'intelligence des uns et des autres. Ils posent la résurrection comme « possible » en remarquant que cette réserve n'empêche pas d'être chrétien au sens disciples de Jésus et décidés à suivre les voies qu'il a ouvertes. Alors que les Chrétiens ont traditionnellement suivi l'une des deux premières solutions, nous proposons plutôt de nous intéresser à la dernière. Pourquoi ? Parce

---

<sup>24</sup> Odon Vallet, *Petit lexique des idées fausses sur les religions*, Albin Michel, Paris, 2002. Par ailleurs, selon un sondage TNS Sofres/Logica publié en avril 2009 par Le Pèlerin, 13% des Catholiques français croient en leur résurrection après la mort et 7% à la réincarnation.



les deux premières ne sont pas satisfaisantes pour l'esprit, qu'il s'agisse d'affirmer « La vérité » ou de croire en fermant les yeux. Par contre, il est sage d'en faire une possibilité et, pourquoi pas, d'y ajouter l'espérance ou le désir que tout cela soit vrai. Dès lors nous pouvons concentrer notre attention sur des questions auxquelles nous sommes capables de répondre et qui requièrent toute notre énergie : quels sont les messages de Jésus, quel esprit développe-t-il, comment orienter notre vie, que faire ici et maintenant, etc. ? Ces questions n'empêchent pas de chercher le sens pour nous de cette hypothétique résurrection.

Pour comprendre cela, on peut imaginer que si l'on posait aujourd'hui une telle question à Jésus, du genre : « Faut-il croire à la résurrection pour être chrétien ? », comme à son habitude, il nous renverrait à notre conscience pour savoir si cette question nécessite une réponse absolue. Alors seuls, face au miroir, nous résisterions en disant que cette résurrection nous ouvre le chemin de la vie éternelle, nous facilite l'espérance, nous aide dans l'effort quotidien... Le miroir répondrait « As-tu vraiment besoin de certitude ? Que deviendrait alors ta liberté ? Veux-tu enfin devenir un Homme ? »

## **Les dogmes et autres vérités acquises**

Comme toutes les religions, le christianisme comporte bien d'autres piliers qui, n'étant pas universellement reconnus peuvent être appelés croyances, comme la Trinité qui est une suite logique de la divinité de Jésus et de l'évangile de Jean qui trace l'existence de l'Esprit Saint, une présence divine en chacun de nous. Celle-ci est devenue un dogme et si vous êtes chrétien et que vous n'y croyez pas, vous êtes hérétique. De nombreux autres dogmes ou vérités acquises jalonnent l'enseignement de l'Église, les Chrétiens les récitent par cœur en oubliant quasiment que chacun d'eux est chargé d'un lourd contenu : ainsi de la création de l'univers par Dieu le Père qui paraît banale tant elle fait partie du paysage ; de la toute puissance de ce Dieu-Père qui est beaucoup moins remise en question que son existence (au point qu'on s'appuie souvent sur cette toute puissance pour juger de son existence !) ; du fait que Jésus soit le fils « unique » du Père ; du retour futur du Christ glorieux pour

rassembler les vivants et les morts ; de l'existence d'un jugement dernier ; d'une résurrection des morts ; d'une communion des saints ; d'une rémission des péchés ; de la double nature humaine et divine de Jésus ; de la marque indélébile d'un péché originel sur chacun de nous ; du fait physique de la virginité de Marie ; du fait qu'elle est « mère de Dieu » ; et beaucoup d'autres. C'est volontairement que nous citons sans distinction des dogmes et des vérités acquises car ces dernières ne sont pas moins prégnantes. Qu'elles soient érigées en dogme ou simplement posées comme vérités dans le catéchisme ou acquises de manière implicite ou culturelle, leur force est grande, leur formulation est excessive.

Si les dogmes sont de précieux jalons de l'initiation à la foi, il n'est pas « nécessaire » au sens strict de les tenir pour vrais de manière dogmatique, il suffit pour leur donner force de les tenir pour grands repères théologiques de l'Église, en l'état actuel de la recherche. Deux raisons s'imposent pour ne pas nous laisser aller à des affirmations « définitives » : un – nos informations théologiques sont insuffisantes pour aller jusqu'à la certitude ; deux – le choix de ces croyances n'est pas indispensable pour orienter notre vie comme nous l'avons vu précédemment. Leur dogmatisme rebute ceux qui sont habitués à penser par eux-mêmes, ou en font l'effort, mais qui n'ont pas le loisir de pousser leurs études théologiques. Infantilisant, il devient même contre-productif, sans parler du langage suranné qui les explique. Plutôt que de les appeler dogmes ou vérités, nous devons les appeler « *repères théologiques de l'Église* ». Ainsi, nous serons incités à aller de l'avant pour mieux les comprendre.

En fait, la dogmatisation s'explique de manière historique. Le peuple a toujours eu besoin de guide dans sa recherche de la vérité et se trouvait demandeur auprès des ceux qui avaient des moyens d'investigation qui n'étaient pas à la portée de tous ; l'Église assumait sa responsabilité et répondait à ce besoin en fixant les grands repères théologiques. Elle indiquait les vérités à croire. Ensuite elle fut conduite à les appeler dogmes parce que la division était à sa porte, par exemple certains acceptaient la divinité de Jésus, d'autres la refusaient. Elle fit donc des conciles pour que, par réelle concertation mais aussi par l'image donnée d'une décision collective, elle donne force à ses repères. Il devenait dès lors

essentiel d'y croire. Les croyances *collectives* étaient créées. Le peuple reçut favorablement cette dogmatisation car, d'une part, il ne savait pas très bien où était la vérité, d'autre part il était reconnaissant à l'autorité d'assurer son rôle unificateur. À cela vint s'ajouter la logique des rassemblements de Chrétiens qui étaient évidemment nécessaires pour entretenir la foi, la prière, la mémoire de l'Évangile et de ses enseignements fondateurs, et qui impliquaient d'une part l'unité de discours, d'autre part l'existence d'une autorité. Il y avait donc collusion d'intérêts entre le peuple reconnaissant de la clarté et de la solidité du magistère, qui au surplus renforçait la morale et la sécurité collective, et le clergé qui développait ainsi son pouvoir sur les esprits. À l'époque où le niveau d'éducation était moins élevé, les clercs étant parmi les rares détenteurs du savoir en rajoutèrent en créant les anges, les enfers, les grandes messes, les vérités de catéchisme et les sacralisations absolues... bref tout un attirail religieux et finalement une crainte de Dieu et de l'Église qui arrangeait tout le monde. De son côté, le pouvoir temporel avait toujours besoin de renforcer son pouvoir politique et militaire, il déclara donc que son pouvoir venait de Dieu et obtint pour ce faire l'appui de l'Église. Nouvelle collusion d'intérêt entre les gouvernants et les représentants de l'Église. Chacun y trouva son compte, les deux pouvoirs étaient renforcés. Et pour finir sur les causes, on peut encore évoquer ce besoin, toujours actuel, pour chaque enfant de recevoir des repères simples en réponse à des questions métaphysiques dont les adultes ne connaissent pas la réponse. Pour eux, habitués et formés à croire leurs éducateurs, pas de fioritures sur Dieu et sur les finesses de sa révélation mais un catéchisme qui pose des vérités, des prières toutes faites, des cérémonies marquantes, des sacrements valorisants et enthousiasmants... bref une religion rassurante et une approche par la foi qu'on assimile aux croyances et qui formera un socle religieux, fondement de leur construction personnelle.

Somme toute, rien dans toutes ces causes que de très humain, il ne s'agit pas de montrer du doigt l'Église ou qui que ce soit, tout le monde l'a voulu, tout le monde l'a eu. Chacun en est responsable et il en est de même aujourd'hui. Nous nous posons souvent des questions qui sont sans réponse auxquelles nous avons tendance à répondre selon ce qui nous plaît. Devant des réponses

collectives et séculaires, il nous est difficile de rester coi. Nous préférons répondre de manière positive ou négative plutôt que de rester dans l'indétermination et de poser, comme base de réflexion et d'action, le fait qu'on ne sait pas<sup>25</sup>. De plus, nous n'aimons pas le désordre et avons besoin d'unité. Nous n'aimons pas ceux qui disent autrement que les autres et apprécions leur obéissance. Nous n'aimons pas nous démarquer des autres et avons besoin d'autorité. Nous sommes attachés aux merveilles de notre enfance et nous y sommes fidèles. Et notons bien qu'au demeurant ces remarques n'altèrent en rien le contenu des dogmes qui nous donnent peut-être la vérité, elles ne visent que leur caractère dogmatique.

L'importance qu'ont attaché nos pères à ces dogmes ont eu pour conséquence de profondes divisions des Chrétiens, c'était inévitable : plus on dogmatise, plus on divise. Aujourd'hui, des rapprochements interreligieux se font lentement au nom de fausses vertus : la tolérance et la relativisation. On parle de « tolérer » des vérités opposées ce qui est aberrant sur le plan intellectuel, voire condescendant. On « relativise » l'importance des vérités ce qui est un non-sens : on ne touche pas à leur contenu mais on y attache moins d'importance, on les met moins en avant. Rapprochement mou cependant car le dogmatisme demeure et laisse le problème entier en espérant que le temps fera son œuvre. L'unité reste à la charge de nos enfants. Et à quel prix ? Dans quelques années, ceux-ci auront perdu toute compétence en matière religieuse et mettront le tout au placard sans nuance. Au contraire, en requalifiant les dogmes de *repères théologiques*, notre proposition les aidera car elle permet de traiter le cœur du problème sans abandonner ces acquis séculaires. Il n'y aura plus besoin de s'abaisser à la tolérance et à la relativisation. Nous avons eu tort de laisser aux théologiens tout pouvoir concernant les fondements religieux, ils ont « poussé le bouchon ». Il n'est pas question de dire qu'ils se trompent puisque nous n'en savons rien, pas plus qu'eux finalement, mais de dire, qu'à notre époque au moins, des divergences d'interprétation peuvent

---

<sup>25</sup> Sur le péché originel, Pascal dit ceci : « Quelle étrange explication ! L'homme est inconcevable sans un mystère inconcevable. C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine sans l'expliquer par une chose qu'on n'entend pas, par un système inintelligible. Ne vaut-il pas mieux dire : je ne sais rien ? Un mystère ne fut jamais une explication. », in Jacques Attali. *Blaise Pascal*, Fayard, Paris, 2000.

aussi être considérées comme une richesse, qu'elles ne gênent pas forcément et qu'il n'est pas indispensable de trouver des points d'accord puisque ce ne sont pas des vérités absolues. Le bon sens populaire fait avancer l'œcuménisme<sup>26</sup>. Nous avons grand besoin des théologiens mais nous, les laïcs, devons reprendre la part de pouvoir qui est la nôtre et que, par laisser aller, nous n'avons jamais assumée (dont acte). Il ne faut pas compter sur eux pour la partager, au contraire, la bataille sera rude. L'affaire est trop sérieuse : faudra-t-il attendre un conflit plus grave entre les mondes chrétien et musulman pour prendre conscience de notre bêtise ?

La diversité chrétienne n'est pas une mauvaise chose non plus en matière de rites et pratiques car elle permet à chacun de trouver la forme qui lui convient (intérieure et sans rites chez les quakers, extravertie et émotive chez les Évangéliques, formelle et organisée chez les Catholiques, etc.). On peut en dire autant des *repères théologiques* et ne pas dramatiser leur dédogmatisation et la diversité d'interprétations au bénéfice de satisfactions individuelles comme aux États-Unis où chacun trouve la communauté qui correspond à ses tendances. Ce ne sont que des croyances, elles ne sont que des sommes individuelles et elles évoluent dans le temps. Dans le climat américain de multiplicité dogmatique la diversité fait partie du paysage et relativise les croyances. Cette ouverture suppose un effort pédagogique pour mettre en contexte nos croyances, notamment les étiqueter comme telles, en mieux connaître les bienfaits et les dangers, bref apprendre à les dominer. Et surtout un effort explicatif sur nos *repères théologiques*. Si l'on ne fait rien, à long terme, l'entretien des croyances dogmatiques ne peut que conduire à l'effondrement des religions comme on le voit déjà en Europe. Ce n'est pas la diversité qui apporte la solution, c'est la dédogmatisation. Celle-ci passe par la prise en charge par les laïcs de leur responsabilité dans leurs Églises respectives et par un développement de leur formation théologique.

Une petite piste parmi d'autres nous est indiquée par Hesna Cailliau<sup>27</sup> qui dit ceci : « *En Asie, la religion n'a pas le même contenu sémantique qu'en Occident : elle est basée sur l'expérience personnelle et non sur*

<sup>26</sup> Voir le sondage CSA paru dans *Le Monde des Religions*, janvier 2007.

<sup>27</sup> Hesna Cailliau, *L'esprit des religions*, Éditions Milan, Toulouse, 2006.

*l'adhésion à des croyances ou à des dogmes. Rien n'est plus étranger à la mentalité asiatique que cette notion de dogme qui fige une fois pour toutes ce qu'il faut penser. « Ne croyez pas, disait le Bouddha, ce que je vous dis parce que je suis votre maître, faites l'expérience. » ... Les sages indiens distinguent nettement la foi, qui est expérience, de la croyance, qui est adhésion à des idées venues de l'extérieur... Le gourou, ou maître spirituel, est reconnu comme tel, non pour son savoir théologique, mais pour la force de son expérience du divin, et celle-ci se transmet de « cœur à cœur »... Les religions d'Asie n'ont pas d'Église, ni d'autorité centrale détentrice du pouvoir de décréter ce qu'il faut croire, ni de dogmes auxquels il faut adhérer. Elles n'ont donc pas d'hérétiques. Étant beaucoup moins rigides que les religions monothéistes, elles se prêtent beaucoup moins à des remises en question. « Efforcez-vous sans relâche d'être à vous-même votre propre refuge, votre propre flambeau », répétait Bouddha. Par suite de l'absence d'un corpus de vérités, les Japonais et les Chinois disent volontiers qu'ils n'ont pas de religion, d'autant que le mot n'existe pas dans leur langue. Ainsi des questions du type : « Êtes-vous croyant ? » faussent-elles les statistiques portant sur le nombre de fidèles dans cette partie du monde. Ce qui fait aujourd'hui le succès du bouddhisme en Occident, c'est précisément son absence de dogmes. Cette religion, en effet, décrit mais ne décrète pas, révèle ce qu'est la réalité ici et maintenant, non ce qu'il faut croire. Lorsqu'un nouvel adepte accepte de suivre « la Voie du Bouddha », il s'engage à voir les choses telles qu'elles sont, à ne pas fuir la réalité. » Ainsi, le bouddhisme fait une percée dans le monde occidental en se présentant comme une philosophie plutôt qu'une religion. L'attitude ouverte du Dalai Lama conforte cette idée, l'image trop absolue de nos religions lui ouvre un espace. Notons cependant que la réalité bouddhique en Asie est quand même religieuse avec des croyances en la réincarnation, au karma... à la nécessité des offrandes, pratiques et rituels de prières. Elle n'est pas exempte de conflits. L'homme ne peut se passer de croyances. Nous sommes ainsi faits.*

## **Les miracles et autres mystères**

Il faut donc évoquer les miracles qui ont tendance à nous extraire d'une attitude adulte et rationnelle. Relatés dans la vie de Jésus par les évangélistes, attestés à Lourdes et ailleurs par de nombreux scientifiques et parfois perçus comme tels par nous-mêmes au

cours de notre vie, ils nous dépassent et nous invitent à la modestie. Ainsi, l'auteur de ce livre aurait été sauvé par l'eau de Lourdes et la foi très profonde de ses parents. Nourrisson, atteint d'une dysenterie grave, le docteur avait pronostiqué une fin probable dans la nuit qui commençait. Ses parents avaient une bouteille de cette eau miraculeuse, ils lui en firent boire et prièrent. Au matin, la guérison était totale. Aucune preuve ici de miracle, simplement le fait raconté par des parents foncièrement honnêtes, incapables d'inventer cela. Aucune marque psychologique sur l'auteur. Dans l'histoire suivante, au contraire, les faits furent contrôlés et attestés par de nombreux médecins de l'époque et plus tard par l'Église, pourtant prudente en ce domaine<sup>28</sup>. En mars 1656, une enfant de 10 ans, Marguerite Perrier, nièce de Pascal, atteinte depuis l'âge de 4 ans d'un écoulement à l'œil gauche qui n'avait fait qu'empirer au cours des années au point de lui faire souffrir le martyre car la plaie, grosse à l'extérieur, avait aussi carié l'os du nez et percé le palais. Insupportable à regarder, cette gamine avait été examinée par de nombreux médecins et finalement envoyée à Paris pour consulter d'autres médecins. Confiée à l'abbaye de Port-Royal avec sa sœur aînée pour qu'elle ne se sente pas trop seule, elle fut, par le hasard d'une relique de la couronne d'épine du Christ qui circulait entre monastères, invitée comme d'autres élèves, à baiser le reliquaire. Elle éprouva aussitôt une atroce souffrance, mais dans la nuit qui suivit, elle ne souffrait plus, la plaie avait complètement disparu. L'affaire fit grand bruit dans Paris, les nombreux médecins qui l'avaient examinée ainsi que de nombreuses personnes, ne purent que constater la guérison. On peut citer aussi l'incroyable vie de souffrance de Marthe Robin au XX<sup>e</sup> siècle qui fit don d'elle et de sa souffrance à Dieu et en vint à ne plus se nourrir que d'une hostie journalière durant des années. À longueur de journées, elle recevait des visites de personnes qui lui demandaient conseil et recevaient d'elle mille lumières. Bref les exemples abondent. Et si l'on ne parle plus comme à Port Royal de la grâce réservée seulement à certains « prédestinés », l'Église proclame toujours avec force l'existence de grâces divines, données à tous. Les Chrétiens vivent cette convic-

---

<sup>28</sup> Texte résumé à partir d'un texte de Jacques Attali, plus détaillé, dans son livre *Blaise Pascal*, Fayard, Paris, 2000.

tion avec intensité. Qui n'a, au bon moment, été frappé par telle ou telle impulsion de sa conscience ou de son conjoint ? Qui n'a, après quelque temps ou même quelques années, interprété un drame personnel ? Les non-croyants sont exposés aux mêmes questions. Ce sont là des phénomènes personnels d'une grande force émotive sur lesquels on ne peut gloser, et encore moins codifier ou décréter, comme on l'a fait trop souvent. Nous sentons plus ou moins ces choses, nous pouvons les tenir pour possibles, probables mais pas pour certaines. Est-il nécessaire d'y croire ? Probablement pas, ce serait réduire notre champ de liberté sans enrichir notre démarche. Et pourquoi toujours ce besoin de croire ou de ne pas croire ? Pourquoi s'imposer ce choix qui n'est pas indispensable ? Pourquoi, au contraire, ne pas s'imposer de ne pas choisir ? Besoin de simplification, de rationalité facile, nous connaissons bien mal nos processus psychiques. L'attitude la plus intelligente consiste à dire qu'on ne sait pas, même si cela laisse des questions en suspens, même si cela nous interroge en profondeur et nous laisse insatisfaits.

Nous pouvons songer sérieusement à l'existence de miracles et de grâces. Quant à entrer dans un monde magique où l'imagination domine et ferme l'intelligence, c'est aller trop loin, c'est se laisser aller. On peut penser à des forces surnaturelles inconnues mais il faut raison garder, y voir une ouverture vers l'inconnu, un appel à la modestie de nos consciences qui ont trop tendance à se croire suffisantes et à tirer des conclusions définitives. L'Église recommande d'ailleurs ce genre d'attitude. Nous ne saurions orienter nos vies sur des actes qui peuvent malgré tout relever de la magie, c'est-à-dire de trucages astucieux, ou de mauvaises informations. Qu'il s'agisse de soucoupes volantes, de la transmission de pensée..., toutes les études sérieuses faites de manière scientifique sur ces phénomènes paranormaux concluent à leur inexistence ou, à la limite et rarement, constatent de faits inexplicables. Ceux qui les promeuvent y trouvent intérêt en jouant sur la crédulité populaire et sur notre tendance naturelle à amplifier tout ce qui frappe l'imagination<sup>29</sup>. Cela ne saurait nous amener à balayer les miracles

---

<sup>29</sup> Voir par exemple *Devenez sorciers, devenez savants*, G. Charpak (prix Nobel de physique) et H. Broch, Odile Jacob, Paris, 2003. Toutes les études sérieuses constatent des phénomènes inexplicables mais n'ont jamais constaté de causes paranormales.



mais à rester prudents. Il y a sans doute des raisons plus fortes pour suivre les traces de Jésus comme nous le verrons plus loin.

Le plus grand service que nous puissions rendre aux religions est de les soumettre à notre esprit critique et à l'intelligence collective. Il y a là une évolution, une adaptation nécessaire. Toute l'histoire de l'humanité montre une lente réduction des croyances et une difficile progression de la raison, ou plus exactement de l'intelligence. Les anciens croyaient que le ciel pouvait tomber sur leur tête, que la terre était plate ou que les dieux étaient fâchés... Ces croyances apportaient une réponse apaisante aux nombreux mystères qui les entouraient mais d'une manière qu'avec le recul du temps on qualifie d'obscurantiste. Il nous est facile aujourd'hui de dire que leurs certitudes étaient excessives ou stupides, mais n'entretenons-nous pas encore aujourd'hui d'autres certitudes ? Les certitudes appliquées à des incertitudes enferment l'intelligence et bloquent le progrès. Il nous appartient d'en sortir et de devenir adultes. Quant à affirmer que rien n'est surnaturel, que tout est matière, logique et rationalisable, ce serait un excès aussi stupide que celui que nous dénonçons. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous n'en sommes pas certains. Parce que l'expérience nous montre que rien n'est simple et appelle à l'humilité. Nous sommes entourés d'infiniment grand et d'infiniment petit aussi mystérieux, etc. Croire de manière religieuse que tout s'expliquera est stupide puisque nous n'en sommes pas certains. Ce n'est pas tant de croire aux miracles qui est stupide, mais d'y croire en toute certitude ou d'y croire en « se montant la tête ».

Le temps est peut-être venu d'être chrétien pour d'autres raisons que des croyances en des choses humainement incroyables comme les miracles ou la résurrection. On peut y croire sans que cela soit la raison de notre adhésion au message chrétien. Durant 2000 ans, nous, le peuple, avons eu besoin de surnaturel pour adhérer et cela n'est pas prêt de cesser. Pourtant, par sa vie et la force de son message d'amour, Jésus nous avait donné de quoi aller plus loin et beaucoup y sont allés déjà, sans nous attendre. La voie tracée est toujours là et l'évolution historique de l'humanité vers moins d'obscurantisme nous permet d'évoluer vers une foi plus responsable.

Il ne s'agit pas de dire que nous n'avons plus besoin de Dieu. Ce serait l'excès où pourrait conduire cette réflexion, ou l'objection qu'on pourrait lui faire. Ce progrès de notre démarche doit se faire en toute humilité puisque, fondamentalement, nous ne savons pas. Notre conscience et notre sens des valeurs ne sauraient suffire à établir notre foi. C'est plus complexe comme nous le verrons encore aux chapitres suivants.

## Distinguer les croyances

Après avoir essayé de cerner un peu mieux la nature des croyances, le tableau résumé ci-joint peut nous aider à distinguer les croyances (en *italique*) qui méritent quelques nuances dans nos formulations et parfois même dans notre foi, et celles (en **gras**) qui ne méritent aucune réserve.

Il distingue 4 familles de croyance : V, A, Q, U et 3 éléments de la croyance : a, o, d. Aux intersections, nous avons mis un exemple (parmi beaucoup d'autres).

- La première ligne V est typiquement celle des croyances qui méritent une meilleure maîtrise.
- La dernière ligne U est dans le domaine vérifiable ou reconnu, il ne s'agit pas de croyances.
- Dans les deux lignes intermédiaires (A et Q), l'acte de croire n'appelle pas de réserve mais l'objet et le discours (o et d) méritent un meilleur contrôle :
  - les objets parce qu'ils ne sont pas universellement reconnus et ne sont transmis ou définis qu'avec les imperfections humaines.
  - les discours parce qu'ils ne font pas de nuance, sont conçus pour des gens censés ne pas réfléchir et occultent complètement le doute résiduel. Cette faiblesse des discours s'explique par leur caractère collectif qui exige l'unicité et donc la simplification et la référence à une autorité.

Eléments de la croyance →	a – Acte de croire	o – Objet de la croyance	d – Discours de l'Église
Familles de croyance ↓			
V - Tenir pour Vrai l'incertain, le surnaturel, le non vérifiable	<b>Va</b> Ex. Je crois à la résurrection	<b>Vo</b> Ex. La résurrection	<b>Vd</b> Ex. Dire : S'il n'est pas ressuscité, ma foi est vaine
A - Décider d'Adhérer sur fond de doute	<b>Aa</b> Ex. J'adhère à la doctrine catholique	<b>Ao</b> Ex. La doctrine catholique	<b>Ad</b> Ex. Dire la doctrine catholique totalement rationnelle
Q - Croire Quelqu'un, lui faire confiance	<b>Qa</b> Ex. Je fais confiance à Jésus qui parle de son Père	<b>Qo</b> Ex. L'existence d'un Père céleste	<b>Qd</b> Ex. Dire Dieu le Père est ceci... Dieu dit cela...
U - Croire l'Universellement reconnu ou vérifiable	<b>Ua</b> Ex. Nous savons que Jésus a vécu et a été crucifié. Croire en l'amour, ou en l'Homme	<b>Uo</b> Ex. Les grands traits de l'enseignement de Jésus. L'amour, l'Homme	<b>Ud</b> Ex. Vocation universelle de l'Église. Le discours est universel, il rejoint le discours philosophique

L'acte *Qa*, comme indiqué au chapitre II, n'est pas une croyance car la confiance est d'une autre nature, c'est une relation humaine, elle est plus globale et ne porte pas forcément sur un objet précis. La vérification se fait de manière très personnelle et intime, à partir d'autres critères que l'autorité<sup>30</sup>.

Pourquoi le doute est-il pratiquement occulté dans la communication (d) de l'Église et dans celle de chaque Chrétien ? Peut-être parce que leur doute est assumé, en tout cas, il n'est plus exprimé et tout le discours l'oublie : que ce soit dans les sermons, les conférences, les prières, la liturgie, les chants... on parle de Dieu, de Jésus Dieu, de la résurrection, de la vie éternelle, des saints, de

<sup>30</sup> Notons au passage que la confiance en Jésus serait plus universellement répandue si on l'affublait moins d'attributs surnaturels et hors du commun ; ou au moins si on le faisait de manière moins autoritaire. Mais nous sortons là de l'axe majeur de notre propos.

l'intercession de Marie *e tutti quanti*... comme si tout cela allait de soi. Et si, par souci de clarté, quelqu'un ose rappeler qu'il n'y a pas certitude totale, les Chrétiens répondent en chœur et en toute bonne foi qu'ils le savent bien, qu'il leur arrive même de douter ; le doute n'est pas exclu mais il est refoulé, aussi n'en parle-t-on pas. Peut-être aussi parce qu'on est entre soi. En tous cas, vu de l'extérieur, ce discours est croyant. C'est une cause cachée du problème des croyances : elle n'est pas perceptible par les Chrétiens.

Il n'est pas étonnant que les deux dernières colonnes changent de couleur en même temps car la communication de l'Église ne pose problème que lorsque l'objet de la croyance en pose. C'est justement lorsqu'on bascule dans le domaine des croyances que l'Église gagnerait à revoir son discours.

Enfin, on peut s'interroger sur les incertitudes de la colonne objet. Cela voudrait-il dire que tout le nouveau testament n'est pas universellement acceptable. Certainement pas car le message de Jésus est, dans son esprit, universellement reconnu et accepté. Les problèmes peuvent se situer dans la qualité des retransmissions par les évangélistes, leurs copistes et leurs traducteurs, dans l'ambiguïté des mots, dans les interprétations des paroles de Jésus et dans toutes les inductions faites par la tradition sur ce que Jésus fait ou ne fait pas, dit ou ne dit pas, dans nos excès de sacralisation comme dans nos excès de minutie et de lecture littérale, dans nos besoins excessifs voire maladifs de réponses à « toutes » les questions, etc. *A contrario*, nous devons aussi faire confiance à l'Église pour l'énorme travail d'études et d'approfondissement qu'elle a fait depuis des siècles et nous perdrons beaucoup à ne pas lui attacher la plus grande importance.

Ce tableau permet d'éclairer l'ambiguïté du verbe croire et le danger de l'utiliser de manière aussi centrale dans les fondations d'une religion.

Au chapitre suivant, nous allons justement revenir sur ces questions : à quoi peut-on se fier dans les Évangiles ? Comment approcher le christianisme ? Peut-on être chrétien sans croyances ? Qu'est-ce qu'être chrétien ?

## Chapitre 4

### UN DISCOURS CHRÉTIEN ADAPTÉ

*« Les chrétiens sont porteurs de valeurs universelles,  
comme la gratuité, le don, l'amour et le pardon.  
Ils le prouvent par leurs œuvres sociales, écoles ou hôpitaux,  
qui sont ouvertes à tous, sans distinction de religion. »*

Annie Laurent<sup>1</sup>

#### Faisons le point

Nous sommes partis d'interrogations sur les graves conflits actuels à composante religieuse, la poussée de formes religieuses émotionnelles ou rigoristes qui en sont la source inconsciente et, au contraire, sur la désaffection des formes traditionnelles. Remarquant la force des croyances, leur implication et leurs excès, nous avons formé l'hypothèse qu'elles devaient être mises en cause et nous y réfléchissons, pas à pas. Bien que toutes les religions soient concernées, nous avons limité notre réflexion au domaine chrétien à titre d'exemple. Constatant à la fois le progrès des échanges interreligieux, mais l'impossibilité d'échanger sur les questions de fond compte tenu des croyances, nous avons reconnu les progrès de l'Église catholique vers une religion moins servile, plus responsabilisante ; et nous avons mis le doigt sur des points sensibles comme la croyance en Dieu, en la divinité de Jésus, en sa résurrection, non pas pour les contester mais pour faire ressortir les difficultés liées à un discours survalorisant qui engendre absolutisme et impossibilité d'écoute. Nous avons donc recommandé un discours de l'Église moins dogma-

---

<sup>1</sup> Annie Laurent, spécialiste du Moyen-Orient et de l'Islam, auteur d'un livre éclairant sur le drame des Chrétiens dans le monde : *Les chrétiens d'Orient vont-ils disparaître ?* Éd. Salvator. Voir aussi in le *Figaro* « Les chrétiens qui sont à l'heure actuelle le groupe religieux en butte au plus grand nombre de persécutions à cause de leur foi » : [www.lefigaro.fr/actualite-france/2010/12/24-/01016-20101224ARTFIG00014-ils-se-battent-pour-rester-chretiens.php](http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2010/12/24-/01016-20101224ARTFIG00014-ils-se-battent-pour-rester-chretiens.php).

tique, une formulation de la foi insistant plus sur les aspects de confiance et d'adhésion plutôt que sur le côté croyance, séparant mieux les croyances humaines ou vérifiables et les surnaturelles ou non vérifiables. Nous avons vu que cela changeait radicalement les conditions d'échange entre les religions, sans toucher à leurs contenus. Nous avons élargi notre réflexion à toutes les croyances religieuses pour constater que, pour respectables qu'elles soient, elles posent beaucoup de problèmes qui rejoignent nos trois inquiétudes initiales. Les surnaturelles doivent donc être reconsidérées plus systématiquement en tant que voies ou modes d'approche de la foi. Autrement dit ni Dieu, ni le divin qui nous est proposé, ni la religion, ni le christianisme ne seraient autant qu'on le pense affaire de croyance, ou plus exactement ne seraient à exprimer, autant que le fait l'Église, en ces termes. Nous en sommes là et la question est maintenant de savoir s'il existe d'autres voies pour être chrétien ? Ou s'il est possible de concevoir et développer une foi chrétienne sur les bases du bon sens de l'honnête homme ou de l'intelligence plutôt que sur celles de croyances toutes faites et quelque peu « parachutées » de manière globale ? Car enfin, ou il est possible d'être chrétien sans être théologien, en pensant par soi-même, ou il faut se rallier en bloc et sans barguigner à toutes les vérités de catéchisme. Il doit être possible de suivre les chemins ouverts par Jésus avec notre propre tête et notre propre cœur sans avoir nécessairement à « croire » des vérités toutes faites auxquelles seuls des théologiens peuvent trouver un accès rationnel.

## Vers une foi adulte avec Yves Burdelot

Ce qui précède étant quelque peu négatif, pessimiste et enfermant, nous avons recherché des issues positives et les avons trouvées, magnifiquement exprimées, dans le travail d'un prêtre français « Yves Burdelot », décédé en 2005, dans son livre paru en 2002<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Yves Burdelot, *Devenir Humain - La proposition chrétienne aujourd'hui*, Le Cerf, Paris, 2002. Y. Burdelot, licencié ès lettres-philosophie, professeur de philosophie, responsable pédagogique d'un ensemble autonome de classes terminales durant 25 ans, à la fois prêtre du diocèse de Coutances et Avranches, puis chargé en 1993 de recherches dans le domaine des nouvelles expressions de la foi. Le texte qui suit est un mélange

Chargé par son évêque de réfléchir à de nouvelles expressions de la foi, il part de la difficulté des gens d'aujourd'hui à se situer dans les formes et le discours chrétien. Ils trouvent, dit-t-il, la foi empaquetée dans un tel assemblage d'idées toutes faites et d'institutions étranges qu'ils restent muets. Et parfois tristes. Certaines affirmations de l'Église sont tellement habituelles que les Chrétiens ne voient même plus la difficulté qu'elles représentent pour ceux qui ne baignent pas dans ce milieu. Exemple parmi d'autres, l'affirmation de la vie continuée de ceux qu'on enterre... comme si cela allait de soi ! Vu de l'extérieur, le tableau de la religion et des Chrétiens apparaît décalé, incohérent. Cela provient sans doute de l'émergence de consciences individuelles plus autonomes, de l'évolution de la formulation de nos valeurs partagées, de la baisse de culture religieuse, et d'autres raisons encore. En tout cas la désaffection religieuse est répandue chez nous et mérite un examen sans concession de nos fondamentaux.

D'expérience personnelle, dit l'auteur, ma foi est inaudible et inexprimable. Il faut donc chercher le vrai visage de Dieu tel qu'il doit bien se laisser entrevoir. Plus précisément il va rechercher la proposition chrétienne dans ce qu'elle a d'essentiel et de raisonnable. Nous disons Dieu, que voulons-nous dire ?... Nous parlons de rédemption, de salut, que voulons-nous dire ? Dans tous nos discours que voulons nous avancer qui soit audible par les hommes et la culture d'aujourd'hui sans affadir le message ? Puisque le message chrétien nous paraît tenir debout et répondre sur le fond aux attentes universelles, il doit y avoir moyen de l'exprimer de manière audible et acceptable, ici et maintenant.

La question nous oblige à sortir de nos conditionnements. Pénétrant la culture de l'homme d'aujourd'hui, il montre que l'approche religieuse ne peut s'établir que dans la logique et le bon sens commun. Plus question de poser des croyances ou des vérités affirmées. Il faut tout assumer y compris les questions les plus difficiles comme celle du mal, le non-sens ou l'absurdité perçue de la vie, accueillir lucidement l'angoisse de la mort, refuser toute conception mythique de l'Univers, toutes idées préconçues que l'on

peut se faire de Dieu, accepter de dire qu'on ne sait pas et qu'il n'y a pas de réponse définitive à nos questions existentielles, qu'on n'a que des pistes, des axes de recherche où chacun peut avancer, que la foi n'est pas l'affirmation d'une vérité mais ne peut être qu'une adhésion, une confiance.

Dans le même temps également, nous ne pouvons nous dérober à l'implacable grandeur de cette vie et au besoin universel de sens qu'elle appelle. Ce sens n'existe pas forcément comme une pépite à découvrir, dit-il, n'est-il pas plutôt à construire ou à faire émerger par des actes engagés dans une certaine direction, celle d'une valeur jugée supérieure à notre propre vie mortelle ? Celle d'une espérance aussi ?

Et si nous entendions parler d'un être humain dont chacun des gestes aurait incarné une telle espérance, quelqu'un qui aurait sans cesse relevé le défi du mal, physique ou moral, sans jamais se laisser vaincre par lui ? Le ton est donné, c'est du côté de Jésus, de sa vie, de son message, que nous allons chercher ce sens.

Car, dit-il, il n'y a que deux issues, ou bien décider que c'est l'absurde qui l'emporte, ou bien choisir de rechercher le sens, croire que l'esprit n'est pas vain. La réponse ne fait pas appel à la seule logique, elle suppose un engagement personnel dans une orientation d'amour, une écoute de la parole, et des autres.

Mais aussi dans le progrès de l'Homme dont l'évolution historique est une recherche à *devenir plus humain*, idéal universel indiscuté, justement parce que nous ne sommes pas naturellement humains. L'Homme trouve le sens de sa vie quand il tend à façonner en lui-même et dans les autres, ce qu'il est appelé à devenir, c'est-à-dire humain. Les commandements de Dieu peuvent « aussi » être lus comme des promesses faites par Dieu : « tu ne tueras pas, tu aimeras le Seigneur, et ton prochain comme toi-même, etc. » Devenir Homme c'est cela. Jésus a fait ce chemin et nous le montre. Il a cru en l'Homme, il a refusé toute supériorité en se faisant serviteur, il est allé jusqu'au pardon. Son comportement est révélateur de cette volonté d'aller systématiquement vers l'humain. Chaque fois qu'il s'agit de sauver un être humain ou de l'aider à vivre, il transgresse allègrement les tabous (femme adultère, lépreux, temple...). Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat... À ses yeux, l'être humain est au sommet



de son parcours, il passe avant le sacré que prônait sa propre religion. Toute religion est vieille quand, réfugiée dans le sacré dont elle se prétend garante, elle s'en sert pour intimider le peuple en ramenant l'homme à ses craintes infantiles. La religion n'est pas une fin, elle n'est qu'un moyen pour nous aider grâce à l'intelligence collective dont, ensemble, nous sommes capables. Elle est au service de chacun de nous et non l'inverse. Ces excès des temps de Jésus sont les mêmes aujourd'hui. Nous devons revisiter notre imaginaire chrétien pour répondre à sa question « Et vous qui dites-vous que je suis ? ». Cette recherche de Jésus est au cœur de notre démarche chrétienne. Qui est-il ? Que fait-il ? Quel est le sens général de son passage parmi nous ?

Les dogmes chrétiens et le Credo ont été élaborés à partir d'une vision prenant les choses de haut en bas, depuis les cieux jusqu'à la terre. Les recherches sur Jésus ont ouvert la voie à une démarche qui va maintenant de bas en haut. Il est un homme simple qui nous emmène vers le haut. De l'homme vers l'humain ou, disent les Chrétiens, vers « Dieu ». Entre guillemets car ce mot n'a pas le même sens pour tout le monde et nous nous adressons à tous, y compris ceux qui n'ont pas de conviction préalable de l'existence de Dieu. Or il est indispensable de prendre un point de vue qui parte d'en bas, c'est-à-dire qui s'enracine dans l'humanité. Ce point de vue n'est pas qu'une simple hypothèse, il fait toute l'originalité de la foi chrétienne... qui la différencie des autres religions. Jésus s'est fait connaître comme homme. Les Chrétiens l'affirment sans ambiguïté et s'ils l'entourent d'autres attributs complémentaires, cela ne change rien à la nature d'homme qu'il nous donne à voir. Il est en bas, un homme simple, né petit, vivant simplement, mourant comme le dernier de tous, qui nous tire vers le haut en allant au sommet de « sa » nature humaine, au bout de ce qu'il est : l'homme qui sait aimer. Homme jusqu'à l'extrême, il les aima jusqu'à l'extrême. Et c'est dans sa mort, dans la réalité de ce don de soi, que les chercheurs de sens que nous sommes sont invités à reconnaître ce que nos vocabulaires nomment « Dieu », et qui est surtout le sens ultime de chacune de nos vies, le haut.

Mais comment expliquer que se soit élaborée pour les premiers Chrétiens la conviction, qu'à travers l'histoire singulière de cet homme, Jésus, bien ordinaire aux yeux des autres, c'était le

visage de l'absolu qui s'était révélé ? Après sa mort, eux qui ne connaissaient que le Dieu parfait de l'ancien testament, se sont retrouvés en face d'une histoire vécue où l'amour éclatait et se révélait plus fort que la mort. Ils ont vu et veulent expérimenter une nouvelle façon de vivre, où l'amour de « Dieu » s'identifie avec l'amour du prochain. Une façon neuve de mener sa vie est possible. Une vie « divine », manifestation d'un Dieu que nul n'a contemplé.

Beaucoup s'arrêtent : « Moi je ne crois pas en Dieu ». Dire que Jésus est « Dieu » ne peut être accepté par l'interlocuteur laïque ou agnostique. Le projet de Burdelot – faire entendre le message chrétien à des hommes et des femmes participant pleinement à notre culture sécularisée et laïque – serait-il voué à l'échec ? Le message de Jésus n'aurait-il de sens que pour ceux qui croient en Dieu ? Rien ne permet de le dire. Croire en Dieu n'est pas un préalable à la démarche chrétienne, dit-il. Si quelqu'un entrant peu à peu dans la lecture confiante de la vie de Jésus en vient à croire au « Dieu » qui s'y révèle, ce sera en cours de route et non au départ. Donner la croyance en l'existence de « Dieu » comme soubassement nécessaire de la foi chrétienne est aujourd'hui anachronique. C'est en effet en suivant l'existence humaine de Jésus et en adhérant au type d'humanité dont il a donné le témoignage sans faille qu'on est invité à croire à l'existence d'un amour éternel et personnel, qu'à notre tour nous nommerons « Dieu ». Parce que pour l'heure nous n'avons pas d'autre mot. Ce mot est dangereux, une « boîte d'allumettes » selon Malraux. Il répond à notre besoin de sécurité. Chacun, chaque époque y projette ses idées, ses problèmes. On l'utilise par habitude et chacun en fonction de ses besoins. Le fait de le nommer lui confère une image, des attributs et une réalité qui dépassent ce que nous connaissons réellement. La pensée juive s'interdit de prononcer son nom. Le mot Dieu n'est pas un nom mais une approximation naturelle à l'homme pour désigner une chose inexprimable. Sa signification essentielle, l'affirmation d'une transcendance, d'un absolu, d'une toute puissance, ou parfois une simple idée nécessaire pour penser le monde. Affirmer d'entrée de jeu que Jésus est Dieu, c'est s'interdire l'accès à la portée de sa vie et à l'acte de foi. C'est même discréditer la proposition chrétienne. La Bible parle de Dieu à partir d'expériences historiques objectives mais ce sont des hommes qui en écrivent le

texte et qui, peu à peu se construisent le Dieu d'Abraham. Jésus, lui, parle de son Père mais ne fait que le suggérer par éléments symboliques et approches successives. Les Chrétiens ont annexé Dieu un peu vite et devraient sans cesse revenir à l'expérience qui le fonde. Cette expérience est une histoire d'hommes, elle est à découvrir et non pas à affirmer pour se dispenser de parcourir le chemin. Il y a bien une idée chrétienne de Dieu. Mais elle ne fait que se découvrir peu à peu et très partiellement dans la façon de vivre de Jésus. Il appartient à chacun de faire cette découverte à partir de sa vie extraordinaire. Toute autre idée de « Dieu » s'en trouve, sinon totalement renversée, du moins mise en question. L'Évangile ne déifie pas Jésus, il nous laisse l'accompagner et découvrir nous-mêmes. Il n'en fait pas d'emblée un sauveur car le salut ne doit pas relever d'affirmations mais du ressenti individuel d'une parole qui libère, d'actes qui montrent la voie de la réussite de la vie, donc du salut.

La proposition chrétienne est de dire que celui qui adhère librement à ce qui se révèle en Jésus s'ouvre à la vie et son engagement en authentifie le sens. Choisir de le suivre participe à la révélation divine sur terre. Voilà comment on peut croire en ce Nazaréen dévoré d'amour qui parcourt la Palestine.

Yves Burdelot répond bien aux questions posées en ouverture de ce chapitre sur la possibilité d'être chrétien sans être croyant, mais contrairement à nous, il le fait de manière positive et avec beaucoup de souffle. Oui, il est possible de réfléchir par nous-mêmes à ces questions importantes ; les préétablis ne sont pas indispensables pour être chrétien ; au contraire, ils empêchent plutôt de le devenir vraiment par soi-même ; leur contenu n'est pas forcément en cause mais leur empaquetage ; le sens de la vie est quelque chose qui se cherche et se construit dans l'engagement ; notre recherche de la vérité doit s'intéresser au bon sens, à ce qui est universellement acceptable et se méfier de ce qui ne l'est pas<sup>3</sup> ; « devenir humain » est un repère solide dans l'orientation de notre vie, il s'insère dans une lente évolution de l'Homme, de l'animalité

---

<sup>3</sup> Pietro di Paoli, écrivain, nous rappelle qu'en grec Catholique signifie universel et que le mot ne désigne pas tant une identité religieuse qu'une vocation à l'universel, une mission à laquelle Dieu appelle son Église, et dans son Église chacun de ses membres.

la plus rustre vers l'humanisme le plus élevé, celui qui permet à tous de se réaliser.

Le projet d'humanisation se veut indépendant de la religion, il est commun à tous les hommes. Les « Non-chrétiens » ne sont pas sans questions et, comme les Chrétiens, travaillent à l'humanisation de la société, à de meilleures possibilités de vivre ensemble. Le Chrétien se donne l'éclairage évangélique. Il a besoin des autres et de l'Église pour s'aider de la lumière acquise au cours des siècles et de celle des autres.

Ainsi l'idée de Dieu peut acquérir un sens majeur chez celui qui le cherche et peu à peu le découvre dans la vie de Jésus. Alors que la foi traditionnelle place Dieu au début de l'approche religieuse, « on y croit ou pas », ce qui permet à chacun d'orienter sa vie, c'est donc une démarche opposée qui nous est proposée. Le divin peut devenir en chacun de nous une réalité qui s'impose peu à peu au vu de la vie de Jésus, ce n'est qu'une approche personnelle et cela ne saurait devenir une vérité *collective*. Dans cette foi, il n'y a plus de place pour les croyances codifiées, car il est possible de les transcender et de les approcher par des choix personnels de notre intelligence et de notre cœur.

## Vers une foi adulte avec Olivier Rabut

Une autre réflexion a attiré notre attention, celle d'un français, polytechnicien, théologien et auteur de nombreux livres, Olivier Rabut qui, dans son livre *L'Après-Croyance*<sup>4</sup>, antérieur au précédent, se posait déjà la même question et de manière très directe comme son titre l'indique en annonçant à la fois la fin des croyances et la transformation qui s'ensuit : puisque finalement le doute s'ajoute à nos croyances, quels peuvent être les fondements d'un christianisme décanté ? Y a-t-il d'autres fondements que ceux des croyances ? Il cherche la manière d'orienter une existence humaine, non fondée sur les croyances chrétiennes, tout en gardant accès aux valeurs supérieures du christianisme.

Sur ce sujet qu'il reconnaît plein d'embûches liées à notre implication personnelle, il fait une approche exigeante par rapport à

---

<sup>4</sup> Olivier Rabut, *L'Après-Croyance*, Éditions du Cerf, Paris, 1990.

lui-même et d'une grande rigueur intellectuelle... *L'univers ne veut rien*, dit-il ; *et il n'impose aucune obligation de conscience. Mais si je choisis de grandir, je ferai bien de respecter ma « loi » de croissance... je ne réussirai pas à grandir sans me conformer à mes potentialités, ni sans puiser dans mes forces créatrices. Le sens de votre vie n'est pas un donné préalable ; rien n'a de sens si ce n'est par initiative humaine ; vous donnez du sens à votre existence... Ou bien le sens est quelque peu donné, ébauché, indiqué par ma condition réelle (il s'agit surtout de la somme de sens qui sera la valeur de ma vie). Ou bien le donné ne signifie rien ; nous sommes libres dans un monde absurde.*

Ses axes de recherche sont la nature, la collectivité humaine et l'homme. Pour éviter les excès dans la recherche d'accomplissement personnel, il suggère de ne jamais la séparer de celle *d'une avancée globale du genre humain et même de l'univers entier, ou de la visée vers un surcroît de sens...*

Nous gagnons à attacher de l'importance à l'expérience vécue par les grands hommes dont la spiritualité s'est nourrie *sans réserves aux demandes du ferment évangélique. La grande découverte, dit-il, est l'extrême qualité de sens réalisée par certains.*

C'est surtout du côté de Jésus qu'il se tourne et, au-delà des croyances, il cherche patiemment dans le message évangélique les grandes lignes de force qui demeurent, tout en évitant ce qui lui paraît moins important. Il note l'appel de Jésus à un changement d'esprit des gens de son époque qui a toutes raisons de s'appliquer à nous-mêmes ; son appel aussi, martelé aux Juifs qui ne pratiquent qu'une religion extérieure, à l'intériorisation de la démarche religieuse ; de même encore, l'importance qu'il donne à chacun de nous alors que notre tradition a plutôt souligné notre faiblesse, notre péché, notre inachèvement ; et souvent sa mise en valeur de notre conscience, loi interne et de croissance, toujours à expérimenter et à déchiffrer ; sa mise en avant de la liberté spirituelle mais aussi du comportement juste. Et les axes de son enseignement : l'amour sans contrepartie, l'esprit d'enfance, le sens de l'universel, le salut par le Christ, la transformation à opérer de notre perception du Dieu ancestral, autoritaire et despote, vers un Dieu père. Mais au-delà de tout cela il y a le dépassement de soi auquel nous sommes tous confrontés, qui fait sens en soi et qui nous aide à établir le sens que nous recherchons désespérément.

Et il aborde le problème de Dieu : *Je ne pense pas que le ferment évangélique puisse rester intact si on élimine tout regard vertical. Cela ne montre pas l'existence d'un créateur. Le genre humain est peut-être au seuil d'une grande découverte : la tonalité particulière d'un regard vertical vécu sans croyance et notamment sans la croyance en Dieu. Il y faut, je pense, deux conditions : la considération habituelle du réel total comme soubassement ontologique ; une certaine connaissance... des approfondissements existentiels connus des spirituels les plus avertis... L'Homme est alors jeté dans une recherche intégrale ; le problème de vivre est à affronter en son entier, sans négliger ses implications dernières : le besoin de se trouver soi-même et de prendre contact avec l'ultime réalité (pour autant que ce mot ait un sens). Mais en toute hypothèse une conséquence est claire : tous les humains sont égaux quant à leur situation radicale ; pour peu qu'ils s'en aperçoivent, ils sont portés vers l'aide mutuelle et la bienveillance.*

Finalement dit-il, si je prends quelque distance vis-à-vis des croyances, j'ai besoin de *la convergence de trois termes : l'exigence personnelle – l'appel de l'Évangile – la sagesse des saints ou sages de l'histoire, chrétiens ou non... qui semblent avoir atteint à une réelle authenticité. Seul le contenu de la convergence est tout à fait solide.*

C'est un assentiment, il *ressemble au oui des époux. Oui à l'achèvement qui se propose, oui à Jésus pour autant qu'il a été ce que les Évangiles en disent, oui ardent à Dieu s'il y a un Dieu, oui aux humains et, dans une mesure déjà importante, aux animaux, à la matière... Je célèbre, non sans précautions, la puissance du réel, capable de susciter la vie, l'amour, l'intelligence... Sans jamais admettre, par paresse, qu'indémontré mais séduisant signifie probable.*

*La principale difficulté consiste toujours à rejoindre, dans l'existence vécue, le ferment évangélique en sa nature intacte. Le sel peut s'affadir. Le regard vertical, c'est-à-dire un regard vers Dieu, est nécessaire au-delà du doute. Sinon, tout homme peut choisir de s'unir... aux harmonies du réel.*

*La tentation de l'après-croyance est de rompre, alors qu'il faut créer du nouveau – du très nouveau sans doute – en demeurant réceptif de ce qui est encore bon.*

Voilà donc en résumé, forcément réducteur, comment Olivier Rabut considère cette étape supérieure du christianisme qu'est l'après-croyances. Pour lui aussi, comme pour Yves Burdelot, le doute est constructif, l'esprit critique enrichit. En fait, c'est l'idée

même de vouloir figer une doctrine qui pose problème. Jésus a passé son temps à les casser et à nous amener à réfléchir. Le ferment évangélique sonne vrai et nous appelle à être chrétien *sans croyances doctrinistes ou sans doctrinisme*. C'est possible. Même si c'est plus difficile. Il n'exclut pas la doctrine de l'Église, il met de côté les parties de cette doctrine qui impliquent d'y croire en se demandant comment retrouver une cohérence intellectuelle.

\* \* \*

Les motivations et les approches diffèrent peu chez ces deux penseurs : même rigueur intellectuelle, même recherche de sens, même recentrage sur l'Évangile, même conclusion sur la nécessité et la possibilité d'être chrétien autrement que par le seul discours traditionnel de l'Église. Alors que le premier montre les aspects formidablement positifs de l'Évangile et l'universalité de son message acceptable par tous les hommes de bonne volonté quelles que soient leurs croyances, le second se demande s'il est intellectuellement possible de vivre un christianisme approché sans croyances. Il fait la recherche d'une cohérence nouvelle. L'un parle très souvent du devenir humain, l'autre du réel et de l'enracinement, mais l'esprit est le même, ce ne sont que deux approches du même objectif à la nuance près que le réel est plus large que l'humain, mais peut-être aussi moins profond ou moins sensible. Notons l'intérêt de formulations qui se complètent et s'enrichissent. Tous deux trouvent le sens de la vie dans l'engagement, que ce soit dans l'engagement personnel ou dans celui des grands sages de l'Histoire. Tous deux se donnent l'universel en référence. Aucun n'élimine Dieu, l'absence de croyance n'élimine pas leur objet, simplement il se cherche avec passion et de manière personnelle. Ce qui n'élimine pas le travail collectif, bien au contraire. Mais la recherche de vérité est vaine lorsqu'elle prétend à l'absolu.

Ces deux aperçus nécessairement brefs du travail de théologiens nous confortent dans notre démarche séculière : il est possible pour un non-théologien de s'exprimer avec simple bon sens. Dire « je ne sais pas », assumer son incompetence permet d'aller plus loin et surtout de progresser sur ce que l'on sait, bref de se prendre en charge de manière pragmatique. Surtout, on trouve

dans ces deux formulations un sens et un fond plus riche et plus enthousiasmant que dans l'approche traditionnelle. Moins merveilleux peut-être mais plus dynamisant. Plus difficile à vivre sans doute mais plus responsabilisant. N. N. Taleb<sup>5</sup> dit, dans un livre qui mérite le détour, que sur des sujets complexes, l'homme de la rue a moins de chances de se tromper que le spécialiste. Il traduit là le fait qu'on se trompe moins lorsqu'on est dans le concret de la vie que dans les idées sophistiquées. Or l'Évangile ne trace que des idées simples, à la portée de tous car proches de la vie réelle.

D'autres penseurs chrétiens, prêtres souvent, se sont exprimés dans l'esprit d'Yves Burdelot et d'Olivier Rabut, dans des formes et optiques différentes. Pour n'en citer que quelques uns, voici par exemple Jean Sullivan qui appelle à sortir de nos visions étriquées de la foi, Jean Rigal<sup>6</sup> qui cherche de nouvelles voies pour l'Église, François Ponchaud qui appelle à « démythologiser » la foi chrétienne, Bernard Besret qui met en valeur la transcendance individuelle contre une discipline collective qu'il finit par abandonner, Claude Trémontant qui remet à sa place la croyance en Dieu, Hans Kung qui revient sur certains dogmes et sur les orientations récentes de l'Église... Leur point commun est de remettre en cause nos excès religieux autour de croyances. Et si nous nous sommes attardés dans ce chapitre sur ceux de Burdelot et Rabut, c'est parce qu'ils ouvrent des voies particulièrement positives et assez simples à synthétiser. De plus, ils s'inscrivent dans la ligne romaine comme nous le souhaitons nous-mêmes et ne prétent pas à polémique.

## L'Après-Croyance

Quelles sont les conséquences d'une telle approche de la foi ? Puisqu'il est possible d'approcher l'idée chrétienne de bas en haut et donc de devenir chrétien sans s'appuyer *au départ* sur les bases à croire de la théologie, il s'agit maintenant de savoir comment vivre cela ? Comment parler de la foi au travers de ce nouveau regard ? Comment expliciter un christianisme dans une foi de type confiance

---

<sup>5</sup> Nassim Nicholas Taleb, *Le Cygne Noir*, ..., *op. cit.*

<sup>6</sup> Nous avons retranscrit en annexes quelques textes de Jean Sullivan et Jean Rigal



et adhésion ? Comment être chrétien sans croyances de manière pratique.

Ce qui apparaît fortement est que *nous pouvons croire*. D'abord à ce qui est universellement reconnu ou vérifiable (ligne U du tableau de la page 96) : aucune des formulations précédentes n'élimine cette belle chose qui nous construit, qui donne sens à la vie : croire nos parents, croire en nos amis, croire Jésus, croire en lui, croire à la vie, croire que, toute fourmi que je sois, je peux agir et servir, croire même au déplacement de montagnes... Croire à l'évidence que je ne m'explique pas tout, croire qu'il y a d'autres choses que je ne peux voir aujourd'hui, et pourtant, croire en moi, croire aux autres... Notons la nuance entre croire Jésus qui consiste à accepter ce qui est écrit (sans tenir compte du doute exprimé par des exégètes sur certaines de ses paroles et sur leurs interprétations) et croire en lui qui consiste à lui faire confiance plus globalement, en esprit si l'on peut dire, là où il est incontestable. Plus généralement nous sommes des êtres croyants en ce sens que nous croyons tous un grand nombre de personnes et de choses et croyons aussi « en » beaucoup de personnes et de choses.

L'attitude « sans croyances » ne nous empêche pas non plus de croire à Dieu, à la résurrection, au surnaturel, aux miracles et aux dogmes (ligne V) à condition d'être bien conscient des limites de cette démarche et de ne pas l'omettre dans nos discours. Des réserves sont nécessaires, c'est alors une attitude difficile de doute assumé, accompagnée d'un discours plus précis, nuancé ou circonstancié, selon les cas. Ce doit être une confiance et une adhésion accompagnée d'une certaine prise de distance vis-à-vis de l'incertain, de nos discours habituels et standardisés. On se rapproche du doute des agnostiques avec (parfois) l'indifférence en moins, l'éclairage chrétien et l'espérance en plus.

Sans croyances n'est donc pas la suppression de croire. Ce n'est pas, non plus, quitter notre Église au prétexte que ses dogmes, sa doctrine et son discours sont conçus de haut en bas et impliquent une démarche croyante aujourd'hui dépassée. Ce serait fonctionner de manière trop binaire. L'athée Comte-Sponville venait de faire une conférence sur la spiritualité sans Dieu, aussi lorsqu'un prêtre vint lui dire qu'il approuvait ce qui avait été dit, le conférencier s'en étonna : – *Lorsque je parle de l'existence de Dieu ou de l'immorta-*

*lité de l'âme, auxquelles je ne crois pas, vous ne pouvez pas être d'accord avec moi ! Le vieux prêtre sourit doucement : – Tout cela, ça a tellement peu d'importance !*<sup>7</sup> Cette anecdote un peu provocante ne signifie pas qu'il faut s'accommoder de tout mais que la spiritualité est plus importante que les acquis impensés, qu'il est possible de vivre ensemble une foi qui attache plus d'importance à ce qu'on fait qu'à ce qu'on croit, à l'esprit qu'à la forme, à l'idéal partagé qu'aux opinions. Jésus en donna l'exemple en restant dans la foi juive tout en se battant pour la faire évoluer. À quoi servirait-il de changer de chapelle puisqu'elles ont toutes leurs croyances ?

Peut-être est-ce justement l'une des nouveautés de cette réflexion que de rapprocher foi chrétienne après-croyances et doute sage de l'agnosticisme, en préfiguration d'une Église en devenir. Rappelons nous le discours de rêve que nous avons mis sur les lèvres d'un Musulman : « Je ne sais pas si Allah existe mais j'adhère à la parole de Mahomet qui me paraît juste. Ainsi, j'approche Dieu peu à peu... Il y a chez nous des maîtres, ils m'aident à progresser. Nous avons aussi des règles pour nous aider. » Sans-croyances est une affaire de discours.

Et s'il fallait résumer cet après-croyances, on pourrait retenir une réserve systématique et non dissimulée sur tout ce qui est incertain, surnaturel et une plus grande prudence dans les formulations collectives correspondantes, souvent trop absolues ; une présence dans l'Église ; une position d'ouverture à la doctrine de l'Église mais sans dogmatisme ; une adaptation concrète à l'universel ; un discours chrétien moins totalitaire, moins idéologique, moins binaire sur nos certitudes. Il ne s'agit pas d'abandonner nos convictions. Il ne s'agit pas non plus de nous orienter vers des consensus mous interreligieux par esprit de tolérance ou de paix à tout prix, il ne s'agit pas seulement de remplacer nos « tenir pour certain » par des « tenir pour probable » ce qui serait déjà un pas vers la sagesse, il s'agit plus profondément de nous dégager des questions qui n'ont pas de réponse et d'autre part de tenir des discours plus modestes sur nos vérités. Il ne s'agit pas de remettre en cause notre foi mais, tout en la respectant et même en l'appréciant comme trésor personnel, d'en reconnaître la part de croyances. C'est une foi

---

<sup>7</sup> André Comte-Sponville, *L'Esprit de l'athéisme*, op. cit.

personnelle et non plus exclusivement collective. Ce n'est pas croire à rien, c'est croire en Jésus, avoir confiance en ce Père dont il nous parle, adhérer à l'Église, c'est une attitude dynamique qui consiste devenir Homme au sens le plus plein, à s'intéresser aux sagesses accumulées inscrites dans le marbre de l'Église et rester sage dans les conclusions. C'est éviter toute surévaluation de nos propres croyances. Et surtout, nous allons en parler maintenant, c'est être chrétien, c'est chercher à l'être par d'autres voies que celles qui consistent à dire seulement : « Je crois en Dieu, en ceci ou en cela... ». C'est vouloir être plus chrétien que croyant.

## Être chrétien

*Être chrétien ?* Qu'entendons-nous par là car si les croyances ne sont pas indispensables à la vie chrétienne, il y a de quoi troubler bon nombre de Croyants sincères, il s'agit donc de ré-exprimer un christianisme qui en soit dégagé, sachant, rappelons-le, qu'il s'agit essentiellement de réadapter le discours de l'Église et non le contenu de la foi. Yves Burdelot l'a fait magnifiquement mais sans focaliser sur l'absence de croyances comme nous voulons le faire maintenant. Si nous le faisons, rappelons-le, c'est par nécessité face aux fondamentalismes, aux excès de nos religions chrétiennes qui versent tantôt dans l'excès de croyance tantôt dans leur abandon pur et simple. Il va de soi que cette recherche particulière ne concerne que ceux qui sont intéressés par l'idée chrétienne, alors que la recherche plus globale de ce livre concerne tous les hommes.

Une remarque s'impose : définir « être chrétien » est un exercice délicat parce que l'objet, si l'on peut dire, est complexe et parce qu'il n'y a pas de réponse unique, chacun pouvant avoir la sienne compte tenu de sa personnalité et de son expérience sur une question aussi essentielle. Il ne peut s'agir que d'une approche. Nous n'avons pas la prétention de poser une définition meilleure ou plus complète que les autres sur une question aussi difficile mais tout au contraire de constater que nos approches ne changent rien au discours essentiel de l'Église. Il n'y a pas un être-chrétien du temps des croyances et un autre d'après-croyances.

D'abord, chrétien, qu'est-ce que ce n'est pas ? Si l'on se réfère au message de Jésus qui nous ramène toujours au présent,

aux réalités de la vie, aux êtres qui nous entourent, au pardon, à l'amour du prochain et à notre conscience, et tout cela au nom de son Père et de son royaume dont il ne dit guère plus, être chrétien, ce n'est pas « seulement » croire en un certain nombre de choses surnaturelles ou croire en l'existence de Dieu ; ce n'est pas non plus porter un nom collectif, faire partie d'une Église ou d'une fraternité d'entraide, la visée est plus haute ; ce n'est pas s'abandonner à des autorités ecclésiales pour savoir quoi penser, à moins d'être encore un enfant ou peu instruit (ce qui, notons le, concerne quand même quelques milliards de personnes, y compris dans nos pays où l'instruction générale est développée mais où l'éducation et la culture religieuse ont fortement baissé) ; ce n'est pas non plus seulement respecter une morale ou des règles qui supposent une codification collective incompatible avec l'esprit de l'Évangile qui au contraire nous renvoie sans cesse de la loi à notre conscience ; enfin ce n'est pas, comme beaucoup le pensent, adopter une religion car une religion n'est pas un but mais un moyen pour être chrétien, or un moyen ne saurait être le but, l'important n'est pas la religion mais ce qu'il y a au dessus et qui mérite d'être un but ; c'est aussi bien plus qu'un ensemble de liturgies, de sacrements et d'observances. Ainsi, on peut trouver des Chrétiens profondément religieux (comme il y en a dans toutes les religions) et même admirablement religieux, que le Christ lui-même ne reconnaîtrait pas comme disciple. Il suffit de voir la virulence des qualificatifs qu'il leur adressait (races de vipères, sépulcres blanchis, malheur à vous...).

Alors qu'est-ce que c'est ? Dans sa campagne électorale pour la présidence des États-Unis en 2007, Barak Obama répondit à une dame, Mme Michael, qui s'inquiétait de sa possible appartenance à l'islam : « *J'ai toujours été un chrétien* », dit le candidat. Alors « *définissez qu'est ce qu'être un Chrétien* » lui lança-t-elle apparemment sceptique. C'est « *quelqu'un qui croit en Jésus Christ comme notre Seigneur et sauveur* », répondit Obama. Évoquant l'homme Jésus et non pas Dieu, cette réponse est accessible à tous et, en cela, moins croyante, mais il y aurait d'autres, plus essentielles comme – être chrétien c'est aimer les autres, ou encore – c'est suivre le Christ, ou encore – c'est un idéal d'altruisme, de justice, de courage, de non-violence, d'éthique, de contribution à la vie collective et à la construction d'un monde meilleur...

Pour l'Église catholique : « Être chrétien signifie, à l'exemple du Christ, se mettre au service des autres jusqu'au renoncement et don de soi, par l'amour. » Ou encore : « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive. » Et aussi : « Être chrétien aujourd'hui requiert de croître dans la conscience d'«être au service d'une rédemption qui concerne toutes les dimensions de l'existence humaine». »<sup>8</sup>

Toutes ces réponses se complètent. Jésus lui-même ne donne pas de définition simple. Il dit : « Je suis la vérité ». C'est à nous de la trouver car il n'explique pas laquelle, il ne « définit » pas de vérités surnaturelles, il indique ainsi de chercher en lui, de passer par lui qui suggère une manière d'être humaine par des paraboles, des gestes réels et symboliques, l'exemple de sa vie. Il dit aussi : « Je suis le chemin » ce qui suggère de le suivre, de le considérer comme voie pour aller vers un but, donc de l'écouter, de prendre exemple ou de nous inspirer de l'esprit de son message. Et encore : « Je suis la vie » ce qui conduit à « encharner » le message dans notre vie mais surtout à en vivre la dynamique. Tout cela incite à nous mettre en situation de recherche, incite chacun à s'ouvrir sur le monde, à vivre l'esprit du message et à développer sa conscience.

Au-delà de ces trois pistes de recherche, il nous oriente aussi sur trois axes majeurs : vers un Père esquissé et à découvrir, vers notre prochain et vers une manière de vivre. Comme lui, nous pouvons nous-mêmes être « partie de vie divine » et participer à la création, nous pouvons espérer une existence dans le royaume du Père. Question de confiance et d'adhésion.

Ainsi, fondamentalement, être chrétien reste une orientation de vie, une manière de vivre, un engagement, une dynamique pour devenir plus Homme, une recherche de Dieu et donc d'éclairage à l'écoute de cet homme Jésus, c'est être disciple du Christ avec l'aide de notre conscience, donc essentiellement une tension vers l'amour des autres. Cet éclairage se trouve exprimé avec une très grande force dans l'Évangile, dans l'Église et même dans l'appel du prochain

---

<sup>8</sup> Textes relevés sur le site du Saint siège, le premier cité est de la Commission Théologique Internationale, le second est signé de Benoît XVI, le troisième de Jean-Paul II.

que nous côtoyons. Il implique une réflexion personnelle, jamais terminée toujours à l'œuvre, et des processus de réflexion en groupe. Il s'accompagne d'une démarche positive et d'initiatives personnelles comme on le voit dans l'Évangile. C'est aussi accéder peu à peu à l'idée de transcendance mais avec une modestie extérieure qui n'empêche pas l'émerveillement et la passion intérieure. C'est donner de l'importance à notre spiritualité et à celle des autres. C'est surtout « vivre » d'une manière qui privilégie l'esprit sur la matière et la conscience sur les règles, sans pour autant les négliger. Cela a toujours été le discours de l'Église.

À ces formulations, le lecteur ajoutera celles de Burdelot, celles de Rabut et sans doute bien d'autres qui se complètent. À chacun de trouver la sienne car nous sommes différents et nos chemins ne sont pas forcément les mêmes. Certains peuvent même préférer, contrairement à ce que nous avons dit, des définitions plus cadrées, des règles plus strictes et des interprétations de textes toutes faites. Nos différences de caractères et d'éducation sont là, elles ne doivent pas conduire à exclure les approches différentes. La recherche d'unité des chemins a toujours conduit à des excès, c'est l'unité d'esprit qui compte, la dynamique vers un Dieu d'amour, qui est aussi en chacun de nous.

## Vers l'universel

Jésus se soucie peu de l'origine, de la race et de la religion des gens, pour lui, être chrétien relève peu d'opinions ou de vérités intellectuelles. Il vaut mieux pratiquer l'amour des autres sans référence à Dieu que croire en Dieu sans les œuvres. Si être chrétien, c'est vivre selon l'esprit qu'il indique, ceux qui vivent ainsi, mais sans référence à Jésus, vivent de manière chrétienne. Même s'ils ne se disent pas chrétiens.

Pourquoi cela ? N'est-ce pas aller trop loin ? Nous ne le pensons pas car d'une part c'est déjà la réalité : les différentes philosophies, sagesses et religions parviennent à des conclusions proches si on exclut les différences de croyances et d'idéologies, d'autre part une très large part de l'humanité n'a jamais connu Jésus, soit parce qu'il s'agissait de populations qui vivaient avant lui,

soit parce qu'elles vivaient dans des régions non touchées par son message ou imprégnées d'une autre culture religieuse<sup>9</sup> ; or il est difficile d'admettre que seuls ceux qui ont reçu son message puissent le vivre et trouver grâce à ses yeux ou aux yeux des hommes. Ce serait contraire à l'esprit dont il fait preuve en se montrant ouvert aux différentes tendances religieuses ou d'opinions sans distinction. Son message s'adresse à tous et à chacun, il ouvre à l'ouverture, il est universel. Il ne s'agit pas d'une tolérance facile dans laquelle tout le monde a raison. Au contraire, il sait être radical et intolérant contre les esprits fermés, essentiellement il ouvre les cœurs à l'intelligence et aux autres. Il n'institue pas une vérité toute faite mais une dynamique. S'il disait les vérités, nous en saurions beaucoup plus sur Dieu et l'au-delà or il en dit très peu, il parle bien de son Père, mais nous n'en savons guère plus et l'Église évoque bien des mystères. Ce n'est pas « La » vérité sur le surnaturel qu'il proclame mais la dynamique des cœurs, la mise en œuvre des dons que nous avons reçus, l'ouverture des yeux et des oreilles sur le réel : si tu es juif soit un bon Juif, si tu es samaritain soit un bon Samaritain, si tu es romain soit un bon Romain, si ta monnaie est romaine paie ton impôt à César, etc. Nous pouvons donc entendre : « Soit ce que tu es mais sois le bien, si tu es athée soit un bon athée et, qui que tu sois, sois un Homme, l'important n'est pas ce que tu crois mais ce que tu fais, ce que tu deviens, ici et maintenant, selon ta conscience et tes possibilités ». Cette voie qu'il propose est universelle, elle permet aux religieux comme aux athées de communiquer sans leurs barrières dogmatiques sans forcément abandonner quoique ce soit de leurs convictions. Elle est suivie par de nombreux laïcs en tous pays, en toutes religions ou non-religion, car le bon sens populaire précède souvent les grandes théories. À ce propos, il est remarquable de constater que, hormis quelques exceptions marginales, en tous pays, en toutes religions et en toutes civilisations, la référence au bien, au beau, au juste, etc. est le critère qui régit la vie ensemble. Certes des différences de valeur et d'interprétation existent, ici on croit à la peine de mort, là à la

---

<sup>9</sup> L'addition de ces trois catégories donne un chiffre élevé car, même aujourd'hui, la plupart de l'humanité vivante figure dans l'une de ces catégories (On estime à 80 milliards le nombre total d'humains ayant vécu sur terre).

lapidation ou à la stricte observance religieuse... mais dans tous les cas cela se fait au nom du bien, de la vérité, de la conscience et de la vie ensemble. Jésus n'utilise pas d'autres critères.. Même au travers de nos faiblesses, de nos petites lâchetés courantes comme la critique des autres ou la recherche de boucs-émissaires, nous recherchons tous la paix et le bonheur, pour nous et pour les autres. Il suffit de lire la presse ou d'écouter des conversations pour s'en convaincre. Notre référence la plus commune, la plus générale, en tous pays est le juste, l'humain, le beau, le bien, etc. Ceci est universel et c'est très fort. Cela donne du sens à l'humanité. Nous le traduisons trop facilement en recherche de vérités transcendantes, en attachements religieux, en regroupements humains autour d'une foi commune mais, ce faisant, nous cherchons à fixer les choses alors que c'est d'une dynamique qu'il s'agit. En nous regroupant, nous créons des vérités et des règles alors que nous devrions tout au contraire former, plus en amont, nos consciences, ce qui implique de mieux connaître le monde extérieur et nous-mêmes, et ainsi renforcer notre liberté et notre humanité. Peu importe alors que Jésus, Mère Térésa, Gandhi, Mahomet, Bouddha, Confucius ou autres maîtres à penser aient ouverts des voies plus ou moins religieuses, plus ou moins parfaites pour y parvenir, notre recherche d'élévation, nos efforts pour vivre ensemble sont tous une seule et même voie. La séparation de l'Église et de l'État n'a pas modifié les critères fondamentaux du bien et du mal, ou alors seulement leur formulation.

Ainsi, la réponse que nous recherchons est de nature universelle. Il s'agit d'une recherche de sens, de chemin et de vie. Ceux qui préfèrent ne pas se référer à Jésus mais à Bouddha, Confucius ou autre maîtres religieux ou même profanes, ou ceux qui, plus simplement encore, préfèrent se référer à leur propre conscience peuvent aussi faire la même démarche. Le regard vertical vers Dieu d'Olivier Rabut, pour magnifique qu'il soit, n'est pas impératif en ce sens qu'il ne « conditionne » pas l'humanisme (au sens de Burdelot) ou la possibilité de vivre ensemble (au sens profane). On le voit tous les jours : des gens de toutes cultures et de toutes religions se dépassent, donnent leur vie pour une cause juste, pardonnent, savent dépasser leur violence naturelle pour commettre des actes de paix et même pardonner, acceptent leur



condition et leurs difficultés, etc. On le voit aussi à l'ONU dans ses multiples formes d'action, qu'il s'agisse de sécurité, d'éducation, d'humanitaire... On voit couramment des sans-religions se passionner pour le bien commun ou résister à la torture pour sauver des compagnons de lutte. Mais attention, il ne s'agit pas de dire que Dieu peut être écarté ou que les religions sont inutiles, bien au contraire, la foi a permis les cathédrales et le meilleur de notre culture, elle est une aide puissante pour nous orienter vers le bien, vers un idéal, une sagesse, une réalisation de soi, même modeste ; de plus et surtout nous avons tous besoin des autres, et notamment de maîtres pour ouvrir des voies, éduquer notre conscience et cela, quelle que soit notre culture, quelles que soient nos préférences religieuses. Ainsi Dieu peut vivre en nous, le plus souvent au travers des autres, mais de manière personnelle, au rayon hautement respectable, de nos croyances intimes.

Lorsque l'Évangile insiste pour passer « par » Jésus pour être sauvé, c'est pour le sens qu'il donne et pour ses positions d'ouverture mais pas forcément pour respecter une religion ou des phrases dont la littéralité est incertaine. Si nous voyons dans sa vie et son message une profonde intelligence, si nous supposons que l'univers a un sens, une pensée, et il y a de fortes raisons de le penser au vu de la vie des sages de l'Histoire, nos interprétations de l'Évangile doivent aller dans le même sens. Le « hors de l'Église point de salut » est abandonné par l'Église mais la tendance est de dire « hors de l'esprit de Jésus, point de salut ». C'est plus acceptable et cela permet, en théorie, à des athées, animistes et autres, de pouvoir atteindre le même résultat, par des voies différentes.

De nombreux intellectuels parlent du christianisme comme un effort fondamental, initié par Jésus, pour sortir du religieux. Marcel Gauchet parle d'une *religion de sortie de la religion*, Gianni Vattimo et René Girard<sup>10</sup> disent que *la sécularisation et la laïcité sont en substance des produits du christianisme*. Pierpaolo Antonello après étude de leurs œuvres dit même que pour eux *le christianisme n'est pas une « religion » au sens propre du terme, mais le principe de déstructuration de tous les cultes archaïques, qui se travestit en « religion » institutionnelle pour ins-*

---

<sup>10</sup> René Girard et Gianni Vattimo, *Christianisme et modernité*, Entretiens menés par Pierpaolo Antonello, « Champs actuel », Flammarion, Paris, 2009.

*taurer un dialogue avec les credo traditionnels. Tel un cheval de Troie, il entre dans le château millénaire des religions naturelles et le vide de l'intérieur, en empruntant à celles-ci leur langage et leur symbolique, mais en renversant complètement leur signification, en démystifiant toute la violence sur laquelle elles avaient été érigées. Le lien entre religion et violence, aujourd'hui si évident, ne viendrait pas d'une violence intrinsèque à la religion mais de ce que la religion est avant tout un savoir sur la violence de l'homme. Cette démystification s'opère, selon Girard, à travers la révélation judéo-chrétienne, révélation de l'innocence des victimes qui, pour des raisons personnelles, sociales ou politiques, ont été expulsées ou tuées, tout au long du cheminement tourmenté de l'histoire de l'homme. La mort du Christ et la réactualisation de cette mort dans les Évangiles et les célébrations liturgiques ont contribué à la prise de conscience progressive de la position persécutrice assumée par les hommes et par les sociétés au cours des siècles. Ces textes, comme bien d'autres, montrent qu'il y a une tension du christianisme vers l'universel. Elle se retrouve au cœur de chaque homme qui supporte mal les croyances différentes et les valeurs différentes alors que les critères fondamentaux sont les mêmes partout. L'unité entre christianisme et les autres religions a des bases profondes, Jésus permet de sortir de la religion. Plus, il nous enjoint de le faire si nous y sommes quelque peu enfermés.*

*On peut dire tout cela d'une autre manière : quand saurons nous enfin lire l'Évangile en esprit et non plus en paroles, en mots ou en phrases ? Ou encore : Nos opinions n'ont pas beaucoup d'importance, nos croyances n'ont pas beaucoup d'importance, notre religion n'a pas beaucoup d'importance. Seul notre état d'esprit et sa dynamique en ont. Et là, nous rejoignons l'universel.*

## **Quel christianisme ?**

C'est volontairement que, jusqu'ici, nous avons parlé de christianisme ou d'être chrétien sans distinguer entre les différentes obédiences. Notre point de vue a été catholique mais vaut à quelques variantes près pour chacune des branches du christianisme. Celles-ci se distinguent entre elles par des croyances particulières sur la grâce, la prédestination, le changement de la substance du pain et du vin consacrés, la valeur des sacrements, le purgatoire, la

Vierge et des centaines d'autres points qui ont en commun d'affirmer des quasi certitudes sur des choses incertaines et qui, d'une religion à l'autre, s'opposent. En voici une parmi bien d'autres pour illustrer leur contingence : *Le sionisme chrétien est le nom donné à la croyance d'un certain nombre de Chrétiens, en particulier des Protestants fondamentalistes, selon laquelle la création de l'État d'Israël en 1948 est en accord avec les prophéties bibliques, et prépare ainsi le retour de Jésus sur Terre comme Christ triomphant de l'Apocalypse. Cette croyance se distingue du sionisme juif par son ancrage dans une vision religieuse et non politique du monde. Les sionistes chrétiens sont persuadés que le retour de Jésus provoquera la conversion des Juifs.*<sup>11</sup> Pour eux, le retour des Juifs en Palestine constitue l'étape préliminaire à la parousie (second avènement attendu du Christ glorieux) et à leur conversion au christianisme. Moins marginale est la croyance de nombreux Protestants en l'autorité absolue et unique de l'Évangile (à défaut d'autorité puisque l'une des bases du protestantisme est le refus de toute autorité). Cette nouvelle souveraineté a conduit à des lectures littérales, donc à des interprétations différentes car l'Évangile ne répond pas à toutes les questions et n'apporte que des réponses adaptées à un cas particulier, non généralisables. D'où des excès comme ce sionisme chrétien, ou encore celui des Mormons qui, ayant lu dans Saint Paul (I Corinthiens 15, 29) que tout croyant peut accomplir le baptême par procuration pour ses ancêtres, se sont engagés dans des recherches généalogiques monstrueuses afin de les baptiser au-delà de la mort. De tels exemples abondent et particulièrement aux USA où la liberté de croyances s'épanouit en myriades de croyances folles. On retrouve le même problème chez les Musulmans qui lisent le Coran à la lettre et questionnent leur imam pour savoir à quelle distance d'une femme on peut se baigner dans une piscine. Les Catholiques ne sont pas en reste avec de multiples petites croyances qui divisent le monde chrétien comme l'indissolubilité des liens du mariage, le caractère sacré du baptême, la présence réelle, l'infaillibilité du Pape, le célibat des prêtres, le mode de nomination des évêques, le droit canon... S'ils donnaient

---

<sup>11</sup> Définition du site [http://fr.wikipedia.org/wiki/Sionisme\\_chretien](http://fr.wikipedia.org/wiki/Sionisme_chretien). Voir sur le site <http://r-sistons.over-blog.com/article-35380375.html> la « Déclaration de Jérusalem sur le sionisme chrétien » qui, au nom de différentes Églises chrétiennes condamne cette idéologie.

à leurs croyances le peu d'importance qu'elles méritent, la cohabitation serait considérablement facilitée, nous serions unis sur l'essentiel. C'est un peu ce que veulent de plus en plus de Chrétiens et en particulier les Évangéliques modérés<sup>12</sup> mais sans y parvenir complètement. Nous en reparlerons au chapitre VI – à propos de l'expérience américaine.

Nos Églises sont divisées. Le fait est là et pourtant, nous éprouvons le besoin de nous regrouper, que ce soit pour la prière, la réflexion, la mise en commun, l'enseignement, le progrès personnel et plus fondamentalement pour former notre conscience<sup>13</sup>... Le faire seul ou en couple ? Le cadre serait trop étroit, l'enrichissement insuffisant. C'est pourquoi nous nous relions à une Église. Mais, pour répondre à ce besoin, celle-ci doit-elle nous fixer un cadre fermé et figé de croyances ? Certainement pas. Il le fallait dans le passé car les gens étaient demandeurs, ils le sont moins et de moins en moins. L'Église doit pouvoir dissocier son enseignement de l'obligation d'y croire. Car l'important n'est pas ce que nous croyons qui nous vient de l'Église dans laquelle nous sommes nés et que, le plus souvent, nous n'avons pas choisie. Le choix d'une autre branche du christianisme est bien sûr possible mais il donnerait trop d'importance aux croyances. Le choix doit voler plus haut et chercher la structure intelligente qui nous permettra de progresser. Or aucune structure n'est stable et nous changeons nous-mêmes. Il est donc dans la modestie, dans l'idée que changer de religion n'est pas simple et nous déplace de l'essentiel, que nous avons intérêt à enrichir notre culture religieuse là où elle se trouve et surtout que nous avons besoin des autres, de ce qu'ils peuvent nous apporter par la différence de leurs expériences, de leurs dons, de leurs cultures, etc. C'est le choix que fit Jésus. Bien qu'en rébellion contre les formes religieuses de son époque, il resta fidèle à la religion de ses pères et continua à utiliser son langage, ses réfé-

---

<sup>12</sup> Et paradoxe, c'est souvent parmi les Évangéliques qu'on retrouve les Sionistes chrétiens. Dans cette forme de christianisme en plein développement on trouve aussi toutes sortes de croyances malgré un effort de simplification.

<sup>13</sup> Notons au passage que la prière, la réflexion, la mise en commun, l'enseignement... ne sont pas des finalités en elles-mêmes (par ex. on ne prie pas pour prier, etc.) alors que former notre conscience est une vraie finalité qui justifie des moyens, en particulier de se regrouper.

rences à Dieu, aux prophètes, etc. Ainsi, les évolutions ne pourront se faire que de l'intérieur de chaque religion autour d'approches analogues.

Je ne peux plus dire comme autrefois à mes enfants et petits enfants ce qu'ils doivent penser mais je veux leur transmettre la confiance en Jésus qui mène à Dieu et aux autres et qui, sans concessions, s'accorde avec la culture d'aujourd'hui où l'on appelle un chat un chat, où chacun se détermine de lui-même, où tout devient plus précis, jusqu'à la simple virgule manquante sur une adresse<sup>14</sup>. Comment retransmettre les richesses spirituelles que j'ai reçues ? Ce n'est pas à proprement parler une religion que je veux retransmettre car celle-ci n'est qu'un moyen, mais les bases de réflexion, l'esprit, les outils, les moyens de progression. Et sans aller jusqu'à mes enfants, comment faire « vivre » une religion désenchantée des croyances ? L'Église s'était organisée sur un modèle adapté à une époque, comment le remplacer et le rendre dynamique ? Ce qui a été dit plus haut sur la possibilité d'être chrétien après-croyances va dans le bon sens mais manque de concrétisation, il faut proposer plus. Il faut que la société religieuse bouge aussi. Mais en quoi peut-elle bouger ? Elle si rigide et sacralisante ?

C'est ce à quoi nous allons essayer de répondre maintenant, sachant qu'il ne peut s'agir que d'ouvrir quelques pistes, de proposer des changements possibles à plus ou moins long terme. Nos propositions seront concrètes, mais elles méritent d'autres débats, travaux et enrichissements. Elles sont partielles et ne représentent qu'une première approche. C'est avec prudence que nous les avançons. Le sujet n'est pas simple, il comporte de lourdes adhérences psychologiques, affectives, sociales, etc. Comme toujours, c'est sur des aspects concrets que porteront les critiques. Cependant si, par facilité, nous ne les indiquions pas, nous ne prendrions

---

<sup>14</sup> On ne mesure pas encore l'impact sur la culture et les comportements futurs de la rigueur qu'introduit la banalisation de l'électronique dans les modes de communication. Auparavant, cet apprentissage était réservé aux scientifiques, ingénieurs, techniciens et artisans et cela leur a permis d'apporter les immenses progrès du monde moderne ; avec l'ordinateur et Internet, c'est l'ensemble des populations du globe qui s'habitue à plus de rigueur dans la communication. Elles prennent aussi conscience de la diversité humaine et parfois de sa folie, de la contingence de nos opinions, de l'étendue de notre liberté, etc.

pas suffisamment conscience de l'enjeu. Le moindre changement d'habitudes religieuses crée beaucoup plus de levées de boucliers qu'un accord théologique entre Protestants et Catholiques. Quand on voit la sensibilité des Chrétiens à l'usage du latin ou du français dans la messe alors que ce choix a si peu d'importance, on imagine les cris d'orfraie que nous allons provoquer en touchant à des aspects beaucoup moins importants. On peut le regretter mais c'est ainsi, l'homme n'est pas attaché qu'à des croyances dont nous avons montré qu'elles sont secondaires, mais à des formes religieuses qui sont encore plus secondaires. Gare à celui qui y touche. Tout cela va bouger par la force des choses car les formes traditionnelles s'effondrent et ne concernent plus que des gens âgés aussi bien chez les prêtres que chez les laïcs. Il sera plus facile de reconstruire l'après-croyance dans des populations vierges de toute imprégnation catholique. L'Église catholique dispose d'une mouvance jeune et dynamique mais celle-ci reste marginale en effectifs. Elle est traditionaliste et on peut se demander si son dynamisme ne repose pas sur des peurs, sur des resserrements identitaires. La question est de savoir si elle saura évoluer. En Europe de l'Est et aux États-Unis où l'imprégnation et le sentiment religieux sont plus forts, ce sera plus difficile.

## Chapitre V

# L'APPORT DE L'ÉGLISE

*« L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit.  
L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ; l'Église se fait conversation. »*

Paul VI, *Ecclesiam suam* 67

### Sa fonction

En complément de l'approche personnelle que nous venons d'évoquer, l'Église agit plutôt dans le domaine collectif. Elle a une fonction générale de transmission et de guide. Elle dispose de théologiens, de spécialistes de haute compétence et de clercs qui s'engagent à lui obéir. Depuis des siècles, elle agit au niveau individuel, interprète les textes fondateurs et « définit » la foi y compris dans ses composantes surnaturelles pour répondre à la demande de ses fidèles, éviter les égarements, garantir l'unité des Chrétiens gage de sa crédibilité et de son autorité. Ainsi, elle pose et garantit une unité doctrinale. Une collectivité ecclésiale nous est absolument nécessaire car seuls nous ne sommes pas capables de comprendre les textes, nous avons besoin des autres et du travail réalisé au cours des siècles. Comme Jésus, tout en laissant libre, la communauté éclaire notre route, met en valeur l'intelligence collective et la diversité des dons reçus par chacun. Notre foi est personnelle mais l'Église en fédère le caractère collectif. Elle a besoin de nous et n'est rien sans nous, ainsi nous sommes l'Église, nous en portons la responsabilité.

Au vu des réflexions précédentes, quelles inflexions devraient être données à son action pour une plus grande efficacité ? Nous allons suggérer quelques pistes. C'est un exercice délicat car il touche beaucoup de sensibilités. Nous le faisons sans prétention avec la conviction que ces pistes méritent d'être débattues et enrichies

mais nous le faisons sans retenue excessive tant il importe de toucher du doigt les implications de nos réflexions.

L'Église a des *objectifs* qu'elle met en œuvre sous forme de *moyens*, d'un *discours* et de *dynamiques*. Examinons successivement ces quatre aspects afin de repérer les progrès que nous pourrions faire, en Église, en vue de faciliter l'approche après-croyances.

## Ses objectifs

Parmi ses objectifs, on doit évoquer ceux-ci qui méritent des ajustements :

- a – *comprendre le message de Jésus et des textes fondateurs ;*
- b – *définir le rôle de l'Église ;*
- c – *transmettre les connaissances élaborées par l'Église au cours des siècles ;*
- d – *faire connaître l'histoire de l'Église, plus généralement celle des religions ;*
- e – *faire profiter les uns des connaissances, de la sensibilité et de l'expérience des autres ;*
- f – *développer une culture de conscience ;*
- g – *aider les fidèles à mettre en œuvre les messages.*

La perspective de cet ouvrage touche inégalement chacun de ces points. Même s'ils sont déjà mis en œuvre par l'Église, ils ne le sont pas assez et appellent des évolutions. Nous allons en dire quelques mots sans avoir la prétention de faire le tour de chaque question.

a – *comprendre le message de Jésus et des textes fondateurs.* Au-delà de nos remarques sur le discours de l'Église, sur sa dogmatisation, sur nos sacralisations..., il apparaît nettement que, malgré les progrès réalisés depuis quelques décennies, nous prenons encore l'Évangile trop au pied de la lettre. Par exemple nos rites et sacrements s'appuient souvent sur une phrase comme si elle venait de Dieu alors que nous ne pouvons l'affirmer en toute certitude. Tout au plus peut-on dire qu'elle relève d'un esprit divin qui nous semble souffler dans ces textes. Plus on approfondit l'Évangile, plus on s'aperçoit qu'il est une œuvre humaine et que seul l'esprit doit en être retenu si l'on veut éviter le piège des sacralisations et croyances. On sait maintenant qu'aucune des phrases de Jésus n'a un caractère historique. Le problème vient de ce que, depuis des



siècles, on a laissé « toute » la compétence théologique aux mains de maîtres et spécialistes méticuleux dont l'un des soucis était, en toute bonne volonté, de renforcer l'unité et donc le pouvoir de l'Église. Aujourd'hui, il est nécessaire d'élargir la culture théologique à des laïcs de diverses formations, origines et cultures. On peut en attendre une désacralisation des mots et phrases et une véritable culture de l'esprit.

b – *définir le rôle de l'Église*. Avant d'ajuster des objectifs, il importe de bien le préciser et de le faire connaître. Ce rôle demande à coup sûr des ajustements car la manière verticale et descendante appliquée jusqu'ici ne convient plus à un public éduqué et réfléchissant. Elle convenait lorsque le curé et l'instituteur étaient les pôles intellectuels de leur commune, mais aujourd'hui, on peut dire qu'ils sont loin d'être les plus instruits et que, si rien n'est fait pour rehausser le niveau de connaissance et de culture générale des clercs, l'Église sera rapidement dépassée. Elle l'est déjà d'ailleurs mais le problème n'est pas identifié, l'Église passe son temps à gérer la crise de ses effectifs tout en assurant autant que possible ses « tâches » habituelles au détriment de la transmission du message. Elle doit recentrer son rôle sur les fondamentaux que sont la transmission de l'esprit de l'Évangile et de ses propres lumières. Elle doit abandonner aux laïcs les multiples fonctions qu'elle assurait depuis des siècles. On doit aussi réfléchir à des dispositions qui permettront un certain partage du « pouvoir » dans l'Église avec des laïcs de façon à mieux l'adapter au monde. On peut imaginer des assemblées de laïcs chrétiens plus larges que celles de « croyants et pratiquants ». Ces assemblées pourraient élire leurs représentants et leur confier des responsabilités.

c – *transmettre les connaissances élaborées par l'Église* : que ce soit par le catéchisme ou par la messe, cette transmission de « l'Esprit » (insistons sur ce mot) de l'Évangile ne se fait plus de manière suffisante en Europe. Tout le monde le sait mais rien de sérieux ne se fait en dehors d'efforts sporadiques de quelques communautés religieuses qui s'y donnent avec cœur et courage, mais dans un discours qui ne passe plus. Selon Olivier Roy<sup>1</sup>, le développement des fondamentalismes est issu de la baisse du niveau de culture

---

<sup>1</sup> Olivier Roy, *La Sainte Ignorance, Le temps de la religion sans culture*, Le Seuil, Paris, 2008.

religieuse qu'on rencontre dans la plupart des religions. On le constate plus qu'ailleurs aux États-Unis mais cela prend le même chemin en Europe. Les gens n'ayant plus de connaissances religieuses se rabattent sur des règles, des sacralisations et des rites qui, par ailleurs, ne sont plus compatibles avec la mentalité actuelle. D'où l'étonnante divergence constatée entre ceux qui se radicalisent et ceux qui se désintéressent. L'essor d'une compétence religieuse renouvelée du grand public est un point clé, la participation des laïcs à cet objectif est stratégique. La cible de cette transmission est un public large. C'est même la spécificité de cette formation de ne pas s'adresser qu'à des catholiques, mais à tous, des agnostiques, des sans-religion, des Chrétiens de toutes obédiences ou tenants de toutes autres religions, des jeunes, des retraités, des parents, etc. Cette cible large était touchée autrefois par l'omniprésence de l'Église. Elle l'est encore aux États-Unis et dans de nombreux pays, grâce en particulier aux mouvances évangéliques mais reste une forme croyante et sentimentale du christianisme. Il faut instruire, enseigner, expliquer le message chrétien dans l'esprit, tel que développé par Yves Burdelot et le présent ouvrage. Cela passe sûrement par le témoignage, la proximité et sans doute la formation ; non pas une formation doctorale, mais par des exercices de réflexion, par des questions plus que par des réponses. Comme Jésus le faisait.

d – *faire connaître l'histoire de l'Église et celle des religions* : Il importe de mettre nos religions en perspective auprès des croyants-pratiquants les plus traditionalistes, et plus généralement faire comprendre le christianisme en profondeur aux Chrétiens et prospects les plus instruits, tout en donnant du recul sur les approches religieuses et, pourrait-on même dire, « plus ou moins » religieuses, tant grandit dans la masse le besoin de spiritualité et d'expériences nouvelles. Pour assumer notre passé, ses richesses et ses faiblesses, plutôt que le subir, il faut le connaître. Il ne s'agit pas de vouloir connaître à fond toutes les religions car, dit le Dalaï Lama, il faut de longues années pour en pénétrer une et il vaut mieux approfondir la sienne et en appliquer l'esprit avec sagesse que vouloir en changer. Il s'agit de mieux nous connaître et d'éviter les excès de certitudes et les rejets que connaissent aujourd'hui encore toutes les religions. L'ancien testament n'est pas assez utilisé, d'une part parce

qu'il raconte notre évolution religieuse, d'autre part parce que, outil de philosophie morale, il peut devenir un formidable moyen d'éducation de la conscience personnelle à condition de savoir l'utiliser comme tel. Il a été établi dans ce but, par des hommes, mais il est souvent lu de manière différente.<sup>2</sup>

e – *faire profiter les uns des connaissances, de la sensibilité et de l'expérience des autres.* Il importe aussi de développer des processus d'enrichissement mutuel entre Chrétiens. Cette évolution est rendue nécessaire par la déstandardisation de l'enseignement ecclésial. Tant que l'Église fonctionnait sur des croyances établies exprimées par des vérités de catéchisme, des péchés définis, des règles et observances, des rites, etc. l'enseignement pouvait être monolithique et collectif. À partir du moment où chacun est reconnu comme capable de pensée autonome et donc en perpétuelle évolution, il faut trouver des formes plus personnalisées dans lesquelles chacun peut avancer à sa vitesse sans être forcément d'accord avec tout le monde au même moment. La méditation individuelle en groupe sur des textes d'Évangile est très enrichissante.

f – *développer une culture de la conscience.* Moins nécessaire tant que l'Église fonctionnait par commandements, le manque d'intériorisation de la morale se fait profondément ressentir aujourd'hui. Au-delà de l'enjeu spirituel, elle devient même enjeu de société car l'homme moderne appuie toute morale sur la loi. Or on sait depuis longtemps (les Grecs, Montesquieu...) que toutes les lois du monde ne peuvent suffire pour vivre ensemble, pas plus d'ailleurs que tous les gendarmes ou pressions sociales. Alors que nos prêtres participaient largement à l'éducation morale, celle-ci disparaît dès lors qu'ils n'en ont plus le temps, ni les moyens. Il ne reste aujourd'hui que l'instituteur dont ce n'est pas la fonction, les grands médias dont ce n'est pas le souci et la famille souvent déficiente et insuffisamment formée à de tels challenges. Elle nécessite donc recherche et formation permanente selon des formules à trouver. Elle est en soi tout un programme. La dévaluation de la morale, trop souvent fondée sur des croyances, rend son développement urgent.

---

<sup>2</sup> François Rachline, *La loi intérieure*, Hermann, Paris, 2010.

g – *aider les fidèles à mettre en œuvre les messages*. Dès lors que les églises sont vides, qu'il n'y a plus de prêtres ni de sacrements, cette aide disparaît. Les plus fidèles se replient sur leurs croyances et sur les rites traditionnels en maudissant les évolutions du XX<sup>e</sup> siècle et en espérant que leur réaction de fidélité et d'observance accrues, soutenue par une certaine radicalisation ambiante et le soutien de Benoît XVI, finira par porter des fruits grâce à la prière et l'aide du Seigneur. C'est une piste courageuse mais qui ne suffit pas. Nous devons nous prendre en charge et encourager d'autres pistes moins refermées, plus ouvertes et capables d'intéresser les gens d'aujourd'hui. Et ceci, sans condamner la précédente car la réussite est dans la diversité et la complémentarité. Nous n'avons pas tous les mêmes sensibilités et c'est une richesse. La question est alors de savoir quelles pistes. Nous allons en suggérer quelques-unes.

## Ses moyens

Voici donc quelques ajustements de moyens qui répondent à ces objectifs :

– *Développer des petits groupes* (cela correspond aux objectifs a, c, e, f, g) : Qu'il s'agisse d'Équipes paroissiales, de Focolaris, d'Équipes Notre Dame, de Mouvement des cadres chrétiens, de JAC, JOC... l'Église comporte de nombreuses cellules de réflexion, de prière et d'action. Dès lors que les Chrétiens y prient et réfléchissent ensemble, elles forment de petites églises qui permettent de réels échanges et une réflexion plus approfondie. Il faut les développer car elles conviennent bien dans le monde actuel. Les Chrétiens y font de grandes découvertes spirituelles et y trouvent un soutien essentiel sous de nombreux aspects. Au sein de ces groupes, il importe de ne pas exiger de consensus ou d'unité intellectuelle car chacun progresse à son rythme et évolue dans le temps. L'autorité de l'Église s'y exprime par la participation de représentants (prêtres ou laïcs théologiens), elle n'est qu'une autorité de compétence qui ne fait pas « obligation de penser droit ». D'autres formes traditionnelles d'enseignement ne sont pas à exclure pour ceux qui préfèrent s'en remettre à un accès religieux plus structuré voire réglementé, c'est l'intérêt de ces formes

d'activité diversifiées. De même, la diversification des approches et la liberté donnée aux individus n'induit pas le relativisme de sa théologie. L'Église doit conserver l'unité par la cohérence et la force des contenus de l'enseignement.

– *Améliorer la compétence doctrinale des laïcs* (cela correspond aux objectifs a, c, d, e) : Dédogmatisation n'implique pas dévalorisation de la doctrine, au contraire il faut la faire mieux connaître et comprendre. La compétence doctrinale des laïcs doit compléter celle des clercs devenus trop peu nombreux, et permettra de faire face au développement de nombreux petits groupes. Il ne serait pas excessif de viser une formation plus poussée de 5% des Chrétiens afin de répondre aux différents objectifs ci-dessus, en particulier une moins forte exclusivité de la réflexion chez des spécialistes, un élargissement de la réflexion intellectuelle au monde, une externalisation du pouvoir clérical, une meilleure transmission au public des connaissances et des argumentations acquises au cours des siècles, une présence de compétence dans les multiples groupes d'action de prière ou de réflexion, etc. Contre cette mesure, on arguera certainement de la perte de pouvoir de l'Église et de l'éclatement de la doctrine transmise. Mais en fait, la doctrine qui est écrite restera la doctrine même si, ici ou là, elle diverge dans sa transmission. Ne diverge-t-elle pas beaucoup plus dans l'esprit du public aujourd'hui alors qu'elle ne se transmet plus ? On dira aussi qu'il n'y aura pas assez de laïcs volontaires pour s'engager, mais il s'en trouvera beaucoup plus lorsque l'Église aura remplacé le mot dogme qui lui fait tant de mal et modifié son discours comme indiqué plus loin Il devrait être possible de trouver des candidats auprès de chacun des multiples groupes de laïcs évoqués ci-dessus.<sup>3</sup>

– *Développer une culture de la conscience* (cela correspond à l'objectif f) – La forme et le contenu sont à réfléchir mais ils devraient tendre à se rapprocher de ceux que Jésus pratiquait, adaptés à notre époque. Nous pouvons imaginer des petites réunions par lots de 15 personnes au maximum ouvertes à tous, aussi bien aux non-chrétiens qu'aux chrétiens, à des gens de tous âges et de toutes provenances. On peut espérer trouver, par exemple dans

---

<sup>3</sup> Par exemple, le succès des formations proposées par le Centre Théologique de Meylan dans l'Isère montre que des formations de bonne qualité attirent des volontaires.

chaque évêché, un leader itinérant, ayant un fort charisme, œuvrant quelques mois seulement dans un même lieu à raison de deux heures par semaine, pour porter la bonne nouvelle. La question la plus difficile est évidemment de motiver des candidats, mais si la qualité pédagogique et la hauteur de vue du témoignage sont de haut niveau, on peut espérer un développement progressif. Les gens ont besoin de spiritualité et d'élévation. Dans ce domaine, on voit bien l'inimaginable se produire chez les Évangéliques avec des cérémonies qui durent de longues heures<sup>4</sup>. Pourquoi ne saurait-on pas intéresser dans un style plus authentique, plus proche de chacun et de haute qualité ? Il ne s'agirait pas d'enseigner mais de raconter, de témoigner, par paraboles, audiovisuels ou autres moyens multimédias. Il faut poser des questions plutôt qu'apporter des réponses, faire réfléchir les gens et les faire parler entre eux. Pas de recherche de consensus entre participants, il s'agit d'un travail de groupe pour un développement personnel et intérieur. Pas de prières mais des temps de silence. Pas de prix de participation, chacun donne ce qu'il veut à l'animateur pour ses frais. La convivialité pourrait se créer par un repas en commun avant le temps de « travail ». Tout doit être pensé dans une optique de responsabilité et d'autonomie des participants. Des miracles pourront peut-être même se produire à la suite de « silences intenses » mais ils resteront discrets de façon à ne pas « monter les têtes ».

Il ne s'agit pas tant de justifier des comportements que de créer peu à peu un lien entre ceux-ci et la conscience individuelle. Il s'agit de remplacer la morale qui édictait de l'extérieur nos comportements, par l'éthique qui les édicte de l'intérieur de chacun, à partir de valeurs personnelles que nous avons à construire par l'éducation de la conscience. Certains diront, non sans raison, que c'est illusoire, mais d'un autre côté c'est indispensable pour vivre ensemble. Même si c'est un travail de Sisyphe, jamais fini, sans cesse à recommencer. François Rachline montre dans un livre remarquable<sup>5</sup> que l'intériorité est au centre des premiers chapitres de la Torah, la

---

<sup>4</sup> Les catholiques aux Philippines font des cérémonies « *born again* », calquées sur les Évangéliques protestants, qui durent jusqu'à 11 heures de suite et réunissent 35 000 personnes à l'intérieur et jusqu'à 200 000 à l'extérieur avec toutes les techniques de communication les plus modernes, *Le Courrier International* n°1035 du 2 sept. 2010 p. 39.

<sup>5</sup> François Rachline, *La loi intérieure*, *op. cit.*

Genèse et l'Exode. Son contraire dit-il est l'idolâtrie qui se définit par le fait de s'en remettre à quelque chose d'extérieur à soi ou à quelqu'un d'autre pour expliquer ses actes. L'idole déresponsabilise. On gagne en liberté en repérant ce qui nous détermine. Il est difficile d'être pleinement Homme et responsable comme Jésus le suggère avec instance. Encore faut-il prendre des moyens pour y parvenir.

On le voit, il ne s'agit pas de cours de morale de même qu'il ne s'agit plus de débattre sur la priorité à donner à la religion ou à la conscience, ce débat a eu son temps dans les années 1960 et a été tranché à Vatican II de manière irréversible avec la prudence et les réserves nécessaires, il s'agit de développer chez chacun la capacité à penser de manière autonome ses comportements personnels et à agir de manière moins grégaire. Il ne suffit pas de vouloir appliquer Vatican II, il faut s'en donner les moyens pour éviter son rejet et en transcender l'esprit. Il ne suffit pas de continuer à se contenter des messes et autres offices qui ne conviennent plus, il faut innover, avoir de l'audace, avoir confiance et « faire le nécessaire » pour porter la bonne nouvelle.

– *Moyens pour repositionner le rôle de l'Église* (objectif b) – Il s'agit surtout d'une recherche à réaliser au sein de l'Église à condition de la mener non seulement avec des laïcs chrétiens mais aussi avec des non-chrétiens de bonne volonté. Cependant, la mise en œuvre des trois moyens précédents créeront nécessairement une dynamique capable de faire progresser cet objectif.

Pour conclure sur ces moyens, nous ne savons pas encore les formes qu'ils devraient prendre mais nous proposons d'en débattre. Une chose est sûre, c'est que l'Église doit sortir de ses cocons, prendre quelques risques, mettre en œuvre des moyens massifs de formation et « vivre » dans un public élargi. Tous ces développements correspondent finalement à l'évolution de la culture générale dans la société. L'Église se doit de les initier aujourd'hui pour jouer son rôle et être entendue. Si l'on ne veut plus se voir imposer des vérités à croire, il faut les expliquer ce qui implique de la formation. C'est difficile mais avec de la qualité, de la préparation et des moyens adaptés à l'enjeu, cela devient possible. Si l'on s'en tient au nombre de conférences et débats auxquels ils assistent aujourd'hui, les retraités de notre époque montrent que la soif d'apprendre est présente.

## Son discours

Dans les pratiques de l'Église, on trouve en particulier les offices dominicaux, les sacrements, la lecture des Évangiles, la parole, la prière, l'enseignement par conférences ou autres, les sessions de formation, les retraites, les rassemblements festifs, l'animation de petits groupes... Ces pratiques s'adaptent dans le temps, elles ne sont pas l'objet de cette réflexion, par contre le discours de l'Église qui figure au cœur de ces moyens a besoin d'ajustements.

L'idée générale est de ne rien changer au contenu théologique mais de changer *la manière d'en parler*. Nous l'avons vu, c'est un excès de formulation que nous avons à rectifier. Les nuances à apporter sont parfois subtiles. Il ne s'agit pas de supprimer ce qui se réfère aux croyances mais, lorsque c'est possible, *d'en parler de manière plus universelle*, plus laïque pourrait-on dire. Il s'agit de transformer un discours réservé à des fidèles habitués et de l'adresser à des assemblées diversifiées, à des participants n'ayant pas les mêmes croyances ou n'en ayant pas du tout, à des adultes ayant l'esprit critique. Plus qu'un changement de discours, c'est un changement d'esprit de la communication.

Nous ne saurions entrer ici dans le détail des formulations souhaitables. C'est un travail collectif qui reste à faire, qui mérite débat et demandera du temps. Voici quelques points de progrès. La plupart d'entre eux ont déjà été indiqués et commentés dans les chapitres précédents, il s'agit donc d'une mise au clair. Ils se recourent d'ailleurs un peu les uns les autres.

### *Le discours sur la doctrine*

- ne plus parler de dogmes mais des grands repères théologiques de l'Église catholique ;
- faire connaître et développer l'esprit de Vatican II ;
- faire connaître l'Évangile et surtout son esprit puisque dans l'ordre des connaissances, il est majeur et reste le meilleur repère. Il est la référence à condition d'en retenir l'esprit plus que les paroles ou les phrases. Puis vient la doctrine de l'Église qui en est l'interprétation catholique officielle. Elle n'est cependant qu'une interprétation humaine et raisonnable qui, malgré sa domination



numérique dans le christianisme, ne fait pas l'unanimité. Elle ne prétend pas à la vérité absolue mais à celle de l'Église et doit être communiquée comme telle sous peine de se décrédibiliser. Elle est par nature évolutive et fait l'objet d'échanges interreligieux ;

– parler de manière plus accessible des grands repères théologiques. Par exemple, pour l'Esprit Saint, pourquoi ne pas dire simplement que notre esprit est saint quand il le veut, que Jésus s'adresse à nous comme si nous étions nous-mêmes une part de l'Esprit de Dieu, que nous avons parfois l'impression que Dieu s'adresse à nous par notre conscience, que, selon l'Église, notre conscience est une part de l'Esprit de Dieu et qu'il nous appartient de la développer ? Pour la Trinité, pourquoi ne pas laisser dire, comme les Musulmans, que Dieu puisse être unique (d'autant que nous n'en savons rien) mais que nos théologiens repèrent trois formes différentes de manifestations ? Pour la divinité de Jésus, ne serait-il pas plus clair de dire que beaucoup de ceux qui ont connu Jésus eurent, après sa mort, l'impression très forte d'avoir côtoyé l'absolu dans cet homme extraordinaire, l'impression aussi que l'Esprit qu'il disait nous laisser était une réalité vivante ? Ces formulations doivent sans doute être améliorées et complétées, nous n'avons pas la prétention de détenir le bon discours mais celle d'appeler un discours plus simple, plus proche de ceux qui n'acceptent rien sans comprendre au moins le discours ;

– expliquer et faire connaître la doctrine de l'Église, ses richesses et sa cohérence, utiliser les meilleurs moyens de communication, avec le concours des laïcs. Montrer qu'elle est nécessaire. Faire valoir le rôle irremplaçable de l'Église vis-à-vis de son contenu et de l'unicité de son enseignement.

### *Le discours sur la foi*

– réhabiliter le doute ; alors qu'autrefois on le fuyait (croire était un devoir, et douter une faute, voire un péché), il s'agit maintenant de l'assumer pleinement et de construire notre foi sur ce socle ;

– présenter la foi comme *fiance*, confiance et adhésion autour de la personne de Jésus, comme engagement de vie et de cons-

cience plus que démarche croyante, comme chemin d'accès vers le Père et la vérité ;

- éviter de présenter la foi comme la croyance en Dieu et en une doctrine ; éviter de parler des Chrétiens comme des croyants ;
- chercher sans cesse ce que signifie être Chrétien, ne pas toujours y associer la foi.

### *Le discours sur le surnaturel*

– accepter les croyances personnelles sur des aspects surnaturels, les considérer comme normales et liées à notre nature humaine qui, cherchant à comprendre, a besoin de points d'appui et se fie à des probabilités. Ces croyances sont d'autant plus normales et respectables qu'elles correspondent à des approches de vérité *personnelles*, propres à une personne et à un moment donné ;

– ne pas parler d'éléments surnaturels comme si nous les connaissions, dire par contre : voici ce qu'en dit l'Église et pourquoi elle le dit ;

– revisiter nos formulations collectives, prières, chants, homélies, enseignement... pour les adapter à un discours moins surnaturel, plus humain, plus proche du bon sens commun et, répétons-le, plus universel ;

– reformuler le Credo dont le texte n'est plus audible en dehors des traditionalistes. Il suppose que nous sommes encore dans un monde de vérités à croire venant d'une Église qui sait tout et de Chrétiens incapables d'autonomie. Il illustre l'excès de lien entre foi et doctrine. Il est plein de surnaturel et se présente comme un recueil de croyances collectives obligatoires alors que la foi n'est pas de nature collective et que les croyances doctrinales ne sauraient constituer la foi. On pourrait y trouver par exemple : « Je crois en l'Amour que Jésus nous a montré... », c'est une formulation accessible et qui donne du sens et de la vie à la foi. Mais il y en a bien d'autres et il y aura certainement des équipes compétentes pour trouver mieux. Peut-être faudrait-il plusieurs textes, l'un qui rassemble les connaissances théologiques et se présente comme tel, l'autre qui ait un caractère de prière collective vers une unité chrétienne, non pas de croyances mais de fidélité à Jésus ? ;

– de même qu'on parle déjà moins, par exemple, du Sacré Cœur de Jésus, revisiter la phraséologie mariale qui correspond à un culte respectable mais qui est pleine d'un discours surnaturel surajouté, difficile à comprendre de l'extérieur dans la mesure où il est collectif et donc rigidifié. Il n'est pas audible dans le champ universel ;

– repérer les questions sans réponse, éviter d'y répondre, assumer lorsqu'on ne sait pas. Cela n'empêche pas d'y réfléchir. Savoir que poser une question qui n'a pas de réponse engendre facilement une croyance. Assumer l'absence de réponse permet de progresser.

#### *Le discours sur le mot croire*

– éviter le mot croire dans ses formulations *collectives* liées au surnaturel. Le réserver dans ces mêmes domaines pour ce qui concerne les convictions personnelles ;

– le conserver pour ce qui se réfère à Jésus, aux valeurs universelles et à ce qui concerne l'humain, la vie et ses réalités ;

– utiliser le nom de Dieu avec précaution. Il est ce que nous ne connaissons pas mais selon Jésus il est un père, « Notre Père », et nous sommes tous fils de Dieu.

#### *Le discours sur les sacrements*

Adopter un discours raisonnable sur les sacrements : entre le discours traditionnel qui voyait dans une chose, un mot ou un geste un effet surnaturel « opérant » dans la réalité (exemple l'eau du baptême qui serait obligatoire pour que le baptême soit valide, et ceci indépendamment de tout aspect juridique propre à la religion ...) et certains discours néo-chrétiens qui nient toute « opérance » au geste lui-même et n'en retiennent que l'esprit, ou encore le discours athée ou païen qui nie tout surnaturel, le discours juste consiste à dire que « sur les aspects surnaturels, on ne sait pas et peu importe, Dieu sait ce qu'il a à faire, pour nous l'important est que, tous ensemble avec toute l'Église autour de ces rites, notre geste fasse sens et dise que nous voulons donner à cet enfant ou à ces jeunes mariés, leur part de vie divine mystérieuse en

laquelle nous mettons notre confiance ; nous prions dans ce sens et nous faisons ce geste de vie fort et émouvant. »

### *Le discours sur les questions de morale*

Aborder les questions de morale de manière dépassionnée devient possible. L'avortement, la contraception, le divorce, l'union libre, le mariage des prêtres, les unions de fait, l'homosexualité, les relations pré-maritales, l'enseignement religieux à l'école, le port du voile à l'école ou dans les administrations, l'euthanasie, etc. sont des sujets qui fâchent. Mais les positions sur ces sujets sont souvent liées à des croyances et l'on peut avancer qu'une approche moins croyante facilitera grandement, en la décrispant, la réflexion collective. Les questions pourront être débattues sans passion donc sans préjugés, en utilisant des arguments acceptables. On dira qu'il y aura toujours des extrémistes pour se battre à mort sur ces sujets. Notre hypothèse est que, justement les modérés qui forment le centre et la masse d'une religion décrisperont leurs extrêmes en dédogmatisant et en tenant un discours religieux différent. Sur plusieurs de ces sujets, il ne s'agit même pas de dédogmatiser les positions de l'Église, il s'agit plutôt pour elle de se taire parce qu'il n'est pas dans son rôle de trancher sur ces sujets. Son rôle est plutôt dans l'éducation spirituelle et éthique des consciences. Il n'est pas certain que cette nouvelle approche conduise automatiquement à libéraliser. Au contraire même. Capable de prendre des positions argumentées de manière universaliste et non plus assénées au nom d'une croyance, l'Église en sera plus crédible et plus écoutée. Par voie de conséquence, ses contradicteurs (athées, francs-maçons, musulmans, etc.) aborderont le débat de manière moins systématiquement contradictoire. Moins crispés, ils s'ouvriront plus facilement au débat. Ceci dit, ne soyons pas utopistes, cela mettra du temps. Il faudra d'abord passer par la recherche d'une plus juste mesure dans nos croyances.

### *Le discours des clercs*

Développer la formation du clergé en charge de la parole. Celle-ci est insuffisante par rapport aux besoins des laïcs. C'est tout un programme qui nécessite un large ensemble de dispositions et

une vision réévaluée, recentrée autant qu'élargie et dynamisée, de leur formation. Ainsi, tout en relevant leur compétence dans leurs domaines spécifiques pour répondre aux questions difficiles de l'homme moderne, ils doivent aussi se frotter aux sciences, aux techniques, à l'esprit critique et scientifique, à la pédagogie et à la communication, ils doivent élargir leur registre, voyager, devenir des généralistes, des gens ouverts sur tous les domaines de la pensée humaine.

*Les cultes et autres formes religieuses d'expression*

Le discours de l'Église concerne aussi sa forme. Rien dans l'Évangile ne s'oppose à la diversification des formes de culte et des discours. C'est avoir peu d'esprit que d'attacher trop d'importance à la forme. On peut pratiquer des cultes traditionalistes en même temps que d'autres plus modernes ou plus adaptés à une culture régionale. C'est une manière de diversifier le discours de l'Église. La doctrine centrale par contre n'a pas à se diversifier pour conserver son audibilité, ce qui ne l'empêchera pas d'évoluer dans le temps. En soi, la forme du culte est secondaire, c'est l'esprit qui est important. On peut donc :

- conserver des cultes collectifs et quelque peu sacralisants pour les jeunes enfants et ceux qui, soit par habitude soit par préférence personnelle, préfèrent ces formes religieuses toutes faites et plus faciles d'accès ;

- laisser se développer des formes différentes, certaines plus méditatives, d'autres plus interactives, d'autres plus conviviales, d'autres plus didactiques, etc. Développer l'usage du silence. Développer aussi les temps d'échange verbal entre participants La communication avec les autres est essentielle à toute vie religieuse bien comprise. Les quakers ont pour office dominical une heure complète de silence suivie d'une heure d'échanges conviviaux et variés au cours de laquelle, en particulier, se préparent les activités chrétiennes de la semaine. Les témoignages ne sont pas oubliés ;

- conserver dans chacune des formes de culte un tronc commun minimum, comme la lecture de l'évangile, la formation doctrinale, le temps de silence, etc. ;

– développer l'usage de la méditation à voix haute par chacun des participants des petits groupes dont nous avons parlé. C'est enrichissant pour les autres ;

– ne pas se priver de formes festives, de témoignages forts, de moments d'émotion. Nous y aspirons. Jusqu'ici, le peuple avait besoin de rites, de dorures et d'apparat, de mystère, d'obligations et de religion toute faite, aujourd'hui une part du monde cultivé en veut moins ; par contre il ne peut se passer de ce qui touche son cœur. La communication moderne le sait et l'émotion prend toute la place dans les médias.

## Ses dynamiques

### *Celle de l'Évangile*

En tout cas, c'est à la lecture des Évangiles et à l'écoute de l'Église que nous pourrions progresser vers un christianisme post-croyances. En donnant une place plus grande à la lecture de l'Évangile (surtout en petits groupes car il est moins facile de le faire seul, en couple, ou en famille), l'Église introduira une dynamique importante dans la prise en charge par les Catholiques de leur propre développement religieux personnel.

### *Celle de la méditation*

Il est précieux de faire de temps en temps le silence en soi, pour prendre du recul sur sa vie, sur sa journée, sur soi, sur les autres, etc. et cela pendant dix minutes au moins. Qu'on appelle cela prière si on est religieux, temps de pose ou de réflexion dans le cas contraire, chacun peut le faire et en bénéficier. Le silence est important. C'est un moment indispensable reconnu par ceux qui en ont fait l'expérience. Ce n'est pas facile à faire seul quoique certains y parviennent, mais quelques astuces facilitent la chose : le faire à deux si possible, tous les jours à la même heure et toujours au même endroit. C'est l'habitude qui est le secret, elle aide beaucoup.

*Celle de l'acquis séculaire*

Il y a dans l'univers chrétien une richesse de réflexion et de culture que nous aurions grand tort de négliger. Même si de nombreux Chrétiens ont commis des erreurs ou des fautes graves, même si on critique certaines rigidités de l'Église, celle-ci a accumulé un savoir et une expérience inégalée. On pourrait citer des milliers de saints, d'hommes ou de femmes dont la vie fut exemplaire, des milliers de grands penseurs, théologiens, écrivains, artistes..., des milliers de journaux, de revues, de films, de livres... dont la hauteur de vue et la sagesse méritent le détour. L'univers chrétien est non seulement immense mais il est passionnant. Celui-ci n'est pas assez étudié, il gagnerait à l'être. Chez les Catholiques, seule l'œuvre de Saint Paul est transmise de manière organisée. Tout le reste est laissé à l'initiative individuelle, ce qui fait que seuls les intellectuels s'y intéressent. L'intelligence collective gagnerait à une audience plus large. Les Juifs le font en donnant de l'importance à « l'étude », nous gagnerions à en faire autant, non seulement sur la bible et les épîtres de Paul mais sur l'ensemble des richesses que nous venons d'évoquer.

*La dynamique des groupes*

Cette lecture de la Bible et ces études seront d'autant plus riches qu'elles seront l'objet de réflexions et de méditations en groupes. L'approche à voix haute des autres y complète la nôtre et permet de comprendre la richesse des textes et la diversité des interprétations. L'écoute des autres nous apprend à méditer, nous aide à réfléchir. Ainsi, le développement de groupes, déjà évoquée plus haut, est sans doute l'une des dynamiques les plus importantes capables d'impulser le christianisme adulte que nous souhaitons tous, d'une manière ou d'une autre. Ces groupes sont des petites Églises vivantes et de dimension humaine. Ils permettent d'envisager sans crainte une foi plus personnelle, plus recherchée, moins téléguidée. Ils complètent, sans bien sûr le remplacer, le travail de l'Église aux niveaux centraux. Ils sont le lieu d'individuation de la foi alors que les niveaux centraux sont les lieux de compétence, de recherche, d'aide à la révélation et à la transmission, et de célébration collective.

### *L'ouverture aux non-pratiquants*

Une autre dynamique doit être introduite dans l'Église, c'est celle d'une plus grande ouverture à ceux qui ne la fréquentent pas. La religion est une œuvre humaine, elle est l'affaire non seulement de ses pratiquants mais aussi de ses proches, moins pratiquants et qui la voient de l'extérieur. Ce n'est pas parce qu'un Chrétien est peu pratiquant qu'il doit être tenu en dehors des décisions de sa communauté, bien au contraire, l'Église a tout à gagner en associant des gens qui lui sont proches. Dernièrement avait lieu un synode épiscopal où se prenaient un grand nombre de décisions concernant le fonctionnement de l'Église départementale : mise en scène, audiovisuels, travaux en groupes, votes, etc. tout était parfait. Sauf que les participants délégués par leur paroisse étaient nommés parmi les plus assidus et les plus actifs de leur clocher. La grande masse des Chrétiens moins pratiquants, ou même pratiquants mais actifs dans d'autres domaines que l'animation paroissiale, n'étaient pas ou peu conviés. Quant aux quelques jeunes, conviés pour faire bonne mesure, ils faisaient tous partie d'une élite fervente et admirable mais quelque peu polarisée par l'enthousiasme juvénile de leurs croyances. Conclusion, toutes les décisions sur l'évolution de l'Église régionale baignaient dans un jus de pratiquants « pur sucre ». Pas étonnant dans ces conditions que les églises ne soient plus fréquentées que par des plus de 70 ans. Le christianisme est aussi l'affaire des non-pratiquants puisqu'il prétend à l'universel. En s'adressant à tous sans distinction, Jésus en a donné l'exemple.

### *L'ouverture au monde*

François Ponchaud, prêtre catholique, missionnaire traducteur de la bible en khmer et auteur de plusieurs ouvrages consacrés à l'histoire du Cambodge insiste sur la nécessité pour l'Église de s'adapter à des cultures différentes qui ne peuvent comprendre le discours chrétien dans sa forme actuelle. Par exemple, dit-il, vous parlez d'amour à un Bouddhiste alors que sa culture lui enseigne le détachement de tout sentiment ; vous lui parlez de résurrection alors qu'il sait depuis toujours qu'après la mort nous reprenons tous vie dans un être différent ; vous lui parlez de croire alors que pour lui cela signifie « Je reconnais que ce que vous dites, ou ce que



dit Jésus, est vrai » ; vous lui parlez de Dieu mais il n'y a pas de mot qui permette d'en comprendre le concept, au contraire tous les mots khmers conduisent à des contresens, etc. Bref, il lui paraît clair que l'Église doit adapter son discours, non pas pour concéder en l'aliénant ou en l'asservissant, mais en le reconstruisant avec ceux de qui il doit être compris, de manière à le transmettre dans toute sa force. Jésus lui-même ne s'est-il pas adapté au milieu dans lequel il vivait ?

### *L'exemple de Jésus*

L'introduction de ces dynamiques est importante dans la recherche d'une Église vivante. C'est ce qu'a fait Jésus qui a lancé des dynamiques et s'est toujours éloigné des définitions, règles, institutions et autres positions statiques. À strictement parler, il n'a pas institué une religion, il a même combattu les religiosités et les rigidités propres à toutes religions. Il l'a dit de mille manières : ce n'est pas la religion qui est importante, c'est ce qu'il y a au-dessus (l'amour, le Père, la communion...), et ce que nous y mettons, ce que nous en faisons (l'Esprit, la conscience, les actes...). Cet au-dessus vers lequel Jésus nous attire, c'est le Père auquel il nous donne accès, mais c'est aussi une part de nous-mêmes, notre désir d'amour et ce que nous faisons de notre vie afin de nous faire participer à la vie divine, c'est enfin une part des autres et de l'humanité.

On l'ignore trop souvent : la religion n'est pas un but en soi, elle n'est qu'un outil, un moyen pour nous aider. Pour autant, il ne s'agit pas de la dévaloriser car nous ne sommes que des hommes et, ne pouvant progresser seuls, nous avons besoin de cet outil qui nous relie aux autres et, par là même, à Dieu. Il s'agit de la situer correctement et d'éviter d'en faire l'absolu qui mène parfois des Croyants aux pires excès. Dans l'idéal, la religion devrait être considérée comme une tension entre deux exigences : d'une part celle de ne pas en avoir (aspects enfermement, figement, ritualisant, réglant, institutionnalisant...), d'autre part sa nécessité pour profiter de l'immense éclairage de nos pères et de celui de nos proches (aspects communication, enrichissement mutuel, éducation de la conscience, incitation au pardon, besoin humain de formes, de

rites, de moments de silence, d'exemples et de témoignages, etc.). Il n'est pas absurde de vivre en tension entre deux exigences contradictoires à condition de ne pas les oublier, et de les gérer, en groupes de réflexion par exemple. Mais ce n'est pas facile<sup>6</sup>.

L'important n'est pas de s'appeler chrétien ou non, c'est de vivre les richesses de l'Évangile, de les mieux connaître dans une dynamique permanente d'enrichissement et d'en faire profiter les autres. On peut encore pousser plus loin en disant que ce n'est pas l'Évangile qui importe mais les richesses spirituelles qu'il contient. Et si même ces richesses peuvent se trouver par d'autres voies, pourquoi pas ! C'est dans cet esprit que Jésus s'adressait à ses contemporains.

---

<sup>6</sup> Selon Hesna Cailliau : « La voie du juste milieu, que proposent aussi bien le Bouddha, Lao Tseu et Confucius n'est pas, comme nous le croyons, la demi-mesure, l'entre deux au sens de "point trop n'en faut". Il est de pouvoir passer avec souplesse d'un pôle à l'autre, sans s'enliser dans aucun d'eux, autrement dit de vivre alternativement les deux pleinement. Ainsi, savoir à certains moments s'engager, s'impliquer totalement, puis à d'autres, se détacher et lâcher prise. »

## Chapitre 6

# DÉBATS ET COMMENTAIRES

*« ... Sans jamais admettre, par paresse, qu'indémontré mais séduisant, signifie probable. »*

Olivier Rabut

À ce point de notre travail, des interrogations apparaissent. Le présent chapitre a pour but d'y répondre, d'approfondir la réflexion et d'ajuster les nuances. Pendant les grandes lignes de notre propos sont déjà tracées. Le lecteur en connaît le sens et l'argument. S'il est pressé, il peut se reporter directement au chapitre VII qui terminera la partie chrétienne de cette réflexion ; puis, le chapitre VIII le ramènera à ce qui constitue la véritable motivation de cet essai, à savoir, la paix à notre époque de passions religieuses. Nous pourrions alors mesurer le progrès réalisé.

À présent il s'agit de répondre à quelques questions que le lecteur peut se poser. Nous traitons de questions délicates et complexes que nous sommes conscients de ne pas traiter dans toute l'étendue de leurs implications, soucieux que nous sommes de ne pas noyer notre réflexion. Elles gagneront également à être approfondies par des historiens des religions, des philosophes, psychologues, théologiens... Nous avançons avec le bon sens et parfois les sabots d'un généraliste, ce qui est à la fois une force et une faiblesse. La faiblesse se conçoit bien mais la force se situe dans le fait que la religion n'est pas qu'une affaire de spécialistes, elle est, et doit être, celle de tout un chacun et des Honnêtes hommes au sens du XVII<sup>e</sup> siècle, de l'homme des Lumières suggéré au XVIII<sup>e</sup> siècle ou plus simplement des hommes de bonne volonté. C'est en tout cas notre ambition.

## Un monde sans Dieu ?

Pour Jean-Paul II, ce sont les Lumières qui ont rendu possibles les « idéologies du mal » comme le communisme et le nazisme notamment : « *Si l'homme peut décider par lui-même, sans Dieu, de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, il peut aussi disposer qu'un groupe d'hommes soit anéanti* », écrivait-il. Serions-nous aussi sur cette pente dangereuse ?<sup>1</sup>

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Lumières se sont construites contre les religions et leurs excès dans les domaines politique, social, moral... qui ne sont pas de leur ressort spécifique mais qu'elles contrôlaient. Elles eurent la prudence de ne pas prendre parti dans le domaine interne spécifique des religions, Dieu, la foi, le surnaturel, etc. De son côté, l'Église a progressivement lâché du lest sur ses domaines externes. Bien qu'elle se soit progressivement alignée, et tardivement ralliée à la laïcité et à la séparation de l'Église et de l'État, elle resta longtemps sur la défensive. Bien que certains grands penseurs aient respecté Dieu et le mettaient à part dans leurs attaques contre l'obscurantisme, d'autres le refusaient et ne faisaient guère de nuance dans leurs charges contre les excès des religions. L'image anti-Dieu qui colle aux Lumières est donc en partie justifiée. Plus tard, le communisme, le nazisme et d'autres idéologies athées furent même des avatars, cancers monstrueux de l'esprit des Lumières, aussi radicalement incompatibles avec le christianisme qu'avec les Lumières. Le monde les a rejetés mais l'Église polonaise de Jean-Paul II en avait trop souffert pour ne pas voir dans les Lumières l'un de leurs ferments. Avec le recul, on peut dire aujourd'hui que les Lumières sont avant tout humanistes et qu'elles éclairent avec bonheur nos évolutions vers plus de raison sans les excès du rationalisme, vers la promotion du savoir sans les excès du scientisme, vers moins de superstitions ou d'arbitraire sans les excès du positivisme, vers plus de liberté sans les excès du libéralisme débri-dé, vers moins de religion sans les excès de l'athéisme croyant, vers moins de croyances sans les excès de l'incroyance stérile ou du déisme, etc. Et l'on remarque que chaque type de progrès a ses excès (souvent en « isme »). Or, si les Lumières ont lutté contre des

---

<sup>1</sup> Selon Christophe Rubin dans *Sciences Humaines sur Tzvetan Todorov, L'esprit des Lumières*, Robert Laffont, Paris, 2006.

excès réels et sont allées parfois trop loin, elles représentent plus fondamentalement une recherche de sagesse humaine et humaniste. On peut en discuter car le mouvement fut complexe et diversifié mais ce beau nom de Lumières nous indique une orientation vers plus d'intelligence et de discernement.

Dans nos critiques des religiosités et croyances, serions-nous aussi victimes de l'effet balancier ? A l'appui de cette thèse, il est vrai que nous recommandons de parler de Dieu de manière moins sûre de soi, plus nuancée. Nous donnons de l'importance au doute. Nous désacralisons des croyances et des aspects collectifs, fort nécessaires à l'Église pour faire comprendre au peuple un peu de ce Dieu si mystérieux, ou lui permettre d'accéder à ce divin si inaccessible. Nous démystifions ce qui est mystérieux et que l'Église a eu tant de peine à approcher et à éclairer. Nous suggérons aux hommes de trouver Dieu par eux-mêmes au risque qu'ils ne cherchent pas ou ne trouvent rien du tout. Notre confiance en l'Homme est peut-être excessive. Nous déplaçons des responsabilités de l'Église vers les Chrétiens laïcs, autrement dit vers l'Homme. Nous semblons grignoter un peu plus, ou une fois de plus, le socle de l'Église qui place Dieu au centre de toute foi et de toute vie chrétienne. Et, au titre même du doute que nous valorisons, ne poussons-nous pas le bouchon trop loin ? Ne mettons-nous pas trop l'homme au centre et à la finalité de l'Univers ? Dieu ne va-t-il pas manquer ?

D'abord, il est clair que ces sujets imposent une grande modestie de la part de tous. C'est peut-être une première réponse au danger évoqué : exercer le même esprit critique sur nos propositions que sur les croyances dénoncées, il est clair que l'Homme ne saurait être la finalité absolue, pas plus que Dieu dans la mesure où son nom manque de définition claire et universellement reconnue. Rien n'empêche que, pour des communautés de Croyants, Dieu soit cette finalité.

Cependant nous ne pensons pas être allés trop loin car, justement au cours de ce travail, nous nous sommes sans cesse efforcés de faire la part des choses et trouver le ton juste, quitte à nous répéter pour éviter les contresens. En fait, nous avons à mettre l'accent sur un excès, celui d'une manière trop binaire de considérer Dieu (*ou il existe ou il n'existe pas, et puisqu'il existe, toute*

*expression du doute est une faiblesse*), voire d'une paranoïa de l'Église (*en touchant à ce sujet qui relève de notre compétence exclusive, vous remettez en cause notre autorité et surtout notre édifice intellectuel*). Dénoncer un excès n'est pas forcément verser dans l'excès opposé. Qu'avons-nous dit ? Rien qui remette en cause l'existence de Dieu ou l'édifice théologique, simplement remarqué que nous ne le savons pas de manière aussi sûre que le discours chrétien le laisse entendre, qu'un discours trop plein de certitude sur Dieu tue Dieu, qu'un discours plus juste est aujourd'hui nécessaire pour être crédible. Nous avons défini ce qu'il fallait entendre par « sans croyances » et nous avons dit : ce n'est pas croire à rien, ce peut être croire en Jésus, avoir confiance en ce Père dont il nous parle, adhérer à l'Église. C'est une attitude dynamique qui consiste à s'intéresser à tout ce qu'il y a de positif dans les certitudes inscrites dans le marbre de l'Église et à rester sage dans les conclusions en évitant toute surévaluation de nos propres croyances. C'est aussi faire confiance à l'Homme et encore plus à Dieu.

Les idéologies malheureuses du XX<sup>e</sup> siècle niaient l'existence de Dieu au point d'en faire une croyance aussi absurde que celles qui affirment des certitudes sur le surnaturel. Elles remplaçaient l'Homme par un soi-disant « collectif » dont on vit qu'il était illusoire. L'homme a finalement toujours besoin d'idéologies et de certitudes : lorsque ce n'est pas celle de l'absence totale de Dieu, c'est son existence totale. Quand donc pourrions-nous devenir adultes, penser par nous-mêmes, accéder aux nuances entre le noir et le blanc ? Et ainsi nous permettre de mieux trouver ce Père grâce à une évolution plus libre de notre esprit ? Non, le monde que nous voulons n'est pas un monde sans Dieu, bien au contraire il est tendu vers Lui en tant que Père, Amour et Absolu. Cette définition que nous lui donnons comporte en elle-même cette conclusion : le définissant comme parfait, nous ne pouvons que le rechercher. Et encore, avec cette réserve que sa définition est humaine et sujette à des effets de groupe.

Cela n'exclut pas la question de savoir comment chercher Dieu car Jésus lui donne un sens très fort. Il démonte sans cesse les conceptions de Dieu trop archaïques de l'ancien testament. Alors que les croyances populaires le relient à des doctrines et à des rites qui ont quelque chose de statique, Jésus se montre comme *le chemin*,

*la vérité et la vie*, ce qui traduit au contraire une dynamique vers Dieu. Pour ce qui est de la vérité, Hesna Cailliau<sup>2</sup> remarque que « *le mot vérité est la traduction du mot grec « alêtheia » qui veut dire « dévoilement ». Son symbole est le puits car la vérité est une source d'eau vive qui se trouve au fond de soi-même. C'est au puits de Jacob que Jésus dévoile à la Samaritaine ce qu'est l'amour en esprit et vérité. Chaque fois que l'on s'accroche à une vérité, on s'en éloigne.* »... « *La vérité ne se possède pas, elle n'est jamais acquise une fois pour toutes, elle se dévoile tout au long d'une vie à travers les joies et les peines, au hasard d'une rencontre ou au détour d'une route.* » C'est le sens du mot grec. « *Les religions indiennes et chinoises, en se désignant elles-mêmes comme "voie" montrent l'importance qu'elles donnent à cette notion, ce qui contribue à les rendre moins conflictuelles que les religions monothéistes, toutes trois tendues vers un but à atteindre. La voie contient l'idée sous-jacente d'un cheminement, d'un parcours progressif... Pour les Bouddhistes, il ne faut pas se préoccuper du but ni se projeter dans l'avenir, mais vivre ici et maintenant pleinement, car le futur est sans consistance, il n'est que rêve, imagination, chimère ; la seule réalité est le moment présent.* » Ainsi, tout est dynamique et cela répond à notre tension vers autre chose, ce tout autre que nous appelons Dieu. Sans devenir Bouddhistes, nous pouvons également progresser dans ce sens. On retrouvera cette idée sous une autre forme dans notre annexe p. 237, consacrée à Jean Sullivan<sup>3</sup> où figurent ces phrases peut-être visionnaires : « *Croire que le monde est en marche vers son accomplissement ne peut que prêter à rire... Je proclame qu'il l'est maintenant dans des consciences plus fortes que le mal. Ce n'est pas idéologie mais événement qui se produit partout.* » Ou encore : « *Mais la fin du monde est d'abord intérieure : opération en cours. Les temps eschatologiques n'adviennent pas à une date plus qu'à une autre...* ». Ne prenons pas ces idées à la lettre, ce ne sont que des pistes, il y en a sans doute bien d'autres.

Quant à mettre l'homme au centre de nos préoccupations morales, oui, en ce sens que nous-mêmes devons tendre à devenir humains, mais cela peut se faire sans déifier l'homme et sans le materner. Il y a eu des excès dans ce sens, notamment quand la charge de l'humanisation a été transférée trop exclusivement à la société, c'est une décharge de responsabilité facile, c'est d'ailleurs

<sup>2</sup> Hesna Cailliau, *L'esprit des religions*, Éditions Milan, Toulouse, 2006.

<sup>3</sup> Jean Sullivan, *Itinéraire spirituel - Matinales*, t. I, Gallimard, Paris, 1976.

un non-sens et, si la preuve est faite que cela ne marche pas, cela n'empêche pas l'homme moderne de se laisser mater<sup>4</sup> par toutes sortes d'institutions collectives. Les beaux idéaux ont leurs excès ! La seule question qui ait une réponse au niveau de chacun de nous, et que je peux donc me poser, est de savoir où je veux aller et ce que je peux faire. Devenir plus humain n'est pas tant donner de l'importance à l'homme (extérieur), que devenir plus pleinement soi-même (intérieur), se diviniser soi-même comme disent les théologiens chrétiens, devenir une part infime de ce que nous appelons Dieu. Développer des idéaux humains, ne signifie pas placer l'Homme avant Dieu, au contraire cela peut se faire *au titre* de cette recherche de Dieu.

Un ami s'interroge même un peu plus sur notre texte : « *ta façon de parler du christianisme ressemble parfois plus à un humanisme qu'à une religion. On a parfois l'impression que Dieu est muet. Ce qui m'y fait penser ? La phrase « le sens de la vie est quelque chose qui se cherche et se construit dans l'engagement ». Une telle phrase s'oppose à la foi par la grâce – protestante –. Le dialogue avec Dieu, la relation à cet être, lorsque l'on croit, la capacité qu'il a à nous donner la foi sont peu évoqués. On a l'impression que tu peux croire en Dieu mais on a rarement l'impression que Dieu croit dans les hommes, qu'il leur donne son amour, bref qu'il existe (Karl Barth ou Hans Urs von Balthasar ont apporté beaucoup, et très différemment sur ces points). On a parfois le sentiment, au final, que tu crois en Jésus comme un humanisme et que tu n'oses pas dire que Dieu est mort. Mais n'est-ce pas la quintessence d'un disciple du Christ que de placer au cœur de sa vie sa relation à l'autre, de penser à un vivre-ensemble respectueux de chacun ? »*

Dieu n'est pas muet chez le croyant, mais oui, il l'est chez l'homme d'aujourd'hui et c'est justement ce qui motive la recherche d'une nouvelle approche. Il est vrai que si l'on ne sait plus approcher Dieu, suivre le Christ ne peut guère être plus qu'un humanisme. Mais pourquoi pas, si cet humanisme peut nous conduire à Dieu, mais de manière toute personnelle cette fois, en évitant les dangers des approches collectives ? Il ne s'agit pas de réduire notre religion à son squelette par une sorte de complaisance facile, il s'agit au contraire d'en ériger la colonne vertébrale qui conduit au cerveau. Ce n'est pas une image facile, c'est l'esprit qui

---

<sup>4</sup> Michel Schneider, *Big Mother*, Odile Jacob, Paris, 2005.



se dégage de la vie de Jésus qui forme cette colonne et qui nous conduit à l'esprit (le nôtre, les autres et donc Dieu). *C'est par moi, dit-il, que vous accédez au Père.*

Par ailleurs, il ne nous appartient guère de décider si Dieu croit dans les hommes, mais tout au plus de le ressentir de manière personnelle. Autrefois on affirmait cela d'emblée, maintenant ce n'est plus possible, mais ce n'en est pas moins vrai... du moins pour celui qui sait le découvrir. Qui d'ailleurs nous permet de dire la pensée de Dieu ? Et de parler des grâces qu'il nous donne ? Par contre nous pouvons constater de manière nette que Jésus croit en l'homme. Et cela, comme le reste de son message, conduit tout Chrétien à placer au cœur de sa vie sa relation à l'autre et à penser à un vivre-ensemble respectueux de chacun. Si notre texte ne le disait pas, il était bon de nous donner l'occasion de le dire avec force.

Si nous donnons l'impression d'ériger un humanisme comme finalité suprême, nous le devons sans doute à la formule d'Yves Burdelot « Devenir humain ». En fait, c'est peut-être le mot devenir qui est majeur dans cette formule. Le mot humain conduit en effet à humanisme qui est à la fois un superbe idéal et un piège. Beaucoup s'y sont fourrés au XX<sup>e</sup> siècle et encore maintenant, car en lui donnant trop d'importance, une dimension religieuse et surtout une dimension collective, on en oublie qu'ici le progrès est avant tout individuel. Afin de ne pas l'oublier, nous pourrions donc remplacer la formule de Burdelot par « Devenir Homme ». Et ceci d'autant plus que dans notre christianisme il y a une très grande proximité des mots Homme, Amour et Dieu : Devenir Homme, c'est tendre vers l'Amour et vers Dieu.

### **La foi des Croyants sages est-elle mise en cause ?**

« Oui, je crois en Dieu, nous dit un ami, je crois que Jésus est Dieu et qu'il est ressuscité, c'est ma foi, mais je sais bien que ce n'est pas certain. Il m'arrive de douter, je ne suis pas fermé. Ma foi n'a pas la certitude et le manque de nuances d'esprit des intégristes. Oui je crois ces vérités de l'Église. Je ne vois pas le problème. »

Il est vrai que, pour nombre de croyants sages, croire n'est pas toujours tenir pour vrai au sens pur et dur. Pour beaucoup, croire est implicitement compris comme un choix, un acte de

confiance. C'est tenir pour vrai par volonté libre. Ils ont parfaitement assimilé le caractère incertain de leurs croyances et c'est en connaissance de cause qu'ils ont décidé d'y adhérer, décidé d'y croire. Pour eux, croire a le sens d'adhérer, d'entrer dans le jeu de l'Église, de faire comme si tout cela était vrai. Et ce serait un procès d'intention que de leur faire concevoir Dieu comme acquis, concevable, défini... En leur for intérieur, ils font bien les réserves nécessaires et ne prennent pas au pied de la lettre certaines formulations de l'Église. Leur « Je crois en Dieu » fait quelques nuances et, plus qu'une croyance en des vérités, marque leur volonté d'adhérer dans ce domaine incertain. C'est en tout bien et tout honneur qu'ils sont engagés dans cette foi et en assument les difficultés. Dans ces conditions, notre réquisitoire contre les croyances serait un mauvais procès qui ne fait pas le poids à côté de la force du message de Jésus, de la cohérence du message de l'Église, du meilleur d'eux-mêmes que, grâce à leur foi, ils mettent dans leur vie comme d'autres l'ont fait avant eux de Michel Ange à Sœur Emmanuelle, des beautés incroyables de la nature et de la vie, et de bien d'autres choses encore qui rendent un peu dérisoires nos tergiversations sur les croyances. Il nous faut rappeler que la foi telle qu'elle est définie depuis plusieurs siècles par l'Église a permis de construire les cathédrales, d'inspirer les cantates de Bach, de Vincent de Paul à Marthe Robin ou le Docteur Schweitzer... des millions de Chrétiens ont consacré leur vie à des œuvres magnifiques ou à des œuvres discrètes qui exigeaient le plus grand dépassement de soi. Oui, cet ami qui me parle ainsi est un artisan de paix. La preuve, il s'implique énormément dans le dialogue interreligieux qui lui paraît essentiel pour vivre ensemble. Et j'avoue que je suis gêné qu'il se sente visé par mon attaque contre les excès de croyance. Alors où se cache le hiatus ? Car il y en a un. Notre bonne foi et notre bonne conscience nous empêcheraient-elles de voir ce qui pose problème ?

Il ne s'agit pas de remettre en cause la pureté des sentiments chrétiens, bien au contraire, l'auteur les comprend d'autant mieux que cette position honnête et loyale fut la sienne durant longtemps. Mais ce loyalisme ne résout pas les problèmes graves que nous avons évoqués : 1 – Il y a bien un petit grain de sable dans notre approche religieuse et dans le discours chrétien qui, comme dans la plus parfaite des mécaniques, perturbe gravement l'ensemble. 2 –

L'Église surévalue les croyances et en parle de manière binaire et excessive. 3 – Les Croyants en font de même et, malgré leur bonne volonté, leur perception personnelle est faussée. 4 – Enfin ce n'est peut-être pas la bonne approche dans la perspective d'une foi du XXI<sup>e</sup> siècle. Reprenons ces quatre points.

1 – L'existence d'un grain de sable a été évoquée dans notre introduction. Ce sont les crispations religieuses qu'on rencontre de plus en plus dans le monde et qui motivent des guerres. Si nous n'avons pas nous-mêmes ces crispations, il importe de comprendre qu'elles existent dans le monde chrétien. Dans le passé, cela ne posait pas de problème et ne prêtait pas à conséquence. On ne comprenait pas les autres Croyants mais ce n'était pas grave, en général, ils habitaient d'autres contrées qui à l'époque étaient lointaines. Et quand on s'y rendait, avant de cohabiter on les assujettissait. Aujourd'hui, les populations de croyances différentes se mélangent de plus en plus et de plus en plus rapidement et, qu'elles le veuillent ou non, doivent vivre ensemble. Le grain de sable se caractérise par la difficulté, voire l'impossibilité d'accepter la « bêtise » que représentent à nos yeux les croyances des autres. Comment pourrions-nous vivre ensemble quand les valeurs les plus élevées des uns contredisent, nient et rabaissent celles des autres ? On le voit en Europe avec l'immigration musulmane où les crispations sont d'autant plus aiguës que les taux d'étrangers sont élevés. Ce n'est pas qu'une vue de l'esprit, la radicalisation se constate de plus en plus dès qu'il y a mélange de religions : Inde, Indonésie, Tibet, Moyen-Orient, Sri Lanka, Xing Kiang, Soudan... (la liste est longue), et même dans des pays où la cohabitation était bonne comme à Sarajevo, au Kosovo, en Kirghizie, en Corée ou en Malaisie. L'augmentation mondiale des réfugiés (de 14 millions en 1990 à 42 millions en 2008) n'arrange pas les choses. Bref, les crispations et resserrements identitaires se font souvent autour des croyances religieuses. Qu'elles se fassent aussi autour d'autres thèmes (ethnies, langues, cultures, comportements, pétrole, matières premières, luttes de pouvoir, etc.) n'enlève rien à la vigueur du phénomène. L'intégration entre populations allogènes peut se faire à la rigueur et dans le temps long sur la plupart des aspects mais beaucoup plus difficilement sur les croyances, parce que celles-ci sont au sommet du cœur de l'homme et servent de repli identitaire en période de chômage et de crise. Devant ces évolutions,

chaque Croyant voit les excès des autres sans se remettre en cause. Est-il certain que les Chrétiens soient vierges de tout excès ? Il n'est plus possible de ne pas se poser la question. Et que les excès des Musulmans soient aujourd'hui plus gros, moins pacifiques ou plus agressifs, n'y change rien.

2 – Pour montrer la surévaluation du discours de l'Église, nous pouvons dire que nos formulations habituelles, chrétiennes, musulmanes ou autres, ne sont pas nuancées. Observons par exemple avec soin les parties en italique de cette prière chrétienne, la plus centrale de toutes : « Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son fils *unique*, notre Seigneur, *qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie*, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, *est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts*. Je crois en l'Esprit saint, à la sainte Eglise catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. »<sup>5</sup> Qu'un Non-chrétien ait du mal à déchiffrer, cela se comprend assez bien mais que de nombreux Chrétiens aient eux-mêmes de plus en plus de mal à assumer ces affirmations montre bien l'inadaptation de ce langage à l'homme moderne. Celui-ci, et qui lui donnerait tort, n'accepte plus le langage dogmatique et trop imagé. Reconnaissons aussi que notre Église ne cesse de parler de Dieu, des vérités du catéchisme ou des affirmations de Saint Paul, elle sacralise toujours la Vierge et le détail sans intérêt et incertain qu'est sa virginité ou sa montée au ciel en chair et en os, etc. Bref, les discours ne font aucune réserve, il en est de même des prêches dominicaux, des textes et enseignements collectifs qui s'approprient le discours divin, et l'interprètent de manière quasi gratuite. Allez à la messe et écoutez ! L'habitude finit par nous empêcher de voir que toute l'Église, toute la liturgie, tous les chants, toutes les prières sont imprégnés de ce tenir pour vrai. Cela ne rend pas facile la communication avec ceux qui sont

---

<sup>5</sup> Ou l'acte de foi : « *Je crois fermement toutes les vérités que Vous avez révélées et que Vous nous enseignez par Votre Église, parce que Vous ne pouvez ni Vous tromper ni nous tromper.* »

moins intégrés à l'Église, cela crée un état d'esprit qui, pour le moins, manque d'aération.

3 – Les Chrétiens surévaluent aussi leurs croyances. En évoquant ces reproches à un Chrétien, celui-ci nous répond invariablement : « Oui, mais moi je sais bien tout cela, et je doute parfois. Cependant, *j'y crois* et c'est bien mon droit, alors je m'engage et ce discours collectif ne me gêne pas puisqu'il correspond à mon choix. » En fait, nous n'avons pas tout à fait conscience de nos croyances, nous réfléchissons et parlons de toutes ces choses à partir d'un grand nombre de présupposés non remis en cause, nous présupposons que Dieu a réellement parlé aux hommes à l'époque de l'ancien testament, qu'il leur a donné lui-même ses commandements, que par cette longue histoire sainte nous connaissons Dieu dans ses grandes caractéristiques, et que nous pouvons en parler. Depuis Saint Paul, nous « savons » que Jésus est ressuscité, qu'il est venu sur terre pour racheter nos péchés, qu'il a fait des miracles, que nous serons jugés après notre vie, que nous sommes appelés à la vie éternelle, que nous sommes à l'image de Dieu, etc. Comme si tout cela était définitivement acquis. Nous avons en tête des réponses simples et toutes faites à des questions complexes ou dont la réponse n'est pas évidente. Nous croyons à un ensemble fait de nombreux détails qui ne sont pas à notre portée, nous faisons confiance à l'Église, nous adoptons en bloc ses propositions et en parlons sans souci. Ce faisant, notre perception et notre discours se fixent dans les mêmes surévaluations que celles de notre Église, qu'elle soit catholique, orthodoxe, musulmane ou protestante. Par exemple, si nous sommes catholiques, nous pensons que le Saint-Esprit procède du Père « et » du Fils et si nous sommes orthodoxes nous pensons au contraire qu'il procède du Père « comme » le Fils et qu'ainsi, le Père est supérieur au Fils et à l'Esprit. Nous n'avons pas participé à ce choix qui divise profondément les Chrétiens orthodoxes et catholiques depuis un siècle alors qu'il n'a aucune importance. Ce ne sont que des querelles de théologiens. N'empêche, notre perception est marquée par tous ces éléments de foi et ceci malgré nous, plus par le hasard que par le choix de notre milieu religieux. Et il en est de même dans tous les coins du christianisme. Protestants, nous accordons toute autorité à la Bible

alors que catholiques, nous reconnaissons celle de notre curé et de sa hiérarchie. Autrement dit, quand le Chrétien s'engage, il ne mesure pas les limites de son engagement, il est pris dans un ensemble qui le dépasse. S'engageant dans la voie de l'amour, du partage, du pardon et du progrès de l'humanité, il se retrouve dans tout un ensemble de réponses humaines à des questions qui ne sont pas du ressort humain mais qui sont érigées en éléments de foi et sacralisées, c'est-à-dire intangibles, intouchables : des croyances. Pourtant, séduit par leur cohérence et ébloui par la hauteur de vue du discours chrétien, il s'en imprègne, il y croit et y donne le meilleur de lui-même.

Le discours surévalué vient aussi du fait que les tenants d'une foi se regroupent et la célèbrent ensemble. On a beau se dire ouvert aux autres, quand on est souvent ensemble autour des mêmes croyances qu'on glorifie, aussi nobles soient-elles, on ne peut s'empêcher de les monter au pinacle ou de les sacraliser. La surévaluation du discours s'établit très facilement en vase clos en oubliant ceux qui ne sont pas dans le moule. Individuellement, les Chrétiens ne sont pas responsables de cette difficulté. Leur démarche est saine et honnête, c'est un décor ambiant qui s'est installé à leur insu et qu'ils ne voient plus tant ils en font partie. C'est la cohabitation nouvelle et galopante de milliards d'humains qui nous oblige aujourd'hui à reconsidérer le discours et l'approche de notre foi, de façon à les rendre plus universels, moins formatés par nos habitudes et par nos mots, moins déformés par nos prismes culturels et culturels.

4 – Dernier point : si les Chrétiens font bien les réserves autour de leur foi, celle-ci est quand même basée sur le fait de croire. Or, nous l'avons dit, croire (au sens croyance) n'est peut-être pas la bonne approche dans la perspective d'une foi du XXI<sup>e</sup> siècle.

Leonardo Boff, théologien chrétien, nous donne un bel exemple de l'universalisme du discours que l'homme d'aujourd'hui comprend. Il rapporte cette réponse du Dalai Lama à qui il demandait quelle était la meilleure religion ? « Je pensais qu'il dirait : *« Le bouddhisme tibétain ou Les religions orientales beaucoup plus vieilles que le christianisme. »* Dalai Lama s'est arrêté, m'a souri et, en me regardant droit dans les yeux... ce qui m'a surpris, parce que je

sentais la malice dans ma question. Il me répondit : « *La meilleure religion est celle qui te rapproche de Dieu.<sup>6</sup> C'est celle qui fait de toi, une meilleure personne.* » Pour me sortir d'embarras, avec une réponse si remplie de sagesse, j'ai alors demandé ce qui nous rend meilleur ? Il a répondu : « *Tout ce qui te remplit de compassion, te rend plus sensible, plus détaché, plus aimable, plus humain, plus responsable, plus respectueux de l'éthique. La religion qui fera tout ça pour toi, c'est la meilleure religion.* » ».

Qui n'accepterait cette belle réponse ? Elle signifie que croire ceci ou croire cela n'est pas le plus important, il y a d'excellents protestants et d'excellents catholiques, on peut être croyant et piètre chrétien. Notre défaut d'approche vient en particulier de l'ambiguïté du verbe croire que nous avons déjà explicitée et qui a trop souvent été pris à la lettre dans l'Évangile. Lorsque croire a pris tant d'importance dans l'approche chrétienne, cela ne va pas sans croyances, c'est-à-dire sans surévaluations et finalement sans certitudes, mais c'est contraire au message de Jésus qui ne diffère pas sur le fond de celui du Dalai Lama et de tant de grands penseurs.

Puisque l'Église tend aujourd'hui à libérer les consciences (et comment pourrait-il en être autrement dans notre longue histoire humaine ?), les choix de croire vont se multiplier à l'infini, l'un croira à l'incarnation mais pas à la rédemption, l'autre croira aux deux, ou à aucun des deux, un autre croira à la Trinité mais l'autre pas, etc. Une foi centrée sur des croyances ne peut que diviser en myriades de chapelles et fait donc fausse route. D'un autre côté, ces divisions qui sont inacceptables lorsqu'elles sont collectives restent tout à fait acceptables lorsqu'elles se situent au niveau individuel. À ce niveau elles sont même normales. De plus elles ne sont pas figées alors que c'est inévitable au niveau collectif. Comment accepter cette diversité individuelle ? La solution consiste à dire que l'important n'est pas là, qu'il est d'être chrétien, d'assumer sa vie et sa nature humaine dans toutes ses dimensions. Et c'est le bon sens. À cette condition, notre foi peut sans crainte être reformatée à la

---

<sup>6</sup> On peut s'étonner d'entendre un Bouddhiste parler de Dieu, mais Jésus ne parlait pas autrement : « Si tu es juif, soit un bon Juif, si tu es samaritain soit un bon Samaritain... ». Ici, le Dalai Lama s'adresse à quelqu'un qui met Dieu au centre de sa religion, il lui dit donc de s'approcher de Dieu. Et il en illustre le sens : devenir une meilleure personne.

lumière de notre conscience et de notre cœur. Ce n'est pas un exercice facile, il demandera quelques décennies et la disparition de notre génération. C'est un bouleversement considérable pour les Chrétiens alors qu'en fait ce n'est qu'un changement d'approche.

Dans l'Église, on rencontre fréquemment deux attitudes, il y a ceux qui, par obéissance, fidélité ou modestie, ne se posent pas trop de questions, acceptent l'enseignement de l'Église et de leurs parents. Il en est d'autres, plus exigeants, qui accordent de l'importance à leur propre réflexion et à leurs doutes, ne lisent pas toujours les dogmes dans le marbre, les reconnaissant implicitement comme repères théologiques, mais qui ne disent rien de ce petit écart de perception tant il pose peu de problèmes à leurs yeux. Dans les deux cas, la communication vers l'extérieur reste unifiée. La masse des Chrétiens que nous formons apparaît comme une forteresse. Nous sommes un peu aveuglés, d'autant que la pureté de nos sentiments chrétiens nous empêche d'y voir l'excès de discours. Sans doute verra-t-on mieux celui des autres : ainsi, lorsque l'athée André Comte-Sponville nous dit que Dieu n'existe pas et avance six preuves, celles-ci ne nous convainquent pas et nous pensons qu'il s'agit de sa part d'une croyance fermée sur elle-même. C'est aussi l'image que donnent les Croyants, celle de gens avec qui il est difficile d'échanger. En observant les croyances des autres on comprend mieux ce qu'ils voient des nôtres.

Comment se comprendre avec ces blocages ? Comment, sur un sujet aussi essentiel et si lourd de conséquences, peut-on laisser peser ce verrou des croyances ? Il faudrait plutôt dire aux Chrétiens « Cessez d'être croyants, soyez chrétiens ». Mais comment se faire entendre quand tout le discours des Églises chrétiennes repose encore fondamentalement sur la nécessité d'y croire ? Et comment ne pas le dire quand tout le message de Jésus assène sans nuances le primat de notre « devenir Homme à titre personnel » sur les certitudes et les contraintes ecclésiales ? En fait nous sommes probablement à un tournant de l'Église car elle ne peut abandonner en rase campagne les gens qui réfléchissent par eux-mêmes pour ne s'intéresser qu'à la masse, plus grande il est vrai, de ceux qui fonctionnent encore par tout ou rien, par fidélité ou infidélité, par croire ou ne pas croire, qui ont besoin de croire pour se dépasser. Ce tournant de l'Église consiste à ouvrir et diversifier son discours vers ceux qui



sauront dépasser leurs croyances sans tout abandonner. Elle le fera car, malgré retard et douleur, elle a toujours suivi la voie de l'intelligence et de la sagesse, du moins sur le long terme.

Et pour en revenir à notre question initiale, la foi des croyants sages est-elle mise en cause ? La réponse est non en ce qui concerne leur intention, leur bonne foi, leur altruisme et leur mérite. L'attaque de ce livre concerne les excès des croyances, le manque de nuance ou les excès du discours religieux standard, son manque d'aération et parfois son repli sur soi. Aux sages et modérés qui, au nom de l'unité de l'Église et du vivre ensemble universel, se veulent des artisans de paix, il ne faut rien reprocher mais il faut demander d'ouvrir les yeux sur la rapidité et la dangerosité des évolutions actuelles et la nécessité de l'ouverture et du changement. Le problème n'est pas en eux mais devant eux. Ils ne sont pas mis en cause mais ils ont à prendre conscience du problème, de la nécessité d'une démarche personnelle difficile et exigeante.

## Le danger du relativisme

Benoît XVI fait la chasse au relativisme qui consiste à considérer toutes les religions comme égales ou à s'accommoder facilement des différentes chapelles chrétiennes, bref à aller trop loin dans le rapprochement interreligieux ou à relativiser l'importance des vérités de l'Église. En ce sens, certains pourraient voir dans notre démarche une *facilité* de l'esprit, un refus de s'engager à croire et à affirmer les vérités que l'Église a eu tant de peine à mûrir, un *abandon facile du mot dogme* qui risque d'entraîner d'autres abandons, une *dévalorisation des vérités ecclésiales* et une incitation à réduire les certitudes et donc la foi. La crainte sous-jacente est que la moindre concession ouvre la *Boîte de Pandore*. Par exemple si on accepte aujourd'hui de dire qu'on n'est pas tout à fait certain que Jésus soit Dieu, on acceptera demain d'en être encore moins certain et de proche en proche tout y passera. Nous sommes comme les enfants qui en veulent toujours plus : chaque libéralisation en entraîne d'autres. Cela mérite de s'y arrêter.

Il est vrai qu'il existe dans de nombreux pays de culture chrétienne et notamment à l'ouest de l'Europe un profond mouvement de relativisation des croyances (même s'il va de pair avec

un mouvement contraire de croissance et de radicalisation). Une part importante des hommes d'aujourd'hui s'éloigne de la religion et du sacré. Même s'ils créent parfois d'autres religions séculières ou d'autres sacralisations profanes, et même s'ils restent dans la culture chrétienne, ils attachent moins d'importance aux discours et pratiques religieuses. Ils les relativisent. Si Benoît XVI veut que nous croyions sans réserve aux vérités du catéchisme (il le veut), il peut s'inquiéter et dénoncer cette tendance. Il y a chez l'homme d'aujourd'hui un regard condescendant et bienveillant envers la religion. Toute la construction chrétienne reposant sur l'idée de croire à l'ensemble proposé par Rome, nous cassons littéralement l'édifice. La question que nous nous posons ici est de savoir si notre démarche, celle de ce livre qui relativise effectivement les croyances, verse sérieusement dans les facilités dénoncées et pose réellement problème au point de lézarder l'édifice chrétien. Ou si, comme nous le pensons, elle permet au contraire de le renforcer sur le temps long.

On peut tout d'abord remarquer que relativiser n'est pas un mal en soi. Ce l'est encore moins s'il s'agit de donner moins d'importance à des choses qui en avaient trop. Et c'est bien ce que nous avons expliqué dans cet ouvrage : notre religion est pleine d'affirmations, d'obligations et de détails surestimés et d'autres sous-estimés. Oui nous incitons à réduire les certitudes et à modifier les termes de la foi, nous assumons cela. Il y a moins de certitudes que l'Église ne le dit et le croit, et nous voulons le dire. Il ne devrait y avoir que des convictions et celles-ci sont respectables. L'Église y perdra sans doute sur le court terme mais sur le long terme, elle a tout à gagner puisqu'il s'agit de dire la vérité, de tenir un discours juste et incontournable. Elle ne doit pas sacrifier le long terme pour des profits à court terme.

Si notre thèse n'exprimait que nos opinions, elle n'aurait pas plus de valeur que celles des anti-Vatican II. Elle s'est efforcée de développer des arguments, nous les avons expliqués et justifiés au fur et à mesure. Le plus fondamental d'entre eux réside dans la nécessité de vivre ensemble demain à l'heure de la mondialisation. Simple exemple : dans l'état actuel de nos approches religieuses, une islamisation de l'Europe n'irait pas sans guerres civiles dont on sait qu'elles sont les pires de toutes. Voulons-nous y faire face en

radicalisant nos opinions, lesquelles sont inaudibles en dehors du monde chrétien, ou en approfondissant notre foi pour en extraire l'essentiel et la force, que nous serons capables de défendre par des arguments incontournables parce que universels ? Nous vous remercions, lecteur, de lire ces lignes en cherchant à vous dégager de vos opinions sentimentales, aussi fortes et profondes soient-elles parce que ce ne sont que des opinions et parce que votre intelligence est capable de les dépasser. Nous ne vous proposons pas un abandon à condition que vous alliez jusqu'au bout de ce travail et des synthèses que nous en ferons. Ce travail restera imparfait s'il n'est que celui de l'auteur, il ne prendra sa valeur que dans la mesure du vôtre et de vos efforts pour éviter une nouvelle Saint-Barthélémy tout en développant notre foi en Dieu.

Reprenons les points cités en italique au début de notre interrogation : sur *facilité de l'esprit*, le procès n'est pas juste car une foi de confiance et d'adhésion repose plus sur l'engagement à être chrétien que sur l'engagement à croire. L'un n'est pas plus facile que l'autre, ce n'est pas un refus de faiblesse. La confiance elle-même peut aussi demander plus de courage que la croyance. Quant à l'engagement dans la vie, il est sans doute plus personnel et responsable que l'engagement quelque peu porté par une foi d'impression ou de ressenti.

Sur *l'abandon du mot dogme*, celui-ci ayant le sens de fondamental, incontestable, certain, on ne peut plus parler de vérités incontestées puisque le dogmatisme chrétien est contesté par les Chrétiens eux-mêmes<sup>7</sup>. On ne peut plus parler de vérité certaine, puisque l'Église reconnaît elle-même que ses vérités ne présentent pas de certitude absolue. Il y a donc bien un problème de formulation. Le relativisme est la contrepartie d'une conception dogmatique inappropriée.

Sur *la dévalorisation des vérités ecclésiales*, nous ne touchons à aucun acquis théologique. Au contraire, débarrassés de leur dogmatisme, ces acquis renforceront la crédibilité des théologiens et pourront être développés plus puissamment par l'explication, le sentiment, la prière... Leur importance reste la même, simplement on ne les affuble pas de qualificatifs valorisants exagérés qui

---

<sup>7</sup> Comme indiqué dans les sondages cités dans les précédents chapitres.

conduisent à l'effet inverse. Répétons-le, l'Église est allée trop loin dans ses discours sans nuance, comme si les gens d'aujourd'hui pouvaient se satisfaire d'un discours monolithique construit pour des paysans du XIX<sup>e</sup> siècle quelque peu enfermés dans les mystères de la nature, l'incertitude du lendemain et l'obscurantisme ambiant où seul le curé était instruit. Ce discours convient encore à une large partie de l'humanité et nous comprenons que l'Église veuille le maintenir ; l'unicité de son discours a été son point fort et elle peut en conserver l'avantage par l'unicité de sa doctrine et des formes de communication adaptées à ses différents publics. Il n'est plus possible d'avoir le même discours pour des gens qui ne savent pas lire et ceux qui construisent les ordinateurs. Autrefois le discours aux adultes pouvait être proche de celui des enfants. Aujourd'hui, il faut le différencier, s'exprimer sous forme d'affirmations simples aux enfants pour ensuite transformer peu à peu ce langage vers une forme faisant appel à leur intelligence et à leur responsabilité : ce fut le langage de Jésus pour qui l'important n'était pas la religion mais ce qu'il y a au-dessus et la démarche de chacun vers cet au-dessus<sup>8</sup>.

Finalement, si l'on veut bien y réfléchir, le relativisme n'a de sens que dans la mesure où la foi repose sur des croyances ou des dogmatismes. Il n'a aucune prise sur une foi faite de confiance et d'adhésion, sur une foi qui n'est plus affaire de croyance, sur une foi où il n'y a plus rien à relativiser puisqu'il n'est plus question de croire ou de ne pas croire, où les raisons d'adhérer volent plus haut. Si les différentes chapelles chrétiennes ont des doctrines différentes, celles-ci ne s'opposeront plus avec la véhémence qu'induisent les croyances. Plutôt que de lutter contre le relativisme, on en supprime l'objet.

---

<sup>8</sup> J.-M. Moschetta, théologien et scientifique, remarque dans une note de décembre 2000 : « ...le seul passage de l'évangile qui traite directement d'œcuménisme, cet épisode où les disciples de Jésus lui rapportent que certains accomplissent des guérisons en son nom sans appartenir au clan constitué des disciples du maître de Nazareth. La réponse que Jésus fit jadis, à l'indignation des disciples, semble s'adresser aux Chrétiens de toutes les "Églises" qui se réclament de lui, aux prélats de la Curie romaine comme aux laïcs de base : "Qui n'est pas contre nous est pour nous" (Mc 9, 40). La logique d'exclusion et de primauté absolue de l'Église catholique est-elle encore cohérente avec les propres paroles du Christ ? »

Reste la *Boîte de Pandore* où, disons-le, la crainte n'est pas dénuée de bon sens. On a vu le phénomène en Occident dans les relations parents-enfants lorsque, après avoir réduit les interdits, supprimé les sanctions et développé une éducation basée sur la confiance et la responsabilité, des excès irrattrapables se sont produits. Était-il encore possible de fonctionner à l'autorité ? En mai 1968 il n'était pas possible de réprimer le million de jeunes qui refusaient toute autorité. On ne peut pas aller à contre-courant de la société. Celle-ci représente une force gigantesque qui balaye tout. D'ailleurs, la seule force qui fut opposée fut celle de la société civile qui exprima sa force dans une contre-manifestation encore plus puissante. La reprise en main permet de rétablir l'ordre mais ne permet de rétablir ni l'autorité ni les sanctions, la libéralisation ambiante ne pouvait être contrée. Les mouvements profonds de la société sont trop puissants, gare à ceux qui ne savent pas en prendre la mesure. Mais attention, cela ne les justifie pas : simplement, on ne peut les contrer par la force ou l'autorité. Autrement dit et en conclusion, il n'y a pas de boîte de Pandore à ouvrir, elle s'ouvre d'elle-même et aucune autorité ne saurait la fermer. Il faut attaquer le problème d'une autre manière.

#### *Proposition aux traditionalistes*

On pourrait présenter les choses autrement et montrer que le mouvement général des Chrétiens aux États-Unis va, non pas vers la libéralisation de la pensée mais tantôt vers un repli sur les fondamentaux traditionnels de l'Église, souvent vers les formes religieuses plus émotives des Évangélismes. Il est possible que ce qui se passe là-bas advienne chez nous avec quelques années de décalage. Ainsi, les sociétés chrétiennes ne seraient plus dans une phase d'ouverture au monde moderne mais de repli sur ses dogmes et ses approches catéchétiques de la foi. À cela elles ajoutent un repli vers l'autorité pour contrer les excès de libéralisme de la société moderne (jeunesse, drogue, mœurs...). On a peur que tout s'échappe et l'on se referme sur les repères sécurisants de la religion et de ses règles : la foi-croyance permet de justifier et de faire passer plus facilement les règles et devoirs tandis qu'en foi-confiance, il

faut expliquer et c'est moins facile. Ainsi, nous serions totalement à contre-courant ? Mais faut-il être dans ce courant pour voir juste ?

Devant ces évolutions contradictoires de libéralisation et de repli, il n'est pas toujours facile de distinguer entre mouvements de fond et mouvements conjoncturels. Les Américains se trouvent en phase de réaction contre l'agression des extrémistes musulmans qui les a marqués comme elle a marqué le monde entier, ce n'est que conjoncturel. Mais, dira-t-on, toutes les religions se radicalisent dans le monde entier depuis la fin du communisme. C'est vrai. Mais est-ce conjoncturel ou mouvement de fond ? Notre hypothèse est que ce n'est que conjoncturel. Pourquoi ? Parce que le mouvement de libéralisation est historique, il est en route depuis les temps reculés en passant par le moyen âge, le siècle des Lumières et notre époque de grandes avancées technologiques, scientifiques, communicationnelles, planétaires et humanistes. Il est donc profond et fondamental. Il surprend actuellement par sa rapidité. Il est « occasionné » par l'émergence du fondamentalisme musulman qui braque le monde entier et qui n'est en fait que l'expression de la difficulté de cette mouvance religieuse à s'adapter à notre époque. Cette difficulté ne saurait s'éterniser. Par rapport à l'histoire longue, elle ne représentera qu'un, deux ou trois siècles. Par ailleurs, ce repli ne concerne que les sociétés religieuses, il concerne moins l'Europe de l'Ouest qui, au contraire, vit mal les formes religieuses. Les replis ne sont que des réactions de crispation face au mouvement de libéralisation des esprits qui apparaît justement si puissant qu'il n'y aurait plus rien d'autre à faire que de revenir aux approches simples du passé. Les replis comme l'Inquisition, le communisme, ne durent jamais. La force des replis actuels n'est que la preuve de la force des mouvements qu'ils combattent. Il importe de ne pas les sous-estimer. Notre société a de réels problèmes et il faut les combattre avec force. Mais par d'autres voies que des replis sécurisants qui « bunkerisent ». Quelles voies dira-t-on ? L'éducation et encore toujours l'éducation. On ne sort jamais de problèmes difficiles par le bas mais par le haut.

Les traditionalistes défendent l'hypothèse contraire. Pour eux, « *la boîte de Pandore a déjà été ouverte par Vatican II et, grâce à Benoît XVI, commence enfin mais trop lentement à se refermer. Dans un office,*

disent-ils<sup>9</sup>, pour 300 personnes de plus de 60 ans il y a 30 traditionalistes de 30 ans de moyenne d'âge. Nous sommes en infériorité mais bientôt, lorsque la génération 1968 nous aura quittés, nous serons majoritaires. L'Église retrouvera enfin ses voies traditionnelles avec ses obligations qui nous aident, ses liturgies dirigées vers l'Orient, ses sacrements réhabilités, ses catéchismes et processus d'enseignement obligatoires qui évitent de tout laisser tomber, ses prêtres en soutane pour soutenir leur célibat et leur rôle de représentant de Dieu, son discours de vérité pur et sans concessions, sa morale revivifiée, et surtout sa foi simple qui, par le choix de croire et le baptême, permet de savoir si on est catholique oui ou non, si on est sauvé ou pas. Car Dieu n'est pas absent du monde, ajoutent-ils, il est présent chaque jour dans notre vie, c'est une personne, trinitaire, il nous aime et c'est un bonheur immense que de l'aimer, de le prier et de le voir dans les autres. » Leur discours tout à fait sincère est très beau. Ils rappellent avec force nos bases, que Dieu est là, qu'il est possible de s'en rapprocher. Leur foi est souvent un modèle de vigueur et de courage. En tant que croyants, ils ne relativisent rien, leurs croyances sont la vérité, ils sont cohérents avec leur approche héritée de l'enfance. Malgré nos divergences de vue, ils ont leur place dans l'Église comme d'ailleurs aussi leurs opposants. Ce n'est pas en les combattant qu'on fera progresser le débat.

Par contre, la pureté de leurs approches est contrebalancée par l'équivalente bonne foi qu'on peut trouver dans les ailes puristes de l'Islam, du Judaïsme et de toutes religions dont ils n'imaginent pas l'égale élévation de sentiments et l'honnêteté intellectuelle. Tous veulent « imposer » leurs opinions et leurs « formes » religieuses. Et c'est bien là leur point faible comme celui de tous les fondamentalismes. En effet, ils prônent la discipline à l'Église mais l'ont rompu eux-mêmes avec Mgr Lefebvre (disant que c'est l'Église qui avait changé et non eux) et maintenant que Benoît XVI les soutient, ils reprochent l'indiscipline des prêtres et des laïcs qui, en majorité, se situent dans l'esprit du concile. Que diront-ils demain si un pays européen catholique devient majoritairement musulman et instaure la charia ? Ils seront alors dirigés par d'autres puristes qui veulent imposer un tout autre purisme. Subissant alors l'autoritarisme religieux et la soumission de l'État à la religion qu'ils prônent, ils comprendront la folie des systèmes religieux autoritaires ou

---

<sup>9</sup> Enquête sur les Traditionalistes diffusée sur *France 3* le 19 août 2010 à 1H40.

pyramidaux. Ils croient voir mieux que les autres la montée de l'information, de l'éducation, de l'esprit critique, des échanges inter-culturels mais ils n'en mesurent que leur crainte, ils n'en voient pas le caractère inéluctable et fondamental d'un mouvement historique qui s'étale sur les siècles, ils n'imaginent pas leur marginalité dans le monde global. Leur système hiérarchique tenait la route il y a 60 ans et il peut encore être de mise pour des jeunes en milieux clos ou pour des adultes qui ne veulent pas changer d'approche pour des raisons familiales, psychologiques ou autres. Ils sont minoritaires dans l'ensemble du christianisme et à plus forte raison dans l'ensemble de l'humanité. Ils le seront toujours puisqu'ils se positionnent aux extrêmes de l'une des religions. Nous avançons ces arguments non pas pour polémiquer une fois de plus, mais pour suggérer au moins de ne pas chercher à imposer aux autres des formes religieuses sous peine de grave désillusion le jour où d'autres imposeront la leur. En contrepartie, nous devons respecter leurs choix et les laisser pratiquer notre religion comme ils l'entendent. Pour nous, l'important n'est pas là. Nous reconnaissons que leur approche mérite respect car elle correspond à certaines formes d'esprit qui existent, donc à un vrai besoin. Bien entendu, ces éléments de conciliation n'ont de sens que dans la mesure où Rome accepte la diversité. Cela semble être le cas avec la récente acceptation des messes selon le rite de Saint Pie X.

Pour conclure sur le relativisme, le dernier aspect du problème qui n'est pas le moindre est que la vérité ne craint rien ; sur le long terme elle sera toujours gagnante. Or, en l'occurrence, quelle est la vérité ? Est-ce de dire que Jésus est Dieu (nous prenons ce dogme là mais nous pourrions prendre n'importe quelle autre) ou est-ce de dire qu'on ne sait pas mais que sa prestation, impressionnante en tous points, nous en suggère la question tant elle a donné une impression d'absolu, de perfection et d'élévation ? À l'évidence, sur le long terme, la société universelle choisira de retenir et le doute et la force du message reçu.



## Peut-on prier sans croyances ?

Peut-on prier sans la ferme conviction de l'existence de celui à qui on s'adresse ? Peut-on prier avec ferveur lorsque le doute est présent ? Essayez et vous verrez que ces questions se posent. C'est normal. Dans la prière on s'adresse à Dieu, à un être surnaturel peut-être, mais à quelqu'un. Ce peut être aussi l'âme d'un défunt, d'un être aimé ou admiré, la nôtre éventuellement, bien que, comme Dieu, l'âme ne soit qu'un mot qui remplace un vide de notre savoir. Ne pas savoir qui est celui à qui l'on s'adresse est frustrant. Ne pas savoir s'il existe est décourageant. Au contraire, dans une approche par croyance, tout est plus facile, on s'adresse à celui en qui on croit ; puisqu'on croit, il existe dans notre esprit, on le fait exister.

Dans une approche d'après-croyance, nous n'avons pas supprimé Dieu, bien au contraire, nous sommes dans une approche plus nuancée où la foi consiste à croire Jésus, à lui faire confiance à lui et en ce Père dont il nous parle, à adhérer à son enseignement et ses messages, à croire en l'Homme et à la vie, à nous orienter vers l'Humain et l'universel, à nous engager dans une foi vivante qui nous rapproche de Dieu.

Ainsi, la confiance nous permet de nous adresser à ce Père dans un esprit d'espérance, de le remercier, d'exprimer des sentiments, de demander, etc. On peut noter que Dieu n'existe pas plus en foi-croyance qu'en foi-confiance. Ce n'est pas parce que je le fais exister dans mon esprit que son existence est plus réelle. Cette réalité est indépendante de ce que j'en pense. Mais surtout dans notre définition de la foi, Dieu est présent, lointain certes mais présent, il passe plus par Jésus, par notre engagement, par la vie et l'Homme en général, par l'humain et l'universel. Tous ces axes justifient la méditation. Cependant d'autres considérations confirment la nécessité de la prière.

D'abord, nous en avons besoin. Qu'il s'agisse de contemplation, de méditation, de communication, de prise de recul sur notre vie, de recherche de Dieu, de silence intérieur, d'action de grâce, de pardon, de demande, d'appel au secours ou de résolutions..., la prière est un mouvement de notre esprit qui nous élève vers ce plus d'esprit que nous ne connaissons pas et que nous appelons Dieu.

Nous aspirons à cette élévation spirituelle, elle nous permet de prendre quelque recul sur notre vie et nos aspirations, ce besoin est essentiel. Elle nous demande parfois effort pour y entrer mais nous en retirons toujours profit. Nous la pratiquons même de manière instantanée lors de notre vie active. C'est un peu plus que de la réflexion ou de la prise de recul, c'est une mise en situation d'écoute, d'espérance, d'attente d'un plus, d'un éclairage qui nous vienne de ce que nous ne connaissons pas, de ce Père, de l'âme de défunts ou du tréfonds de nous-mêmes. Quelle qu'en soit la forme, c'est toujours un moment de lien avec une transcendance espérée, un temps d'arrêt sur nous-mêmes et, finalement, un moment important dans la vie religieuse personnelle.

Ensuite la prière correspond à un besoin universel, elle est commune à toutes les religions, ce qui confirme sa nécessité au-delà des nuances que nous donnons à notre foi. Cet acte universel correspond à un besoin profond de l'Homme devant ce qui le dépasse. Chacun s'y retrouve comme seul devant un miroir et en recherche de communication. Bien qu'ils n'aient pas comme nous de Dieu identifié, les Bouddhistes prient et développent les formes méditatives. Toutes les religions recommandent la prière. On l'a vu à Assise où tous les chefs religieux se retrouvaient dans une volonté commune de prier. Je l'ai vu dans cette maison de Quakers de Boston pour étudiants multiconfessionnels ou sans religion : la prière du début de repas y était remplacée par une minute de silence. Celle-ci se pratique aussi dans nos cérémonies aux morts, pourtant très laïques. L'émotion n'est-elle pas une forme de prière ? Quelle que soit sa religion ou son athéisme, toute maman prie près du berceau d'un nouveau-né souffrant. L'amour n'est-il pas aussi forme de prière ?

Enfin, qu'en dit Jésus ? Il conseille de prier et lui-même prie souvent. Il nous apprend le « Notre Père » cette belle prière commune à toutes les tendances chrétiennes. Par ailleurs, il recommande de demander pour recevoir, en précisant de demander « en son nom », ce qui incarne quelque peu notre prière ; c'est parce que nous croyons en Jésus que nous demandons. Il fustige les hypocrites qui se montrent pour prier et se retire lui-même pour prier seul, dans le silence. Il montre l'exemple d'une prière personnelle qui n'a rien à voir avec des prières toutes faites et récitées.

Mais en foi-confiance la prière n'est pas tout à fait la même : elle est moins facile. Car Dieu n'y est plus « prêt à consommer ». Il ne suffit plus d'y croire comme on a tendance à le faire, une fois pour toutes, il faut l'espérer, le vouloir, le chercher, en Jésus, en soi et dans les autres... Trois directions de recherche d'une immense richesse chacune, jamais stabilisées, toujours changeantes. Cette démarche n'est pas inutile, elle peut être féconde.

Elle est plus adulte, ce n'est pas la forme facile et simple qu'on propose à des enfants. Elle demande un effort supplémentaire de prise en charge, et du courage pour assumer cette solitude initiale d'une foi qui se construit au lieu de se recevoir. Dieu se recherche en nous et dans les autres, de manière concrète, ouvrant peut-être la voie au surnaturel. Il n'y a plus de croyances simplistes ou magiques, ce qui conduit à une part plus importante donnée au langage secret de la conscience, à des points plus tangibles, bref une prière sans fiction.

Elle présente quelques spécificités, d'une part par le registre élargi qu'impose la nécessité d'une recherche, d'autre part parce qu'au-delà de cette recherche, la notion de croire réapparaît mais de manière personnelle et indicible. Croire dans une démarche personnelle n'est pas une croyance mais un élan de l'esprit vers l'objet de notre confiance et de notre adhésion. Enfin, parce que la prière s'adresse autant à nous-mêmes qu'à ce Dieu mystérieux censé nous entendre. Le prier c'est aussi s'adresser à soi-même, à cette part de transcendant qui est en nous. Dans cet esprit, prier pour soi, ce n'est pas demander des bienfaits pour soi mais chercher à y voir plus clair dans notre vie ; prier pour les autres n'est peut-être pas seulement demander des bienfaits pour eux mais réfléchir à ce que je ou nous pouvons faire pour eux.

Elle représente aussi un changement car nous sommes imprégnés de nos habitudes. Il serait normal que cette nouvelle exigence nous demande un certain temps d'adaptation.

Mais en fait, quelles que soient nos options religieuses, c'est sans doute dans la prière personnelle que nous les humains, nous nous retrouvons tous à égalité : là, au pied du mur, dans l'intime et l'ineffable, les plus sûrs d'eux-mêmes ne peuvent éviter le doute et la prudence, alors que les plus rationalistes ne peuvent éviter le divin et l'espérance. C'est sans doute dans la prière que tous nous

nous rejoignons le mieux. Prier est une belle chose, c'est un temps d'arrêt, de prise de recul et de réflexion, la prière peut avoir mille formes, elle va du vœu le plus simple à l'extase la plus mystique. C'est élever son âme, s'adresser au Père ou à l'Esprit qui nous dépasse dans une quête instante. Il est impossible de déprécier ces moments de transport, ce sont de grands moments de notre vie, ceux de la sincérité, du pardon retrouvé, de l'amour ressenti, des vraies questions, des réponses personnelles et de la paix de l'âme. Il ne s'agit surtout pas d'exclure Dieu de nos prières, ce serait une folie plus grande encore que la croyance pure et dure. Il s'agit au contraire d'établir la communication avec un Père dont nous ne savons pas grand-chose mais en qui nous espérons et en qui nous plaçons notre immense confiance. Là dans le fugitif et l'indicible, oui nous pouvons croire en Dieu. Jésus a laissé entendre que le divin était en nous, qu'il était en quelque sorte une part de nous-mêmes, de notre conscience peut-être. « Les mots n'atteignent jamais le Ciel qui ne traversent pas le cœur » dit Jean Sullivan<sup>10</sup>.

### **La raison, le cœur, l'intelligence ?**

Nos propositions semblent s'adresser à l'homme de raison plutôt qu'à l'homme croyant lorsque nous mettons en avant le doute systématique et l'esprit critique, lorsque nous cherchons à nous méfier des approches affectives de la religion et à les remplacer par des voies plus raisonnables, lorsque nous refusons les croyances toutes faites au profit de notre conscience et de notre recherche personnelle. On pourrait y voir un excès de rationalisme et rappeler à juste titre que la foi ne saurait être approchée comme la science et surtout qu'une foi sans le cœur n'aurait guère de valeur.

Remarquons d'abord que, si on ne peut dissocier le cœur et la raison en matière de foi, cela vient de la difficulté à établir une foi totalement rationnelle ou au contraire totalement sentimentale. On reproche à ceux qui ne justifient leur foi que par le cœur d'avoir une foi de charbonnier, ou même obscurantiste, et on reproche à ceux qui ne s'en tiennent qu'à leur raison une prétention hors de propos sur un sujet qui dépasse les capacités humaines. Quelle est

---

<sup>10</sup> Jean Sullivan, *Ligne de crête*, Plon, Paris, 1961.

la juste voie ? Aurions-nous donné quelque priorité à la raison ? Notre réponse est nette : la sagesse ne saurait être un compromis qui satisfasse les deux parties, elle est dans l'affirmation la plus totale des deux voies. Notre rationalité doit être sans concession dans l'approche de la foi car nous n'avons que notre intelligence pour réfléchir et progresser et il ne saurait être question de la mettre de côté au prétexte des mystères qui nous entourent. Quant à la part de cœur que nous y mettons, elle ne saurait accepter de limites. Jésus fait inlassablement appel à notre intelligence mais il nous montre sans cesse la voie du cœur de manière illimitée. Ainsi, nous voulons tout à la fois la raison et le cœur, nous ne choisirons pas entre les deux comme on choisit entre la chaîne et la montre. La question est alors de jauger notre proposition au droit de chacun de ces impératifs.

Côté raison, la réduction des croyances dans nos approches permet de franchir un pas important. Nous l'avons dit plus haut : une foi de confiance, d'adhésion, de décision personnelle, qui est aussi approche, recherche et engagement permet à la raison d'évoluer sans entraves. Le doute ne joue plus, il est une donnée, il permet d'appeler mystère un mystère et croyance une croyance. Il permet à tous ceux qui, dans d'autres religions, donnent la même importance au doute, de ne plus être des Croyants mais des Chrétiens ou des Musulmans etc. et de pouvoir échanger entre eux. Les rationalistes ne s'opposent plus à cette forme de foi qui retrouve son sens étymologique de « fiance » et de fidélité. Il devient possible de parler avec eux comme avec n'importe quel Bouddhiste ou athée sans cette barrière des croyances. Les vérités d'Église deviennent accessibles mais dans une démarche personnelle qui ne correspond pas à l'image collective et obligatoire. Cette nouvelle approche n'enlève rien à leur valeur intrinsèque.

Côté cœur, notre approche n'oppose aucune limite. Au contraire, c'est par le préalable de la rencontre d'une personne et par le sentiment et l'intuition qu'elle est bien le chemin, la vérité et la vie que viennent la confiance, l'adhésion et l'engagement. C'est par cette démarche positive dont nous venons de parler et qui trouve sa source dans la vie et le message de Jésus que nous nous laissons séduire. C'est par notre cœur et ses mystères que tout cela passe. Lorsqu'on demande à Jésus s'il faut lapider la prostituée comme le

veut la loi, il se baisse et trace des signes dans le sable, histoire de laisser aux gens le temps de réfléchir, puis, sur leur insistance, il propose à celui qui n'a jamais péché de jeter la première pierre. De nouveau, il laisse le silence faire son œuvre et peu à peu les gens se retirent, un à un jusqu'au dernier. On voit là, sans raisonnement, le processus de vie proposé par Jésus : c'est par le cœur et la conscience que les premiers se retirent, puis tous les autres. Chacun peut participer, nul besoin d'étude et d'argumentation, nul besoin de croyance, nul besoin de loi. Notre vie chrétienne est d'abord centrée sur nos actes et comportements qui, au jour le jour, n'ont pas besoin de longues études car ils relèvent du cœur. Et voilà comment nos propositions, contre toute apparence, recentrent la vie chrétienne sur des aspects beaucoup plus proches du cœur que de la raison. Ce n'est pas un paradoxe : la raison et l'intelligence dominant la « méthode » d'approche de la foi, mais la « vie » chrétienne elle-même est essentiellement dominée par la conscience et le cœur. La confiance et l'adhésion viennent aussi du cœur, elles laissent le champ libre aux sentiments, à la compassion, à l'imagination, etc. La raison n'empêche pas le cœur ; la sagesse et le bon sens n'empêchent pas l'amour ; l'intelligence n'empêche pas la vibration, la passion et parfois même la démesure. C'est d'ailleurs un peu ce qui s'est passé chez les évangéliques américains comme on va le voir maintenant.

### *Les leçons de l'expérience américaine*

Dans cette dialectique raison et cœur, il est intéressant d'observer l'histoire religieuse et en particulier celle des États-Unis où les mouvements évangéliques qui représentent une approche à la fois passionnée et quelque peu libérée des croyances se sont développés en réaction aux approches puritaines, rationnelles, protestantes et croyantes. On est passé là dans l'exubérance évangélique où, selon Denis Lacorne<sup>11</sup>, « *L'expérience d'une conversion subite était suffisante pour asseoir une foi inébranlable, détachée des vieux préceptes, des pénibles déclarations de foi, des laborieuses récitation de credo devant un parterre d'autorités ecclésiastiques patentées. Tout devenait désormais simple, limpide, aveuglant de vérité... Ces passions furent propagées par des Églises*

---

<sup>11</sup> Denis Lacorne, *De la religion en Amérique*, Gallimard, Paris, 2007.

*aujourd'hui prospères – comme les Églises baptiste, méthodiste, unitarienne – et par une multitude de sectes éphémères aux noms étranges de disciples du Christ, d'universalistes, de Christian Connection, de rappistes, de « Trembleurs » (ou Shakers), d'adventistes, de tunkers, de swedenborgiens..., sans oublier l'évangélisme très particulier des lecteurs du «Book of Mormons »... La prédication évangélique... énonçait des vérités simples qui garantissaient son succès et son ancrage dans la durée. Il offrait une expérience sans précédent de « démocratisation par le bas » du religieux : des prédicateurs itinérants, peu ou mal formés, mettaient l'accent sur la spontanéité, les chants, la danse, les transe, la confession publique, les cris de joie ou la glossolalie. Le grand ferment politique de l'époque des Lumières, les désordres de la Révolution américaine avaient affaibli les vieilles hiérarchies politiques et religieuses. Aucun pouvoir civil ou religieux ne se trouvait dorénavant en mesure de censurer les expériences religieuses imaginées par une nouvelle génération de prédicateurs ambulants... L'idée centrale de cette période de renouveau religieux était que la foi n'avait plus à être réglementée : l'enthousiasme, orienté il est vrai par les prédicateurs, remplaçait les credo formalisés, les rituels ou les commentaires propres à une théologie savante. Une simple connaissance de la Bible, sans la médiation d'un d'interprète reconnu ou certifié par des autorités religieuses, était considérée comme suffisante. « Sola scriptura » était bien le leitmotiv de l'époque et tout ce qui relevait d'une exégèse fondée sur la connaissance des langues de la Bible, une lecture rationnelle et critique de l'Ancien et du Nouveau Testament, se voyait relégué dans le grenier des vieilleries d'un âge prédémocratique. La multiplication d'expériences mystiques – la transe, l'extase et le tremblement – l'attachement passionné aux textes de l'Apocalypse, le ressassement littéral de passages bibliques présentés comme des vérités absolues, telles furent les formes nouvelles d'un éclectisme religieux sans précédent dans l'histoire de l'Amérique... Bien plus qu'à l'époque des puritains, « l'esprit de liberté » était désormais inséparable de « l'esprit de religion ». Ainsi Barton Stone, un ancien prédicateur presbytérien... dénonçait-il avec véhémence toutes les Églises officielles au nom de l'« Évangile de la liberté » et n'acceptait qu'un seul nom pour sa dénomination, celui de « Chrétien ».*

Ce texte est instructif car l'approche des Évangéliques, bien que différente de la nôtre dans cet ouvrage, présente des points de similitudes : – réaction contre les croyances et leur rigidité – réduction des aspects réglementaires – retour sur l'Évangile au détriment de vérités à croire – mise en œuvre d'une mouvance plus que d'une religion définie – impulsion par le bas plutôt que par la hiérarchie ecclésiale – affaiblissement des vieilles hiérarchies religieuses –

préférence donnée à l'appellation de Chrétien – accent mis sur la liberté individuelle – esprit de liberté lié à l'esprit de religion – esprit d'un renouveau lié aux Lumières – idée d'une seconde naissance dans l'esprit à opérer par chacun – le besoin des autres pour progresser.

Mais aussi des différences : – réduction de la doctrine à des idées simples et refus des théologies savantes chez les Évangéliques alors que nous restons ouverts à la compétence accumulée par l'Église (simplement nous la désacralisons) – développement de nouvelles croyances comme celles des Baptistes, Pentecôtistes, Mormons, etc. alors que notre approche consiste justement à les réduire – exubérance et émotion des approches qui présentent un danger quand leur place devient excessive ou exclusive – lecture trop littérale des textes de la Bible alors que, par notre refus des croyances, nous nous éloignons des textes pour en retenir surtout l'esprit – ouverture au créationnisme alors qu'il s'agit d'un refus des connaissances scientifiques au nom de croyances, ou à l'intelligent design alors qu'il ne s'agit que d'une hypothèse vraisemblable non vérifiée. Finalement, les Évangéliques qui pensent avoir réagi contre l'excès de croyances des religions traditionnelles en ont créé d'autres.

Malgré de graves excès observés dans certains pays, leur expérience comporte des aspects très positifs que nous aurions tort de sous-estimer. Profitons de l'expérience acquise pour éviter les écueils du passé. Le problème des réformes est que, tel un balancier, elles basculent vers le côté opposé en s'éloignant du point de sagesse. Nous devons y veiller car, voulant seulement réduire un excès dans toutes les Églises chrétiennes, nous ne devons pas aller trop loin dans le mouvement.

Ce n'est pas parce que nous avons des points communs avec les Évangéliques qu'il faut s'inquiéter, ce n'est pas parce qu'ils ont un peu interprété l'esprit des Lumières qu'il ne faut pas s'en approcher de nouveau, ce n'est pas parce qu'ils ont impulsé leur dynamique par le bas qu'il ne faut pas le faire, ce n'est pas parce qu'ils ont privilégié l'idée d'être chrétien qu'il faut la refuser, bien au contraire, mais pour autant il ne faut pas créer une nouvelle institution. La sagesse est difficile ! Il en est ainsi de la manière de jouer de notre liberté de penser : celle-ci a fait des ravages en



Amérique où l'on a vu se développer toutes ces religions et sectes qui, finalement, ne faisaient que remplacer des croyances par d'autres. Dans notre appel à réduire les croyances, nous ne devons pas souhaiter une nouvelle institution, c'est au niveau individuel et intime qu'est l'enjeu. Les réformes américaines visaient la liberté. Sur fond de réaction, l'exploration de voies nouvelles enthousiasmantes et collectives conduisit à des excès collectifs alors que notre objectif n'est que de progresser vers plus de sagesse intellectuelle.

En fait, les Américains sont à la fois très unis dans leur christianisme mais très diversifiés dans leur appartenance religieuse. Habités à fréquenter des gens de croyances différentes, ils attachent moins d'importance à celles de leur propre chapelle que les Catholiques français, italiens et espagnols pour lesquels elles sont dogmatisées. Ainsi peut-on se demander s'ils n'auraient pas déjà résolu le problème des excès de croyances. Ce n'est qu'en partie vrai car, a contrario, leur croyance en Dieu est très forte et quasi unanime au point que l'existence de Dieu est quasi dogmatisée. Leur messianisme ou leur prosélytisme et la vision qu'ils ont de leur mission religieuse dans le monde constitue même l'unité américaine et oriente leur politique dans le sens d'une mission sacrée. S'ils ont beaucoup de petites croyances auxquelles ils attachent parfois moins d'importance, ils compensent par la force étonnante et très excessive de leurs grandes croyances. D'où un certain nombre d'erreurs comme celle qui consiste à penser que le monde doit s'adapter à eux et non l'inverse<sup>12</sup>.

Par contre, ils ont réussi à devenir *tout à la fois le peuple le plus passionnément religieux et le plus agressivement pragmatique de la planète*<sup>13</sup> et il y a sans doute là une piste intéressante pour orienter nos recherches dans la mesure où nous avons pris connaissance des dangers du sentimentalisme religieux mais également de la force d'enthousiasme que permet une foi de type confiance (qui se lit sur leurs billets de banque « *In God We Trust* » c'est-à-dire littéralement : « En Dieu nous mettons notre confiance »).

---

<sup>12</sup> Jean-Michel Valantin, *La violence au nom de Dieu*, p. 109, IRIS, Dalloz, Paris, 2005.

<sup>13</sup> Jeremy Rifkin, *Le rêve européen*, Fayard, Paris, 2005.

*Comment progresser ?*

De tous temps, l'Église s'est efforcée de rationaliser son message. Agressée par les positivistes depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, elle lutte contre le matérialisme et les rationalismes qui, selon le principe du balancier, vont aussi trop loin en s'engageant vers des « croyances » radicalement opposées aux siennes, en affirmant par exemple que Dieu n'existe pas, que la science nous éclairera peu à peu... affirmations aussi peu fondées que les déclarations opposées. Ainsi la raison atteint ses limites dans le rationalisme ou lorsque son approche devient quasi-religieuse (ce qui est un comble) au point d'outrepasser la raison.

Mais dans le domaine de la foi, on peut au contraire se demander si les modes de réflexion rationnels ne sont pas les meilleurs amis de la religion, s'ils n'en sont pas l'avenir le plus solide. L'un des plus beaux cadeaux du créateur (quel que soit le nom et le sens qu'on veuille lui donner) n'est ni la beauté époustouflante de la création, ni l'infiniment grand ou l'infiniment petit, ni Mozart ou Léonard de Vinci, ni même l'amour ou la délicatesse des émotions... bien qu'on atteigne là des sommets, ce cadeau ne se voit pas facilement car il est d'un autre degré, il est de nous avoir placé dans un univers où les lois qui le régissent ne varient ni dans le temps ni dans l'espace<sup>14</sup>, où la rationalité est possible, où chacun peut faire un effort d'intelligence à sa portée. Un monde où le bon sens raisonnable n'aurait plus sa place serait invivable, terrifiant. Lorsqu'on voit un couple chancelant où la déraison se manifeste, ou une famille détruite par la démence de l'un de ses membres qui rend la vie impossible, lorsqu'on touche du doigt la détresse d'un groupe humain ravagé par une guerre absurde ou l'incohérence des camps de concentration, on comprend l'immense bonheur qu'il y a à vivre dans un monde où règne un minimum de raison. On hait le mal mais tant qu'on peut l'expliquer on peut encore le supporter, par contre lorsqu'il ne s'explique pas, il devient insupportable au sens strict. Quand des enfants voient leurs parents se disputer, cela les détruit car ils ne peuvent le comprendre. Quand une guerre arrive alors que dans la période qui la précédait, tout le monde

---

<sup>14</sup> Trinh Xuan Thuan, *Le Monde s'est-il créé tout seul*, Albin Michel, Paris, 2008.

s'accordait à penser qu'elle serait stupide et catastrophique pour tous et que de ce fait elle ne pourrait avoir lieu, on ouvre de grands yeux devant la violence et son escalade : nous les hommes avons souvent laissé la passion dominer la raison. Si demain, suite à une guerre nucléaire (on ne peut exclure cette éventualité), un crépuscule tuait 90% de toute vie sur terre laissant notre planète sans végétation et sans lumière durant quelques dizaines d'années, ceux qui survivraient comprendraient à quel point la domination de la raison était un bien précieux. On prend alors conscience du bonheur d'un monde où le bon sens et l'intelligence peuvent avoir le dessus, où la matière et la physique répondent de manière fiable à l'intelligence. Que ce soit pour réfléchir sur Dieu, sur la religion ou sur le dernier livre, nous n'avons que notre intelligence, et si nous ne pouvons plus nous y fier, avoir confiance en nous-mêmes, nous serions très malheureux, l'arbitraire n'est pas supportable. Ainsi, dans tous les domaines de la vie, la logique et la raison sont nos plus précieuses références, nos seuls outils de progrès. Chaque fois que les hommes ont mis en œuvre leur esprit critique et leur intelligence, ils ont progressé, chaque fois qu'ils se sont fiés à leurs impressions ou à des éléments non vérifiés ils ont régressé. Les grandes périodes de progrès de l'humanité sont celles qui ont fait confiance à l'intelligence, qu'on pense au nombre impressionnant de grands penseurs et savants des périodes prospères de la Grèce, de Rome, de la Renaissance, du monde arabe médiéval, du XVI<sup>e</sup> siècle espagnol, du XVIII<sup>e</sup> français, du XIX<sup>e</sup> anglais, du XX<sup>e</sup> américain...; les mauvaises périodes ont été dominées par l'obscurantisme et l'écrasement de l'intelligence par le religieux comme on le voit actuellement dans certains pays musulmans, pour ne citer qu'eux.

Alors que nous sommes tirés vers le bas par des croyances, la science fait actuellement des bonds fantastiques et nous montre des choses extraordinaires qui ne font pas la une des journaux et pourtant leur réalité dépasse toutes les fictions : par exemple on sait maintenant que notre galaxie compterait plus de 100 milliards d'étoiles et qu'il y aurait plus de 100 milliards de galaxies dans l'univers, que cet univers est en expansion continue et ne cesse de s'agrandir, qu'il y aurait des étoiles à quarks dont la densité serait de 2 milliards de tonnes par cm<sup>3</sup> (oui, vous lisez bien), que cette

densité est même dépassée au cœur des trous noirs, que l'un d'eux a une masse de 18 milliards de fois la masse solaire, qu'il y a des petites planètes dites magnétars dont le champ magnétique atteindrait jusqu'à 100 milliards de teslas (sachant que le champ magnétique terrestre est de 0,00005 tesla), qu'il y a des petites étoiles à neutrons dits pulsars qui tournent jusqu'à 716 tours par seconde, qu'une étoile de notre propre galaxie s'éloigne de nous à la vitesse impensable de 2,6 millions de km/h, etc.<sup>15</sup> Ces chiffres qui appellent à la modestie montrent la capacité de l'homme quand son intelligence progresse avec rigueur. Ils ne permettent pas de penser que nous expliquerons tout, et en particulier ce qui nous paraît aujourd'hui surnaturel, mais ils montrent que nous savons encore peu de choses et qu'il nous faut faire confiance à notre intelligence. Il y a une telle énergie dans l'univers et tant d'inconnu encore que nos certitudes paraissent bien dérisoires, que croire ce qu'il nous « plaît » de croire est bien téméraire. Pourtant nous pouvons croire mais il est sage d'en parler avec prudence.

Nos sentiments et notre imagination ne sont pas à dévaloriser pour autant, ils sont des biens précieux, ils jouent un rôle éminent dans nos réflexions et nos progrès personnels. Mais ils ont aussi leur limite. On s'est passionné par exemple pour savoir si Dieu donnait sa grâce (et donc le salut) à qui il voulait, ou si l'homme participait à son salut ? Ce débat qui a duré des siècles chez les Chrétiens, sans s'éteindre d'ailleurs, a vu des gens comme Pascal, l'une des plus hautes intelligences reconnues, s'y fourvoyer, non pas par un mauvais choix mais en prenant partie dans une démarche de croyant, alors que le bon sens lui aurait conseillé d'affirmer : « On ne sait pas, il y a des arguments dans les deux sens et ce n'est qu'à titre personnel et sans certitude que je penche pour dire que seul Dieu donne la foi, la grâce et le salut ». Dans ce discours, la raison et l'intelligence auraient dominé le bastion des croyances. Ceci dit, le fait qu'on ne sache pas très bien définir l'intelligence montre que nos réflexions ne peuvent pas toujours se terminer par un point final.

---

<sup>15</sup> *Science & Vie* n°1102 de juillet 2009. Ces connaissances nouvelles ont été acquises grâce en particulier aux observations récentes du cosmos par rayons gammas et rayons X.

## Pouvons-nous impunément toucher à nos sacrés ?

De la croyance au sacré il n'y a pas loin. Réduire ou tempérer nos discours croyants conduit, en partie, à désacraliser un certain nombre de choses ou au moins à mieux maîtriser nos sacrés. Mais sommes-nous capables de ne pas rester figés sur des sacralisations et d'en assumer les inconvénients ; en sommes-nous capables individuellement et collectivement ? Plus concrètement, les évolutions que nous proposons sont-elles vivables et plus généralement viables ? Nous allons examiner d'abord quelques éléments de réponse positifs avant d'évoquer les négatifs.

### *Éléments positifs*

La désacralisation de la royauté en France est un exemple de réussite. Elle se fit par la conjonction d'une minorité agissante et de la lassitude du peuple ; elle devenait soudainement possible alors qu'elle paraissait impensable quelques temps auparavant. Cependant, le peuple ne se rendait pas encore compte de la difficulté de partager et réussir l'exercice du pouvoir. Plus encore, de tout ce qu'impliquerait la fonction de citoyen et surtout la mentalité de citoyen. De même, pour désacraliser nos excès religieux, des responsabilités sont à prendre, et de nouvelles voies seront à ouvrir ; on peut alors se demander si nous saurons le faire et aller jusqu'au bout.

En fait, la désacralisation est déjà assumée par une grande partie de la population. Les Sans-religion qui représentent la moitié des Français<sup>16</sup> défrichent depuis belle lurette sa viabilité en assumant leur solitude religieuse. Sauf bien sûr quand ils ne s'accrochent pas de manière religieuse à d'autres excès comme les sectes, l'occultisme, le communisme, le pacifisme, l'islamisme et autres idéologies en -isme qui sont souvent des purismes abusifs. Malgré leur hétérogénéité, dit Florence Beaugé<sup>17</sup>, *ils sont proches d'un « humanisme séculier »... Leurs valeurs privilégiées, toutes les enquêtes d'opinion le prouvent, tournent autour de quelques mots-clés, à commencer par solidarité - qu'on ne*

<sup>16</sup> Rapporté par Dominique Vidal dans *Le Monde Diplomatique* de septembre 2001.

<sup>17</sup> Vers une religiosité sans Dieu, *Le Monde Diplomatique*, septembre 1997. On peut se demander 13 ans plus tard s'il ne faudrait pas y ajouter d'autres valeurs.

*ressent pas comme étant contradictoire avec l'individualisme -, droits de l'homme et dignité humaine. Si le moralisme chrétien garde une connotation négative liée au dogme, l'éthique (appelée autrefois morale) est, quant à elle, de plus en plus valorisée.* Quant à leurs croyances, elles sont à la carte (chacun a ses petites croyances, différentes d'un individu à l'autre), mais elles restent vagues et peu formulées. Si nous parlons d'eux, ce n'est pas parce qu'ils préfigurent l'homme de demain, mais pour montrer qu'il est possible de sortir des sacralisations. L'irréligion est très variable d'un pays à l'autre. Moins de 6% en Inde, en Iran, en Irlande, proche de 15% aux USA, Canada, Royaume-Uni, Afrique du Sud, elle est entre 30 et 60% en Europe, en Russie, en Corée, au Japon, et de 93% en Chine<sup>18</sup>. Mais attention, dire que c'est possible pour certains ne prouve pas que ce soit possible pour tous, nous le verrons plus loin. Ni bien sûr que ce soit forcément une bonne ou forcément une mauvaise chose, les avis sont partagés mais c'est un autre sujet.

Notons aussi que dans le monde moderne, la réduction du religieux individuel avec ce qu'il comporte d'espérance, vient surtout d'une saturation de rêves plus tangibles vendus à longueur de journée par des offres commerciales innombrables et puissantes. Ceux qui ont fait du marketing savent qu'au cinéma, à la télévision, sur les consoles de jeu, etc. on ne vend pas la vision d'un film, d'un programme ou d'un jeu, mais du rêve ou du désir, ils sont conçus dans ce but. Quand on vend une voiture, un logement, un séjour de vacances et bien d'autres produits, on vend aussi du rêve et cette composante de la vente est étudiée, disséquée dans ses moindres détails, de façon à la valoriser au mieux dans la manière de concevoir et de vendre le « produit ». L'homme moderne est si comblé de rêves concrets, faciles, agréables et toujours nouveaux, que le rêve ontologique et eschatologique lui apparaît moins nécessaire, d'autant, si l'on peut utiliser ce langage commercial, qu'il est « sous vendu », qu'on ne lui en montre pas le « bénéfice », qu'il n'en perçoit guère la « promesse » et surtout qu'il est frappé par la faiblesse du discours afférent : on lui promet des choses douteuses comme si elles allaient de soi, dans un langage sûr de lui, sans

---

<sup>18</sup> <http://fr.wikipedia.org/wiki/Irr%C3%A9ligion>. Les statistiques sont forcément hétérogènes à si grande échelle. Cela n'empêche pas d'en retenir les lignes significatives.

nuances et dépassé dans la forme. La baisse d'espérance n'est donc pas spécifique au Chrétien-non-croyant, elle touche tous les Croyants. Sauf justement dans les pays où les formes religieuses ont intégré et mis en pratique les formes du marketing moderne (USA, Canada, Brésil...).

Une plus grande sagesse vis-à-vis de nos sacrés et de nos croyances semble donc s'inscrire dans un mouvement général de l'homme d'aujourd'hui. Marcel Gauchet montre que, depuis l'homme des cavernes où tout était mystère et appelait des réponses d'ordre religieux, l'humanité s'inscrit dans un mouvement général de sortie de la religion. Il y a d'une part la science qui réduit ou éloigne de nous des parts de mystère immédiat, dans le temps et dans l'espace sans pour autant les supprimer, d'autre part les monothéismes qui réduisent l'espace religieux en excluant les dieux touche-à-tout, puis le christianisme où Jésus combat les religiosités, les Lumières qui mettent en valeur l'intelligence, enfin la laïcité qui restreint encore l'espace religieux dès lors que l'homme se prend en charge dans les tous les domaines politiques, sociaux, etc. qui ne relèvent pas des croyances. Selon lui, nous venons *d'un monde où la religion est structurante, où elle commande la forme politique des sociétés et définit l'économie du lien social*.<sup>19</sup> En ce sens, la sagesse des croyances que nous proposons serait une nouvelle avancée dans la sortie des religions ou dans la sortie de l'adolescence humaine.

Est-il possible comme il le dit encore<sup>20</sup>, de sortir de la religion tout en restant fidèles sur le fond ? Oui, si la vision chrétienne proposée par Burdelot nous permet de découvrir le christianisme de manière vivante, si elle apporte une réponse forte qui nous concerne au plus intime de nous-mêmes. Avec ce christianisme vivifié par l'homme Jésus, il n'est plus question de nécessairement croire ceci ou cela, ou de sacraliser telle parole, doctrine, interprétation ou pratique, les parts du témoignage et des questions qui concernent notre vie et notre « encharnement » du message prévalent sur nos croyances. Le rêve du royaume et des perspectives eschatologiques demeure mais il ne s'érige pas, « il est ».

---

<sup>19</sup> Marcel Gauchet. *La Religion dans la Démocratie*, Gallimard, Paris, 1998.

<sup>20</sup> M. Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.

### *Éléments négatifs*

Pour Régis Debray<sup>21</sup> au contraire, le sacré se porte bien, on croit pouvoir s'en dégager avec notre évolution, notre maîtrise de nous-mêmes, mais il revient toujours sous une forme ou sous une autre, y compris dans nos sociétés modernes où il prend des formes différentes qui ne sont pas forcément religieuses. Plus on en repousserait les limites, plus il reviendrait avec force. Pour lui, un groupe ne peut pas vivre sans illusions, sans sacré, sans croyance et plus généralement sans élément surnaturel ou symbolique dominant, un Dieu, une puissance, un sorcier, un mystère, etc. « *Un dogme n'est-il pas un signe de communion ? dit-il. Et le credo, la formule de communion chrétienne ? Pour produire de « l'inter », donnez-vous un « méta ». Nocifs sont les intégristes lorsqu'ils jettent de l'huile sur le feu communautaire. Nocifs, par un autre tour de nuisance, les individualistes qui le douchent à l'eau froide. Le feu sacré leur préexiste et leur survivra. Nous n'avons pas intérêt à ce que la fièvre groupale monte trop haut ; mais encore moins à ce qu'elle tombe à zéro. Une honnête moyenne suffit.* »<sup>22</sup> Il cite l'exemple de l'Union Européenne qui piétine par manque d'expression d'un idéal ou d'une transcendance, ce qui est d'ailleurs étonnant car le rêve de vivre en paix ou de vivre ensemble y est fondamentalement présent. Mais ce rêve est peu perçu bien que l'Union, sous sa forme incomplète réalisée à ce jour, soit sans doute la plus belle réussite politique de l'histoire de l'humanité. Ce rêve n'est pas répandu, peu évoqué, il n'est pas transcendé comme il le mériterait, il n'est présenté que de manière matérielle et politique, l'aspect symbolique n'est pas développé, même le mot « rêve européen » n'est pas exprimé alors qu'il est porteur d'une force galvanisatrice sans pareille<sup>23</sup>. Nous avons un besoin irrépressible de surnaturel collectif, de croyances, de sacré et « *de convergence des cœurs et des âmes* » sur des symboles, des rites ou de l'impalpable. Plus, c'est le sacré qui fonde l'unité : « *L'union ne va pas de soi puisque l'homme, dit-on, est un loup pour l'homme. Et pourtant, il existe des collectifs, nations, tribus, clubs, équipes, loges, églises. Qu'est-ce donc qui fait d'un puzzle une durable*

<sup>21</sup> Régis Debray, *Le moment fraternité*, Gallimard, Paris, 2009.

<sup>22</sup> R. Debray, *Les communions humaines - Pour en finir avec « la religion »*, Fayard, Paris, 2005.

<sup>23</sup> Il n'est pas étonnant que ce soit un américain qui nous le dise car il a mesuré la force du « rêve américain » : J. Rifkin, *Le rêve européen*, *op. cit.*



*architecture ? Il me semble que c'est une transcendance, située au-delà du donné immédiat. Pour qu'il y ait de l'appartenance, il faut un point d'absence, un trou fondateur, un vide sommital qui peut être un ancêtre, un texte, un événement, un mythe, une attente. Ce point de fuite, qui assure à la fois cohésion et pérennité, c'est ce qu'on appelle le sacré. J'y vois un besoin invariant, aux formes d'expression très variables puisque chaque groupe humain produit ses sacralités : ce n'est pas la même chose de se regrouper aux pieds de la statue d'Athéna, de Jésus-Christ, de Lincoln ou de Lénine »<sup>24</sup>. Faudrait-il donc maintenir des sacralisations pour vivre ensemble ? Frédéric Lenoir et Jennifer Schwarz qui font cet interview remarquent alors : « Le message très original de Jésus disant à la Samaritaine - « Ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem qu'il faut adorer Dieu, mais en esprit et en vérité » (Jean, 4) - consistait précisément à sortir de cette logique de sacralité qui enclot dans un espace, un territoire, une communauté. L'erreur de la chrétienté n'est-elle pas d'être revenue à une sacralité qui enclot... Hors de l'église, point de salut ? Réponse terrible de Régis Debray : Ce que vous présentez comme une erreur, donc un dévoiement, je le vois comme une nécessité. Regrettable mais inéluctable. L'histoire pratique de la spiritualité chrétienne est une leçon de choses... Jésus était venu nous dire que l'on n'avait plus besoin de temple pour prier, Dieu n'étant nulle part et partout dans le cœur de chacun. Or, que se produit-il dès qu'il meurt ? Les disciples lui font, si j'ose dire, du sacré dans le dos. Le fonctionnement réel de la communauté a démenti le message individuel qui lui avait donné naissance. »*

Dans « Le sacré et le profane », l'historien des religions Mircea Eliade<sup>25</sup> va plus loin, il montre aussi à quel point, dans toutes les cultures, le besoin de sacré est important dans l'esprit humain, à tel degré même qu'il en arrive à représenter « le réel ». Inscrit dans notre inconscient individuel et collectif, par des expériences séculaires plus ou moins transformées en symboles, rites, cultes, croyances... il fournit la cohérence dont nous avons le besoin puissant. « Une fois « dit », c'est-à-dire révélé, le mythe fonde la vérité absolue. « C'est ainsi parce qu'il est dit que c'est ainsi, déclarent les esquimaux Netsilik »... Il concerne toujours un événement primordial. C'est donc toujours le récit d'une création : on raconte comment quelque chose a commencé « d'être »

<sup>24</sup> R. Debray, dans *Le Monde des Religions*, mars 2009.

<sup>25</sup> M. Eliade, *Le sacré et le profane*, Gallimard, Paris, 1965 - Pour les trois citations qui suivent.

*Voilà pourquoi le mythe est solidaire de l'ontologie : il ne parle que des « réalités », de ce qui est arrivé « réellement »... Il s'agit évidemment des réalités sacrées, car c'est le « sacré » qui est le réel par excellence.* » Notons, quarante ans après ces constats, que l'existence des créationnistes américains illustre ces analyses !

Mircea Eliade montre comment les rites, mythes et symboles, apportent à l'homme religieux des liens avec les dieux, le cosmos et donc, avec l'espoir, une vision optimiste de l'existence. *« La perspective change totalement lorsque le sens de la religiosité cosmique s'obscurcit, dit-il. C'est ce qui se passe dans les sociétés évoluées, lorsque les élites intellectuelles se détachent progressivement des cadres de la religion traditionnelle... La signification religieuse de répétition des gestes exemplaires est perdue. Or la répétition vidée de son contenu religieux conduit nécessairement à une vision pessimiste de l'existence ».* Le contraste est saisissant car le monde était bel et bien enchanté par les croyances dans le modèle de foi qui était le nôtre depuis plusieurs siècles. L'homme s'émerveillait devant la promesse de vie éternelle, devant cet œil de Dieu bienveillant qui nous accompagnait et ces merveilleuses explications de l'Église. Il était enchanté par l'inconnu, le mystère, le merveilleux, le prodige, le sacré, la puissance, la bonté et la perfection de Dieu, dont le nom même évoque le début comme la fin de toutes choses et apporte la réponse à tout ce que nous ne comprenons pas. La force de ce contraste engendre naturellement un basculement excessif en sens inverse.

Par contre, dit-il, *« Rien de ce qui appartient à la sphère du profane ne participe à l'être, puisque le profane n'a pas été fondé ontologiquement par le mythe, il n'a pas de modèle exemplaire... L'homme a-religieux assume une nouvelle relation existentielle. Il se reconnaît uniquement sujet et agent de l'Histoire, et il refuse tout appel à la transcendance... L'homme se « fait » lui-même, et il n'arrive à se faire complètement que dans la mesure où il se désacralise et désacralise le monde. Le sacré est l'obstacle par excellence devant sa liberté... »* La question est alors de savoir si l'homme est capable d'assumer sa liberté, s'il la veut vraiment dès lors qu'il en connaît le coût ? Régis Debray répond par la négative.

Il faut aussi considérer que les sacralisations arrangent tout le monde, les monarques qui sacralisent des vérités qui les arrangent comme l'obéissance, l'État..., les pouvoirs qui ont toujours cherché à s'établir sur des bases divines ou autres éléments sacra-

lisants (ex. l'hérédité...), l'Église dont l'autorité est d'origine surnaturelle, dont les dogmes sont sacrés et le Pape infaillible, le petit clergé qu'on venait consulter pour savoir quoi penser ou comment agir, et le peuple lui-même qui trouvait bien commode de disposer de tels piliers de pensée et de morale et qui se servait de cette autorité quand cela l'arrangeait. On pourrait continuer la liste. La sacralisation est un penchant naturel de l'Homme. De nombreux chercheurs comme René Girard l'ont expliqué brillamment en montrant comment la sacralisation s'installait autour d'un homme, d'une date ou d'un mort..., en apportant soudainement la paix à la suite d'une crise paroxysmique de mimétisme. Il montre aussi comment Jésus, qui sera lui-même l'objet d'une telle sacralisation après sa mort, en démonte à l'avance le mécanisme pernicieux. On comprend aussi les premiers Chrétiens qui avaient forcément des difficultés à se mettre d'accord sur des modalités de célébration de leur foi, sur les interprétations de la volonté du Christ, sur des explications touchant au surnaturel, etc. Comment pouvaient-ils faire autrement que de sacraliser leurs décisions ? Le sujet le permettait. Ils avaient besoin d'unité. Ils avaient même sacralisé leur unité alors que Jésus ne leur demandait pas forcément l'unité sur ces questions-là. Il demandait plutôt celle des Hommes qui était d'un autre niveau, leur communion par l'amour comme finalité eschatologique.

Nous voici donc devant de sérieux constats. D'ailleurs, il suffit de voyager quelque peu, ou plus simplement de parler avec nos amis croyants pour sentir la prégnance des mythes et croyances dans le monde qui nous entoure. Parlez avec un ami traditionaliste du peu d'importance que représente pour vous le choix du latin pour la messe et vous verrez se dresser le mur de l'incommunication. Parlez avec votre évêque<sup>26</sup> de la possibilité pour une assemblée réunie au nom du Christ, de désigner un ancien pour présider et célébrer la messe lorsqu'il n'y a plus d'autre solution et vous verrez se dresser le mur de l'interdiction.

Alors, serait-il donc impossible de se dégager des sacralisations excessives ? Les capacités d'abnégation, d'altruisme, de

---

<sup>26</sup> L'évêque de Chambéry en 2009 avait ouvertement contré l'article (pourtant bien argumenté) de l'un de ses prêtres qui expliquait cette possibilité.

dépassement que nos parents trouvaient dans la foi-croyance ne risquent-elles pas de diminuer dans un christianisme moins enchanté, moins mystérieux, avec un Dieu moins tautologique, mais approché de manière plus humaine, moins facile ? Rien n'est moins sûr, annonce Régis Debray : « *Une humanité sans irréel, serait une humanité sans communions, soit une espèce assez proche des chimpanzés et des bonobos.* »

### *Les issues possibles*

On peut à la fois accepter ce constat et refuser d'en prendre acte comme d'une fatalité. Ce n'est pas parce que nous avons besoin de sexe que nous devons l'assouvir comme des singes. Ce n'est pas parce qu'on constate l'énorme prégnance et la persistance du sacré religieux qu'il faut se résigner à ce qu'il dirige encore et toujours nos sociétés. Nous pouvons justement travailler à sortir de l'irréel, à sortir de l'obscurantisme et enfin devenir plus pleinement homme. S'il est exact que nos religions sont liées à des facilités de l'esprit ou à des penchants qui nous dépassent, il nous appartient peut-être d'en sortir en « maîtrisant nos croyances » et de dépasser le stade d'humanité qui fut le nôtre. C'est peut-être même notre défi d'Homme. Celui que Jésus trace à la Samaritaine. C'est sans doute un défi à long terme pour l'humanité mais que chacun de nous peut placer à court terme s'il le veut.

Car nous n'avons pas le choix, on l'a vu, c'est devenu une nécessité vitale pour vivre ensemble au niveau planétaire. Alors que dans le passé, la création de sacré regroupait, unifiait contre d'autres groupes et facilitait ainsi la vie ensemble, ce n'est plus possible à notre époque de mondialisation. Aujourd'hui, les groupes étant traversés par la mondialisation, leurs sacrés divisent et n'opèrent que des regroupements diviseurs. La question est donc de savoir si nous saurons établir en commun des sacrés assez puissants et assez reconnus pour regrouper à échelle universelle. Certes, ils ne s'opposent pas à d'autres et perdent ainsi une part de leur capacité d'unification, mais les objectifs qui se présentent à nous sont d'une urgence et d'une gravité telles qu'ils obligent à travailler ensemble et à prendre des décisions ensemble. Ils représentent une dynamique d'unification toute nouvelle qui est en soi un événement : ce sont les questions d'environnement, la prolifération nucléaire, la

pollution des océans, le changement de climat, la limitation des ressources..., les questions liées à la pauvreté, la faim, l'eau, l'immigration..., celles liées aux conflits planétaires, la violence, les folies religieuses, la corruption, les mauvaises gouvernances, les réfugiés, la justice internationale..., celles liées aux crises financières récurrentes, les paradis fiscaux, les excès financiers, l'éthique des affaires..., celles liées au progrès de l'Homme qui nécessitent également des décisions internationales comme la surpopulation, la santé, la régulation d'Internet et de l'hyper communication, les droits de la femme, la protection des enfants, l'éducation, le droit international... et bien d'autres. Par leur rapidité d'évolution et leur nouveauté ils représentent une dimension et des enjeux tels que l'humanité n'en a jamais connus. La nouveauté est qu'ils nous obligent à nous unir et qu'ainsi nous allons pouvoir nous passer des sacralisations factices pour nous retourner vers des sacrés universels, sacrés parce que liés à notre survie. Ils nous obligent à nous unir contre de vraies menaces. L'adversité est unificatrice. Autrefois, il fallait souvent que les catastrophes arrivent pour créer la prise de conscience ; aujourd'hui l'hyper-communication la crée et l'amplifie même souvent au-delà de la réalité ; il devient alors possible de les éviter. Mais ce n'est pas acquis et de sérieux désastres pourront arriver. Et s'ils arrivent, il sera sage de ne pas « croire », comme beaucoup le font, qu'ils viennent de Dieu mais de nous les hommes qui n'auront pas su les éviter.

Nos sociétés sont peut-être mûres pour prendre conscience de l'aspect dérisoire des anciennes sacralisations. Celles qui ne le sont pas aujourd'hui le seront demain compte tenu de l'hyper-communication qui les envahit. Même si cela demande quelques siècles. Si l'on regarde un siècle en arrière, on s'aperçoit des formidables progrès réalisés dans des challenges communs qui créent des liens : nous avons créé l'Union Européenne et d'autres unités régionales moins avancées, l'ONU, ses multiples organismes tels le HCR et les missions de maintien de l'ordre, la CPI et des cours pénales spéciales, l'OCDE, l'OTAN etc. Même s'ils ne sont pas toujours à la hauteur de leurs missions, ils sont un progrès et il ne tient qu'à nous de les faire progresser. Nous avons maintenant d'innombrables ONG dont nous ne connaissons souvent que les humanitaires, mais beaucoup d'autres encore qui font un extra-

ordinaire travail de fond. Les sociétés civiles se sont grandement développées et structurées sans que cela se voie, des centaines de milliers d'associations indépendantes de toutes natures structurent la vie en commun. Tout cela n'existait pas au siècle précédent. Nous savons nous réunir au niveau mondial pour débloquer une situation (crise financière par exemple) ou pour traiter un problème d'environnement (Kyoto, Copenhague, ...) quels que soient les résultats. Tous ces exemples ont en commun la nécessité de vivre ensemble et les humains ont bien compris que cet objectif était, sinon sacré, au moins à la même hauteur, c'est-à-dire celle d'un absolu.

Quant à notre besoin fondamental de communions que nous trouvons dans l'irréel, selon Régis Debray, beaucoup cherchent aussi à l'assouvir dans des idéaux autour d'objectifs plus proches comme l'amitié, la gaieté, le courage, l'honnêteté, le pardon, la famille, l'éducation, l'engagement... au travers d'activités motivantes et parfois même dans des utopies parmi lesquelles naissent et s'initient certains progrès. Il a raison de parler de notre besoin de convergence des cœurs et des âmes mais il met de côté la présence enthousiasmante de l'amour, de la beauté qui nous entoure, y compris celle des mystères de la création et de cette liberté incroyable qui nous est donnée. Il constate des faits mais ne prend pas en compte toutes les dynamiques constatées des dons de chacun et de la création de l'humanité par l'homme lui-même qui sont des transcendances universelles et donnent sens à l'existence. Les chercheurs n'ont pas pour rôle de s'enthousiasmer, mais l'Église et nous les hommes, nous le pouvons... Il y a de quoi ! Il ne prend pas en compte la possibilité de vouloir un monde différent et d'en faire un challenge pour les siècles à venir. Le pessimisme de l'existence observé chez l'homme aréligieux et le désenchantement de l'homme religieux peuvent se transcender autour d'idéaux et de rêves communs qui sont finalement ceux de l'humanité toute entière. Bien sûr qu'en mettant certains sacrés à la porte, ils reviendront par la fenêtre, est-ce une raison pour ne pas le faire ? De même que devant d'autres faiblesses humaines on peut ne pas baisser les bras et avoir une attitude responsable.

*L'apport éducatif de l'Église*

Encore faudrait-il présenter ces questions sous cet angle, l'Église pourrait le faire et nous éveiller à la désacralisation de nos croyances compulsives avec les nuances que nous avons suggérées. Elle en serait elle-même bénéficiaire. Nos propositions d'éducation des consciences individuelles ou d'étude de l'histoire des religions et de l'Église vont dans ce sens, mais elle peut aller plus loin et explorer ce champ d'éducation, par exemple apprendre à distinguer une opinion et un argument, une conviction et une vérité, une loi et une interprétation... Apprendre à distinguer un livre d'opinion d'un livre argumenté, apprendre la valeur et la limite de ce que je crois, de ce que je considère comme sacré, de mes émotions intellectuelles, etc. On aborde un peu ces questions en classe de philosophie, mais l'Église gagnerait à les compléter sur les aspects religieux en jouant cartes sur table. Apprendre à distinguer les sacralisations personnelles et collectives, respecter les unes, se méfier des autres, démonter nos mécanismes sacralisants, distinguer les vérités absolues et relatives, et parmi les vérités humaines, celles qui sont assez universellement reconnues et celles qui le sont moins ou qui sont en opposition, etc. Il n'est pas neutre que cette formation vienne de l'Église elle-même, cela éviterait de dissocier l'intelligence applicable dans les domaines profanes de celle du domaine religieux. Et ne serait-il pas opportun de la délivrer aux adultes ? Une Église qui limite sa formation religieuse au catéchisme des enfants se condamne à ne délivrer qu'un message infantin. En formant plus systématiquement des adolescents et des adultes, elle s'exposerait à l'esprit critique et s'obligerait à un message adulte. Encore ne s'agit-il pas de ces formations soi-disant modernes où chacun exprime ses états d'âme lors de tours de table conviviaux, il s'agit tout au contraire de transmettre de l'information, d'ouvrir les yeux sur notre histoire religieuse, sur la mentalité des différentes époques, sur l'approche utilitaire qui a été faite des religions par les Églises et par les pouvoirs... et aussi de transmettre les doctrines des Églises (dédogmatisées) en repérant les zones de croyances (au demeurant respectables). Bref il s'agit d'essayer d'être intelligent et surtout de donner de la matière, de transmettre des bases sur lesquelles la spiritualité et les aspirations de chacun pourront se développer.

Mais qu'on ne se leurre pas, la prise en compte de cet objectif d'éducation est un rude challenge en même temps qu'un large programme qui doit être initié par de la recherche (ecclésiale, pédagogique...). Il demandera plusieurs générations et ne sera jamais totalement atteint. Les difficultés sont de nature individuelle et collective.

Individuelle car cette maîtrise des excès de sacré va à contre-courant de nos tendances. Les mystères qui nous entourent et qui nous touchent parfois de près comme la mort, la souffrance, la bêtise et le mal, trouvent un exutoire dans des sacrés religieux taillés sur mesure, plus ou moins surnaturels, mal maîtrisés et difficiles à remplacer. Il sera difficile de développer des sacrés individuels d'une part parce qu'ils sont exigeants, d'autre part parce qu'ils auront tendance, comme tous les sacrés, à devenir trop collectifs donc excessifs. Il faut tendre à les créer au cœur de chacun, grâce par exemple à la prise de conscience de nos propres dons, à la qualité de l'éducation, à la méditation personnelle et en groupe, etc.

Collective, car si notre société religieuse réduit le discours sacré, elle libère et trouble, elle aura donc plus de mal à assurer sa cohésion et perdra de sa force. Saura-t-elle s'adapter et se recentrer sur ses fondamentaux ? Certains, les plus attachés, ne l'accepteront pas. « *Plus on adhère (à son cadre de référence) dit Régis Debray, plus on se retranche (du commun des mortels). Le communiel est d'humeur séparatiste, et il goute les quartiers réservés... Transcendance et clôture vont de pair* ». Mais il n'est pas dans l'esprit de l'Évangile de se couper du monde et l'Église devra le faire savoir. Elle devra montrer que la transcendance ne change pas, qu'il ne s'agit que d'adaptations de discours, que la doctrine n'est pas en cause, que l'institution demeure mais se place elle-même en arrière de ce qu'elle produit, que notre histoire nous marque encore. Elle devra montrer les changements intervenus dans son histoire, montrer qu'ils représentent souvent des écarts par rapport à l'esprit enseigné initialement, montrer que les adaptations à faire sont des retours aux sources. Elle devra parler d'elle-même, dire que la vocation collective de l'Église la conduisait à définir un discours nécessairement commun, donc monolithique. Comme elle ne pouvait tout expliquer ou justifier en langage grand public, elle était obligée de passer par des croyances qu'elle pouvait



légitimer par la compétence des théologiens, par le sacré (des sacrements, des ostensoirs intouchables, des fonctions sacerdotales légitimées par Dieu lui-même, des grâces que Dieu seul nous donne et sans laquelle..., etc.), par le mot mystère (il ne fallait pas douter mais croire à des mystères cadrés !), par la cohérence et la force de ses homélies (puisque c'était enthousiasmant c'était donc vrai..., puisque c'était le prêtre qui le disait, c'était donc juste) et par l'adhésion collective (puisque tout le monde allait à la messe, puisque tout le monde y croyait, puisque tout le monde faisait confiance au curé, etc.) Autrement dit les croyances étaient intrinsèquement liées à la vocation *collective* de l'Église ou, pour simplifier : sans croyances, plus d'Église ! Or, nous avons besoin de l'Église car sans elle nous serions bien incapables d'animer une vie chrétienne et spirituelle et nous serions coupés des autres alors que nous ne pouvons nous en passer.

Si l'Église ne remplit pas une fonction, celle-ci sera assurée d'une autre manière, c'est bien connu, le besoin crée la fonction qui ensuite crée l'organe. Si la crainte de l'Église est de perdre sa raison d'être, c'est probablement une fausse crainte car, dans une difficulté, les humains se regroupent et trouvent des solutions. Ces regroupements sont en eux-mêmes des formes d'Église et des amorces de solution. Ils ont eux-mêmes besoin de rattachement, d'identité, d'aide. Autrement dit la création d'Église est spontanée, il y aura toujours Église. Le Christ est un noyau d'unité et d'identité, il le restera quoi qu'il advienne. La force de son message enthousiasme, il fixe un idéal et crée des liens. Le développement de groupes chrétiens pour la méditation, la prière, la lecture, la réflexion, la recherche, l'enseignement, la charité, etc. que nous avons suggéré au chapitre précédent va dans le sens de la revitalisation de l'Église sous une forme nouvelle (ou sous une forme ancienne renouvelée). Il est largement commencé. L'une des fonctions de l'Église est l'enseignement, une autre est l'aide aux hommes en fonction des objectifs spirituels qu'ils se fixent et qu'elle peut aider à fixer. « *Toujours l'éclairage, toujours l'aide, toujours en retrait par rapport à sa mission, jamais devant,* » dit Sullivan ! N'est-ce pas justement ce genre d'approche qui permet un discours plus souple et adapté à des cultures différentes ? Cela dit, Jésus lui, ne s'encomrait pas de ces états d'âme, il tenait aux peuples de son

époque le langage le plus avant-gardiste qui soit. Deux mille ans plus tard, son message désacralisant à la Samaritaine n'a pas encore été entendu.

Et pour conclure, oui il est très difficile de maîtriser nos sacrés, c'est même un challenge utopique si on vise trop haut, mais comme c'est un challenge indispensable, vital, nous sommes dans l'obligation de le gagner et, pour le moins, de progresser. C'est par la recherche et l'éducation que nous en sortirons. L'Église a du grain à moudre. Il sera plus difficile mais plus utile et plus passionnant que de passer en force par des sacralisations.

## La difficulté d'assumer

### *Nous fuyons l'incertitude*

En considérant sous l'angle de l'incertitude systématique la divinité de Jésus, la résurrection et autres dogmes, il devient plus difficile de se construire une cohérence intérieure. On a beau apprécier les tenants et aboutissants théologiques, du moins ceux que l'on comprend, il n'est jamais facile d'assumer une position d'incertitude. Le confort des positions simples et nettes est un besoin permanent et insidieux. Nous indisposons d'autant plus que nous ne disons pas que ces dogmes sont faux, mais que la question de leur exactitude n'exige pas une réponse définitive ; nous y adhérons volontiers mais sans en faire une croyance. En voici l'illustration dans une controverse.

L'Église enseigne que la mort et les souffrances de Jésus ont racheté les péchés du monde ; nécessaires, elles auraient été « programmées » par le Père qui a envoyé son fils (une partie de lui-même) pour sauver les hommes dans un don total et extrême. Plusieurs choses le laissent penser : Jésus sait qu'il va mourir, s'y prépare et prépare son entourage... « Vous comprendrez plus tard..., je ne vous laisserai pas orphelins... Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus... Faites ceci en mémoire de moi, etc. » Il y aurait donc un plan de Dieu dont nous comprenons aujourd'hui l'immense portée. – Or, l'un de mes amis, refuse cette interprétation et fait ressortir son incohérence avec l'amour du Père tel qu'il est annoncé, car cela signifierait une programmation divine

de la passion. Non dit-il, ce sont les Hommes qui ont tué Jésus et non pas Jésus qui s'est fait tuer. Son message aurait pu passer à la postérité sans sa mort. Le « rachat » du péché originel n'en fait pas partie. Dieu n'a pas décidé le sacrifice de son fils pour la rédemption de l'humanité. Jésus n'a pas voulu sa mort comme un plan de sauvetage des hommes. Simplement il l'a acceptée comme la seule attitude cohérente avec son message qui est un message d'amour total et de joie totale. – Ainsi, une fois de plus nous sommes confrontés à deux visions, d'un côté le mystère de la rédemption auquel l'Église demande de croire, de l'autre la vision d'une cohérence divine. Les argumentations théologiques sont évidemment plus développées, mais faut-il choisir ? La réponse est négative, car un, on ne sait pas ; deux, chacune de ces interprétations est intéressante et mérite notre intérêt comme celui des théologiens ; trois, il n'est pas nécessaire de trancher, au contraire, pourquoi le faudrait-il ? Il est plus intelligent de ne pas le faire ; quatre, la vie chrétienne relève de tout autre chose.

Et pourtant, nous l'avons constaté, devant une telle question, la plupart ont pris parti avec leur Église, sans y réfléchir, comme par besoin de croire. Comme sur beaucoup d'autres questions, ils ne font pas naturellement le choix de l'incertitude, celle-ci dérange. Nous avons besoin de rêve et croire satisfait ce besoin, nous avons besoin de cohérence et croire en donne l'impression. Nous aspirons au bien, à un idéal, nos croyances nous en approchent. Mais il ne suffit pas de faire le bien, encore faut-il que les autres le fassent, nous avons donc besoin qu'ils croient aussi. Par ailleurs, nous recherchons la logique du raisonnement divin pour construire notre vision. Ce n'est pas une mauvaise recherche mais cela ne saurait suffire à tirer une conclusion définitive. L'intelligence de Dieu est un présupposé normal mais de là à nous mettre à sa place ! Nous n'avons pas forcément toutes les données : il y a tant de grands mystères encore. Dans nos croyances religieuses, nous allons toujours un peu trop loin par besoin de nous réassurer. On peut élargir le phénomène en disant que, très souvent, nous avons tendance à chercher des réponses à des questions qui n'en ont pas... et à en trouver ! Ou à choisir la réponse qui nous paraît la plus plaisante, la plus enthousiasmante. Comme si l'imagination l'emportait sur la raison. Comme si nos présupposés sur la

bonté et la puissance infinie de Dieu étaient des absolus. La force de notre imagination conduit au sacré : l'inconnu qui entoure notre existence est si vertigineux que toute explication trouve facilement preneur (c'est la phase 1), se fige naturellement au contact d'une collectivité puisque celle-ci ne peut fonctionner qu'en créant du consensus (phase 2), ce qui ne peut se faire sans sacraliser des éléments de l'explication (phase 3). Dès lors on comprend mieux l'effort à faire pour assumer l'incertitude de nos connaissances et pour nous prendre en charge plus complètement plutôt que de nous en sortir par des croyances, bref pour assumer notre liberté. Nous la voulons mais nous la fuyons.

Nos propositions dérangent et troublent la position de ceux qui croient en bloc aux indications de leur Église habituelle, d'une part parce qu'elles forment un tout qui évite de se poser trop de questions sans réponses, ensuite parce que le Croyant a bien le droit de croire et qu'en cela il est incontournable, il n'a même pas besoin de se justifier ; la croyance est contournable mais le Croyant est incontournable. La convention des Droits de l'Homme réaffirme cette liberté. La croyance est une position confortable d'où personne ne peut être délogé puisque chaque croyance vaut celle de son contradicteur. Pourtant, cela ne donne pas droit à l'imbécillité, l'intelligence reste nécessaire, le travail collectif doit fonctionner.

### *Nous avons besoin d'autorité*

Construire sa foi suppose de la formation, du temps, des échanges, des contradictions, ce n'est jamais terminé puisque notre foi évolue tout au long de notre vie et encore aux âges avancés de la vieillesse. Il faut à la fois, s'enrichir au contact d'autres « Croyants » mais aussi sortir de son milieu, fréquenter des gens qui ont des visions et des cultures différentes, ce n'est pas facile. C'est pourquoi, comme nous l'avons dit précédemment, la foi ne peut se traduire par un « je crois » au sens de tenir pour vrai mais par une confiance et une décision d'adhérer qui laissent le temps de construire en profondeur et qui sont de nature plus évolutive. La méthode Coué que pratique la récitation collective du « Je crois en Dieu » n'est acceptable qu'à condition d'avoir conscience du procédé, contrairement à des millions de gens qui l'entendent

radicalement au premier degré. Elle est acceptable pour des enfants à qui il faut présenter des choses simples et nettes sans complications métaphysiques. Pourtant il faut qu'ils deviennent adultes et leur dire assez tôt ce qui n'est pas certain tout en montrant que l'exemple de Jésus peut inspirer confiance et nous aider à construire notre propre idéal, terrestre, spirituel et même surnaturel. La plupart des humains sont encore habitués à fonctionner sur des réponses toutes faites, les astres, les ancêtres, les hadiths du Coran, les habitudes religieuses... En grande majorité, nos croyances sont, peu ou prou, celles de nos parents et de leur religion. Dostoïevski dans *Les «Frères Karamazov»* nous interroge brutalement à ce sujet.

*« Ce grand roman de l'écrivain russe (1821-1881) met en scène plusieurs aspects du mal portant au crime, à la folie, à l'athéisme. Ivan même, qui incarne l'athée révolté par le silence de Dieu devant la souffrance de l'innocent et le mal, raconte à son jeune frère Aliocha une légende qu'il a imaginée. Nous sommes au XVI<sup>e</sup> siècle, en Espagne, à Séville, à l'époque des bûchers de l'Inquisition. Jésus a voulu revenir parmi les hommes discrètement, mais tous le reconnaissent. Il rend la vue à un aveugle, et sur le parvis de la cathédrale, ressuscite une fillette. À ce moment passe le cardinal Grand inquisiteur, austère vieillard de quatre-vingt-dix ans. Il a tout vu et fait jeter le Christ en prison. La nuit tombée, il va le visiter. Il reproche froidement à son prisonnier – qui ne dira mot – d'avoir voulu apporter la liberté et lui démontre que les hommes ne la méritent pas et ne la veulent pas. Ils veulent être rassasiés (de pain et de miracles), rassurés (par le mystère), conduits (avec autorité). Le Grand inquisiteur qui a mis la veille sur le bûcher cent hérétiques, fait cela pour le bonheur même de l'humanité. Pour toute réponse, dans un silence glacial, Jésus embrasse l'Inquisiteur. Celui-ci, troublé, le relâche au lieu de le tuer mais lui demande de ne plus jamais revenir, au grand jamais.*

*Texte poignant aux multiples interprétations, on peut le lire aussi, à l'envers, comme le puissant témoignage de l'amour de Dostoïevski pour le Christ pauvre, humble, silencieux dans la puissance de la résurrection ».*<sup>27</sup>

Pour le Grand inquisiteur, les gens sont peu capables de réflexion personnelle et encore moins d'un travail de recherche. L'Église a fait ce travail pour eux depuis des siècles. Elle joue et manipule notre besoin fondamental de certitude, mais elle le fait

---

<sup>27</sup> Selon Michelina Tenace, « Écrivains russes du XIX<sup>e</sup> siècle », Service Biblique catholique Évangile et Vie, Site [www.bible-service.net](http://www.bible-service.net).

pour la bonne cause. Et c'est là que se situe la limite de notre proposition qui, si l'Inquisiteur voit juste, serait déplacée et peut-être même nocive. Dans cette optique, l'humanité n'en serait pas encore au point de digérer une telle libéralisation de la pensée ; nos propositions risqueraient d'éclater l'Église entre ses tendances traditionnelles et ses tendances rationnelles et laïques. Kant disait « *Moi, je n'y crois pas [en Dieu], les élites ne doivent pas croire en Dieu, mais les pauvres doivent y croire parce que c'est un facteur de paix sociale.* » L'Église, dans sa majorité, est aujourd'hui dans cette perspective. Elle fait comme si les gens avaient uniformément besoin de vérités parachutées et bien emballées. Son hypothèse sous-jacente est qu'ils ne sont pas capables du discernement suffisant, ce qui n'est pas sans fondement et conforte à la fois son autorité et sa place sociale.

Toute caricaturale ou romanesque que soit cette vision, elle nous interroge gravement : quand cesserons-nous d'être chrétien par respect de la famille, de la tradition, de la morale, etc. pour enfin l'être par nous-mêmes, parce que nous le voulons ? Quand cesserai-je d'être chrétien parce que Jésus est Dieu, qu'il est ressuscité, que l'Église le dit et que les gens admirables qui m'entourent le disent, mais parce moi, homme, je le veux ? Je suis un être de nature subjective et je dois « faire avec », autrement dit, il m'appartient de sortir de moi-même dans la mesure du possible et de me déterminer avec mon intelligence et ma sensibilité. Ce n'est pas facile et cela m'oblige à affronter des questions exigeantes. J'ai besoin des autres et j'ai besoin de temps.

### *Nous acceptons la servitude*

Comme le disait La Boétie<sup>28</sup>, les gens aiment obéir et se placer en position de servitude volontaire. Les sciences humaines le montrent : en majorité, ils ne mettent pas systématiquement en doute la parole d'une institution comme l'État, la religion... dont ils reconnaissent la compétence et l'autorité ; les études du psychosociologue américain Milgram<sup>29</sup> sur nos comportements vont plus loin, elles montrent dans une expérience célèbre, largement reproduite et confirmée, comment notre confiance envers l'autorité

<sup>28</sup> Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Payot, Paris, 1976.

<sup>29</sup> Stanley Milgram, *La soumission à l'autorité*, trad. Calmann-Lévy, Paris, 1974.

conduit à des obéissances excessives, à des petites lâchetés qui sont une forme de l'esprit d'obéissance et qui vont jusqu'à nous faire commettre l'inadmissible : dans une expérience célèbre et maintes fois reconduite, des personnes sont soumises à des choix difficiles entre leur conscience et l'autorité de scientifiques universitaires qui leur commandent, sous couvert d'expérimentation, d'envoyer un courant électrique de plus en plus fort sur des personnes cobayes. En fait, il n'y a pas torture mais des comédiens le laissent croire de manière très réaliste. L'expérience montre de manière frappante que devant un cas de conscience, les gens respectent plus facilement l'autorité que leur conscience. Pour ne pas torturer, ils doivent rompre avec l'autorité ; mais ils ne le font pas. Une large majorité d'entre eux (62%) continuent d'obéir donc de torturer bien au-delà du raisonnable (460 volts). La conclusion est que nous sommes ainsi construits, en majorité nous faisons plus confiance à l'autorité des grandes institutions, qu'elles soient politiques, universitaires, religieuses... qu'à notre propre conscience. À cela, il faut ajouter notre esprit grégaire qui nous pousse à suivre docilement le groupe dans lequel nous nous trouvons. Les pratiquants, qu'ils soient catholiques, juifs ou musulmans se retrouvent entre eux et se trouvent confortés par leur milieu dans leurs approches religieuses. Enfin, notre imagination se laisse entraîner dans le fantastique, le paranormal, elle prend souvent le dessus lorsqu'elle est en opposition avec notre raison ; nous sommes ainsi faits que nous pouvons nous laisser entraîner de bonne foi dans les fictions les plus folles.

Cela tend à justifier la position actuelle de l'Église. Sa conduite d'une foi fondée sur une doctrine unitaire, des catholiques unis, des vérités affirmées (et la nécessité d'y croire au sens de tenir pour vrai), encadrée par les grands mystères, les dogmes, le catéchisme, les croyances et la ferveur entretenue, correspond sans doute à un choix délibéré que le peuple accepte et cautionne.

Mais à l'heure où tout change aussi rapidement, peut-on continuer dans ce sens ? Faut-il accepter d'infantiliser des populations parce qu'elles s'en trouvent bien ? L'Église doit-elle continuer à diriger dans l'esprit du Grand inquisiteur (sans les bûchers bien sûr), doit-elle se considérer comme pasteur de moutons bêlants et serviles ? Allons plus loin. Hannah Arendt a marqué la philosophie après la seconde guerre mondiale en cherchant comment les Nazis,

puis les communistes, avaient pu se laisser entraîner dans l'horreur des camps de concentration. L'une des causes est que « *les totalitarismes avaient volontairement ravalé l'Homme à l'état d'objet, de simple chose. Ainsi avait-il été privé de son ipséité [c'est-à-dire ce qui le fait lui-même, donc Homme au sens plein], de ses droits fondamentaux et moraux. Il avait été destitué de toute responsabilité par une nomenklatura qui s'était chargée à elle seule de la gouvernance. Les individus, dès lors, n'avaient plus qu'à obéir. On les privait de leur droit naturel à exercer leur esprit critique, à exprimer leur singularité, à réaliser leurs ambitions. C'était le retour à l'uniformité primitive... Puis apparaît une autre cause aussi : Au plan des tortionnaires comme Eichmann, ...monstre d'une perversité et d'une immoralité absolues, que découvre-t-elle ? Un homme ordinaire, banalement stupide, il n'a pas agi en tant qu'homme, mais en tant que fonctionnaire. Il n'a fait qu'obéir aux ordres, de façon mécanique... et ce qui est peut-être plus terrifiant encore – par absence de réflexion. D'ailleurs Eichmann, tout au long de son procès, ne s'exprimera que par clichés. Il ne pense jamais par lui-même et ne porte aucun jugement personnel. La société est donc en mesure de produire des monstres de ce genre à la pelle... Alors ? En définitive, le mal réside souvent dans un mauvais usage de la liberté, la liberté incomprise dont j'abuse à partir du moment où ma liberté consiste à nier ou à réduire la liberté des autres. D'où l'extrême gravité de mes choix. Je suis responsable de mes obéissances comme de mes désobéissances. Jamais je ne dois me laisser aveugler par l'opinion générale, par la voix émise par le plus grand nombre. Si la pensée est le propre de l'homme, j'ai le devoir de ne point oublier de penser. L'homme ramené à sa plus simple expression n'est rien.* »<sup>30</sup> Et une autre cause encore : cette démission se trouve à tous les niveaux du mal, et même du côté des victimes, aussi paradoxal que cela puisse paraître : H.G. Adler<sup>31</sup> cite les faits historiques, reconnus au cours du procès d'Eichmann, qui permettent de dire que les Juifs, en essayant sans cesse de se faire bien voir de leurs tortionnaires pour en tirer des petits profits immédiats, ont facilité le travail des Allemands dans la Shoah. En psychologue, Bettelheim, qui vécut lui-même en camps de concentration, a expliqué ce processus qui concernait aussi bien la grande majorité des Européens qui peu ou prou acceptèrent, dans la vie

<sup>30</sup> Selon Armelle Barguillet Hauteloire, *Hannah Arendt et la banalité du mal*, [http://www.agoravox.fr/article.php?id\\_article=41645](http://www.agoravox.fr/article.php?id_article=41645).

<sup>31</sup> *Theresienstadt, 1941-1945*, de H.G. Adler, Tubingen, 1955.



civile, de petites collaborations. Hannah Arendt, juive elle-même comme Bettelheim, reprend ce thème à son compte dans sa recherche d'explication. Des dissidents comme Boukovsky, Soljenitsyne ont retrouvé ce phénomène dans les camps soviétiques. Toutes ces analyses convergent pour montrer jusqu'où peuvent mener les petits actes d'infantilisation humaine devant des pouvoirs excessifs (qui en jouent). C'est un penchant général : tous nous avons tendance à laisser ronronner des systèmes inacceptables. De tels processus jouent également dans le domaine religieux où, sans que personne n'y voie le mal, l'on retrouve les mêmes ingrédients, un pouvoir fort qui cherche à se renforcer, des autorités qui le font marcher et une population qui entre dans le jeu, par exemple en récitant le Credo sans réfléchir. La comparaison a un côté inacceptable car les intentions de l'Église sont bonnes, en fait c'est l'homme que nous essayons ici de cerner et il reste ce qu'il est, quel que soit le domaine d'observation. Bien que l'esprit des camps de concentration soit à l'opposé de celui de la religion, n'oublions pas que les religions sont, elles aussi, causes de guerres meurtrières... Même si c'est à leur corps défendant, aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle des centaines de milliers de gens meurent par suite de conflits à composante religieuse dont les croyances fournissent l'énergie. Il s'agit de comprendre qu'il existe un processus général, naturel à l'Homme, d'acceptation facile du pouvoir dont on commence à mesurer les conséquences. Et comme nous l'avons vu, l'Église en joue pour la bonne cause. Elle a besoin de ce pouvoir pour exercer son rôle et l'assure de diverses manières, l'aura et l'apparat de sa hiérarchie, l'affirmation de vérités, l'exigence d'y croire, l'inaccessibilité théologique, la pratique de rites sacralisés, le mystère, l'émotion, la ferveur populaire, etc. Cela fonctionne encore bien dans une large majorité de la population mondiale où ces approches religieuses fermées débordent dans des intégrismes où extrémismes sources de problèmes graves, mais avec plus de difficulté dans les milieux plus instruits de notre époque qui engendrent des citoyens à l'esprit critique, ouverts, capables de se prendre en main et de revendiquer leur droit. Ceux-là refusent l'image d'une église pompeuse ou pontifiante<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> Dans certains milieux « avertis de servitude volontaire », il existe même un excès

*Jésus nous invite à la responsabilité*

Nous ne pouvons plus cautionner ce genre d'approches. D'ailleurs, et cet argument est le plus fort, Jésus, dans toutes ses relations avec ses contemporains, refusait de les infantiliser : en leur posant plus de questions qu'il ne donnait de réponses, il les considérait comme adultes. En faisant sans cesse appel à leur conscience, il les responsabilisait, les grandissait. Il ne proposait pas un moule, mais une dynamique, il ne proposait pas une Église mais une ouverture aux autres et au Royaume du Père. Ne serait-il pas temps pour chacun de nous et pour l'Église d'entrer dans ce jeu ? Ce n'est pas une question d'époque puisque Jésus le pratiquait de son temps, c'est une exigence permanente. Aussi l'Église doit-elle opérer une percée consistant à développer un discours adapté à des publics adultes. Un langage vrai et qui insiste sur la formation et la recherche personnelle. Cela permettra d'ouvrir des chemins vers des positions moins infantiles pour ceux qui veulent les prendre. Cela se pratique déjà dans une certaine mesure dans des groupes de réflexion ou de prière où chacun peut s'exprimer librement, ou dans la possibilité laissée à chacun de choisir des formes adaptées à ses préférences. Le chemin à parcourir est encore long. La seconde urgence est de développer la formation des prêtres et des évêques pour l'adapter à ce monde en évolution rapide, où les gens passent une part significative de leur temps en formation permanente.

René Girard a montré<sup>33</sup> comment le sacré s'est introduit dans les sociétés humaines à partir des paroxysmes de violence. Le christianisme ne fait pas exception à la règle mais avec cette nuance qui change tout : Jésus en démonte le mécanisme en vue d'un changement radical laissé à notre appréciation et à notre liberté. Il le fait de manière systématique dans sa prédication, dans sa manière de vivre et d'aller jusqu'à la mort. Ce sacré qui n'est qu'un baume de notre violence et qui construit des croyances est appelé à être dominé. Nous avons aujourd'hui toutes les connaissances pour comprendre nos mécanismes humains, notre violence et pour les maîtriser. Il faut bien commencer un jour. S'il fallait attendre que les

---

inverse qui consiste à refuser tout pouvoir. Les justes équilibres, la sagesse sont difficiles.

<sup>33</sup> René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, Paris, 1978.

gens soient suffisamment adultes pour proposer une religion adulte, on pourrait attendre longtemps. Il y a aujourd'hui suffisamment de gens majeurs dans le monde pour recevoir le vrai message du Christ, c'est-à-dire un message moins religieux, moins collectif, moins sécurisant, moins infantilisant, plus personnel et plus responsable.



## CHAPITRE 7

# VERS UN CHRISTIANISME DES LUMIÈRES

*« Comment lutter contre le fanatisme si la raison doit céder devant les droits de l'imaginaire, et si la civilisation est la bonne gestion des lâchetés de la raison ? Interdire à l'intelligence de marcher et bloquer sa vocation naturelle à la lucidité, c'est s'exposer à de cruels déboires ; et d'abord à la plus terrible régression mentale, qui s'appelle le "nauffrage de la pensée".*

Manuel de Diéguez<sup>1</sup>

### Le défi

Il est difficile de parler de Dieu sans parler de Nietzsche qui est sans doute le philosophe qui en a parlé le plus et de manière inévitable<sup>2</sup>. Ce qu'il en dit est souvent considéré comme négatif mais cela ne signifie pas qu'il soit athée ou qu'il ne reconnaisse pas les valeurs du christianisme. Au contraire, il les apprécie hautement, cependant il refuse avec force les approches noircissantes de l'Église concernant le péché originel, culpabilisantes concernant nos comportements, exigeantes à l'excès concernant la souffrance à accepter pour la vie éternelle, etc. Il veut une approche positive de la vie sur terre, il fait de « a vie » le sens résolu de sa recherche. À côté de cela, il dit plus particulièrement que Dieu est « mort » parce que, pour penser, l'homme a besoin d'en être libéré. Ceci vaut, dans son esprit, aussi bien pour le Dieu des monothéistes (Chrétiens, Musulmans...) que pour « l'idée de Dieu » des philosophes, qui a été extrêmement forte chez les grands penseurs qui l'ont précédé et notamment ceux des Lumières. Dans les deux cas, dit-il, il faut « tuer » Dieu par nécessité, pour devenir ce que nous

---

<sup>1</sup> Manuel de Diéguez, « Si les dieux existaient » *Le Monde* du 4 mars 1989.

<sup>2</sup> Ce philosophe a développé un certain nombre d'idées inacceptables aujourd'hui sur les faibles, sur les races etc. que, bien sûr, nous mettons de côté pour rester sur le sujet qui nous concerne.

avons à devenir, c'est-à-dire hommes. Il y aurait une espèce d'équilibre : plus on a de Dieu moins on a de pensée et, inversement, moins on a de Dieu plus on dégage notre pensée et notre liberté. Son discours distingue toujours l'approche de Dieu des Croyants et celle des philosophes. Aux premiers on n'enlèvera pas Dieu, dit-il, car, tout nécessaire que cela soit, ils sont dans un processus de croyance et ils ont bien le droit de croire ce qu'ils veulent, mais aux seconds, au nom de l'intelligence, il veut au moins parler de cette démarche de suppression de Dieu, même si cela n'est pas intellectuellement facile.

Cette dichotomie entre les deux démarches n'est pas acceptable. C'est un peu comme si l'on disait : des Chrétiens et des Musulmans il n'y a rien à espérer puisqu'ils croient, tout progrès d'intelligence est donc impossible. De plus on permettrait aux uns (les Croyants) ce qu'on refuse aux autres. Au nom de l'intelligence, l'unité des deux approches est nécessaire et c'est justement le défi que nous voulons relever : en ne posant plus la croyance comme prémisses de la démarche chrétienne, en disant de Dieu qu'on ne sait pas mais qu'on le cherche en toute liberté d'intelligence, on libère totalement la pensée comme le souhaite Nietzsche. Sauf que cela ne se fait pas en le tuant, mais au contraire en le cherchant et en ayant l'esprit ouvert à tout, fermé à rien. Notre « on ne sait pas » peut aussi être utilisé par les philosophes qui parlent de Dieu. Même Nietzsche aurait gagné à le dire. C'était plus juste que de proposer sa mort. On unifie alors les approches. On n'unifie pas tout, il restera toujours des Chrétiens, des Musulmans, des Bouddhistes, des Hindouistes et des Indifférents mais l'unification des bases et de la démarche est d'un bénéfice incommensurable : elle permet de vivre ensemble.

N'est-il pas intéressant de faire un parallèle entre cette recherche d'unification et celle qu'on retrouve actuellement en physique pour permettre de mieux comprendre le monde au travers d'une seule et même vision générale ? La communauté scientifique consacre beaucoup d'énergie à la recherche d'une synthèse des différentes forces qui régissent l'univers. Il en est de même pour nous car, enfin, l'intelligence ne peut être divisée ou relativisée. Aucune raison ne saurait justifier de ne pas avoir les mêmes exigences

d'intelligence dans tous les champs de réflexion, fussent-ils religieux, spirituels ou surnaturels.

Ce n'est pas le Dieu des philosophes (une idée de Dieu) que nous proposons aux Chrétiens, ni l'inverse c'est-à-dire le Dieu des Chrétiens que nous proposons aux autres, nous proposons à tous de dire « on ne sait pas » et d'en tirer les conséquences. Cela change plus qu'il n'y paraît les visions et le discours. Nous proposons de sortir des cadres habituels de débats en laissant libre cours au bon sens et à l'esprit des Lumières. Pour tous la recherche de Dieu devient alors un objectif noble, les uns trouveront inspiration dans la bible et dans la vie de Jésus, les seconds dans la science ou les conjectures philosophiques ; les premiers feront confiance à Jésus avec intelligence, ils iront jusqu'à le croire passionnément en leur for intérieur sans faire de cette croyance un passe-droit intellectuel, ils prendront même quelque distance avec les croyances surnaturelles, les seconds s'ouvriront à l'existence d'un Dieu comme certains philosophes et scientifiques savent le faire, ils éviteront l'orientation déicide parce que ce serait déjà choisir et sortir du doute sans que rien ne le permette. L'intelligence que veut libérer Nietzsche « exige » de conserver le doute. Ce qui manque aux Philosophes et que peuvent leur apporter les Chrétiens est cette passion de Dieu et de l'homme à laquelle on peut accéder tout en disant « je ne sais pas », ce souffle de la recherche du beau, du bien, du vrai et de l'infini qu'ont porté au sommet tant d'artistes et tant de martyrs. Ainsi, au plus fort de l'époque du terrorisme islamique, les neuf moines de Tibhirine ont préféré rester dans leur monastère en Algérie. Prévenus maintes fois du danger par les autorités et refusant une protection militaire, très conscients de l'importance du risque qu'ils couraient, ils ont choisi de ne pas se couper de la population qu'ils servaient (notamment par les soins médicaux) dont ils étaient très proches et très aimés. Ils ont décidé de tenir comme eux, sans protection, dans cette guerre civile atroce des Islamistes. Sept ont été capturés le 26 mars 1996 et décapités le 21 mai. Seules leurs têtes ont été retrouvées et ensevelies au cimetière. Les circonstances précises des cinquante jours de détention et de leur mort restent encore enveloppées de mystère. La foi puissante qu'on devine sous l'extraordinaire sourire de leur prier Christian de Chergé est l'apanage des grands Croyants, mais nous avons

montré qu'il était possible de dire « je ne sais pas » et de développer une immense croyance en Jésus et en l'homme. Ces moines font confiance à l'homme et même si des fanatiques les tuent, ils savent que leur propre geste a du sens. Ils croient en l'homme au travers de leur foi en Jésus. Ils témoignent de l'amour et surtout, comme Jésus, ils vont jusqu'au bout de leur confiance en Dieu. Comme tout un chacun, il peut aussi leur arriver de se laisser transporter par leur imagination et d'exagérer une vision absolue de la transcendance. Mais ici ils témoignent du plus grand réalisme qui soit : tous les six mois, ils remettaient en cause leur décision de rester, en toute liberté individuelle. Comme Jésus, en allant jusqu'au bout de leur amour pour les populations algériennes, ils nous laissent aussi entrevoir le visage de Dieu. Et cela touche au sommet de l'émotion tous les hommes, qu'ils soient philosophes ou musulmans. C'est une histoire d'Homme.

À la sortie du film qui relate leur histoire<sup>3</sup>, nous nous demandions mon épouse et moi-même si, dans leur don total, ils ne rejoignaient pas le « Jésus-Dieu » des Chrétiens. Sans aller jusqu'à répondre, car la question n'a pas de réponse et suffit à donner le vertige, nous constatons l'immense force de la foi et nous nous demandions s'il était possible d'aller aussi loin sans le support d'une immense conviction religieuse partagée. Contre toute attente, notre réponse fut positive et les exemples abondèrent de martyrs non religieux ou non chrétiens qui, tout simplement crurent en l'Homme. Non seulement venaient à notre esprit des exemples de courage lors de persécutions en pays non-chrétiens, d'actes sublimes de Non-chrétiens dans les camps de concentration<sup>4</sup>, ou de poilus qui donnèrent leur vie à Verdun pour leur patrie, etc. mais aussi de ces millions d'actes quotidiens et d'un courage inouï de ces mères africaines pour leurs enfants mourant de faim. Pour tout dire, l'amour des autres tel que Jésus l'a pratiqué jusqu'au bout n'est peut-être pas son exclusivité. De plus, il s'exerce non seulement dans l'héroïsme d'un jour mais surtout dans la durée, le quotidien et parfois même la solitude. Il n'est pas forcément porté par un rêve eschatologique mais par une cons-

---

<sup>3</sup> Xavier Beauvois, *Des hommes et des dieux*, film sorti dans les salles le 8 septembre 2010.

<sup>4</sup> Harry Wu, *Laogai - le goulag chinois*, Dagorno, Paris, 1996.



science personnelle de niveau supérieur, insurpassable : conscience de l'autre, conscience de la vérité et amour dans toute sa pureté<sup>5</sup>.

### L'idée principale de cet essai

L'un des prêtres qui m'a aidé dans cette réflexion m'a dit : Finalement quel est votre message principal ? Spontanément j'ai répondu : En simplifiant ce serait de dire que *les croyances sont stupides, que, par leurs excès et leur discours, elles entravent notre capacité à vivre ensemble et qu'elles n'ont rien à voir avec un christianisme bien compris. Le christianisme n'est pas une question de croyances.* Dans ce cas, me dit-il, il faut le dire. Le lecteur a besoin d'un message simple.

Cette formulation est juste, notre conclusion est bien celle-là, mais elle a toutes les chances d'être mal comprise. Comment faire comprendre que ce n'est pas le contenu des croyances qui est stupide mais la démarche elle-même ? Ce contenu est peut-être vrai. Comment dire qu'il ne s'agit pas de qualifier de stupides les croyants mais la démarche qui leur est proposée et dans laquelle ils se laissent enfermer ? Comment ne pas ajouter que cet enfermement est entretenu par les milieux religieux en toute bonne foi ? Comment ne pas ajouter que certaines formes de croyances ne sont pas excessives et sont, en cela, fort respectables ? Comment ne pas amalgamer le croyant qui doute et celui qui tient pour vrai sans nuance aucune ? Comment donc parler de croyances sans entrer dans des méandres sémantiques indigestes ? Comment convaincre que toutes les formes de croyances, même profanes, gagnent à être confrontées à l'analyse critique ? Poser ces questions est déjà une manière d'y répondre.

Une formulation plus explicite serait celle-ci : si croire aux vérités de leur Église est la forme d'approche religieuse traditionnelle des Chrétiens, elle conduit à un manque de nuances dans le discours ecclésial et à une survalorisation des croyances dans l'esprit des Chrétiens. Seuls et collectivement, ceux-ci n'en ont pas suffisamment conscience. Dans ces conditions, toute communi-

---

<sup>5</sup> Notons au passage, avec notre vision très humaine, que si Jésus n'était pas Dieu, sa vie et ses actes, voulus en toute autonomie, l'élèveraient dans ces niveaux de perfection insurpassable.

cation entre Croyants différents est faussée, et souvent même impossible. Comme il s'agit, pour les non-théologiens du moins, de croyances globales et peu filtrées par l'esprit critique, le sujet est sensible voire passionnel. Ainsi, la vie ensemble pose des problèmes difficiles, voire insurmontables, conduisant parfois même à la guerre. Or, croire Jésus n'est pas un croyance, c'est lui faire confiance et suivre les chemins humains dont il témoigne ; il ne demande pas de mettre de côté notre intelligence puisqu'il ne cesse d'y faire appel et de provoquer notre conscience. Il ne demande pas de croire à des « vérités » d'Église mais de le croire, lui, dans l'esprit de son message qui consiste à lui faire confiance, à aimer, à devenir nous-même, à devenir humain, et tout cela avec l'aide des autres, de notre intelligence et de notre conscience. À côté de cela, l'Église a développé une doctrine savante et pleine de richesse. Celle-ci est importante mais n'est pas un point de passage obligé dans l'approche de la foi. Nous pouvons la conserver comme repère ou guide mais en suivant prioritairement l'esprit de Jésus, nous décrierons nos visions religieuses et accéderons à une démarche plus enrichissante.

On peut alors espérer que d'autres religions s'intéresseront à leur tour à ce type de démarche au sein de leur propre religion. C'est donc un message universel de paix mais, plus encore, c'est un message d'intelligence. Il comporte une véritable dynamique de paix.

### **Mission impossible ?**

Août 2009, dans une commune de Savoie, un prêtre traditionaliste, saint homme au demeurant, s'est fait littéralement expulser par les Chrétiens de sa paroisse et par les prêtres du diocèse. Il était en poste depuis deux ans mais ses prises de position traditionalistes sur l'Église, sur la théologie, sur la forme de la messe et des sacrements, sur les Musulmans et ses allusions révisionnistes, etc. avaient fini par exacerber son entourage habitué à des attitudes plus ouvertes et moins rigides. Il se trouva fort seul pour tenir ses positions et lorsqu'il s'avéra qu'il lui était impossible de travailler en équipe avec les autres prêtres du secteur et avec les laïcs de sa paroisse, l'affaire prit de l'ampleur et déclencha quelque passion au point que l'évêque fut obligé de lui demander de quitter sa fonction

et de réintégrer son secteur d'origine à Paris. Cette affaire éclaire notre sujet car elle illustre l'impossibilité d'élever le débat. En théorie, il aurait été possible (et souhaitable) de profiter de l'occasion pour faire réfléchir les paroissiens en mettant à plat les faits, en reconnaissant l'existence d'avis différents, en se posant des questions sur l'objet de nos opinions et leur degré d'importance, sur l'objet du christianisme et ce qui en est essentiel, sur le fond et l'esprit du message de Jésus, sur ce qu'on attend d'un prêtre, etc. En pratique, l'évêque jugea que ce serait impossible : pas plus que le prêtre, les gens ne sont prêts à changer leurs rites et leurs habitudes, leurs opinions et leurs croyances prennent vite un tour passionnel. S'ils savent comprendre la différence entre l'important et le secondaire, ils restent très attachés au détail. Ni les clercs ni les Chrétiens ne sont prêts à vivre la liberté et donc la complexité. Quant à l'Église, elle veut son unité et ne peut en abandonner l'objectif. L'apaisement des passions est nécessaire à la réflexion.

Cela montre d'avance les obstacles qui se dresseront devant nos propositions. Proposer une nouvelle approche de la foi à des milliards d'habités est utopique. Surtout dans sa forme croyance, la foi est quelque chose de si fragile, si personnel, si difficile à mûrir face à la pression sociale de la famille et de la société, au cours de l'adolescence, puis en avançant dans la vie et peut-être encore plus lors de la retransmission à ses propres enfants, qu'il n'est pas facile d'y toucher sans atteindre des cordes sensibles. La fragilité se protège par la rigidité. La foi a une composante identitaire forte, elle nous construit, parfois en opposition avec notre environnement, plus souvent en harmonie. Le fait que les enfants de Chrétiens soient plus souvent chrétiens que musulmans ou juifs, et inversement, montre la force de l'imprégnation familiale. La découverte de Dieu se confond avec l'apprentissage du bien et se fait sur les genoux maternels, ce qui la teinte d'une part affective majeure. En grandissant elle se confond encore avec la recherche pressante d'un idéal qui se construit avec des maîtres ou des exemples qui nous situent dans le cadre épanouissant de l'amour chrétien, puis en couple à la période des émotions et des enthousiasmes avec la recherche de fils conducteurs communs, d'orientations de vie, elle est ébranlée dans la détresse qui suit la perte de proches, et elle se pérennise au travers d'habitudes et de rites collectifs qui ne facili-

tent pas le changement du fait de l'inertie des groupes. Tout cela est donc très affectif et personnel et ne se remet pas en cause comme un raisonnement logique.

Mais le plus difficile n'est pas là, il est dans le blocage du Vatican dans un immobilisme qui atteint sans doute son apogée avec Benoît XVI et les cardinaux qui l'ont élu sans coups férir. Ils représentent une force qui, non seulement s'oppose à tout changement, mais semble se situer à dix mille lieues de toute remise en cause. Quant aux évêques, leur fonction est de défendre et protéger le magistère, ils sont donc nommés en fonction de leur aptitude à tenir ce rôle. De plus, il leur est difficile de faire mouvement sans que cela prenne des proportions médiatiques insoutenables.

Alors que faire ? Y a-t-il au contraire des *raisons d'espérer* ou des dispositions à prendre ?

Curieusement le plus dur est déjà fait avec, d'une part le pas énorme franchi par Vatican II qui fait obligation théorique aux Papes présents et à venir de s'y conformer. D'autre part, il est possible de s'appuyer sur l'aile éclairée du monde moderne, celle qui, de la Chine aux États-Unis en passant par l'Europe travaille dans les entreprises, les affaires, les médias, les universités et l'éducation etc., celle qui fonctionne avec son intelligence et qui, parfois proche des religions et de leurs « vérités », peut comprendre la nécessité d'une prise de distance avec les croyances. Entre ces deux piliers, le pas qui reste à franchir est l'évolution du discours de l'Église, celui du Pape et des Catholiques pratiquants. Pris en tenailles entre de telles forces, il sera forcé d'évoluer un jour ou l'autre. S'il ne le fait pas, « l'institution » catholique implosera, comme le pouvoir communiste en URSS, et ceci contre toute attente et d'une manière qu'on ne peut imaginer. Ce peut être dramatique avec un schisme, ou l'exacerbation provoquée par un jeune pape conservateur ou, plus probable, avec une guerre religieuse pire que les précédentes, telle qu'on dise enfin « plus jamais ça », etc. Ce peut être réussi de manière paisible grâce au courage d'un nouveau pape qui jetterait au musée ses attributs dorés et dépoussièrerait le Vatican jusqu'à son discours. L'Église attend son Gorbatchev. L'intelligence collective agit de manière lente, trop lente sans doute, mais sûre ; et on peut être certain qu'un jour ou l'autre, elle remettra les croyances à leur vraie place comme c'est déjà le cas. La

stratégie de changement est donc de communiquer auprès de cette aile éclairée, qu'on trouve aussi bien chez les Croyants que chez les non-croyants.

La prolifération des religions évangéliques se fait à base de croyances car c'est le seul langage que peuvent comprendre des populations peu instruites, en mal d'identité, souvent culpabilisées, angoissées devant la rapidité des changements et le manque de sens trouvé dans le discours des religions traditionnelles. Le formidable élan religieux autour de la personne de Jésus, répond à un besoin profond. Ces Églises, et toutes les autres vont se trouver obligées de réfléchir et de réagir aux excès de surnaturel de leurs propres discours qui laissent la porte ouverte à des dérives quelque peu magiques et à des totalitarismes religieux.

Une autre raison de croire à la possibilité d'un changement est qu'il est possible de l'engager sans attendre la collaboration des Chrétiens traditionnels. Il ne s'agit pas de détruire mais de construire. Il ne faut pas remettre en cause ce qu'il y a de plus beau dans le cœur de ces Chrétiens, il suffit de développer au sein de l'Église un discours rénové positif qu'ils accepteront s'il n'empêche pas leur approche personnelle et s'il vole au bon niveau. Car il y a bien des raisons de s'enthousiasmer de l'exemple de Jésus et du sens qu'il donne à l'existence. Le message fulgurant d'amour que nous laissent sa vie, ses paroles, son esprit peuvent nous émouvoir au point de nous mouvoir dans un engagement chrétien. Nous avons l'éclairage d'une rencontre, d'un émerveillement, d'un idéal qui nous est donné à vivre, qui consiste à aimer et construire la possibilité de vivre ensemble. Jésus, qui avait aussi à modifier un discours et une approche de Dieu sans remettre en cause la doctrine juive, avait choisi de développer un discours positif, proche des consciences et du cœur.

Dernier point favorable : il n'est pas question de toucher à la doctrine de l'Église, pas plus celle de l'Église catholique que celles des Églises protestantes. Leurs différences peuvent s'accepter si elles sont moins dogmatisantes et moins subordonnées aux croyances. Cela se fera sur socle de doute et d'esprit critique, dans un esprit de recherche et de modestie. Chacun pourra croire et s'engager dans ses croyances intimes à condition de ne pas les considérer comme définitives et comme nécessairement unitaires et

collectives. Il sera alors possible d'échanger sans passion. Sur de telles bases, l'unité viendra d'elle-même sans qu'on puisse préjuger de la manière ou des voies. La division ne peut intervenir qu'entre gens qui professent des certitudes et des règles. Et à ceux qui hurleront « si chacun peut penser ce qu'il veut, où va-t-on ? » nous rappellerons que c'est déjà le cas maintenant, aussi bien au sein du catholicisme qu'au sein du cercle plus vaste de la chrétienté ; nous rappellerons que, bien au contraire, la liberté de conscience sera source d'unité. Car l'unité sur des doctrines et sur des rites est bien secondaire par rapport à l'unité de volonté d'être chrétien, la volonté de progresser dans la fraternité et le vivre ensemble (formulation terrestre), dans l'amour et la communion (formulation divine). Les Protestants dont la diversité des croyances est grande ont été obligés de comprendre plus vite que les Catholiques que leur diversité n'était pas un obstacle à l'unité des Chrétiens. La plupart d'entre eux ne peuvent admettre le dogmatisme du discours catholique<sup>6</sup>. La voie qu'ils montrent ainsi est celle de la réduction du poids des croyances au profit de choses plus importantes.

Alors mission impossible ? Folle et utopique sûrement mais en apparence seulement car faite pour le long terme<sup>7</sup> et en toute conscience des énormes difficultés. En apparence seulement si on considère que cette unité va devenir indispensable pour vivre ensemble et si on mise sur le bon sens qui, même avec retard, fait son chemin dans l'Histoire et rend ce progrès inéluctable. Utopie si l'on attend un changement collectif ou massif mais réaliste si l'on note que ce changement peut se faire au niveau individuel, ici et aujourd'hui à partir d'un nouveau regard sur nos croyances. Utopie mais nécessité que les leaders religieux de la planète doivent prendre en compte pour permettre à dix milliards de croyants de survivre et cela ne se fera pas sans en prendre les moyens. Utopie mais moins folle que « Aimez-vous les uns les autres » qui, elle aussi, s'adressait au niveau individuel et non collectif. Commençons par avoir l'utopie de rendre la communication possible. Nous

---

<sup>6</sup> Jean Rigal, *Une foi en transhumance*, Desclée de Brouwer, Paris, 2009, p. 38.

<sup>7</sup> Mark Twain a dit : Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. Marcel Pagnol l'exprimait autrement : Tout le monde savait que c'était impossible. Il est venu un imbécile qui ne le savait pas et qui l'a fait.

disions avoir besoin de rêve et d'irréel : le voilà ! Sous une forme inattendue, celle d'une nouvelle approche de la transcendance qui est une forme de développement durable.

Le Pape actuel est en position idéale et exceptionnelle pour agir avec l'autorité dont il dispose dans l'aile traditionaliste de l'Église. Les médias appellent cela une fenêtre d'opportunité. Il faut aussi du courage. En remplaçant le mot dogme, en s'ouvrant à Vatican II et en ouvrant des pistes pour un nouveau discours, il apporterait plus au monde qu'en canonisant X ou Y. Si l'on ne fait rien, comme c'est probable, l'unité sera sans doute plus difficile à maintenir parce que le dogmatisme est désormais contre-productif voire dévastateur, parce que la compréhension de Vatican II commence à se développer, parce qu'au-delà du problème des croyances l'édifice catholique est ébranlé de tous côtés par la rapidité des évolutions auxquelles sa rigidité actuelle l'empêche de faire face, parce qu'à vouloir sauver une autorité qui n'existe plus on risque de sacrifier l'ensemble tout entier, écrasé et éclaté tout à la fois entre la déchristianisation générale et l'explosion des approches religieuses émotionnelles et radicalisantes, parce que l'incommunication radicale issue des croyances religieuses cause des millions de morts et revient déjà en boomerang à la face des religions. Est-on prêt à défendre à ce prix une unité qui de toute façon n'existe déjà plus et qui comporte plus d'inconvénients que d'avantages ? L'unité n'est-elle pas à « rechercher » dans la force du message évangélique et dans la « qualité » de ses interprétations (forcément multiples) plutôt que dans l'obligation de les recevoir moulées et formatées ? Ces propositions sont à contre-courant si l'on considère la tendance actuelle de l'Église mais cette tendance peut aussi bien s'inverser à plus long terme.

## **Agir**

### *Engager une réflexion collective*

Les voies que nous avons développées dans cet essai, sont aujourd'hui des propositions. Nous aimerions que d'autres y travaillent et les enrichissent. Nul n'est prophète en son pays ! Elles appellent une réflexion collective, des recherches, des études et

travaux de groupes qui permettront peu à peu de transformer cet essai s'il s'avère applicable. Il faut aller plus loin, multiplier les angles d'approches et les points de vue. Trouver des formulations, établir un nouveau discours, bref transformer cet essai.

### *Faire connaître Vatican II*

En pratique, il faut parler de Vatican II. Très peu de Chrétiens connaissent l'écart entre les décisions qui ont été prises dans ce concile et qui font autorité, et l'application qui en est faite aujourd'hui dans l'Église. Le premier travail est donc de les informer en évitant certaines interprétations trop traditionalistes. Il faut aussi informer tous ceux, et ils sont nombreux, qui ne sont pas complètement dans l'Église mais qui en sont proches et sont de bonne volonté. Ils ne pratiquent pas ou peu, mais sont ouverts. Ainsi, s'étonneront-ils d'apprendre ce qui ne se dit pas, depuis 50 ans déjà, à savoir que leur liberté de conscience est reconnue sous réserve d'une recherche de formation de leur conscience, que face à tous les problèmes de morale ou de conscience l'Église a une position d'éclairage et de guide mais non de décision ou d'autorisation, que leur cheminement personnel est parfaitement respectable, que les laïcs sont (oui vous lisez bien !) prêtres, prophètes et rois, etc.

### *Engager notre responsabilité personnelle*

Le slogan de Barak Obama « *Yes, we can* » est devenu universel. Nous ne pouvons agir sur les autres religions mais nous pouvons agir sur la nôtre. C'est le sens de cette réflexion qui s'adresse à toutes les confessions, au-delà de la nôtre. Si nous ne sortons pas les premiers de notre obscurantisme résiduel, qui le fera ? Et comme la nôtre n'évoluera pas vite car c'est sa nature, nous pouvons commencer par nous-même au plan personnel. Car nous sommes l'Église, chacun de nous, que nous soyons ou non d'accord avec elle sur un ou plusieurs points, nous sommes responsables de ce qu'elle est. Lorsque nous ne disons ou ne faisons rien, nous cautionnons son immobilisme. Il ne faut pas que chaque « citoyen » de l'Église attende que celle-ci lui donne un feu vert mais réfléchisse par lui-même et prenne position sur le type de foi adulte que nous proposons. Dans l'épisode de la femme adultère



évoqué plus haut, lorsque Jésus demande à ceux qui n'ont pas péché de jeter la première pierre, le groupe reste silencieux et immobile, personne n'ose jeter une pierre et personne n'ose s'en aller. On imagine la scène, la gêne, et enfin le courage d'une première personne qui finit par se retirer, puis une seconde, puis peu à peu tout le monde. C'est la première qui est importante, cette personne qui passe de sa propre conscience à l'action, qui réussit à s'extraire de la bien-pensance du groupe ou du religieusement correct. La décision ne peut pas être collective puisqu'elle relève de notre conscience dans ce qu'elle a de plus intime.

Notre responsabilité est engagée comme membre d'un groupe religieux. De même que dans une élection notre voix compte, sans en avoir conscience notre discours personnel porte, les nombreux aspects croyants de nos propos sont repris au premier degré par des gens qui, par fragilité, besoin identitaire ou autres difficultés, les retiennent en bloc et les figent à l'excès au point d'empêcher leur approche personnelle. Leurs sentiments deviennent parfois des passions, des violences et des haines qui attisent les plus extrémistes et entretiennent les conflits. Ceux-ci ne peuvent être interpellés, ils sont assourdis par leurs passions. C'est aux masses modérées qui les entourent et qui, seules, font le poids, que nous nous adressons et plus précisément à chaque Chrétien dont l'immobilisme et la bonne conscience ont des effets délétères.

La meilleure stratégie pour la paix dans les grands conflits du monde consiste à neutraliser les ultras. Ce sont toujours eux qui s'opposent aux efforts de paix et relancent les guerres par des actes de violence qui en appellent d'autres en retour. Imaginons ce que serait aujourd'hui le conflit israélo-palestinien si chaque camp parvenait à maîtriser ses extrémistes, ce que serait l'Inde et le Pakistan (littéralement le pays des purs) si les approches religieuses des plus sages ne produisaient pas de « jusqu'au-boutistes », ce que seraient les millions de morts et de réfugiés du Soudan depuis quinze ans sans la haine exacerbée entre Musulmans et Chrétiens, ce que serait l'opinion du monde musulman si un « *born again* » américain plein de « bonnes » intentions religieuses (et manipulé par des lobbies du pétrole) n'avait décidé sa « croisade » en Irak, ou si Chiïtes et Sunnites n'étaient persuadés de détenir « la » vérité au point de se massacrer au nom de Dieu, comme autrefois Catholiques et

Protestants, etc. Si les masses modérées se faisaient entendre, bien des conflits seraient plus faciles à résoudre. Il ne s'agit pas de déculpabiliser les extrémistes, ils sont bien les premiers responsables de leurs excès, mais nous les modérés qui formons les majorités avons pour responsabilité de nous imposer et d'établir le discours juste et sage qui contienne leurs dérives. Si celui-ci contient des croyances ou des éléments non cadrables par la raison, il y aura toujours des gens pour s'y lancer à corps perdu, retenir des phrases à la lettre et faire des fixations ponctuelles. Et comme une croyance en vaut une autre, nous n'aurons plus les moyens de leur donner tort ou de les contenir par la raison. Si nous savions mieux positionner notre religion comme une affaire d'esprit, de conscience, de dynamique, d'initiatives personnelles... et moins comme une affaire d'absolus, de rites, de pratiques, de vérités, de phrases ou de mots, de règles, de sacrés, de traditions... nous aurions moins de dérives extrémistes. Réflexion d'un ami : pour qu'un dialogue puisse être crédible, il faudrait que les Catholiques proclament que Le Pen et les intégristes ne sont pas chrétiens, que les Juifs proclament que les rabbins ultras et les colons ne sont pas juifs, que les Musulmans proclament que Khadafi, Ahmadinejad, les Talibans... ne sont pas musulmans. Or, hormis les Catholiques, je crois qu'ils n'en ont pas le pouvoir ; et personne n'en a la volonté.

Le fascisme religieux existe aujourd'hui, il peut survenir en plusieurs points de la planète et notamment aux États-Unis où il devient plus vigoureux. Le problème est que ce pays dispose d'une énorme puissance militaire et qu'une dérive en ce sens comme en a connu l'Allemagne dans les années 1930 aurait des conséquences dramatiques. La période Bush en a donné l'exemple. Depuis l'élection d'un métis à la présidence des États-Unis, il se réveille en sous main avec vigueur sous des formes diverses comme le *Ku Klux Klan* et autres lobbies. Ce grand pays que nous admirons toujours et qui a tant donné à l'humanité depuis un siècle est un pays de Croyants et, comme tel, il est encore capable du meilleur mais aussi du pire. On sait d'expérience que lorsque le fascisme prend le pouvoir sous la poussée du peuple, il est trop tard. C'est une maladie à laquelle il faut s'attaquer très tôt et en profondeur pour ne pas avoir à le subir dans toutes ses horreurs et avoir à l'éradiquer par les moyens

gigantesques d'une guerre mondiale<sup>8</sup>. Cette perspective est plus probable qu'il n'y paraît si l'on observe la profondeur des radicalisations religieuses qui se développent un peu partout depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle et leur mécanisme. Les religions se recentrent de plus en plus autour de leurs traditionalistes car les plus progressistes s'en éloignent et les modérés ne s'expriment pas. Ainsi les « tradis » prennent progressivement le pouvoir au sein de leur communauté. Ils forment une vieille garde qui ne voit pas d'autre issue que le repli et la rigidité. Cette prise de pouvoir ne fait qu'accélérer les crispations et le mouvement d'abandon pour les uns et de repli exacerbé pour les autres. Le manque de volonté et de moyens des modérés qui forment la masse la plus importante des populations laisse la bride sur le cou des minorités traditionalistes. La lutte contre les croyances et la recherche de discours justes font partie des moyens de prévention indispensables car elles donnent du poids au discours central des Chrétiens, elles renforcent celui des modérés. Elle est plus importante qu'il n'y paraît dans notre recherche pour vivre ensemble.

### *Vivre la complexité*

Certains ne pourront s'empêcher de penser que leurs propres croyances sont ici agressées. Elles le sont effectivement mais en tant que démarche et non de contenu. Encore faut-il dire que cette démarche était générale, nos parents nous l'ont proposée, la proposent encore aujourd'hui à leurs enfants et, dirons-nous, en tout bien tout honneur car c'est ainsi qu'on parle à des enfants. Ils peuvent conserver leurs convictions intimes et croire, sans s'opposer à nos thèses, que Jésus est Dieu, que nous ressusciterons, que la Vierge Marie est montée au ciel sans mourir, etc. Mais ils se rappelleront que ces affirmations sont de nature personnelles et intimes, qu'elles doivent s'exprimer avec réserves, qu'elles ne peuvent avoir de valeur collective, qu'elles peuvent s'exprimer en collectivité mais sans se monter la tête. C'est un peu comme le bon vin, c'est une merveille mais trop c'est une calamité.

---

<sup>8</sup> Lire le texte de Sarah Robinson du 26 août 2009 sur le site : <http://sociologias.com.blogspot.com/2009/08/sept-facons-de-riposter-la-menace.html>.

Nous avons tous des croyances au sens non péjoratif de tenir pour probable, petites lueurs d'espérance ou convictions qui s'affirment peu à peu, elles sont notre moteur interne dans ce qu'il a de meilleur. Il n'est pas question de les rejeter mais d'être conscients de leur nature et des limites à imposer à leur formulation collective. Nous pouvons conserver nos convictions personnelles à condition de tenir un « discours » religieux qui tienne dans le monde d'aujourd'hui. Les hommes ne peuvent établir leurs *modus vivendi* qu'à partir de ce qui est du bon sens commun. Et dans ce registre, l'humain, l'universel, le vécu d'homme-phares comme Jésus et bien d'autres sont des repères solides sur lesquels nous pouvons échanger sans passion, construire solidement et progresser collectivement. Rappelons-nous du mot confiance, de l'intensité qu'il peut porter, de l'enthousiasme qu'il peut entraîner car nous savons maintenant que nous en avons besoin pour réaliser de grandes choses, comme simplement de nous réaliser.

Avant de terminer laissons-nous rêver par cette chanson du « prêtre-chanteur » Alain Noël Gentil qui compose et anime des soirées fortes et enthousiasmantes avec un groupe de 16 bénévoles<sup>9</sup>. Celle-ci s'appelle « Croire », son approche humaine correspond aux aspects positifs du verbe croire. En voici le refrain.

*Croire, que c'est beau de croire !  
Croire à l'amour, à l'amitié, croire au bonheur et à la paix !  
Croire, que c'est beau de croire,  
Croire au pardon pour vivre mieux, croire au partage,  
Et croire en Dieu !*

Qui pourrait abaisser une si belle démarche de foi ? Ce que nous avons dit dans ce livre ne saurait la déprécier, ou alors nous n'avons pas été compris. Oui il est bel et bon de croire en Dieu. Tout est dans l'approche, comme dans ce refrain plein d'élévation et d'humanité où il le rapproche de choses concrètes comme le pardon, le partage... Le chanteur se rapproche un peu de cet indicible, surnaturel, de cette immense énergie primale qu'il appelle Dieu. De plus, c'est son ressenti personnel qu'il exprime. Il se relie à Dieu et le ressent... Nous avons besoin de notre émotion pour

---

<sup>9</sup> <http://alainnoelgentil.free.fr/index.html>.

dépasser notre réalité visible. Nous sommes ainsi faits, Dieu est au delà de l'émotion, elle-même à la pointe de notre entendement. Mais de là à nous y complaire ou à nous y enfermer ! Question de discours ! Une émotion assumée et maîtrisée n'est-elle pas plus porteuse qu'une imagination non contrôlée qui devient notre maîtresse ?

Ah ! Homme moderne, tu ne veux plus être croyant, alors accepte de vivre la complexité ! Tu veux être un homme, alors assume, ce n'est pas facile non plus ! Jusqu'au mot croire qui es piégé alors qu'il indique ce que nous avons de meilleur en nous !

## **Notre finalité**

Car enfin, quel est pour nous l'objectif dans ces domaines que sont la foi, la religion et tutti quanti ? Si la religion n'est pas une finalité, la foi n'en est pas une non plus. Toutes deux ne sauraient qu'être des moyens, des chemins, des aides vers la finalité, plus ou moins identifiée, que nous donnons à notre vie. Alors quel peut être cet objectif ultime ? Dieu a souvent été désigné comme l'objectif suprême... Oui peut-être mais comment le définir ? Comment construire toute notre vie sur un objectif aussi flou ? Remplacer l'objectif « Dieu » par « Recherche de Dieu » ? Peut-être, mais cette démarche est difficile et intellectuelle. « Devenir Humain » est plus proche de nous, plus compréhensible, donc plus motivant dans la mentalité moderne, surtout c'est un objectif universel. Ah oui, dira-t-on, mais ce n'est pas la même chose : « Chercher Dieu » et « Devenir humain » sont deux objectifs bien différents ? Eh bien justement pas, *c'est la même chose*. Aussi étonnant que cela puisse paraître ! Jésus essaie de nous le faire comprendre par les Évangiles... et les Églises chrétiennes l'enseignent en nous aidant à le découvrir : atteindre notre finalité d'Homme, devenir humain, c'est faire vivre ce qu'il y a de meilleur en nous, que l'Église appelle l'Esprit Saint et qui est une part de Dieu en nous, c'est donc nous rapprocher de ce Nazaréen dévoré d'amour qui nous donne à imaginer Dieu, c'est suivre son exemple pour aller vers le Père, c'est devenir une part de Dieu en rejoignant les autres et l'humanité. N'est-ce pas une manière magnifique de permettre à nos religions de rejoindre

l'esprit des Lumières ? D'autres religions cherchent le divin dans la même direction : « *Le message central de la Baghavad Gitâ, le texte sacré le plus populaire des Hindous, est de rappeler à chacun : "Tu portes en toi un ami sublime que tu ne connais pas, Dieu est en tous mais peu savent le trouver" ; "L'homme parcourt les terres, les océans à la recherche de quel-que chose qui se trouve en lui. "... Pour les Indiens, Dieu est une évidence. Il se manifeste en l'homme sous forme de lumière et d'énergie et chacun peut en faire l'expérience.* »<sup>10</sup>

Cet ouvrage peut paraître négatif par le caractère individualiste de sa recherche, par la froideur de son regard sur les croyances et le sacré, et par la perte de leur potentiel unificateur. Il n'en est rien si l'on observe sa finalité qui est de vivre ensemble et qui est de nature collective. Il n'en est rien si l'on observe que nos anciens sacrés, qui nous ont permis dans le passé de vivre ensemble dans le cadre restreint de la chrétienté, ne sont plus unificateurs dans des frontières mondialisées. Il n'en est rien si l'on remplace nos anciens sacrés par cette formidable finalité universelle : *chercher Dieu et devenir humain* que certains inverseront sous la forme, *chercher l'Homme et devenir Dieu*. En cherchant le rapprochement des autres, ou plus concrètement en essayant de vivre ensemble malgré nos diversités, nous nous fixons une forme de sacré universel qui à son tour sera unificateur. Il n'en est rien enfin si l'on observe le côté constructif de ces finalités et surtout si on parvient à les mettre en œuvre.

La vision individualiste que nous avons développée sur les croyances et le sacré n'a de sens que si on l'accompagne de sa vision collective. Sans elle nous ne pouvons pas vivre ensemble, l'Homme ne peut pas vivre sans les autres. L'étonnant est que cela rejoint l'une des idées maîtresses de Jésus et de la doctrine de l'Église : nous avons à devenir un et nous avons à devenir Dieu.

## Communication et spiritualité

Dans cette incroyable aventure humaine dans laquelle nous sommes embarqués, notre challenge ultime semble être de mieux communiquer entre nous tous. Nous sommes très différents, cela se constate aussi bien à l'échelon d'une famille, d'un village, d'une

---

<sup>10</sup> Hesna Cailliau, *L'esprit des religions*, Éditions Milan, Toulouse, 2006.

association, d'une nation, d'une religion qu'à celui de la planète et, pour vivre ensemble, nous avons à communiquer, de plus en plus et de mieux en mieux pour permettre l'addition de nos dons et la synergie de nos intelligences. En fait, tous ensemble nous disposons d'une capacité prodigieuse mais notre challenge est justement de mieux communiquer afin de la mettre en œuvre. C'est peut-être un rêve mais il est enthousiasmant. Il donne sens à la vie. C'est un objectif que, sans le savoir ou l'exprimer, nous poursuivons tous plus ou moins. Que ce soit par la recherche scientifique, par les progrès technologiques, par le développement des médias et de l'art de la médiatisation, par la mondialisation, par le travail éducatif mené sans fin dans chaque famille, etc. on peut dire qu'au fil des siècles et malgré des époques sombres, nous progressons dans le sens d'une meilleure communication. Nous y sommes obligés par le triplement constaté de la population mondiale depuis 80 ans et son quadruplement programmé. Cependant, nos croyances, petites ou grandes, religieuses ou non, sont l'un de nos grands freins. Il n'est pas question de les abandonner, ni de chercher à les mélanger dans des soupes accommodantes, mais plutôt de prendre conscience sans plus tarder de leur existence et de leur nature de façon à les maîtriser. Ce ne sont pas elles qui doivent nous diriger, mais nous-mêmes qui devons les repérer et les gérer comme telles.

À côté de cet effort personnel, l'effort collectif consiste à transformer toutes nos religions pour en faire, au-delà de ce qu'elles sont et font déjà, des moyens pour progresser dans le rapprochement des humains. Le challenge est à la fois de conserver leur spécificité et ce qui les fonde et de faire en sorte que les croyances ne soient plus un frein à la communication qui rapproche. On entend souvent dire que les religions devraient moins s'impliquer dans la politique et les questions de société que se concentrer sur le spirituel où elles sont moins médiatisées et où les besoins sont immenses. En fait, communication et spiritualité sont des objectifs très proches. L'une ne va pas sans l'autre. La première agit dans l'humain et conduit vers l'autre, la seconde essaie d'élever l'humain hors de lui-même dans l'amour des autres.

En synthèse, le rôle des Églises est de faire tomber les barrières et de témoigner. Il n'est pas de réglementer, légiférer, organiser, codifier, interdire, institutionnaliser. La communication d'aujourd'hui

d'hui ne passe plus par les pompes, les cérémonials, les ors, les crosses, les tiaras et autres décors. Le Dalai Lama en donne l'exemple.

## L'esprit des Lumières

La laïcité a évolué du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours au travers de luttes homériques. Il ne s'agissait pourtant que de l'un des aspects de l'esprit des Lumières<sup>11</sup>. Cette laïcité a maintenant imprégné peu à peu tous les domaines de la société, la recherche, la littérature, l'art, la politique, les Droits de l'homme, la démocratie, le rêve américain et maintenant le rêve européen, le monde du travail, la vie sociale, etc. Elle a même imprégné les Chrétiens qui, après une période d'acceptation difficile, ont fini par digérer la séparation de l'Église et de l'État au point de l'apprécier maintenant et d'en recommander les bienfaits aux religions qui ne la pratiquent pas encore. Par contre, elle n'a pas pénétré le cœur des religions. S'arrêtant au seuil, elle n'y est pas entrée compte tenu des croyances dont la prégnance est extrêmement forte et qui reposent, comme nous l'avons vu, sur un droit, celui de la liberté de penser et de croire qui était l'acquis prioritaire des Lumières. Celui-ci étant gagné, le moment est venu pour l'esprit des Lumières de pénétrer aussi le christianisme et toutes les religions, pour qu'enfin on cesse de disposer de passe-droit pour l'intelligence en matière religieuse. On pourrait l'exprimer sous la forme d'une exigence de doute, d'esprit critique, d'honnêteté intellectuelle et d'ouverture en matière religieuse comme dans tous les autres domaines. L'objectif est immense et le chemin sera long.

Quant à la masse des populations qui demandent encore un christianisme tout fait, soit à l'ancienne comme chez nous il y a cinquante ans, soit sous la forme passionnée des évangéliques, on peut raisonnablement penser qu'elle finira par suivre un jour ou l'autre le mouvement. Sans doute attendra-t-elle que l'aile marchante de l'Église ait fait ses preuves dans la voie des Lumières et que l'Église elle-même entre dans le jeu. Dans l'industrie au cours

---

<sup>11</sup> L'esprit des Lumières sur le site de la BNF : <http://expositions.bnf.fr/lumieres/arret/02.htm>



des années 1970, notre entreprise avait développé un programme d'élargissement des tâches, il consistait pour des ouvriers qui faisaient des tâches trop répétitives à en faire d'autres, ou à élargir leurs responsabilités, leur champ d'action, leur capacité d'initiative, leur liberté ou leur autonomie. Ce programme fut apprécié et donna de bons résultats mais nous fûmes très surpris de constater qu'une minorité d'ouvriers n'en voulaient pas. Les motifs étaient différents, certains préféraient travailler dans la routine de façon à ne pas avoir à réfléchir, d'autres préféraient écouter la radio, d'autres encore et notamment des ouvrières préféraient discuter entre elles. Nous en fûmes étonnés mais cela nous apprit que tout le monde n'aime pas forcément réfléchir, que les caractères et motivations sont différents. Ainsi dans la démarche de foi, restera-t-il toujours beaucoup de monde pour ne pas entrer dans la voie difficile de l'autonomie et de la responsabilité. C'est normal, le travail d'éducation est et sera un challenge sans fin : le nôtre et celui de nos Églises qui le feront en se concentrant sur le spirituel et en s'oubliant elle-même au profit du témoignage. Une toute petite remarque cependant : c'est en tout bien et tout honneur que beaucoup de personnes n'aiment pas entrer dans les réflexions théologiques, et j'aimerais leur rendre hommage car, si elles ne se posent pas ces questions-là, curieusement elles y répondent, tout droit et par le bon sens. Pour elles, le christianisme se vit au quotidien sans passer par théories et croyances, sans même passer par Jésus. Leur question est simplement « Que faire ici et maintenant ? Comment faire pour que la vie ensemble soit possible et agréable ? » Et, à vrai dire, c'est le message de Jésus.



## Chapitre 8

### UNE STRATÉGIE POUR LA PAIX

*« La guerre éclate là où on ne l'a jamais imaginée  
et souvent pour des raisons qui n'ont pas été anticipées »*

Donald Kagan

*« Je dis toujours à mes camarades engagés dans le combat progressiste  
que seul le vrai islam peut barrer la route au faux islam,  
et non pas l'anti-islam.*

*...Le Musulman doit comprendre aujourd'hui  
comment l'exercice de la raison est non-négociable,  
ce n'est pas en contradiction avec nos propres sources :  
il nous faut simplement retrouver cette dimension-là. »*

Mustapha Chérif<sup>1</sup>

Il est temps de revenir aux préoccupations initiales de cet ouvrage. Mon idée était de reconsidérer nos croyances dans une perspective de paix. Nous avons vu que c'était possible. Nous avons nous-mêmes des croyances religieuses, elles sont puissantes et nous empêchent de nous comprendre. Nous savons maintenant que nous pouvons sensiblement réduire leurs excès sans renier nos fondamentaux. Plus précisément, la remise à leur place des croyances, même chez les sages et modérés, est une avancée pour la paix et, plus simplement, pour vivre ensemble. Depuis le début de cette réflexion, commencée il y a plusieurs années, les problèmes qui me motivaient ont conservé leur gravité. Les extrémistes musulmans maintiennent le conflit à haut niveau, leurs exac-

---

<sup>1</sup> Semaines sociales de France, *Les religions menace ou espoir pour nos sociétés ?*, Bayard, Paris, 2009.

tions sont permanentes et internationales, ils refusent de cohabiter avec les Chrétiens d'Orient forcés à s'exiler, ce qui fait dire au journal *Le Point* cette phrase terrible et prémonitoire : « *Comment alors faire accepter sous nos cieux une coexistence qui serait devenue impossible de l'autre côté de la Méditerranée*<sup>2</sup>. » Israël et la Palestine n'en finissent pas de se combattre, les mondes musulmans, juifs et chrétiens se radicalisent, la communauté internationale est enferrée du Moyen-Orient au Pakistan, en Somalie, au Yémen, en Afrique subsaharienne et les moyens que nous utilisons sont inefficaces. La coupure des mondes musulmans et chrétiens s'accroît en Afrique, en Europe, en Chine... L'arme atomique risque de tomber aux mains des extrémistes pakistanais, les Iraniens auront bientôt la leur et ainsi les extrémistes sunnites et chiïtes auront bientôt les moyens de s'exprimer plus violemment. L'Inde, largement concernée, ne restera pas simple spectateur. Les extrémistes ne peuvent se combattre seulement avec des armes : lorsque celles-ci en suppriment un, il s'en crée dix, l'ennemi est dilué dans les populations et, compte tenu des viviers ardents que sont les myriades d'écoles coraniques, plus vous le combattez plus il se développe. Des terrains militaires, les luttes sont passées sur les terrains civils et les populations sont engagées par leurs opinions, leurs passions religieuses, leurs rancunes, les manipulations dont elles sont l'objet et les violences qu'elles subissent. Cela commence par la peur, se développe par la haine avant de passer à l'extrémisme politique et à l'escalade de la violence. La dimension du conflit est mondiale et va vers une aggravation si l'on tient compte de nos erreurs accumulées et si l'on donne quelque importance aux *projections démographiques les plus fiables* qui indiquent que, *si les tendances actuelles persistent, dans les cinquante prochaines années, la plupart des citoyens d'un certain nombre de pays européens, dont la France, seront originaires d'un pays de culture musulmane*<sup>3</sup>. Il ne s'agit pas d'agiter le chiffon rouge mais de prévoir. Ces difficultés n'existeraient pas si la population mondiale n'avait triplé en 70 ans, pour quadrupler dans quelques dizaines d'années dans un contexte de mondialisation rapide. Le « Vivre ensemble » pose des problèmes d'une ampleur inégalée dont nous n'avons pas

---

<sup>2</sup> *Le Point* du 6 janvier 2011, p. 42

<sup>3</sup> Voir Elie Barnavi, *Les religions meurtrières*, Paris, Flammarion, p.138.

la solution. Ainsi, le conflit Israël-Palestine préfigure sans doute le conflit de demain qui sera plus large à l'échelle planétaire et aura pour enjeu la cohabitation de cultures et religions différentes.

Nos penseurs n'ont pas trouvé de stratégie générale comme celle qui fut retenue par le monde libre contre le communisme : en 1946, George F. Kennan avait proposé une politique d'*endiguement* de l'influence soviétique dans les pays affectés, supposant qu'à terme le communisme s'effondrerait de lui-même. Cette stratégie s'avéra efficace sur le long terme même si ce ne fut peut-être pas la plus économe en vies humaines et en souffrances<sup>4</sup>. Dans notre nouvelle guerre, nous ne savons pas comment réduire l'ennemi et, de la manière dont nous le faisons, nous radicalisons autant le monde chrétien que le monde musulman.

Selon Patrick Seale, dans le journal *Al-Hayat* de Londres<sup>5</sup>, *la stratégie d'Al-Qaïda consiste précisément à pousser l'Occident à s'engager militairement dans le monde musulman. L'objectif d'une opération telle que la tentative d'attentat du jeune Nigérian Omar Abdulmutallab est d'entraîner les Etats-Unis et leurs alliés dans des guerres impossibles à gagner. Selon cette analyse, le 11 septembre 2001 a été le plus grand piège dans lequel les Etats-Unis soient jamais tombés, en déclenchant la guerre en Afghanistan et en envahissant l'Irak. Ces deux campagnes militaires malheureuses n'ont pas seulement eu un coût énorme en termes de vies humaines et de destructions pour les deux pays concernés, mais ont également provoqué la faillite morale et financière des États-Unis. Au lieu d'affaiblir Al-Qaïda, chaque missile lancé par un drone, chaque raid contre un village, chaque porte enfoncée, chaque foyer violé et surtout chaque mort civil contribue à aviver le sentiment d'hostilité envers les Américains et à faciliter le recrutement de nouveaux terroristes. La question est donc de savoir s'il faut déployer des troupes supplémentaires en Afghanistan et injecter davantage de moyens au Yémen ou s'il faut donner la priorité à d'autres moyens, politiques et économiques, afin d'isoler les combattants d'Al-Qaïda... Pour Gregory Johnson, spécialiste des affaires yéménites à l'université de Princeton, il faut accompagner l'approche militaire d'une approche de développement, étant donné que la pauvreté, le chômage, la corruption et le désespoir généralisé poussent les jeunes à prendre les armes face à l'Occident.*

---

<sup>4</sup> La guerre du communisme a fait deux fois plus de morts dans le monde que la Seconde Guerre mondiale.

<sup>5</sup> Retransmis par *Courrier International* n°1002 du 14 janvier 2010.

(Et aussi, pourrait-on ajouter, contre leurs coreligionnaires jugés trop modérés ou trop chiïtes car, on le sait, les populations musulmanes paient le plus lourd tribut aux attentats et autres violences). Cette proposition n'est pas sans intérêt, mais l'aide au développement a ses limites tant que les populations ne se prennent pas en charge ; au contraire, elle les enfonce dans la pauvreté. Par contre la suggestion d'autres moyens est évidente et il y en a beaucoup plus qu'on ne croit. Tout se passe comme si nous étions sans stratégie et sans armes contre ces nouvelles folies religieuses du XXI<sup>e</sup> siècle. Pire, nos stratégies actuelles sont mauvaises et ne font qu'attiser les braises et la haine. Et à terme, la radicalisation lente du monde chrétien ne porte rien de bon.

Alors voilà, nous proposons ici une petite piste inattendue qui consiste à assagir nos propres croyances. Il n'est pas question de battre notre coulpe et, comme souvent en Occident, de nous attribuer toutes les fautes du monde. Il n'est pas non plus question de trouver des excuses aux croyances exacerbées pour ne pas dire stupides des terroristes. Ce n'est pas non plus parce qu'il y a des conflits avec d'autres croyants qu'il faut tempérer notre foi et aller jusqu'à négocier nos croyances, mais c'est parce qu'il y a des conflits que nous devons réfléchir, que nous devons examiner l'hypothèse selon laquelle le manque de maîtrise de nos croyances peut avoir une incidence sur le vivre ensemble et faire une démarche qui, même sans conflit, devrait être faite. Il s'agit d'avancer de manière pragmatique sur un terrain sur lequel nous pouvons avancer « pour nous-mêmes ». Chacun peut faire ce qui est à sa portée, la lutte contre les croyances peut commencer.

Nous ne devons plus foncer tête baissée avec les armes des pays développés, supérieures mais inadaptées, nous ne devons plus réagir en « croyants » c'est-à-dire de manière binaire. Pour autant, notre proposition n'est pas de proposer des discussions ou négociations avec les fous de Dieu, on ne négocie pas le non-négociable, on ne peut discuter avec des Croyants. Notre proposition est de faire ce que nous pouvons, ici et maintenant, pour progresser en humanité, être plus forts demain et montrer l'exemple aux autres croyants. C'est une stratégie pour vivre ensemble. Elle n'est pas la panacée et ne saurait prétendre au statut de stratégie contre les fous de Dieu, ce n'est que l'un des moyens stratégiques qui permet de

réunir les hommes de bonne volonté de toutes religions et les Sans-religion. Car on l'a noté, la *sagesse des croyances a le potentiel d'un large rassemblement des hommes de bonne volonté* : il ne s'agit pas seulement de réunir entre eux les Chrétiens de tous bords, mais avec eux, tous ceux, et ils sont nombreux, qui se désintéressent des religions justement parce qu'elles reposent beaucoup trop sur des croyances. Il en existe partout et dans toutes les cultures religieuses. A ceux-là s'ajouteront tous ceux qui sauront mettre leurs croyances à leur juste place parmi les Musulmans, les Hindouistes, les Bouddhistes, les Jäinistes, les Confucianistes, les Taoïstes, les Shintoïstes, les Animistes, les Chamanistes, les Vaudouistes et même les Athées avec leurs croyances négatives. Parmi toutes ces religions, beaucoup d'adeptes prétendent ne pas constituer une religion, par exemple parce qu'ils n'ont pas de Dieu ou parce qu'ils se considèrent comme une sagesse. En fait, ils accumulent aussi beaucoup de croyances comme par exemple la réincarnation, l'existence d'énergies transcendantes, la puissance des morts, la nécessité de se détacher des liens qui rattachent au monde, etc.

On peut aussi agir pour éviter que les croyances soient instrumentalisées pour des guerres du pétrole, d'indépendance, de territoire ou de pouvoir. C'est un chantier difficile mais à l'heure des gros moyens de communication mondiale, on peut imaginer par exemple des films de grande audience, des vidéos sur Internet ou des livres « *best-sellers* » qui stigmatiseraient les excès croyances sans les ridiculiser.

Les croyances ne sont pas le seul obstacle à la paix. Pour progresser dans la paix inter-religions, nous devons bien sûr adopter une stratégie générale plus large et plus diversifiée qui combine des stratégies militaires limitées, ponctuelles et ciblées (lorsqu'il est impossible d'agir autrement et en cas d'urgence et de gravité), avec des stratégies de développement moins donatrices que créatrices de dynamiques, régionales entre autres, et surtout des stratégies d'engagement des modérés contre leurs propres extrémismes parmi lesquelles prend place, justement, notre axe de sagesse des croyances. Cet engagement peut se traduire par le développement de la formation. Il faut aussi des actions internationales pour empêcher les croyances de nuire... par exemple en réorientant les madrasas vers plus d'intelligence. Mais surtout une *stratégie d'engage-*

*ment total de la société* sans laquelle nous n’y arriverons pas. Lorsque les structures étatiques en place et toutes les armées du monde ne sont pas suffisantes, la seule puissance qui reste est celle de la société dans toutes ses composantes, y compris populaires. Elle agit tantôt en tornade dans de grands soubresauts de l’Histoire, tantôt dans la durée en s’imposant comme par la force des choses. C’est dans cette dernière ligne qu’il est préférable d’avancer. L’axe sagesse des croyances n’en est qu’un élément. Sans volonté d’avancer, il demandera plusieurs siècles alors que, pris au sérieux et transformé en programme, il pourrait se développer. Plus généralement, la sagesse au sens plus large pourrait être le grand axe d’une stratégie. Par exemple, il proscrireait le bombardement de civils en Palestine ou en Afghanistan dont les effets sont dévastateurs. Comment faire croire après cela qu’il s’agit d’actions pour la paix ? Même si elles sont justifiées elles relèvent d’une stratégie vouée à l’échec. On l’a vu en Algérie en 1960 où le travail de pacification de l’armée française avait fini par maîtriser la rébellion, mais s’avéra inutile par manque de prise en compte de « tous » les éléments du conflit dès son début. La sagesse oblige à prendre en compte les éléments de toute nature. On peut en dire autant de la sagesse des croyances.

La nécessité d’engagement total de la société repose sur l’hypothèse que le problème dépasse la capacité des Etats, ce qui est le cas, et qu’il dépasse aussi les capacités des forces militaires et internationales, ce qui est également le cas. La réflexion sur les stratégies globales et leur organisation au travers de toutes les composantes de la société est complexe et mérite d’autres études. Voici deux références en nota<sup>6</sup> dans lesquelles l’auteur est impliqué. Nous n’en dirons qu’une chose : cette stratégie ne saurait se contenter de vœux pieux du genre « c’est notre affaire à tous » et ne saurait se suffire d’une prise de conscience collective, elle demande au contraire de gros travaux de préparation par des équipes pluridisciplinaires de haut niveau.

---

<sup>6</sup> *La guerre par actions civiles*, de Jean Marichez et Xavier Olagne, édité par la Fondation pour les Études de Défense – La Documentation Française, Paris, 1998 et *Waging Nonviolent Struggle*, de Gene Sharp, Porter Sargent Publishers, Boston, 2005, en anglais.



Ainsi, le présent livre s'est largement immergé dans la réflexion religieuse mais dans cette conclusion nous le ramenons à la réalité de notre époque. Celle-ci vit une phase hautement dramatique due à la rigidité dogmatique des Musulmans qui nous agresse et nous interroge cruellement. Bien que nous ayons porté notre attention sur nos propres rigidités, nous n'oublions pas que les leurs sont encore plus aigües, plus dangereuses et incompatibles avec le vivre-ensemble. Ce déplacement de sujet peut laisser le lecteur sur sa faim car le problème majeur semble en quelque sorte esquivé. Nous en avons conscience, il reste entier et il devra bien, un jour ou l'autre, être résolu. Est-ce à nous de le faire ? Devons-nous comme souvent en Occident traiter le problème des autres, alors qu'ils sont les seuls à pouvoir le faire ? Leurs intellectuels en ont la compétence et la culture. Des voix commencent déjà à se faire entendre comme celle de *Souleymane Bachir Diagne, musulman sénégalais, qui enseigne la philosophie islamique à l'Université de Columbia* et cite Averroès, penseur musulman du XII<sup>e</sup> siècle, qui *a rédigé un ouvrage intitulé « Traité sur l'accord de la philosophie et de la religion ». Ce livre peut passer pour une profession de foi rationaliste. À ses yeux, en effet, une vérité, celle de la foi, ne saurait en contredire une autre, celle de la raison. Cette position évoque celle des modernes devant l'opposition de l'Église à la science. Conséquence de cette affirmation : les choses de la foi doivent être entendues, c'est-à-dire interprétées, de manière à être en accord avec ce que dit la raison*<sup>7</sup>. Il est permis d'espérer mais il faudra beaucoup de courage aux intellectuels pour s'exprimer librement et peser sur l'évolution de l'Islam. L'approche que nous avons faite aura le mérite d'ouvrir une voie et de montrer que ce n'est pas simple. D'autant plus que, si nous voyons mieux les points faibles des autres religions, les Musulmans verront mieux leurs faiblesses en voyant les nôtres. En cela au moins notre travail sera utile.

Nos propositions sont difficiles et lourdes à mettre en œuvre, mais elles désignent sans doute un passage obligé pour progresser dans la paix. C'est à juste titre que certains en verront le caractère utopique, mais avons-nous une autre solution pour vivre ensemble ? Attendre que le temps fasse son œuvre en assumant les drames et autres folies meurtrières, ou accélérer le mouvement par

---

<sup>7</sup> *Le Point* du 20 janvier 2011, p. 101.

des voies difficiles, lentes et qui nous concernent personnellement ? Quelle que soit notre réponse, il faudra bien, qu'un jour ou l'autre, l'humanité progresse dans la maîtrise de ses croyances.

Quant à nos inquiétudes du premier chapitre, la désaffection religieuse ainsi que l'hyper développement religieux, l'impossibilité de dialogue entre personnes de bonne volonté qui ont des croyances opposées, elles trouveront dans ce livre une voie de rapprochement. La réduction des croyances qui permet d'aborder la foi avec plus de bon sens et d'intelligence est de nature à réduire l'indifférence mais aussi à assagir les hyper-passions religieuses. Elle permet un véritable rapprochement des peuples, des ethnies, des cultures... qui, aussi diverses qu'elles soient, vivent de plus en plus près les unes des autres, dans le même quartier, le même immeuble, le même palier. Plus encore, elle permet leur unité de vue sur l'essentiel qui se situe dans l'intelligence de l'approche, reléguant leurs divergences au chapitre des simples différences d'opinion. Les Lumières peuvent entrer dans les religions. Ce sera long, très long, mais cette entrée est inéluctable car elle relève du bon sens.

Arbin, le 24 février 2011

## **Annexes**

### RÉFLEXIONS DE JEAN RIGAL, PRÊTRE, THÉOLOGIE ET SPÉCIALISTE DE L'ÉGLISE

*Article paru dans La Croix du samedi 3 janvier 2009  
dans cet article, Jean Rigal appelle de ses vœux des travaux comme le nôtre.  
Nous le transcrivons, afin d'éclairer notre thèse d'un discours différent*

#### **« L'Église confrontée aux nouvelles cultures »**

La rencontre de la foi chrétienne et des cultures pose une question permanente aux Églises. Aujourd'hui, cette question prend un nouveau relief et interroge, au plus près, la communauté ecclésiale dans sa vie quotidienne, ses recherches et sa mission.

Plus précisément, il s'avère qu'un profond hiatus s'est établi entre la parole de l'Église et la réception de cette parole dans une société qui véhicule d'autres références culturelles, notamment en Occident. Le Pape Paul VI en avait une vive conscience lorsqu'il déclarait, il y a plus de trente ans : « La rupture entre Évangile et culture est sans doute le drame de notre époque, comme ce fut celui d'autres époques. »<sup>1</sup>

Effectivement, cet ébranlement culturel dépasse de simples problèmes de langage. La parole de l'Église apparaît comme un langage codé, abstrait, technique, finalement réservé à un petit nombre d'initiés, de plus en plus restreint. Bien des termes d'une grande densité théologique, hautement traditionnels, patinés par des siècles d'histoire (tels le salut, la grâce, Pâques) ne trouvent guère d'écho dans l'existence de nos contemporains.

On dira qu'il faut expliquer les mots, traduire ce vocabulaire dans un langage plus simple, susceptible de rejoindre l'expérience des interlocuteurs. Assurément, ce travail de vulgarisation devient

---

<sup>1</sup> Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, (1975).

indispensable et urgent, mais il ne fait que reculer le problème de fond : celui d'une véritable « entrée » dans l'univers de la foi, difficilement accessible à des personnes sans culture religieuse et qui habitent un espace culturel tout autre. Il s'agit, de plus en plus, d'ignorance, de parallélisme, d'indifférence plus que d'éloignement, d'hostilité ou de volonté de rupture à proprement parler.

Tout indique que la société développe de nouvelles représentations, d'autres repères, d'autres valeurs, et donc une légitimité sans lien avec l'autorité de l'institution ecclésiale. Autrement dit, la culture « profane », avec ses rites, ses fêtes, ses références, ses normes surtout, se forge et s'exprime non pas contre mais en dehors de la culture catholique. Si bien que la voix de l'Église n'est plus normative pour l'ensemble de nos concitoyens, et d'autant moins que, dans un contexte de grande subjectivisation, chacun est tenté de rechercher son bonheur selon les voies qu'il choisit lui-même. Un seul exemple : la maîtrise de la fécondité, pour les femmes, apparaît moins aujourd'hui comme une question éthique que comme une véritable rupture culturelle avec une autorité extérieure, y compris celle de Rome.

On peut estimer que cette évolution socioculturelle est bien plus importante que l'effondrement de certaines structures et la régression des effectifs. Un tel mouvement de fonds – au-delà d'atténuations toujours possibles – interroge les Églises. Aucune d'elles ne détient « la solution miracle » pour y répondre. Toutefois, quelques points d'attention, parmi d'autres, demandent à être relevés.

Ne faut-il pas, tout d'abord, rappeler que l'Évangile est premier et porteur d'avenir – et non l'institution ecclésiale, qui lui est soumise et y puise ses racines et son élan ? Ce simple rappel invite à ne pas s'enliser dans d'obsédants problèmes institutionnels et à repréciser l'objectif qui éclaire et dynamise tout le reste. La fécondité de l'Évangile est inépuisable et toujours nouvelle. Bien sûr, il ne s'agit pas de réciter des textes. Cette parole ne « parle » vraiment que si elle rejoint l'existence : elle n'est plus, alors, « lettre morte » ou « parole creuse », elle prend sens, s'éveille, s'anime, stimule, fait vivre. Cela signifie que le message de l'Évangile – aujourd'hui comme à l'origine – n'est pas isolable du terreau culturel dans lequel il est annoncé. Le cardinal Godfried Danneels, archevêque de Malines-Bruxelles, parle à ce propos « d'humani-

sation de la Révélation », c'est-à-dire d'une interprétation de la parole biblique pour le monde de ce temps tel qu'il est. C'est une ligne de réflexion et d'action qui ouvre, sans cesse, des chemins nouveaux.

Susciter la créativité représente également une orientation majeure. Bien sûr, la diminution et l'âge des effectifs invitent au réalisme : les moyens des communautés ecclésiales sont limités. Mais ce qui paralyse le plus se situe sans doute ailleurs : dans cette volonté, consciente ou pas, de « maintenir » le plus longtemps possible ce qui existe, au lieu d'imaginer autre chose, de prendre les choses autrement. Ainsi, il n'est pas rare que ce souci de la continuité institutionnelle se manifeste dans le prolongement de l'ancien quadrillage pastoral, la configuration de paroisses liée à la présence des prêtres, des prescriptions liturgiques peu comprises, un discours éthique étranger aux nouvelles formes de la vie personnelle et sociale...

La rencontre de la communauté ecclésiale avec les nouvelles cultures ou sensibilités nouvelles appelle, de toute nécessité, une Église de débat. Celui-ci a une justification sociale évidente : l'absence de débat tue l'inventivité. Mais il y a plus : dans le débat, le sens chrétien des fidèles (le *sensus fidelium*, en latin) peut légitimement et efficacement jouer son rôle. Certes, ce principe est rarement remis en cause, mais qu'en est-il de son application ? Pour quelle mission les laïcs sont-ils, de fait, sollicités ? Peuvent-ils exprimer librement leur opinion au sein de la communauté ecclésiale et y faire part de leur expérience personnelle, notamment sur les diverses et brûlantes questions éthiques de notre temps (famille, sexualité, éthique médicale, économie durable, écologie, euthanasie, justice sociale...) ? Existe-t-il de vraies structures de dialogue pour atteindre cet objectif ? Les risques de la recherche sont-ils plus dangereux que la sclérose qui résulterait de son refus ?

*Voici un autre texte de Jean Rigal paru dans La Croix du mercredi 5 décembre 2001 où, d'une autre manière, il exprime l'urgence d'un changement de discours pour la foi.*

### **Renouveler « l'appel à croire »**

... D'aucuns faisaient remarquer que la crise de l'appel au ministère presbytéral reflétait plus profondément une crise de l'appel à « croire » dans un monde totalement nouveau. Effectivement, la pertinence de la foi chrétienne semble bien une question décisive au cœur de nos multiples recherches pastorales. Que l'on pense à la difficulté de « croire » dans notre société sécularisée qui promeut de tout autres références. Que l'on songe au pluralisme religieux et à ses multiples implications dans le choix de nos contemporains.

À cet égard, l'inculturation de la foi chrétienne devient une préoccupation majeure. Ou l'Évangile sera dit avec des mots nouveaux ou il restera sans voix. S'il ne rejoint pas la sensibilité culturelle de ce temps, s'il n'apparaît pas comme un accomplissement ou un « mieux-vivre », il ne trouvera pas d'écho, il ne sera pas une « Bonne Nouvelle », et même pas une « nouvelle » du tout. Tel est le grand défi.

## RÉFLEXIONS DE JEAN SULLIVAN

ÉCRIVAIN, PRÊTRE

*Extraits de son livre Itinéraire spirituel - Matinales, tome I, Gallimard, Paris, 1976*

Jean Sullivan, prêtre catholique décédé en 1980 a écrit une bonne trentaine de livres sur la foi, la religion, l'Église... Ils sont traduits en plusieurs langues, objets de conférences et débattus dans l'Association des amis de Jean Sullivan. Il nous offre une lecture vivifiante de l'Évangile qui témoigne d'une véritable recherche de sens de son rôle de prêtre et qui remet en cause nos approches religieuses habituelles et sans doute un peu faciles.

Avec trente ans d'avance, il exprime des thèses qui sont proches de la nôtre et qui l'appellent en quelque sorte. Alors que nous nous exprimons de manière directe dans un langage commun, il le fait d'une manière poétique et ressentie qui lui permet d'être moins nuancé et finalement de dire les choses plus nettement. En quelque sorte, il serait le penseur et nous serions les metteurs en œuvre<sup>2</sup>. Ajoutons quand même que son champ de réflexion est plus large que le nôtre et que notre essai de mise en œuvre ne concerne que les croyances, l'approche de la foi et le discours afférent de l'Église.

Il prend quelque liberté avec la langue et utilise souvent le paradoxe ou des images, ce qui permet d'accéder à la complexité. À chacun sa méthode, Jésus avait la sienne. Il ne faut pas le lire au premier degré mais en saisir le message. Il est difficile de résumer une formulation dont le contenu trouve sa force dans la forme ; la seule manière d'en parler est de retranscrire, à l'emporte pièces, quelques phrases glanées parmi les plus proches de notre sujet dans son livre *Matinales*, tome I, *Itinéraire spirituel*. Elles ajouteront à notre travail un ressenti plus sensible. Nous ne retiendrons que celles qui nous concernent.

---

<sup>2</sup> Cela ne signifie pas que ce livre soit écrit à sa suite. C'est après l'avoir écrit que j'ai découvert l'œuvre de Sullivan. Il en fut de même avec le livre d'Yves Burdelot, signe d'une convergence d'idées qui émerge dans l'Église.

## Sur la manière de parler de la Vérité

*Jean Sullivan ne contredit pas le message de l'Église mais s'attaque à l'excès de définition de sa religion, il évoque :*

– les clichés, le bric-à-brac, le magma sentimental de l'Église.

*Il le ressent si fort qu'il parle de :*

– la tentation de tout balancer et de se mettre à vivre la vie précaire, découronnée de toute spiritualité. Mais, dit-il, ce n'est pas facile non plus, à cause d'une parole qui remue...

– Rencontrer ! Que je n'aime pas ce mot. La rencontre n'est jamais acquise, toujours à venir...

– Et vous les théologiens classiques, qu'avez-vous fait (du message) ? Du bouillon pour les morts. Vous avez extrait des idées abstraites du texte, justes peut-être mais coupées du corps de la parole. Vous les avez systématisées, transformant ainsi le message en vérités, et vous avez, sinon dit, du moins laissé dire et penser que la foi était la croyance en ces vérités...

– Avez-vous compris ? Vous n'avez droit que de parler de la graine de vérité que vous germez en vous. Non de la foi comme cette chose hors de vous, une sorte de satellite artificiel qui tourne au ciel des idées...

– Impossible de ne point saisir la contradiction entre la parole de Jésus et la phraséologie, les chapes, les mitres et tout le tralala. Ce n'est pas un jugement mais un regard. Ça jure. Vous êtes pris de pitié pour les acteurs solennels des assises cérémoniatiques, aussi bien d'ailleurs que pour les apôtres modernes des petites assemblées, si habiles à créer des ambiances, à jouer le saxo ou le violon des sentiments. On a envie de rire...

*Citant un texte du Tch'an :*

– Superstitions, tabous, valeurs et autres ne sont que vanités qui ne mènent à rien et des entraves à la Voie... Toutes passions sont mauvaises même celle du bien...

– L'adolescence terminée, je n'ai jamais cru que l'Église devait



donner une image achevée du Royaume. Je crois au contraire que le destin ultime du monde se joue dans la bataille qui a lieu en elle et hors d'elle, entre elle et la parole, et que c'est dans la mesure où elle lutte contre ses propres scléroses qu'elle est une lumière pour le monde, infiniment plus que par ses industries apostoliques.

– Rien à prouver. Lisez Marc et les autres. Je n'enseigne pas. Je dis ce qui m'habite. J'écris pour ceux qui portent en eux l'Évangile, qui le savent...

### *Sur le doute*

– Tôt ou tard, il importe d'être délivré de cette foi-là. Il y a une santé du doute qui est de connivence avec l'authenticité de la foi. Le chemin du doute délivre de la foi en ses propres pensées. Car on se fait une idole de la vérité, maniable selon les lois d'une logique culturelle. Or la vérité n'est pas Dieu, dit Pascal...

– Ou bien venant à parler de Dieu, je préfère dire : s'il existe.... Le doute ainsi introduit, me semble-t-il, dit la distance, l'humour, une sorte de pudeur, la non-annexion. On ne le décide pas. Cela est ainsi. Car comment oser dire je crois si je ne suis charbon ardent...? ... Abattre les idoles hors de soi n'est presque rien. Détruire en soi l'idolâtrie est autrement difficile...

– Chercher à convaincre, dans l'ordre de la foi : vulgarité et sottise. Est-ce qu'on se bat pour la vérité ? Jamais. On se bat pour des convictions qui en tiennent lieu. Qui aime la vérité cherche seulement à lui laisser prendre toute la place en lui-même...

– Être difficile à la foi, l'espérance. Le scepticisme est un meilleur allié que la crédulité...

– J'ai autant appris des ennemis de la foi, de Voltaire, Diderot, de Feuerbach, Nietzsche et Marx, que de Thomas d'Aquin et de sa postérité...

– Presque toujours les Croyants s'imaginent que la foi va avec la certitude. On leur a mis ça dans la tête... il s'agit bien d'une certitude, mais faite de suggestion, de stoïcisme c'est-à-dire d'un attachement à soi-même, en forme de foi...

– Le douteur est aussi implacable envers son propre doute qu'à l'égard de la crédulité. Cet homme existe qui va jusqu'au bout du

doute, à cause d'une foi indéfectible. *Nous avons appelé cela la foi confiance...*<sup>3</sup>

– Rencontrer Dieu, c'est le renier à l'instant même. Toute certitude est «mise à mort» de Dieu. L'athéisme classique a ses racines dans les certitudes. Certitudes et négations fanatiques sont sœurs.

*Sur les idées, la doctrine et la foi*

– De même que la sève d'un arbre ne passe que par l'écorce, de même la vie est véhiculée par une parole d'homme, non pas par des idées séparées. La parole est *divine* (parole ou Parole, à votre gré) non par l'idée mais par le souffle. Elle met en marche. Certes ce n'est pas à moi de décider de ma foi. Je fais confiance...

– La théologie conventionnelle, liée aux mentalités, est un gigantesque barrage contre la lecture de la Bible, c'est-à-dire contre le corps vivant de la parole, et finalement contre la foi...

– ... Nommer l'inconnu c'est le soumettre illusoirement à qui le nomme et ainsi le neutraliser en l'apprivoisant. Maîtriser et s'approprié, tel est le projet fondamental... Les serviteurs de l'idéologie religieuse confondue avec la foi participent à l'assassinat de Jésus. Bien entendu, ils ne savent pas ce qu'ils font, comme tout le monde...

– L'unité doctrinale, si nécessaire soit-elle, n'est finalement qu'une unité administrative. Disposer d'un sens ferme et unique pour apprivoiser le mystère, tel est le rêve...

– La mission des spécialistes est de dire : Voici les sens possibles, soyez libres à l'intérieur.... Rien ne sert de *proclamer* une certitude abstraite. La virginité de Marie ou la résurrection de Jésus. Elles ne peuvent être qu'en nous lumière infiniment discrète...

– La résurrection, comme savoir, *fait à croire*, transforme la foi en impératif catégorique. Jésus n'est plus que l'homme miraculeux. Dieu irrémédiablement autre. Dire que la résurrection fut *cause* de la foi des disciples trahit en partie. C'est Paul qui parle ainsi, la représentation grecque et spéculaire des choses à travers lui. Elle

---

<sup>3</sup> Note de l'auteur.

est l'expression de leur foi. Ce qui fut au-dehors est passé au-dedans : l'amour plus fort que la mort...

– Entendez-vous quelqu'un parler de l'au-delà, dites-lui combien de lieues il a l'habitude de faire pour aider quelqu'un à vivre ou à mourir...

– Distance. Je vous invite donc à la distance...

– Réaliser que le message, exprimé en doctrine abstraite, perd sa substance...

– J'aimerais tant croire que « l'enfance » du christianisme s'achève, qu'il va se déprendre de l'idéologie et du légalisme, ne plus privilégier le concept, c'est-à-dire la représentation occidentale des choses, se défaire de son armature doctrinale, ou du moins s'en mettre à distance, la réserver aux spécialistes, devenir donc à la fois plus faible et plus fort...

– ... La lecture du livre est d'une telle clarté. Après Ezéchiel, la tendresse amoureuse d'Amos et d'Osée fait fondre le formalisme. Les Evangiles relativisent les rites par rapport à l'amour de Dieu et du prochain, qui accomplit la loi (Jean V, 6, Marc II, 27, Matthieu XII, 8, Luc VI, 9)...

– Impossible d'ergoter. L'*objet* de la foi, faut-il le redire, n'est ni un catalogue de vérités, ni même la vérité, c'est aimer Dieu en connaissant l'amour qu'il a pour nous, même si cet amour a peu à voir avec ce que nous imaginons être l'amour. En conséquence, l'existence chrétienne consiste à aimer autrui non en idées et paroles mais en actes (Jean III, 18). La seule voie est la création hic et nunc d'une relation nouvelle à autrui...

– Croire que le monde est en marche vers son accomplissement ne peut que prêter à rire... Je proclame qu'il l'est maintenant dans des consciences plus fortes que le mal. Ce n'est pas idéologie mais événement qui se produit partout.

– Mais la fin du monde est d'abord intérieure : opération en cours. Les temps eschatologiques n'adviennent pas à une date plus qu'à une autre...

– Qu'est-il donc, ce royaume ? Aucune définition n'est donnée. Impossible de l'objectiver sans péril. Qu'il demeure dans l'obscur

puisque'il doit germer dans la conscience des hommes, naître aussi de leur amour. Secret trésor caché, il est inattendu, surprenant...

– La question n'est pas comment enseigner mais comment vivre. Le christianisme n'existe pas pour être su et ne peut être qu'une insufflation sous peine d'être rejeté comme un corps étranger, à moins qu'il ne fasse provisoirement des esclaves, c'est-à-dire des récitants de la foi des autres.

### *Sur Dieu*

– J'avais à me défaire du vieux rêve humain d'universel et d'absolu que j'avais confondu avec l'amour de Dieu. Car il est un temps où l'espérance s'identifie spontanément avec l'imaginaire. Vous êtes conduit par le besoin de vous guérir de la condition humaine et de ses limites, et vous dites Dieu, amour. Ainsi vous servez-vous de la nostalgie comme d'un remède à l'angoisse...

– Imaginer la lettre de l'écriture comme un absolu est une manière détournée de refuser la parole qui ne peut être que création nouvelle. C'est voir Dieu derrière alors qu'il est en avant, imprévisible. Une parole qui serait toute divine, objective enfin, ne pourrait faire que des esclaves et serait ce monument sépulcral dont parle Hegel...

– Sauveur, Messie, Fils de Dieu, Ressuscité, ces termes imposés, glorieux voilent l'image du Galiléen, tout comme les chapes, les ostensoirs d'or empêchent de voir l'homme torturé, l'humilié du pain et du vin. Au besoin de sécurité des enseignants qui mettent leur conscience en règle en proclamant la vérité officielle sans s'occuper des hommes réels correspond le besoin de sécurité des enseignés qui se recouvre du nom de *foi*. On dirait que, pour de nombreux Croyants, l'essentiel est que Jésus soit d'abord *déclaré* Dieu, Christ. Ils ont cela dans la tête, apprivoisé, fixé en formules dont ils ignorent le sens, pour tous et pour personne, les voilà dispensés de percevoir jamais ce que l'existence concrète de Jésus contient d'insurgé. Comment le leur reprocher. Ils furent manipulés, *forvés*, comme on dit forcer un cheval... — Rien ne sert de tant parler de Seigneur, Dieu, et tout le tralala. Ce n'est souvent que du bourrage de crâne, comme on procède pour les marques de lessive.

Dans l'ordre spirituel, quand on veut dire une chose, il est souvent meilleur de ne point trop la nommer du tout afin que les mots ne se substituent pas à la réalité vivante...

– Oui, fatigue extrême d'entendre dire que Jésus est ceci, cela...

– Mais alors on se tairait. Car comment oser proclamer des paroles quand on ne les accomplit qu'en imagination ou en rites à l'intérieur du cercle culturel, sans se dépêtrer de ses mensonges ? Comment reparler de l'Évangile quand on a une âme de lapin ?...

– Dieu, au nom imprononçable, Y w h, existe là où il est ni représenté ni nommé. Qu'est-ce que Dieu ? Finalement la question s'évanouit. Le silence est une réponse quand l'amour-action existe qui fracture toute spéculation. Par exemple le «problème» du mal n'a de consistance que si l'on commence par se donner la représentation d'un Dieu d'amour selon l'idée que se font les hommes de la justice et de l'amour...

– La même image conceptuelle que se forment les hommes rend les uns croyants, les autres incrédules...

– La pensée a oscillé entre deux pôles : Dieu créateur de l'homme ; l'homme créateur et décréateur de Dieu.

### *Sur le chemin et le retournement intérieur*

– Impossible en tout cas de ne pas voir qu'au cœur du message il y a le refus radical de toute convention et que l'essentiel n'est pas dans la pensée qui accorde, mais dans le ton et le choc qui disloquent les assurances, invitent au retournement intérieur. La confiance de Socrate dans le savoir est totale. Il vise à corriger les faux jugements par une arithmétique morale rigoureuse. Cette assurance n'existe pas pour Jésus qui invite à se mettre en marche d'abord...

– L'intention évidente de Jésus, révélée par les textes, fut de ramener chaque homme en son centre...

– ...Ceux qui rêvent d'un message heureux pour les foules, et qui apparaîtraient massivement comme un fait historique évident planté sur la terre. Toujours le même goût des miracles, alors que tout

l'effort de Jésus vise à ramener chaque homme concret en son centre, là où se prennent les décisions...

– Ne plus vouloir faire adorer. Ne plus chercher à faire croire. Cela survient ou non, selon la maturation individuelle et la grâce dans une expérience vivante de salut, qui fut celle des premières communautés chrétiennes. Les affirmations péremptoires ne révèlent jamais quand la vie ne dit rien, n'invite pas. La parole n'est pas adaptable d'elle-même. Elle n'est adaptable qu'en soi, dans le jeu vain des pensées qui sont souvent des chiens couchants. Impossible donc de court-circuiter les questions avec des réponses préfabriquées. Le cheminement est tout. Il n'est qu'un chemin, le mien, le vôtre, éclairé par l'Évangile et l'Église, servante de l'Évangile...

– Les hommes de ce temps n'entendent plus la parole et donc ne peuvent aller au-devant de la parole, parce qu'ils sont en mauvaise santé. Ils s'occupent du sens de la vie au lieu de vivre ce qui donnerait du sens. L'interprétation, si parfaite soit-elle, n'existe pas une fois pour toutes, préétablie. Ou bien c'est n'avoir rien compris aux mots, à leur vie, à leur mort...

### *Sur la prière*

– Se demander s'il *faut* prier aujourd'hui prouve qu'on parle encore du sein de l'idéologie. Il ne *faut* pas. La prière monte du cœur de la vie. Ceci peut arriver. La prière était devenue un tel poids. On laisse tomber. Un jour elle se met à envahir l'existence. On ne décide pas. Cela survient ou non. «La prière n'est pas parfaite, dit Cassien, si le priant a conscience de lui-même et s'aperçoit qu'il prie». Prier n'est souvent qu'autosuggestion... l'homme de vie intérieure et d'idées religieuses peut aussi être muré dans son cloître blindé. Ne pas respecter la vie intérieure. Elle est une production comme une autre jusqu'à ce qu'une fracture se produise et que cela se prie et se traduise en action. Ainsi un homme peut-il accéder à l'âme ample et devenir créateur avec Dieu.

– Bien entendu Dieu n'a nul besoin de prières. En avoir fait ce potentat assoiffé d'hommages. C'est vous, moi qui en avons besoin afin de ne plus exister seuls, afin de quitter la coquille, rejoindre le corps universel d'amour... il est nécessaire de perdre son identité.

C'est dans cette perte que tu te trouves. Prier c'est donc introduire l'amour, l'humour, la mort en toute action et idéologie. Donc de soi, l'acte révolutionnaire par excellence, le contraire de l'aliénation.

### *Sur l'Église*

- Une chose inouïe, qu'on se soit servi de l'abaissement de Dieu et de sa discrétion pour diriger par des moyens de puissance...
- L'Église s'est trop occupée d'elle-même, de son ordre et de l'image qu'elle en donnait, en s'intéressant à ce qui ne lui était pas essentiel. Ce qu'elle a contribué directement ou indirectement à révéler au monde est entré dans l'héritage humain. Qu'importe après tout qu'on veuille oublier la source. L'important est de la maintenir vive et créatrice...
- Qu'elle persiste, poussée par d'anciens réflexes, à vouloir agir directement sur les sociétés au lieu de se consacrer toute à l'animation spirituelle de ses fils, son langage ne peut qu'être mou et péremptoire à la fois...
- ... On peut pressentir déjà que le *miracle* de l'Église, c'est-à-dire sa puissance, n'aura de sens que renoncée...
- Rien de pire que les contagions émotives, révélations, goinfreries spirituelles. On ne rencontre jamais un groupe... Le groupe est nécessaire mais il convient d'en sortir. Et entre vous laissez le vent jouer. Que vos enlacements soient brefs...
- ... Je vois votre visage, j'entends votre voix derrière la vitre de l'écriture. – Quand quelques générations auront vécu un christianisme sans idéologie qu'en restera-t-il ? Dites-vous. Pas d'utopie. La formulation est nécessaire. L'idéologie est sans doute inévitable. Qui ne se voilerait la face devant le buisson ardent ?... Restera la communauté chrétienne... comme un ferment ou un explosif... le christianisme laisse mieux apparaître un sens évangélique, de nouveau créateur, plus apte à germer dans tous les territoires, sans idée de colonisation. Ses pertes sont des gains. Des théologiens existent, déchirés entre deux mondes, empêtrés, solidaires pour une communion plus profonde, persécutés ou non, plus prophètes que doctrinaires. Eux aussi roulent pour vous...
- Avec Simone Weill : « Je reconnais à l'Église la mission, comme...

gardienne des textes sacrés, de formuler des décisions sur quelques points essentiels, mais seulement à titre indicatif pour les fidèles. Je ne lui reconnais pas le droit d'imposer les commentaires. »...

– L'Église est autre chose que la gardienne d'une doctrine et d'une morale au sens social du mot...

– Son universalité réelle réside dans son aptitude à s'enraciner dans les particularismes et à les surmonter en suscitant l'âme vaste et l'amour effectif...

– ... Est vraie, universelle, celle, non qui affirme sa volonté de l'être, mais qui, sans trop s'occuper d'elle-même communique aux hommes la foi dans l'amour... Aussi longtemps que le langage ne sera pas changé – et le langage ne change que sous une poussée spirituelle – l'œcuménisme restera ce qu'il apparaît au-dehors : une entreprise administrative, selon les lois de la concurrence, dans laquelle, malgré la phraséologie des bons sentiments, se manifeste la recherche prudente de la préséance. On ne veut ni décevoir ni scandaliser. Personne ne tient à perdre sa clientèle. Pourtant elle ne deviendra réellement mondiale que dans le refus de compter et dans l'effacement...

– Comment communiquer, transmettre ? Ainsi pose-t-on la question dans l'ancien monde. On est ici, on détient une vérité, les autres sont là. Que le témoignage soit éclatant ou délicat c'est sans issue... La seule voie : reconnaître chaque être humain dans sa vérité, à travers les morales vécues, par-delà tout ce qui ressemble ou diffère...

– L'homme chrétien n'a pas nécessairement d'étiquette. Étant comme tout le monde il se connaît à ce signe qu'il croit qu'il y a une porte ouverte sur l'absolu et tente de vivre en conséquence. Rien de rigide.



## Bibliographie et sources

### *Deux livres largement évoqués dans cet ouvrage*

Yves BURDELOT, *Devenir humain, La proposition chrétienne aujourd'hui*, Le Cerf, Paris, 2002.

Olivier RABUT, *L'Après-Croyance*, Cerf, Paris 1990.

### *Pour se référer à la doctrine de l'Église catholique et en particulier à ce qui, pour l'Église, constitue la foi*

BENOIT XVI, *Jésus de Nazareth*, Flammarion, Paris, 2007.

JEAN-PAUL II, *Catéchisme de l'Église Catholique*, Mame-Plon, Paris 1992.

### *Pour éclairer notre sujet*

Hesna CAILLIAU, *L'esprit des religions, Connaître les religions pour mieux comprendre les hommes*, Éditions Milan, Toulouse, 2006.

Georges CHARPAK, Henri BROCH, *Devenez sorciers, devenez savants*, Odile Jacob, Paris, 2003, (*Pour sortir au moins des croyances non surnaturelles ou terrestres, par un prix Nobel de physique*).

René GIRARD, René et Gianni VATTIMO, *Christianisme et modernité*, Flammarion, Paris, 2009.

Laurent GOUNELLE, *L'Homme qui voulait être heureux*, Éditions A. Carrière, Paris, 2009.

François PONCHAUD, *La cathédrale de rizgère ; 450 ans d'histoire de L'Église au Cambodge*, Éditions du Sarment, Paris, 2000, (*sur la nécessité d'ouvrir notre Église sur l'extérieur*).

François RACHLINE, *La loi intérieure*, Hermann, 2010, Paris.

Jean RIGAL, *Une foi en transhumance*, Desclée de Brouwer, Paris, 2009.

Olivier ROY, *La Sainte Ignorance - Le temps de la religion sans culture*, Le Seuil, Paris, 2008.

Claude TREMONTANT, *Introduction à la théologie chrétienne*, Le Seuil, Paris, 1974, (*Pour expliquer comment la croyance en Dieu est devenue une dérive de la foi*).

### *Pour saisir l'importance et l'urgence de réfléchir à toutes ces questions*

Pietro DE PAOLI, *38 ans, célibataire et curé de campagne*, Plon, Paris, 2006.

Jean SULIVAN, *Itinéraire spirituel - Matinales*, tome I, Gallimard, Paris, 1976.

Yvon TRANVOUEZ (sous la dir.), *Jean Sullivan, l'écriture insurgée*, Éditions Apogée, Rennes, 2007.

*Pour comprendre la poussée évangélique dans le monde*

- Denis LACORNE, *De la religion en Amérique, Essai d'histoire politique*, Gallimard, 2007.  
 Patrice DE PLUNKETT, *Les évangéliques à la conquête du monde*, Perrin, Paris, 2009.

*Sur les conflits*

- Jean-Michel VALANTIN, *La violence au nom de Dieu*, (sous la direction de Pierre Conesa), *Revue internationale et stratégique* de l'IRIS, diffusion Dalloz, Paris, 2005.  
 Elie BARNAVI, *Les religions meurtrières*, Flammarion, Paris, 2006.  
 René GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, Paris, 1978.  
 Gilles KEPEL, *Fitna. Guerre au cœur de l'islam*, Gallimard, Paris, 2004.  
 Dominique MOÏSSI, *La géopolitique de l'émotion*, Flammarion, Paris, 2008.  
 Mohamed SIFAOU, *Combattre le terrorisme islamique*, Grasset, Paris, 2007.

*Sur les ressorts profonds de la violence humaine et du sacré, notre responsabilité individuelle, les rapports de l'homme avec l'autorité, notamment celle de l'Église*

- Annah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, 1966 ; Folio, 1991, Paris.  
 Eliade MIRCEA, *Le sacré et le profane*, Gallimard « Folio », Paris, 1965.  
 Étienne DE LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire*, Payot, Paris, 1976.  
*Revue Alternatives non-violentes* n°135, « La non violence désarme les religions ».  
 Jacques SEMELIN, *Pour sortir de la violence*, Éditions ouvrières, Paris, 1985.  
 Stanley Milgram, *La soumission à l'autorité*, trad. Calmann-Lévy, Paris, 1974.

*Élargissements de pensée*

- Jacques ATTALI, *Blaise Pascal ou le génie français*, Fayard, Paris, 2000.  
 COLLECTIF DE SCIENTIFIQUES, *Le monde s'est-il créé tout seul ?*, Albin Michel, Paris, 2008.  
 André COMTE-SPONVILLE, *L'esprit de l'athéisme*, Albin Michel, Paris, 2006.  
 Régis DEBRAY, *Les communions humaines, Pour en finir avec « a religion »*, Fayard, Paris, 2005.  
 Régis DEBRAY, Claude GEFRE, *Avec ou sans Dieu ? Le philosophe et le théologien*, Bayard, Paris, 2006.  
 Fédor DOSTOÏEVSKY, *Les frères Karamazov*, Actes Sud, Paris, 2002.  
 Marcel GAUCHET, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.  
 Marcel GAUCHET, *Un monde désenchanté ?*, Éditions de l'Atelier, Paris, 2004.  
 Christopher HITCHENS, *Dieu n'est pas grand, Comment la religion empoisonne tout*, Belfond, Paris, 2007.

Nassim Nicholas TALEB, *Le Cygne Noir, La puissance de l'imprévisible*, Les Belles Lettres, Paris, 2008. (Pourquoi les guerres finissent par arriver contre toute attente et contre toute logique. Pour renforcer nos bases d'épistémologiques).

Tzvetan TODOROV, *L'esprit des Lumières*, Robert Laffont, Paris, 2006.

*Pour comprendre la stratégie d'engagement total de la société dont il est question au dernier chapitre*

Jean MARICHEZ, Xavier OLAGNE, *La guerre par actions civiles*, Édité par la Fondation pour les Études de Défense. La Documentation française, Paris, 1998.

Gene SHARP, *Waging Nonviolent Struggle*, Porter Sargent Publishers, Boston, 2005, (en anglais, à paraître prochainement en français).

Gene SHARP, *La guerre civilisée*, PUG, Grenoble 1995, (en français).

Gene SHARP, *De la Dictature à la démocratie* et *La force sans la violence*, deux livrets en français, préfacés par Federico Mayor, ancien Directeur Général de l'Unesco, L'Harmattan, Paris, 2009.

## **L'École de la paix de Grenoble**

Bien que n'engageant que son auteur, cet ouvrage a été écrit dans le cadre des recherches de l'École de la paix de Grenoble.

Cette association se consacre à la promotion d'une culture de la paix et du vivre ensemble. Elle est née d'une double conviction : d'une part, la paix n'est pas la seule absence de guerre, elle est une culture et une dynamique, d'autre part elle passe par l'éducation.

Ainsi, l'association intervient à tous niveaux, de la maternelle à l'Université, elle agit dans nos quartiers jusqu'aux territoires les plus lointains. Elle conçoit des outils pédagogiques, développe des animations et des formations, assure des modules universitaires dans le réseau UNESCO, organise des rencontres d'experts, des colloques, des expositions, et développe un réseau de partenaires en France et dans le monde.

Elle associe tous les acteurs de la société, y compris les enseignants, les familles, les entreprises et les militaires, au développement humain. Elle veut impliquer les jeunes dans cette construction de l'avenir.

### **École de la paix**

7 rue Très-Cloîtres, 38000 Grenoble

Tél (0)4 76 63 81 41

Fax (0)4 76 63 81 42

[ecole@ecoledelapaix.org](mailto:ecole@ecoledelapaix.org)

<http://ecoledelapaix.org>